LES MEMOIRES

DE FEU

MONSIEUR

LE

DUC DE GUISE.

PREMIERE PARTIE.









A COLOGNE,
Chez PIERRE DE LA PLACE.
cIↄ Iↄc LXVIII.



ELOGE

DE FEU

MONSIEUR

LE DUC DE GUISE

Par un homme de grande qualité.

Je donne à la postérité l'eloge d'un Prince aussy grand par sa vertu que par sa naissance : & bien qu'il soit inutile d'en parler à la teste d'un Livre qui fera juger de son mérite, je dois à sa memoire ce tesmoignage de la verité, que jamais Homme n'a reçû de plus rares dons du Ciel, ny ne les a mieux fait connoistre à toute la Terre.

Je ne suivray pas en cette occasion les régles de l'èloquence, mais celles du devoir, & ma main exprimera moins les mouvemens de mon esprit, que ceux de mon cœur. J'ay trop de choses





à dire à la loüange de ce Prince, pour les bien dire. Et puisqu'il ne s'agit pas ici de paroistre savant, mais de le faire paroistre tel qu'il a esté, je seray content du portrait que je vais mettre au jour, puisqu'il sera fort ressemblant.

Je ne diray rien à l'ávantage de son nom; toutes les Histoires sont remplies de la gloire de ceux qui l'ont porté; Et sans parler que de sa personne, j'apprendray seulement à ceux qui ne l'ont pas connû, que Henry de Lorraine, Duc de Guise estoit bienfait sans presomption, propre sans affectation, civil sans bassesse, bráve sans emportement, libéral sans profusion, & adroit sans artifice. Sa franchise esgaloit sa valeur; Elle parut avec esclat dans un combat particulier, où

la qualité de son adversaire ne l'eust pas empesché de trouver une excuse, s'il eust esté capable d'en chercher : Il blessa, il fut blessé : mais il en sortit enfin couvert d'une gloire immortelle.

Toute la Noblesse du Royaume de Naples l'a vû avec estonnement luy resister presque seul, & percer l'espée à la main tout ce qui s'opposoit aux efforts de son courage. L'Histoire vante les actions de Cesar & d'Alexandre, quand l'un traversa un bras de Mer à la nage, tout couvert des traits de ses ennemis, & que le dernier attaqua sur le Granique, une armée en bataille qui l'attendoit à l'autre bord. Tout cela me semble esgalé par le passage du Duc de Guise, pour se jetter dans Naples : Il brava les vents & la mer, & luy qua-

triesme dans une felouque mesprisa toute une Flotte ennemie, pour aller secourer ses amis.

Mais si sa valeur estoit infinie, sa bonté ne l'estoit pas moins. Jamais on n'est sorti mal satisfait de sa presence. Il estoit, aussy-bien que Tite, les delices du genre humain; Sa douceur naturelle le faisoit compatir aux malheurs d'autruy; Sa modeste joye en inspiroit à tout le monde. Les parties de divertissemens, où l'addresse, la galanterie, & la magnificence se signalent d'ordinaire, m'ont paru languissantes depuis qu'on ne l'y voit plus: Et quoyque nous ayons un Maistre qui possede toutes ces choses en un degré tres-eminent, lorsque de son admirable personne on vient à passer à sa suite, on voit bien qu'il y manque

que un de ses principaux ornemens.

On ne l'a jamais blasmé que d'un excés dont le defaut est un vice: Il aimoit, dit-on, avec un peu trop d'ardeur. Si la dureté est une tache à la beauté d'une ame; la tendresse en doit augmenter l'esclat & le prix. Il portoit avec une fierté sans esgale les interests de ceux qui s'attachoient à luy; Son credit, son bien, son espée, rien ne leur estoit espargné. Mais sur tout il aimoit le Roy avec une tendresse respectueuse, au de-là de toute expression. Il me confirma dans sa maladie ce que j'en avois desja connu en plusieurs occasions. Le funeste succés qui la termina, me fit voir aussy combien ce grand Roy s'y trouvoit sensible: Ce fut à moy qu'il en laissa voir les glo-

rieuses marques, quand il en apprit la mort ; pource qu'il savoit à quel point je l'avois honoré pendant sa vie.

Que reste-t-il donc pour l'honneur de sa memoire? Il s'est reconcilié avec Dieu : Il a esté plaint du plus grand des Monarques ; regretté de ses amis ; adoré des siens ; pleuré des peuples ; loüé mesme de ses envieux ; & admiré de tous. Il a laissé un Successeur digne de luy : Et pour comble de felicitez, nous avons lieu de juger, que sa gloire, toute grande qu'elle est parmi les Hommes, l'est encore incomparablement plus dans le Ciel.

LES

LES MEMOIRES

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

LIVRE I.

Une malheureuse affaire, qui n'a que trop esclaté, malgré moy, dans toute l'Europe, m'ayant obligé de demander permission à la Reyne Mere, alors Regente, de m'en aller à Rome, pour me tirer de l'embarras qu'elle me causoit, aussy préjudiciable à ma reputation, qu'à l'establissement de ma fortune: Et la passion que j'ay tousjours euë de rendre à la Couronne toutes sortes de services, comme j'y suis engagé par l'honneur, par ma naissance, & par mon inclination particuliere, me forcerent d'y se journer un an & plus.

Le Pape Innocent X. ayant pris beaucoup d'amitié pour moy, je crûs devoir ménager sa tendresse, & sa confiance, pour me rendre, s'il m'estoit possible, l'instrument de sa réconciliation avec la France, quoy que veritablement assez foible, pour entreprendre un si grand ouvrage. Et comme je savois, que Monsieur le Cardinal Mazarin souhaitoit ardemment, de faire avoir un Chapeau à son

A 5 fre-



frere, qui estoit pour lors Archevesque d'Aix; estant estroittement attaché à ses interests, luy ayant promis amitié, & voüé mes services, je m'estudiay avec soin, de reconnoistre par quelle raison le Pape y estoit si peu porté. Et aprés un long entretien que j'eus un jour avec luy, sur l'estat de toutes les affaires de l'Europe, je le mis insensiblement sur le sujet, qui l'obligeoit à maintenir une division si préjudiciable à toute la Chrestienté, qu'il ne dépendoit que de luy de finir avec beaucoup de facilité; puisque j'estois asseuré, que dés qu'il voudroit faire la premiere démarche, il trouveroit toutes les dispositions à la Cour de bien vivre avec luy.

D'abord il m'assura qu'il aimoit tous les François, & qu'il le témoigneroit à tous les particuliers dans les rencontres, où ils pretendroient quelque grace de luy; mais qu'il avoit de trop grands sujets de se plaindre de Monsieur le Cardinal Mazarin, pour les pouvoir oublier. Il me raconta par le menu toutes ses doleances; Que l'on n'avoit pas voulu approuver son élection; Que les Ministres du Roy qui estoient à Rome, luy perdoient le respect en toutes occasions, le menaçoient, & l'outrageoient en sa personne, & en sa famille: Surquoy il s'échauffa de maniere, & se mit dans un tel emportement, que je crûs qu'il luy faloit laisser jetter son feu, & le prendre plus de sang froid, avant que de luy respondre. Il fut fort surpris de mon silence, me

ne disant, qu'il voyoit bien que je trouvois ses plaintes si justes, que je n'avois rien à luy repliquer. Ie fis deux tours de gallerie, sans ouvrir la bouche ; & comme il me pressa de luy parler, tirant ávantage de me voir muët, je luy dis, en soûriant, que je ne manquois point de raisons pour combattre les siennes; mais que je ne le voyois pas encore en estat de les goûter ; &qu'elles estoient si fortes, que j'estois certain qu'il sy rendroit ; qu'il m'accorderoit ce que je luy demandois, & feroit absolument tout ce qu'on pourroit desirer de luy, quoy qu'il fust presentement dans vn sentiment contraire. Il m'assura que rien ne seroit capable de l'en faire changer, qu'il en avoit pris la resolution avec trop de fondement. Je soûris vne seconde fois, luy disant que je jurerois bien du contraire. A quoy il me respondit brusquement, qu'il ne savoit pas ce qui me pouvoit donner cette esperance. L'opinion, luy dis-je, que j'avois de sa prudence, & de sa sagesse, qui, aprés vne serieuse reflexion, l'obligeroit à se défaire de sa préoccupation, luy feroit connoistre quels estoient ses veritables interests, & la conduite qu'il devoit prendre, qu'il suivroit infailiblement puisqu'il le devoit, & qu'il se feroit trop de tort d'y manquer. Que je luy demandois pour cela de ne me pas interrompre, & de m'écouter patiemment, puisque ne voulant point l'aigrir, ni le fascher, j'estois resolu de me retirer, dés que je le verrois

dans l'alteration, & remettre mon discours à vne autre fois. Que je ne recommencerois point qu'il ne m'envoyast querir, & qu'il ne fust resolu de me donner vne audiance favorable, & d'ajouster creance aux choses que je luy dirois, qui ne luy devoient pas estre suspectes, puisque j'agissois sans commission, par le zele seul que j'avois de voir sa reünion avec la France, par une pure reconnoissance de toutes les bontez qu'il avoit pour moy, &, si j'osois dire, par l'amitié que j'avois pour sa personne. Il demeura d'accord des conditions que je luy avois demandées, me promit de prendre confiance en moy, de m'entendre paisiblement, & me remerciant de l'affection que je luy tesmoignois, me dit en m'embrassant, que ce qu'il ne feroit pas pour l'amour de moy, il ne le feroit pour personne du monde; qu'il seroit bien aise que je trouvasse des moyens de le persuader; & que si sa reconciliation avoit à se faire, que ce fust par mon entremise, afin que j'en eusse l'honneur, & que j'en tirasse quelque ávantage.

Je luy fis en peu de mots le détail de toutes les affaires de France, & de l'assiette de la Cour; luy fis voir l'impossibilité qu'il y avoit de separer l'interest des François de ceux du premier Ministre: Que n'y ayant point de parti formé en France, il ne se feroit point de creatures dans le Royaume en le choquant: Qu'estant le Dispensateur des graces,

ces, tout le monde en despendoit, & avoit recours à luy : qu'avec toute l'autorité du Saint Siege, il ne pouvoit obliger personne, que la Cour n'en fist les premiers pas : Que la brouïllerie entre eux n'estant point pour un interest de Religion, qui que ce soit n'y prendroit part, les Religieux ny les Devots n'ayans point le pretexte de la conscience à mettre en avant, pour engager des gens dans sa passion, quand ils en auroient la pensée : Que pour les personnes de qualité, elles n'y prendroient aucun interest ; qu'elles regarderoient indifferemment tout ce qui pourroit arriver, le condamnant de ne pas accorder un Chapeau, qui ne luy estoit pas si important, qu'il d'eust à ce prix refuser l'amitié de la Couronne. Que l'opiniastreté seyoit mal à un Pere. Que cette qualité l'obligeoit à avoir plus de moderation, & qu'il seroit blasmé de toute la Chrestienté, si par un refus capricieux, il attiroit des suites fascheuses, dont il seroit responsable, & auroit du regret quand il ne seroit peut-estre plus temps d'y remedier. Que le mesme blasme qu'il s'attireroit, retomberoit sur Monsieur le Cardinal Mazarin, en cas qu'il en usast mal avec luy, aprés avoir fait cette obligeante desmarche. Qu'il devoit montrer l'exemple à tous les Chrestiens d'estouffer les sentimens de haine ; & que s'il me vouloit croire sur ce point, je serois caution qu'on luy accorderoit tout ce qu'il pourroit demander, estant as-

aſſuré que Monſieur le Cardinal Mazarin ne deſiroit rien tant que de rentrer dans ſes bonnes graces, & de lier une amitié eſtroitte avec luy : Que l'on ne parleroit plus de ſon eſlection, que pour la reconnoiſtre & pour l'approuver ; Que l'on auroit pour luy toute ſorte de reſpect, & de complaiſance ; Qu'on deſavouëroit tous les diſcours qui luy avoient eſté tenus, peu reſpectueux & menaçans : Que les ordres ſeroient donnez ſi preſſans & ſi poſitifs à ceux qui negocieroient avec luy, de luy rendre ce qui luy eſtoit deû, qu'il auroit à l'âvenir autant de ſujet de s'en louër, qu'il avoit creû juſques icy en avoir de ſe plaindre.

Il me parut aſſez radoucy, & en quelque façon ébranlé, & m'embraſſant il me dit que je l'avois tout conſolé. Que ſi j'avois eſté pluſtoſt à Rome, j'aurois prevenu l'aigreur & l'embarras qui eſtoient ſurvenus : Qu'il penſeroit ſerieuſement à toute noſtre converſation, qu'il me prioit de la recommencer une autre fois, luy ayant eſté fort agreable, & qu'il m'envoyeroit querir pour cela au premier jour qu'il ſeroit deſembarraſſé, & qu'à la premiere veuë il me donneroit des lumieres, qui me ſeroient utiles pour me gouverner. Que cependant il me plaignoit de la queſtion, que m'alloient donner les Cardinaux de la faction, & Miniſtres du Roy, pour ſavoir le détail de noſtre entreveuë. Que je priſſe garde de ne m'y pas trop fier,

ɔuiſqu'il eſtoit aſſuré, que la pluſpart
ıhaitoient pas ſon racommodement,
è rendre neceſſaires, & profiter de la
ɔn.

meſmes matieres furent agitées en
ɔu trois autres conferences, & j'en re-
ı chaque fois avec un peu plus d'eſpe-
, voyant ralentir l'averſion du Pape,
:vant de luy tousjours quelque reſpon-
ɔeu plus favorable. A la fin m'ayant en-
·hercher un jour, que je le trouvay de
humeur, aprés qu'il m'euſt teſmoi-
·aucoup de tendreſſe & d'amitié, &
e recevoit point de conſolation eſgale
· de me voir, il me dit qu'il l'auroit
·lus ſouvent, & m'envoyeroit querir
es les heures qu'il ſeroit ſans affaires,
pprehendoit de me faire tort, & que
de amitié qu'il avoit pour moy, ne
ɔrejudiciable à mes intereſts, veu la
ıaine qu'avoit pour luy Monſieur le
ıal Mazarin Je luy repliquay, qu'il
ıoit qu'à luy de la faire ceſſer,
lleguant toutes les meſmes raiſons
: luy avois deſduites les autres fois.
·ouva plus fortes, & me parut s'y ren-
.es diſcours, que luy avoit tenu Mon-
Cardinal Grimaldi, & la maniere de
er de Monſieur de Fontenay, & de
:ur l'Abbé de Saint Nicolas, luy te-
ɔrt au cœur, luy eſtoient inſupporta-
ɔublians par tout, à ce qu'il diſoit,
qu'il

qu'il estoit un fourbe, & qu'on ne devoit, ny ne pouvoit pas se fier à sa parole; dont il me fit paroistre tant de chagrin, que les larmes luy en vinrent aux yeux de colere. Ce qui toutefois ne me toucha pas fort sensiblement, sçachant bien qu'il en respandoit quand il luy plaisoit, & qu'il estoit fort grand Comedien. Je crus neantmoins avoir quelque ávantage sur luy, & luy dis hardiment, qu'ayant reconnû son foible, j'estois venu about de mon dessein; qu'il faloit qu'il se rendist, n'ayant plus de deffenses contre moy. A lors je luy demanday, si sa passion dominante n'estoit pas la vengeance, comme celle de toute la nation Italienne, s'il ne m'auroit pas obligation de ruïner à la Cour les personnes dont il ne seroit pas satisfait, de faire desapprouver leur conduite, les faire passer pour gens malicieux, ou peu esclairez, & enfin leur faire oster leurs emplois, pour les remettre en d'autres mains qui luy fussent agreables. Il me sauta au col, me promettant que si je pouvois en venir about, il n'y avoit rien au monde, qu'il ne fist pour l'amour de moy. Il faut, ce luy dis-je, faire l'Archevesque d'Aix Cardinal, asseurer que vous l'eussiez fait plustost, sans la meschante conduite que l'on a tenuë avec vous: que vous voulez obliger toute la famille Mazarine, & prendre une estroitte liaison avec elle; que vous ne desirez plus traitter avec les Ministres qui ont esté chargez jusques icy des affaires du Roy,

: vous avez reconnu luy estre peu affec-
:z ; que vous demandez qu'elles soient
entre les mains de l'Archevesque d'Aix,
l il sera Cardinal, parce qu'estant vos-
'eature, il aura soin particulier de main-
son frere bien uni avec vous. Que le
nal Grimaldi, le Marquis de Fontenay,
bbé de Saint Nicolas apprehendant d'es-
ıtiles, & par consequent peu confide-
ont tousjours brouïllé les choses, dés
ont vû cette affaire sur le point de se
ure. Donnez moy ordre de donner ces
ances de vostre part, & parlez tousjours
, comme si vous n'aviez point changé
ıtimens ; vous ferez la Promotion du-
u'ils s'engageront à dire que vous n'en
rien; vous m'acrediterez par ce moyen,
ynerez de reputation, & leur osterez
creance : Monsieur le Cardinal recon-
.nt qu'ils n'ont pas une veritable amitié
luy, qu'ils le sacrifient au bien de leurs
:s particulieres, & qu'ils n'usent pas de
ıise, luy desguisant vos veritables sen-
ıs, pour se prévaloir de vostre mesin-
:nce. Il fit deux tours de gallerie, repas-
ans son esprit tout ce que je luy venois
e; & me regardant avec satisfaction,
ia que je l'avois pris par l'endroit qui luy
le plus sensible : que je l'obligeois au
:r point, & que ne me pouvant rien re-
, il m'accordoit le Chapeau pour Mon-
l'Archevesque d'Aix ; que j'en don-
nas-

nasse l'avis à son frere, & que je luy mandasse de venir à Rome, où il luy donneroit contentement : que j'escrivisse tout le particulier de nostre conference, & en disse mesmes une partie à Messieurs le Cardinal Grimaldi, Marquis de Fontenay, & Abbé de Saint Nicolas, qui me traitteroient de ridicule, & me prendroient pour une dupe, qui ajoustois trop aisement foy à de belles paroles, faute de le connoistre; & que luy leur parlant tousjours à son ordinaire, ils s'engageroient davantage à mander qu'il promettoit ce qu'il ne vouloit pas tenir, & que me flatant legerement, je me laissois abuser; & par là ils se precipiteroient infailliblement.

Ce qu'il avoit pensé aussy bien que moy, ne manqua par d'arriver. Ie despeschay un Courrier à Monsieur le Cardinal Mazarin, pour l'avertir de ce qui passoit, qui n'y donna pas de creance, les Ministres luy faisant passer pour incertain: Et apres m'avoir tesmogné beaucoup d'obligation de prendre tant de part dans les interests de sa famille, il m'escrivit d'estre en défiance du procedé du Pape, de l'observer de plus prés, & de ne pas me commettre facilement, de peur de recevoir le desplaisir qu'il ne me manquast de parole; & que pour le voiage de son frere, il n'en estoit nullement d'avis, puisqu'il luy seroit trop honteux de venir à Rome pour s'en retourner sans estre fait Cardinal. Le Sieur Pietre Mazarin, prévenu des im-

ſſions que l'on luy avoit données, ne
amais eſtre perſuadé de cette bonne
lle, pour la ſouhaitter trop ardem-
, & demeuroit tousjours dans l'inquie-
Mais comme l'on croit aiſément ce
l'on deſire, Monſieur l'Archeveſque
reçut ma lettre avec plaiſir ; & comme
ıcité de ſon eſprit ne luy permettoit pas
re beaucoup de reflexion, il conçut de
les eſperances, & ſe laiſſant transpor-
la joye, me pria d'aſſurer le Pape de ſa
noiſſance ; qu'il ſe renderoit bien-toſt
pieds, & qu'il luy confirmeroit de la
e ſon frere tous les points dont nous eſ-
convenus, dont il ſeroit la caution ; &
rés avoir reçu vne telle grace de luy, il
roit de luy faire obtenir generalement
France toutes les choſes qu'il en pourroit
ıitter, Cependant je vis à m'aſſurer de
ı Olympia ; ce qui ne fut pas difficile,
t beaucoup d'habitude avec elle, & ga-
comme elle eſtoit par l'argent du Com-
Ognate, qui ſe voulant faire Cardinal,
pouvant s'aſſurer de la nomination d'Eſ-
e, crut n'y pouvoir parvenir, s'il per-
:ette occaſion, obtenant par vne Pro-
on de creatures, ce qu'il n'auroit jamais,
ne de Couronnes. Ainſi il m'en fit par-
& nous priſmes nos meſures enſemble,
faire vne batterie plus forte, en pouſ-
es affaires de meſme temps, & agiſſant
ɔncert. Le Cardinal Panſirolle eſtoit le
ſeul

ſeul qui nous pouvoit traverſer, mais il ſe chargea de le ménager. Et comme il eſtoit ennemi declaré de Monſieur le Cardinal Mazarin, je crus que l'entremiſe du Cardinal Sforſe mon parent, & mon ami particulier, m'eſtoit neceſſaire. Il ſouhaittoit de ſe mettre dans les intereſts de France, dont il s'attendoit d'eſtre traitté ſuivant & ſa naiſſance, & ſon merite, & d'en recevoir des penſions, & des benefices conſidérables ; à quoy le Cardinal Grimaldi vray-ſemblablement s'oppoſoit de tout ſon pouvoir, croyant qu'il pourroit remplir ſa place,& qu'il en perdroit une partie de ſon credit. Je me chargeay de faire ſon racommodement avec la Maiſon Mazarini, à qui il avoit tousjours eſté contraire ; & de ſon coſté, il concerta mon entreveuë avec le Cardinal Panſirolle, ſous pretexte de mes affaires. Et comme il n'y a point de haine à Rome qui ne cede à l'ambition du Pontificat, par l'aſſeurance que je luy donnay de faire lever l'excluſion qu'il craignoit de la France, qui ſeule pouvoit deſtruire ſa pretention, (ayant le ſuffrage d'Eſpagne, & une forte caballe dans tout le College) il me promit au lieu d'eſtre contraire, d'appuyer celle que j'avois : ce qui applaniſſoit toutes les difficultez, par l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ſa Sainteté.

Cette negociation ſe fit ſi promptement, & avec tant de ſecret, qu'elle ne fut point penetrée des Miniſtres de France, qui demeu-

ans opiniaſtres dans leurs penſées, man-
it tousjours à la Cour les choſes peu cer-
s.
s ayant donc mis en ceſt eſtat, j'allay
le Pere Serrony, compagnon de l'Arche-
ue d'Aix, & maintenant Eveſque de
des, & l'obligeay de l'aller trouver pour
re venir. J'eſcrivis auſſy à Monſieur le
inal Mazarin de l'envoyer, luy reſpon-
du bon ſuccés de ſon voyage ; à quoy il
uvoit ſe reſoudre, ne ſe fiant pas à tant
lles apparences, & ne pouvant s'aſſeurer
ſprit du Pape, qu'il croyoit fourbe &
nulé. Il ne falut pas beaucoup de per-
ns pour faire reſoudre l'Archeveſque
à ſe mettre en chemin, dautant qu'il
ouloit pas s'arreſter ſur ce point au con-
le ſon frere, l'affaire luy tenant trop à
, pour laquelle il auroit tout hazardé.
rtit donc auſſy-toſt, & m'en donnant
par un Courrier, je fus incontinant en
re compte à ſa Sainteté, & m'apperçus
joye qu'elle en avoit. Dés qu'il fut pro-
le Rome, elle me commanda d'aller au-
nt de luy, & de l'entretenir avant qu'il
voir aucun des Miniſtres du Roy, pour
lonner parole de ſa promotion, & luy
que ſans s'arreſter à tous les diſcours que
uy tiendroit, il ne priſt creance qu'en
ſeul, qui luy reſpondois de toutes les
rances que j'eſtois chargé de luy porter,
uy furent confirmées à ſa premiere audi-
ance,

ance, & qu'il auroit esté satisfait il y avoit long-temps, si j'eusse esté de meilleure heure à Rome, ou que personne que moy ne se fust meslé de ses affaires, estant le meilleur & le plus asseuré de ses amis. Il m'en vint aussy-tost remercier, & me conjurer de presser l'execution de ce que j'avois si bien commencé. Je ne m'y endormis pas ; Et continuant mes instances, il y survint un embarras par un Courrier d'Espagne, qui apporta nouvelle, que le Roy Catholique n'approuvoit pas la promotion du Comte d'Ognate. Il demanda un peu de temps, pour essayer par le credit de ses amis d'applanir cette difficulté, ce que le Pape luy accorda. Et comme l'on apprehenda que ce ne fust luy, qui par adresse l'auroit fait naistre, pour se desgager de la parole qu'il m'avoit donnée, sans que l'on luy en pust attribuer le manquement ; je luy proposay l'expedient de passer outre en conservant *in petto* l'Espagnol qu'il feroit aprés à son loisir, dés que cét obstacle seroit levé, ou que l'on auroit à Madrid fait choix d'un plus agreable sujet. Il voulut absolument y envoyer un Courrier, afin de ne donner aucun sujet de se plaindre de sa precipitation. Aprés beaucoup de contestation, je fus contraints de ceder à sa volonté, s'obstinant à le vouloir absolument ; mais m'asseurant qu'il ne manqueroit en façon du monde de faire ce qu'il m'avoit promis, m'aimant trop pour vouloir me commettre mal-à-propos, acrediter les Mi-

Ministres de France, qui tireroient de grands avantages de cette remise, & s'efforceroient de persuader que je m'estois laissé tromper trop legerement, pour ne pas connoistre ses artifices, & que dans six semaines quelque responce qu'il reçust, ou en cas mesme que l'on retinst malicieusement son Courrier, il me donneroit satisfaction. Il falut malgré moy avoir patience; & ce temps estant exspiré, l'Archevesque d'Aix m'ayant donné de ses nouvelles, me pria de l'aller sommer de sa parole. J'y fus, & il me la reconfirma si positivement, que je n'eus plus de lieu d'en douter. Mais remettant le Consistoire de jour en jour, la personne interessée rentrant dans une plus grande desfiance, me dit, qu'il ne pouvoit en guerir à moins que le Pape luy mandast luy-mesme positivement le jour qu'il devoit recevoir l'avantage qu'il souhaittoit si ardemment. J'allay demander cette grace au Pape, comme necessaire à mon repos, & à mon credit; Il m'y fit de grandes difficultez, jamais chose semblable n'ayant esté pratiquée: Mais luy ayant representé, que s'il m'aimoit comme il le faisoit paroistre, il me le devoit tesmoigner, en passant à ma consideration par dessus les formalitez ordinaires. Il me le promit, & le fit de la meilleure grace du monde, dont je fus aussytost en donner ávis audit Archevesque, qui le reçut avec tout le plaisir que l'on se peut imaginer. Et de fait, le lendemain matin

qui

qui eſtoit un Samedy, le Pape demanda à un Clerc de Chambre, comment ſe portoit l'Archeveſque d'Aix, y ayant quelques jours qu'il ne l'avoit vû : Il luy reſpondit qu'il eſtoit venu au Palais la veille. A quoy il repliqua qu'il n'importoit pas, & luy commanda de l'aller trouver de ſa part pour apprendre de ſes nouvelles, & luy dire qu'il ſe resjoüiſt, & qu'il luy mandoit, que ſans plus de remiſe, il y auroit le Lundy ſuivant Conſiſtoire. Les perſonnes, qui ne le ſouhaittoient pas, pour s'eſtre engagées à ſouſtenir qu'il le joüoit auſſy bien que moy, & qu'il trouveroit quelque nouveau pretexte de tirer de longue, en furent ſenſiblement touchées, & furent le Lundi ſurpriſes, quand elles ſeurent que le Conſiſtoire eſtoit aſſemblé, & que l'Archeveſque d'Aix avoit le Bonnet. Le Pape m'envoya auſſy-toſt donner cette bonne nouvelle, comme y eſtant le principal intereſſé, dont je le fus remercier l'apreſdinée. Et allant faire mes complimens au nouveau Cardinal, il m'embraſſa mille fois, & me proteſta que toute ſa famille m'avoit, auſſy-bien que luy, une ſi eſſencielle obligation, que je pouvois abſolument compter ſur leur credit, dont je verrois des preuves effectives en toutes ſortes de rencontres, & que ſon frere & luy mettroient le tout pour le tout, pour ma fortune, & pour mes avantages, dont il ſeroit la caution toute ſa vie. Le ſoir il fut *incognito* rendre mille graces à ſa Sainteté, qui luy dit,

dit, qu'il n'estoit redevable qu'à moy seul de sa promotion, & luy ordonna de m'en venir asseurer de sa part, & m'en tesmoigner sa reconnoissance, dont son frere & luy ne devoient jamais perdre la memoire. Il courut aussy-tost chez moy, pour s'acquiter de cette commission, si transporté, & si ravi, qu'il ne s'en sentoit pas; ce qui ne surprendra pas ceux qui savent ce que c'est à Rome, que de voir deux freres Cardinaux, horsmis dans les Maisons des Papes, & des Princes Souverains. Il ne se peut exprimer, en quels termes il me fit ses complimens, ny tout ce qu'il me dit, pour me faire paroistre à quel point il se reconnoissoit mon obligé, de luy avoir procuré, contre l'opinion de tout le monde, ce que tous les efforts de la France, & le credit de son frere n'avoient pû faire, & dont il commençoit de desesperer. En s'en allant, je le voulus reconduire; ce qu'il me conjura de ne pas faire, ne voulant point de ceremonie estant *incognito*: Et voyant que je le suivois, il se mit à courre, & pour n'avoir pas reconnu une fontaine, qui estoit dans un petit jardin par où il avoit passé, il se voulut retourner pour me faire des civilitez, & se retirant en arriere, il se laissa tomber dedans, d'où j'aiday à le sortir, sans pouvoir m'empescher de rire. Il s'en alla chez luy se seicher, & se mettre au lit, en ayant grand besoin, & où je croy qu'il ne s'endormit pas profondement, de peur d'attribuer, à

ſon reveil, ſa bonne fortune à l'effet d'un ſonge.

Le Cardinal d'Aix deſpeſcha dés la nuit vn Courrier à Monſieur le Cardinal Mazarin ſon frere, pour luy rendre compte de ſon bonheur; & s'eſtant chargé de luy faire ſavoir l'obligation qu'il m'avoit, & la conduite que j'avois tenuë, pour venir à bout d'vne entrepriſe ſi difficile, je crus luy en devoir laiſſer le ſoin, & qu'il eſtoit de meilleure grace, que ſans me faire de feſte, je me contentaſſe de luy eſcrire une lettre de compliment, & de conjouyſſance. Les reſponſes vinrent telles que l'on les devoit attendre ſur vne nouvelle ſi agreable.

Le Pape reſta fort ſatisfait des ordres, qui furent envoyez ſur ſon ſujet, & l'on commença d'agir avec luy d'une maniére ſi reconnoiſſante, ſi eſpectueuſe & ſi obligeante, qu'il vit bien que l'on avoit oublié tout le paſſé, que ſa reconciliation avec la France eſtoit & entiere & veritable, & que la famille Mazarine eſtoit ſi étroittement liée à ſes intereſts, que les deux freres en ſeroient touſjours ſolliciteurs. Il me teſmoigna m'en ſavoir beaucoup de gré, & je crus avec raiſon, que quelque affaire, ou pretentions que je puſſe avoir, je pouvois compter ſur la protection & l'appuy de la France, auſſi bien que ſur la perſonne de ſa Sainteté. Il n'y eut que les Miniſtres du Roy, qui perdant à Rome, auſſy-bien qu'à la Cour, une partie de leur credit,

&

& de la confiance, picquez au vif, qu'à leur veuë, & contre leur sentiment, une negociation si importante se fust faite, conçurent une haine irreconciliable contre moy, d'autant plus dangereuse, que n'osant la faire esclater, ils la tinrent secrette, jusquès à ce qu'ils m'en pussent faire ressentir de funestes effects, descriant tous les services importans que je rendis depuis à la France, qu'ils ternirent autant qu'ils purent: & sans se contenter des vains efforts qu'ils firent contre ma reputation, ils me cousterent la liberté par une longue & dure prison, & mirent autant qu'ils purent ma vie en peril, pour ne pas trouver en moy un tesmoin irreprochable, d'avoir trop suivi leur passion, y sacrifiant la gloire & les àvantages de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de sa famille.

Dans le mesme temps, j'eus lieu de m'esclaircir de ce que je devois attendre du fruit de tant de peines, & des esperances que je fondois avec tant de justice, d'avoir la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, des bons offices & sollicitations de Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile, & de la faveur du Pape, par la surprenante nouvelle que l'on reçut à Rome du souslevement de Sicile, & ensuite de la revolte de Naples, dont Mazanielle fut le Chef. Je ne m'estendray pas sur le détail d'une chose si funeste à l'Espagne, & si extraordinaire; toute l'Europe en estant suffisamment instruite, par tant de relations

qui en ont couru par tout, & ne voulant dans ces Memoires parler que des choses qui me regardent, qui m'obligeroient autrement à faire un trop gros volume, ne pretendant pas faire l'Historien, dont la qualité me seroit aussy fascheuse, que peu convenable à mon humeur, & à ma condition. Je crus trouver dans ces desordres un beau champ d'acquerir de la gloire, & de contribuer aux ávantages de la France, qui a tousjours fait ma principale passion, estant naturellement ambitieux & zelé, comme je le dois, pour la Couronne dont j'ay l'honneur d'estre nai Sujet. Et persuadé que l'on ne sauroit mieux employer sa vie que pour les interests de sa Patrie, & l'abaissement de ses ennemis : Et m'estant le soir retiré avec le Baron de Modene, en qui j'avois beaucoup de confiance, & qui estoit álors Gentilhomme de ma chambre, je luy decouvris ma pensée, & luy donnay charge de faire chercher le Capitaine Perronne, frere de Dominico Perronne, fameux Bandi, & le principal des confidens de Mazanielle, qu'il me fit venir le lendemain matin, & que je chargeay d'aller trouver son frere, pour luy persuader, qu'au lieu de s'arrester à faire les cruautez, que l'on exerçoit dans Naples, brusler les maisons & les meubles des Partisans, demander la decharge des Gabelles, il faloit penser à la destruction des Espagnols, naturellement vindicatifs, avec lesquels les revoltez ne

ne rencontreroient jamais de ſeureté, ny de pardon, & qu'il faloit s'aſſeurer d'un ſecours eſtranger, & d'une puiſſante protection. Qu'il n'y en avoit point dans le monde de plus aſſurée que celle de la France, qui faiſoit gloire d'aſſiſter tous les opprimez, qui recouroient à elle, ſans autre intereſt que celuy de la reputation, qu'elle s'acqueroit par une ſi genereuſe action, dont les Catalans eſtoient de fidelles teſmoins, auſſy-bien qu'une grande partie des Princes d'Alemagne. Qu'il ne doutoit point de ſes forces de terre, & de mer, qui la faiſoient craindre & reſpecter par tout le monde. Que je m'offrois de meſnager aux Napolitains auprés d'elle toutes les aſſiſtances, & tous les ſecours qu'ils en pourroient deſirer; & de m'aller mettre pour oſtage entre leurs mains. Que de plus je pourrois travailler à la reünion de la Nobleſſe avec le Peuple, ſans quoy tous les efforts que l'on feroit pour la liberté, ſeroient vains, oſtant par-là à leurs ennemis le moyen de ſe maintenir dans un Royaume, dont elle faiſoit la principale force. Que mon nom, & le ſang dont je ſortois, contribuëroient facilement à un ſi beau deſſein, m'engageant dans les intereſts de tout le Royaume, auſſy eſtroittement, que ſi j'y avois pris la naiſſance. Il reſta & ſatisfait & perſuadé de mon diſcours & partit avec beaucoup de joye, pour entreprendre cette importante negociation, auſſy-bien intentionné, qu'inſtruit



de tout ce qu'il avoit à faire. Le malheur voulut, que son frere ayant esté assassiné dans ces entrefaites, il se trouva suspect, & par consequent arresté à son arrivée. Je ne me rebutai pas de ce fascheux accident; Et y envoyant deux autres personnes, elles furent pareillement jettées dans une prison, ou bien, comme les Espagnols l'ont publié, eurent l'infidelité d'aller remettre entre leurs mains, les Instructions dont je les avois chargées.

Tous ces malheureux commencemens ne servirent qu'à m'animer de plus en plus à une entreprise, qui me parut d'autant plus glorieuse, que j'y voyois, avec la fortune contraire, tant de perils & de difficultez. L'arrivée à Rome de Dom Pepe Caraffe, frere du Duc de Matalonne, & de quelques autres Cavaliers, qui s'estoient sauvez des Chasteaux de Naples, où ils avoient esté long-temps renfermez, & tenus prisonniers avec de grandes rigueurs, & de mauvais traittemens, me donna beaucoup d'esperance, de profiter de leur ressentiment, & mesnager avec la Noblesse, que je savois outrée des vexations continuelles qu'elle recevoit, ce que tant d'accidens m'avoient empesché de pouvoir faire avec le Peuple. Les soins que je pris ne me furent pas inutiles; Et l'ayant entierement gagné, il resolut de hazarder son retour pour s'aboucher avec son frere, & tous ses parens & amis, & leur faire embrasser les moyens de me servir; & de se venger. Mais par l'artifice

tifice des Espagnols, l'aversion du Peuple redoublant contre la Noblesse, il en fut malheureusement la victime, aussy-bien que de la haine du Cardinal Filomarini; Et peu de jours aprés son arrivée, vit toutes ses esperances & les miennes trompées, ayant esté massacré avec des cruautez inouïes, & son corps deschiré, & traisné par toutes les ruës. Mazanielle ayant reçu un pareil traittement, la revolte fut appaisée pour peu de temps; Aprés quoy recommençant avec plus de force, & moins d'apparence de finir, j'envoyay un jeune Capitaine, filleul de Cicio d'Arpaya, Eleu du Peuple de Naples, pour traitter avec luy, estant le maistre absolu, & le plus accredité de la ville. Ce malheureux envoyé esprouva le mesme sort des premiers, estant tombé entre les mains des Espagnols, dont la defiance augmentant, pour me voir si acharné à tenter toutes sortes de voyes pour prendre part dans leurs desordres, ils firent si exactement garder les passages, qu'un valet François du Sieur Dessinar, Gentilhomme du Comtat, qui s'estoit attaché à moy, durant mon sejour à Rome, garçon d'esprit & de resolution, que j'envoyois par terre, sous pretexte de les aller servir, comme Bourguignon, pour me rapporter des nouvelles de ceux que j'avois despeschez, & dont j'ignorois les tristes avantures, fut pris auprés de Gayette; & ayant eu l'adresse de se defaire de ses papiers, il y fut conduit, d'où aprés avoir souffert

la question ordinaire,& extraordinaire, on le relaſcha,avec ordre,à peine de la vie, de ſortir du Royaume: Et ſon retour m'ayant appris, que perſonne de ceux que j'avois deſpeſchez, n'avoit pû paſſer, me fit reſoudre à tenter encore la fortune. Deux jeunes Italiens reſolus, que je gagnai à force d'argent, s'offrirent à moy de tout hazarder, & cette fortune ſe laſſant de ma perſeverance, commença à m'eſtre moins contraire.

Cicio d'Arpaya reçut avec beaucoup de joye de mes nouvelles, les communiqua à tous ſes amis & chefs du Peuple, qui crurent que Naples recouvreroit la liberté tant deſirée, par l'aſſeurance que je luy donnois d'eſtre ſecouru de la France, en recevant un oſtage tel que moy, & trouvant dans ma perſonne, un Chef,à la naiſſance, & au nom de qui tout le monde de ſousmettroit ſans jalouſie; ce qui leur eſtoit neceſſaire, la Nobleſſe du païs eſtant ſi glorieuſe, que chacun d'eux croyant meriter le commandement, ne vouloit jamais obeyr à un de leur nation, pour ne luy pas donner d'ávantage ſur les autres. Et comme il faloit leur faire perdre le reſpect, qu'ils avoient, au plus fort de la ſedition, conſervé tousjours pour le Roy d'Eſpagne, je crus que le moyen le plus aſſeuré de les engager à ſecouër le joug, & à faire des démarches qui puſſent les rendre irreconciliables, eſtoit la propoſition de ſe mettre en Republique, qui ſeroit un leurre agreable; la Nobleſſe par là

eſ-

esperant d'avoir la principale part au Gouvernement, à l'exemple de Venise, & le Peuple se persuadant de l'en exclure, à l'imitation des Suisses; qu'ainsy les deux partis se flatant dans l'opinion de rencontrer ce qu'ils desiroient, travailleroient à chasser les Espagnols. Aprés quoy il seroit aisé de changer la forme du Gouvernement, sans qu'ils prissent jalousie de la France, que je leur faisois voir les devoir assister par son propre interest, comme elle avoit fait les Hollandois, qui en avoient à la fin obtenu la liberté, & l'independance: Et que pour reconnoistre la passion que j'avois de me sacrifier, & de tout hazarder pour leur service, je ne pretendois d'eux que la mesme autorité pour mes successeurs, & pour moy, que les Princes d'Orange avoient obtenuë dans les Provinces-Unies, & qu'ils ont conservée avec tant d'esclat, d'honneur & de reputation.

Ce titre de Republique, que je fus le premier à leur proposer, les esblouït d'abord, & dés ce jour on n'entendit plus parler d'autre chose dans Naples. Mes Offres furent reçuës à bras ouverts, & l'on me fit response, que quoy que pour lors les choses y parussent tranquiles, l'on ne tarderoit gueres d'y reprendre les armes, puisque les conditions, que le Duc d'Arcos avoit accordées, estoient si desavantageuses à l'Espagne, qu'elles ne pourroient jamais estre approuvées par les Conseils, & que l'on devoit attendre les ressen-



sentimens d'une nation si vindicative, dés que leurs forces seroient arrivées. La facilité du Vice-Roy à tout promettre, n'estant causée que par l'impuissance de pouvoir s'en deffendre; & qu'ainsy j'estois prié par tout le Peuple de mesnager pour luy la protection da la France, & du secours, quand il en auroit besoin, & de me tenir prest pour y venir prendre le commandement des armes à la premiere nouveauté qui y arriveroit, qui ne pourroit gueres tarder, & dont je serois supplié par des Deputez qu'il m'envoyeroit exprés. Je fus ravi d'avoir rencontré une si belle occasion de servir glorieusement le Roy, & de m'estre mis en estat, par mon adresse & par mes soins, de luy proposer un dessein si avantageux, que j'estois seul en estat d'entreprendre & d'executer. Je despeschay aussy-tost un Courrier à la Cour, avec des lettres pour le Roy, la Reyne Regente, feu Monsieur le Duc d'Orleans, & Monsieur le Cardinal Mazarin; & chargeant feu mon Frere le Chevalier de ce qu'il devoit negocier pour moy, je luy envoyay l'Instruction suivante.

Instruction.

Pour mon frere le Chevalier, sur les choses que je le prie de vouloir traitter pour moy à la Cour.

„Premierement il representera, que m'estant rencontré icy dans le temps de la re-

revolte de Naples, j'ay cru qu'il estoit du „
service du Roy de prendre des habitudes „
dans ledit lieu, afin d'estre plus en estat d'y „
pouvoir servir. De quoy ayant donné part à „
Monsieur l'Ambassadeur, & particuliere- „
ment à Monsieur le Cardinal d'Aix. : ils „
m'ont tesmoigné non seulement l'approu- „
ver, mais mesme m'ont assuré, que dans le „
service que je rendrois à la France, je serois „
appuyé de ses forces & de son credit, au cas „
que je pusse ménager quelque chose de con- „
siderable. „

Secondement; qu'ayant esté assez heu- „
reux, pour y avoir pris des habitudes telles „
que je me puis quasi assurer de l'infaillibilité „
du succés, je n'ay pas voulu manquer à en „
donner avis, pour recevoir les ordres de ce „
que j'aurai à faire là dessus, & savoir si l'on „
voudra m'accorder les choses necessaires „
pour l'execution de cette entreprise. „

En troisiesme lieu, que quoy que la dis- „
position soit telle, que tout le monde ait „
lieu de se flater, & moy peut-estre plus „
qu'un autre, d'un establissement aussy soli- „
de qu'ávantageux; je ne suis pas capable „
d'en prendre la pensée, & n'en aurai jamais, „
de pareille, tant que le Roy sera en estat de „
pretendre avec raison de faire une si juste „
conqueste. „

En quatriesme lieu, que voyant le Peu- „
ple de Naples resolu de se délivrer tout-à- „
fait de la tyrannie des Espagnols, & de „
 jouïr „

„jouïr, à l'exemple de la Hollande, de la „liberté qu'il se sera acquise, j'ay crû que la „France approuveroit,qu'y pouvant prendre „la place que tient dans les Provinces-Unies „le Prince d'Orange, je travaillasse à l'obte-„nir, & qu'on m'en donneroit volontiers „l'agréement & la permission: puisqu'outre „l'àvantage que la France recevroit de voir „oster à ses ennemis ce fameux Royaume; „peut-estre que mes soins & mon adresse me „faisant acquerir du credit parmi ces Peuples, „je pourrois à la fin les porter, s'ils se las-„soient de leur propre gouvernement, à se „soûsmettre à la Couronne, de laquelle en „ce cas j'aurois lieu de pretendre & d'esperer „la Vice-Royauté.

„ En dernier lieu, que j'ay d'autant plus „de sujet d'esperer l'agréement d'une telle „Commission, qu'elle est tellement hazar-„deuse, que je me puis quasi dire le seul qui „voulût en courre le risque, puisqu'il faut „s'aller mettre entre les mains de ces Peuples, „sans autre assurance que leur affection, sans „avoir de troupes à soy, ny de places de seu-„reté, & sans vouloir de débarquement de „troupes estrangeres, qu'alors qu'ils les de-„manderont, & en auront besoin. La confi-„ance que j'ay, que ma personne ne sera pas „desagreable aux principaux de leurs Chefs, „m'y embarque d'autant plus aisément, que „j'espere de la protection de la France, & de „l'amitié de Monsieur le Cardinal, de n'es-

tre

tre pas abandonné; & qu'ayant esté quelque ,,
temps parmi eux, je pourrai prendre assez ,,
de credit, pour pouvoir par aprés y subsister ,,
seurement. ,,
Il dira de plus, que les Chefs du Peuple ,,
m'ayant envoyé un homme exprés, pour ,,
me porter à prendre cette pensée, j'en at- ,,
tends dans quelques jours un autre qui ,,
vient, avec pouvoir d'ajuster avec moy les ,,
conditions; estant resolu dans le temps que ,,
la ratification doit venir d'Espagne, de ce ,,
qui leur a esté accordé par le Vice-Roy, qu' ,,
au cas que l'on fasse refus de leurs arti- ,,
cles, de s'en offenser, & se servir de ce pré- ,,
texte pour reprendre les armes, & se mettre ,,
en liberté, ou de ne s'en pas contenter s'ils ,,
estoient approuvez, cherchant quelque nou- ,,
veau sujet de plainte; à quoy toutefois il y ,,
a bien peu d'apparence, ne pouvant pas s'at- ,,
tendre qu'on leur remette le Chasteau ,,
Saint Elme entre les mains, comme l'on ,,
leur a fait esperer. Et si l'on s'estonne de la ,,
bonne volonté, que ces gens témoignent ,,
pour moy, sans me connoistre, il dira ,,
qu'elle vient de quelques amis que j'ay sur ,,
les lieux, qui m'y rendent continuellement ,,
de bons offices, des soins que j'ay pris icy ,,
de caresser & de gagner tous ceux de cette ,,
nation, & de plus, de la défiance qu'ils ont ,,
de leur present General, Dom Francisco ,,
Toralte, & de toute leur Noblesse. Ainsy ,,
tout ce dont je le prie de prendre soin, & ,,
qui

„ qui m'eſt abſolument neceſſaire, eſt de me „ ménager la permiſſion d'accepter l'emploi „ qui m'eſt offert, un ordre, en cas que j'en „ euſſe beſoin, pour la ſeureté de mon paſſa„ge, à quelques vaiſſeaux ou galeres de m'ac„compagner, aſſiſtance de quelque argent, „ comme de mon coſté j'en amaſſerai le plus „ qu'il me ſera poſſible; Et je le conjure de „ ſupplier Monſieur le Cardinal de me faire „ donner ce ſecours, & payer de mes pen„ſions, & de quelque ſomme que le Roy „ me doit, & l'aſſurer que dés l'homme que „ que j'attendsſera venu, je luy depeſcherai „ en diligence un Courrier pour luy rendre „ compte du détail de ces propoſitions.

„ De tout ce que deſſus mon frere le Che„valier aura ſoin de me faire avoir une „ prompte reſolution; & ſur tout je luy re„commande le ſecret, non pas tant pour „ mon intereſt particulier, ny de peur que „ cela fiſt manquer l'affaire, que parce qu'il „ en coulteroit la vie à cent pauvres innocens, „ que je verrois avec douleur ſacrifier à ma „ mauvaiſe fortune.

„ *De Rome le 16 Septembre 1647.*

„ Henry de Lorraine Duc de Guiſe.

J'avois auparavant communiqué aux Miniſtres du Roy le particulier de toutes choſes, afin qu'ils en eſcriviſſent conformement à ce que j'en mandois; Mais ſoit qu'ils me diſſimulaſſent leurs ſentimens, ſoit qu'ils me cruſ-

cruſſent capable de faire renouveller la revolte qui paroiſſoit aſſoupie dans Naples, ils approuverent la reſolution que j'avois priſe, m'y confirmerent, me preſſant d'y perſeverer, & m'aſſurant que je ne devois pas douter de tous les ſecours neceſſaires, puiſque c'eſtoit le plus grand ſervice que l'on pût jamais rendre à la France, de luy faire une ſi puiſſante diverſion durant la guerre qu'elle avoit avec l'Eſpagne, dont elle ſauroit profiter utilement, trouvant ſon exaltation dans l'abaiſſement de ſes ennemis, qui ſe verroient accablez par ſes forces (celles qu'ils tiroient d'un ſi puiſſant Royaume leur eſtant oſtées, qui fournit plus que tous les autres de ſes Eſtats, d'hommes, d'argent, de vaiſſeaux, & de galeres;) Et qu'ainſi il ne faloit rien eſpargner pour les dépoüiller de la Couronne de Naples, & qu'il importoit fort peu par quels moyens; qu'ils me croyoient propre à cette entrepriſe, & homme, ſans conſideration du peril, à me ſacrifier, & à hazarder toutes choſes, pour m'acquerir de la reputation. Qu'auſſy bien il faloit donner le temps à la Cour de prendre ſes meſures, qui ne riſqueroit que ma ſeule perſonne, dont la perte luy ſeroit peu conſiderable; & en cas que je l'évitaſſe, & que je puſſe y broüiller les affaires, eſtant impoſſible de ſe maintenir ſans ſecours, l'on ſeroit en eſtat de ménager les conditions que l'on voudroit, les Napolitains une fois embarquez, & rendus ir-

irreconciliables ; & profitant ensuite de mes fatigues & de mon industrie, l'on auroit le loisir de resoudre, si l'on me devoit laisser continuer cette conqueste, ou m'en retirer; m'y faire avoir quelque establissement, ou bien travailler à ma perte, que l'on auroit toûjours entre les mains.

Monsieur le Cardinal d'Aix, qui estoit le seul en qui je pouvois m'asseurer, estant persuadé que tous les autres Ministres avoient beaucoup de haine contre moy, à cause du service que je luy avois rendu, qui leur avoit, comme j'ay desja dit, fait perdre un peu de credit & de confiance, se chargea d'envoyer à Monsieur son Frere, le Memoire que l'on verra cy-aprés, accompagné seulement d'un billet, se remettant au surplus à l'esclaircissement qu'il en pourroit tirer de la lecture.

Mais avant que je passe outre, je croy fort important de concerter une contrarieté qui paroist entre mon Instruction, & mon discours, & de me justifier de la principale accusation, que l'on a faite contre moy, de n'avoir recherché que de l'argent, comme si j'eusse cru estre capable de subsister par mes propres forces, & n'eusse point demandé d'autre secours, pour affecter l'independance.

Pour le premier point, il m'est fort aisé d'y satisfaire : Demandant à la Cour la permission d'entreprendre un tel dessein, si j'eusse fait connoistre que je n'avois dans Naples de caballe que celle que j'y avois ménagée ;

gée, & que c'estoit moy qui m'estois offert d'y aller, & non pas ceux de la ville qui m'avoient envoyé rechercher, j'eusse peut-estre passé pour chimérique, & l'on n'eust point pris de resolution dans un temps où toute l'Italie croyoit tous les desordres appaisez, dont j'estois seul informé du contraire par mes negociations secrettes. Outre que l'on auroit pû faire choix d'un autre Chef pour cette entreprise, dont je souhaittois avec passion d'estre chargé, pour estre pleine & de dangers & de gloire, si l'on ne se fust cru forcé de m'en laisser la conduitte: Ainsy il estoit & plus à propos, & plus honorable que je fisse passer les responses que je recevois, pour des recherches, & mes Envoyez pour des Courriers qui m'eussent esté dépeschez, dequoy l'on ne me peut blasmer, puisqu'il faut souvent user & de dissimulation & d'adresse, auprés des personnes que l'on veut servir, pour les engager, quand l'on apprehende leur irresolution; & que ne proposant que de hazarder ma personne sans commettre l'autorité du Roy, je me croyois assuré que l'on ne rejetteroit pas ma demande, qui me donneroit lieu d'agir sans contrainte, & de negocier sans estre traversé, & m'acrediteroit auprés des Napolitains, me voyant avec l'agréement & la permission du Roy, en estat de les aller servir; & qu'ensuite j'aurois la commission de tout ce que l'on auroit à traitter avec eux, ne pouvant plus passer par d'au-
tres

tres mains, ny penser à envoyer d'autre Chef que moy, qui aurois par ce moyen la disposition de toutes choses. Ce qui estant bien consideré, passera dans l'esprit de tout le monde pour une adresse, que l'on ne sauroit condamner.

Pour le second point, il m'est encore plus facile de faire valoir les raisons, qui m'ont obligé à prendre la conduite que j'ay euë, & faire voir que l'on la décrie sans fondement, & que malicieusement mes ennemis ont voulu s'en prévaloir, pour me faire abandonner, & me rendre responsable du mauvais succés d'une entreprise, dans laquelle je me suis gouverné de maniere, que, quand l'on examinera attentivement toutes mes actions, & qu'on lira sans préoccupation mes Memoires, l'on sera forcé de demeurer d'accord, que l'on ne pouvoit humainement rien faire de plus que ce que j'ay fait, & qu'il est inouï jusques icy, qu'un homme ait pû seul, sans s'estonner, soustenir si long-temps le faix de tant d'affaires si embroüillées, resister à toutes les forces d'Espagne, & à celles de la Noblesse d'un grand Royaume unies, remedier à tant d'embarras, sans recevoir aucun secours; & celuy que je devois justement attendre, m'ayant non seulement esté refusé; mais n'ayant mesme paru que pour me perdre, & me décrediter, & servi qu'à destruire tous mes travaux, rendre inutile tout ce que mon adresse & mes soins m'avoient fait

àvancer, & ménager d'avantageux, donner courage à mes ennemis, & à des traiſtres, d'entreprendre ſur ma vie par toutes ſortes de moyens.

Il eſt ſurprenant ſans doute, & toutes les Hiſtoires n'ont jamais rien fait voir de ſemblable, qu'au milieu des aſſaſſinats, du poiſon & des tumultes, ſans avoir perſonne à qui prendre confiance, non pas meſme à mes domeſtiques, qui ne m'ont pas la pluſpart ſervy, ſuivant mes intentions, ny à ceux qui s'eſtoient attachez à ſuivre ma fortune, qui n'ont pas fait leur devoir; aux Miniſtres d'un grand Royaume, pour qui je travaillois, qui ont le plus contribué à ma perte; à la Cour, dont les ordres m'ont eſté retenus, & que l'on avoit prevenuë par des rapports auſſy malicieux que peu veritables, & à un Peuple leger, cruel, ſeditieux & emporté, J'aye fait la guerre ſans poudre, ſans munitions, & ſans argent, avec des milices nouvelles, & mal armées, ſans canon, ny bagage; & qu'enfin j'aye fait vivre une ville cinq mois entiers, dont les ennemis tenoient toutes les hauteurs fortifiées, ſerrée par la mer d'une puiſſante armée, en ayant aux environs une de terre, forte de cavalerie & d'infanterie, les vivres m'eſtant coupez de tous coſtez, tous les elemens contraires, battu continuellement de trois Chaſteaux; & que non-obſtant toutes ces choſes j'aye maintenu un grand Peuple affamé, dans le reſpect & l'o-

l'obeïssance, j'aye fait cesser le desordre, les meurtres, les brigandages, & rétabli l'ordre, la justice, la police & le gouvernement, & enfin ramené le repos, & la tranquilité dans un lieu, où l'on voyoit auparavant mon arrivée, le sang innocent couler incessamment par les ruës, la violence autorisée, les incendies & les sacagemens non seulement soufferts, mais commandez, & dont les funestes & tragiques avantures ne pouvoient estre veuës sans compassion, sans crainte & sans horreur.

Si la consideration du salut de beaucoup de testes, qui me sont cheres, ne m'obligeoit à taire la pluspart de mes negociations les plus secrettes, je découvrirois des choses qui convaincroient mes ennemis, & mes envieux, & paroistrois aux yeux de toute l'Europe non seulement innocent, mais glorieux, d'avoir par un miracle, aussy nouveau que surprenant, tiré des forces de ma foiblesse, & persecuté de tout le monde, destitué de toute assistance, conduit par moy seul une si difficile entreprise, au point, que la conqueste du Royaume de Naples, & par consequent, la perte de la Monarchie d'Espagne, dont il est le plus solide fondement, n'a manqué, que parce que l'on m'en a envié la gloire, & que je n'ay eu ce qu'il faudroit pour la prise de la moindre place forte, qui m'auroit esté suffisant pour achever une action si esclatante, & si extraordinaire, que j'avois entreprise sans au-

aucun intereſt, que celuy d'en avoir l'honneur; aprés quoy je ſerois mort avec joye, eſtant aſſuré que dans tous les ſiecles à venir ma memoire auroit eſté glorieuſe. Mais n'ayant point tant d'ambition, que d'amitié & de tendreſſe pour mes amis, je ne veux point, pour me deffendre, les mettre en quelque danger, & me reſous, en ne découvrant que ce que je puis declarer, ſans leur pouvoir faire courre le danger de la vie, de laiſſer condamner mon procedé par les gens, qui ſans regarder les travaux, l'adreſſe, & les moyens dont on ſe ſert; ne jugent des choſes que par le ſuccés, & n'ont du mépris & d'eſtime pour les hommes, qu'autant qu'ils ont ou de malheur, ou de bonne fortune. On me doit aiſément pardonner cette digreſſion, que j'ay crû ne pouvoir m'empeſcher de faire, & où peut-eſtre le deſplaiſir de me voir blaſmer ſans ſujet m'a fait arreſter trop long-temps, & emporter avec trop de chaleur & de reſſentiment.

Pour revenir donc à ce que j'ay promis de faire entendre: je diray que n'ayant pour lors autre grace à pretendre que la permiſſion d'accepter l'offre qui m'eſtoit faite, la liberté de negocier avec les Napolitains, de m'aller dévoüer à leur ſervice, & me ſacrifier à leurs intereſts, & au recouvrement de leur liberté, je ne demandois que de l'argent, eſtant la ſeule choſe qui m'eſtoit neceſſaire alors, pour me rendre conſiderable parmy eux, &

me

me mettois en estat de leur estre utile, en les assistant : Outre que m'ayant mandé qu'ils n'avoient besoin que d'un Chef, pour mettre l'ordre parmy eux, & se servir utilement de toutes les choses qu'ils me disoient, pour m'attirer, avoir en abondance ; qu'ils craignoient la domination estrangere ; & que je leur aurois donné de la défiance de m'asseurer de ce qu'ils ne demandoient pas, & de ne vouloir pas m'aller jetter parmy eux sans troupes, sur qui j'eusse le commandement, & qui fussent indépendantes de leur autorité, & sans estre appuyé d'une puissante armée, je me fusse apparemment rendu suspect de vouloir, sous pretexte de les aller deffendre, les sousmettre à la Couronne : Qu'il faloit avoir leurs armes entre les mains auparavant que rien negocier de leur part, & ayant à faire à des gens irresolus, leur laisser sans qu'ils s'en apperçussent faire des démarches. Qu'estant en quelque façon en paix avec l'Espagne, c'estoit à eux à ralumer la guerre. Qu'il eust parû que la France les eut sollicitez à un nouveau soulevement, & que devant recommencer infailliblement, il estoit à propos de l'attendre, afin que leur necessité, & l'apprehension de se perdre, leur ouvrant les yeux, les forçassent à recourir à la seule protection qui leur pouvoit estre utile, & presente, & que par leurs instances, le Roy eust lieu de faire les conditions qu'il voudroit: Qu'il faloit qu'ils me priassent de traitter pour

pour eux, & que j'aurois perdu leur confiance, si je l'avois fait de moy-mesme sans attendre leur instruction. Et qu'enfin ayant à contenter tout un grand Peuple, dont chacun a des sentimens differens, il est délicat, & dangereux de faire des ávances, & que bien souvent les affaires se ruïnent pour les vouloir trop precipiter : qu'en me donnant patience je verrois le temps les amener insensiblement au point que je souhaittois : Ce qui n'a pas manqué deux mois aprés, non plus que l'empressement, avec lequel par leur ordre, j'ay sollicité l'arrivée de l'armée navale, qui produisit si peu d'effect, & les secours que j'ay inutilement recherchez, de troupes, de vivres, de poudre, d'artillerie & d'argent : ce qui se justifiera en son temps.

Il me reste donc, pour démesler quelque confusion qui paroist dans le temps, à vous dire qu'il est vray que Monsieur le Cardinal d'Aix, qui fut depuis pourvû du titre de Sainte Cecile, n'estoit pas encore Cardinal, quand j'envoyay ma premiere dépesche. Mais outre qu'il le fut fort peu de temps aprés, & long-temps avant mon embarquement, sa promotion estant assurée, & n'ayant voulu couper en deux la negociation que j'avois faite sur son sujet, j'ay cru que c'estoit une faute bien legere de le qualifier par avance Cardinal, ayant fait voir que ce que j'en fais, n'est pas, ny une méprise, ny un manque de memoire.

Je vas reprendre ma narration par le billet, qu'il escrivit à Monsieur le Cardinal Mazarin son Frere, pour luy envoyer le Memoire que je luy avois mis entre les mains.

LETTRE
DE
MONSIEUR LE CARDINAL
de Sainte Cecile.

Les affaires de Naples sont encore dans la revolution, & croit on communément que les Espagnols ne les ájusteront pas facilement, ny de la maniere qu'ils publient. J'ay reçu sur ce sujet un Memoire de Monsieur de Guise, que je vous envoye, & me remettant sur ce qu'il vous apprendra, ma lettre n'estant à autre fin, je demeureray,

De Rome ce 18 Septembre 1647:

MEMOIRE.

„ Les Peuples de Naples, ne pouvant plus
„ souffrir la tyrannie des Espagnols, ap-
„ prehendent de se voir rudement chastiez
„ des démonstrations qu'ils ont desja faites,
„ pour obtenir le repos & la liberté ; & ne
„ voyant plus de seureté dans les conditions,
„ qu'on leur propose, sont enfin resolus de
„ secouër entierement le joug, de s'affran-
„ chir, & se gouverner par eux mesmes, en
„ se mettant en Rebublique. Mais connois-
„ sant, que sans un Chef, de mesme qu'en

a use

a usé la Hollande, & tiré tant d'ávantage „
il leur est impossible de se maintenir; Ayant „
jusques icy appris à leurs dépens qu'ils n'en „
peuvent choisir dans leur pays, assez desin- „
teressé, pour ne se pas laisser corrompre, „
& qui par la jalousie naturelle de la nation „
s'attire pour l'ordinaire autant d'ennemis „
q̃ue d'envieux: Ils ont pris la resolution de „
jetter les yeux sur un estranger qui coure „
leur fortune, & qui ne trouve de seureté „
parmy eux que dans la fidelité de ses servi- „
ces. La personne du Duc de Guise, qui par „
un cas fortuit se rencontre dans Rome, „
a paru aux principaux & plus esclairez „
d'entre eux un sujet propre à leur rendre „
un service si important, d'autant plus que sa „
naissance le rend exempt de la jalousie „
que ceux de la nation pourroient avoir „
d'un autre: Que personne ne fera difficul- „
té de luy obeïr, & qu'on ne peut soupçon- „
ner un homme de son rang, d'estre capable „
ny de corruption, ny de lascheté. A cét effet, „
luy ayant donné ávis de la disposition où „
ils se trouvent, & mandé qu'ils l'informe- „
ront plus particulierement de toutes choses „
par un homme exprés qu'il attend de jour à „
autre, chargé de tous les pouvoirs & in- „
structions necessaires pour traitter, & faire „
des conditions avec luy; comme il ne veut „
point s'embarquer en un si grand dessein, „
quoy qu'utile aux interests de la France, „
sans avoir la permission du Roy, il offre en „

,, cas que la Cour l'ait pour agreable, de pren
,, dre le risque de cette affaire, & se sacrifian
,, pour rendre un service si signalé, emplo
,, yer sa vie & son sang pour les àvantages d
,, la Couronne ; dont en cas d'agréement, i
,, espere la protection, & d'estre assisté de tou
,, tes les choses dont il pourroit avoir besoin
,, & sur tout une prompte expedition, qu
,, luy est absolument necessaire. Les Peuple
,, de Naples desirant faire un dernier effor
,, dans le mois prochain, qui est le temps, oi
,, la ratification des Articles passez avec le Vi
,, ce-Roy arrivera d'Espagne, & leur doit es
,, tre delivrée, ou bien estre esclaircis de son
,, refus. Le Duc de Guise, supplie tres hum-
,, blement que le tout se passe dans le secret,
,, non pas tant dans l'apprehension que l'esclat
,, fist manquer l'affaire, que pour n'avoir pas
,, le deplaisir de voir sacrifier à son malheur
,, une quantité d'innocens, dont l'estime &
,, l'amitié qu'ils ont pour luy, feroient tout le
,, crime.

Je crus aprés avoir fait ces diligences, que je devois, en attendant les responses de la Cour, embarquer tousjours plus fortement les choses: & pour cét effet, j'envoyay à Dom Francisco Toralte, General d.s armes du Peuple de Naples, pour pressentir si son employ ne choqueroit point mes pretentions, & s'il ne feroit point de difficulté de m'obeïr ; s'il estoit resolu de pousser les affaires à bout, & s'il ne tenoit point quelque liaison secrette

& correſpondance avec les Eſpagnols. Il reçut favorablement la perſonne qui l'alla trouver de ma part, promit le ſecret de cette negociation qu'il obſerva fidellement ; me manda qu'il voyoit peu de fondement à faire ſur la legereté & humeur impetueuſe du Peuple qu'il ſervoit, que dans la deſunion de la Nobleſſe on ne pouvoit rien faire de bon, à moins que de trouver quelque expedient pour la faire ceſſer. Mais que s'il paroiſſoit une armée de mer Françoiſe, en eſtat de debarquer du monde, & ſecourir de toutes les choſes qui ſeroient neceſſaires à pouvoir ravitailler la ville de munitions, & de guerre & de bouche, qu'en ce cas, il croyoit qu'on pouvoit aiſément chaſſer les Eſpagnols, vû la grande haine & la laſſitude que tout le Royaume, tant la Nobleſſe que le Peuple, avoient de leur domination. Que ſi je venois pour Chef de cette entrepriſe, volontiers il recevroit mes ordres, ſachant ce qu'il devoit déferer à mon ſang & à mon nom, pour qui il avoit tousjours eu beaucoup de reſpect; Qu'il n'y avoit rien à menager davantage avec luy ; Qu'il ne faloit ſeulement que s'aſſûrer des ſecours, & faire paroiſtre l'armée : Sur tout que l'on ſe gardaſt bien de parler au Sieur Octavio Marqués, pour eſtre un homme timide & irreſolu, & qui taſtant les choſes, maintenoit tousjours un commerce ſecret avec le Vice-Roy.

Je ne manquay pas non plus d'avoir des

conferences particulieres avec tous les Napolitains qui se rencontroient à Rome, les caressant tout autant qu'il m'estoit possible, afin que s'ils ne m'estoient utiles à quelque negociation, ils pussent au moins par le bien qu'ils diroient de moy à ceux de leur nation, par leurs lettres, & par le rapport de ceux qui s'en retourneroient, me faire connoistre, & m'acquerir du credit, & de l'amitié. J'employois une partie de la nuit à donner des audiances à tous ceux qui m'en demandoient, pour me venir dire des nouvelles, & ne tenois pas mon temps perdu, quand aprés avoir escouté vingt fascheux, j'en rencontrois un de qui je pouvois tirer quelque lumiere. Monsieur de Fontenay estoit importuné de mille relations fabuleuses, & de cent avis qu'on luy venoit donner à tous momens. Il n'arrivoit point de Marinier, qui pour tirer quelque chose de luy, ne vinst luy rendre compte de l'estat des desordres; & tel feignoit d'estre venu exprés, qui n'avoit pas bougé de Rome. L'on luy debitoit aussy bien souvent ce qui s'estoit dit le matin à l'antichambre du Pape, à Saint André de Laval, & à la Minerve; & des gens qui ne savoient les choses qu'aprés avoir passé par vingt bouches differentes, s'écrivoient des lettres, & les dattoient de Naples pour s'acrediter, comme personnes bien informées, & qui avoient de grandes correspondances, bien qu'ils n'eussent appris leurs secrets importans que par le bruit

bruit commun. Son humeur n'estant pas naturellement ny caressante ny liberale, l'on sortoit d'ordinaire assez mal satisfait de chez luy, pour me venir chercher, & me rendre compte de tout ce qu'on avoit traitté avec luy. De-sorte que parmy tant de bagatelles, j'apprenois quelque fois des choses qu'inutilement il me vouloit cacher, & je prenois soin de contenter & flater tout le monde, afin de savoir tout, & d'attirer à moy l'inclination generale des Napolitains.

Dans ce grand nombre de donneurs d'avis, il y avoit à Rome un nommé Laurenso Tonti, homme de peu de naissance, mais d'un esprit adroit, qui s'estant rendu agreable au Comte de Monterey par mil intrigues, & trouvé moyen de gagner sa vie par son industrie, quittant le travail de ses mains, luy donnoit des ávis pour avoir de l'argent, desquels recevant tousjours quelque recompense, il se mit en estat de vivre doucement de ce qu'il avoit amassé; & son protecteur n'estant plus dans l'employ, & retourné en Espagne, il avoit choisi Rome pour une retraitte douce & assurée, estant un lieu, où avec une dépense fort moderée, l'on peut subsister honorablement. Il s'estoit attaché à la suite du Prince Ludovisio, pour avoir un support, estant neveu du Pape: Et faisant le mestier de Courtisan, il pratiquoit les artifices & les subtilitez qu'il avoit apprises dans Naples, & s'estoit achevé de se perfectionner

dans l'eſchole de la Cour de Rome. Il avoit eu ſoin de faire pourvoir ſon beau-frere nommé Auguſtin de Lyeto, jeune homme aſſez ſpirituel, & d'un naturel agiſſant & inquiet, d'une Compagnie dans le bataillon de Calabre, qui luy faiſoit porter le titre de Capitaine.

Ces deux hommes ne meritent pas d'eſtre oubliez, ayant joüé vn rolle aſſez conſidérable le l'vn & l'autre, dans le cours de toutes les affaires, Le premier cherchant avec ſoin les moyens de ſe faire valoir, & quelque nouveanté pour les luy faire naiſtre, eſtoit l'un ces debiteurs de nouvelles qui eſcrivent à toutes ſortes de gens, pour ſe procurer des reſponſes, montrent leurs lettres à beaucoup de perſonnes, & bien ſouvent les font eux-meſmes, les rempliſſant de tout ce qu'ils ont appris de beaucoup de differentes ſortes de gens, qu'ils reduiſent & mettent en ordre, & par là ſont bien reçus de tous les Curieux, & des Miniſtres de tous les Princes, dont ils tirent parfois quelques gratifications. La nouvelle de la revolte de Mazanielle luy fit ouvrir les yeux, & donna eſperance de ſe faire valoir dans vne conjoncture ſi importante, & dont tout le monde avoit curioſité de voir où pourroit aboutir vne ſi eſtrange nouveauté. Il employoit ſes heures inutiles à Rippa, grand abord des felouques de Naples & de Sicile, & de toutes celles qui viennent de dehors: Il flatoit & faiſoit boire les Mariniers, dont il

ti-

tiroit tout ce qu'il pouvoit pour en venir faire le soir sa cour à Monsieur de Fontenay: Et ayant reconnu que je cherchois à prendre part dans ces desordres, il venoit ensuitte toutes les nuits m'informer de tout ce qu'il apprenoit; & entretenant ce commerce avec moy, à ce qu'il me disoit à son insceu, crut qu'estant plein d'ambition, & d'envie de faire quelque chose de grand & de considérable pour servir la France, il tireroit de moy de grandes recompenses de ses services, & qu'ainsy il feroit sa fortune, ou par mon moyen, ou par celuy de Monsieur de Fontenay.

Il escrivit avec application de tous costez, afin d'estre mieux informé, & de s'acrediter avec plus de fondement & d'apparence. Il parvint enfin par son adresse à se rendre necessaire à l'Agent du Peuple de Naples, à Monsieur l'Ambassadeur, & à moy. Il me fit esperer de me faire avoir le commandement de leur armée; Et je l'assuray de mon costé de ma reconnoissance, & de faire son beau-frere Capitaine de mes Gardes, afin de flater davantage ceux de ce païs, en me mettant entierement entre leurs mains, confiant ma personne à un Napolitain, & leur ostant le soupçon qu'ils pourroient avoir que je voulusse employer les François dans les charges les plus considérables de ma maison; ce qui m'estoit tout-à-fait necessaire, pour prendre pied parmy eux, devant avoir cette conduite

juſques à tant que m'eſtant autoriſé par mes actions, je puſſe aprés en changer, & la choiſir telle que je la croirois & la plus honorable & la plus ſeure. Je n'y ajouſtois pas neantmoins une telle creance, que je n'euſſe par d'autres voyes, mes correſpondances, & que je ne tentaſſe tout ce qui pouvoit contribuer au deſſein que je m'eſtois propoſé.

Le Capitaine Auguſtin fut depeſché à Naples, d'où à ſon retour il m'en apporta l'eſtat, veritable ou fabuleux. Il eſt vray que le peu d'adreſſe de ceux qui commandoient, leur trop grande confiance, priſe mal-à-propos, & leur incapacité, jointe à la malice de beaucoup de gens, y firent changer en peu de temps la face des affaires, deſtruiſirent les fondemens que j'avois faits, & firent perdre tous les àvantages aux Peuples, en leur oſtant ceux qu'ils avoient entre les mains, leſquels eſtant bien menagez, il n'y avoit rien de ſi aiſé que de chaſſer les Eſpagnols, prendre les chaſteaux de la ville, & generalement toutes les fortereſſes du Royaume, ſans donner un coup d'eſpée, ny répandre une goutte de ſang, eſtant dépourvûs de toutes choſes. Ils furent aſſez mal conſeillez, pour donner durant la ſuſpenſion d'armes, dans toutes les places, des vivres, des poudres, & autres munitions de guerre; croyant par là témoigner leur reſpect pour le Roy d'Eſpagne, & l'obliger à ratifier les conditions qu'ils avoient ajuſtées avec le Vice-Roy, qui leur eſ-

estoient trop avantageuses pour leur estre confirmées. Ce que toute-fois persuaderent quelques-uns de leurs Chefs, que l'on avoit gagnez, sans que, pour leur malheur, ils en eussent aucun soupçon.

Vincenzo d'Andrea, dont je parleray assez souvent, qui a tousjours trahy avec beaucoup d'adresse, ayant malicieusement, pour consommer plustost les bleds que l'on avoit pour quatre ou cinq mois, fait faire le pain du poids de quarente-cinq onces, & debité au mesme prix que celuy qui n'en pesoit que vingt-cinq, & espuisé ainsy le fonds destiné pour le remplacement de ce que l'on tiroit des greniers publics, qui estoit de plus de cent mil escus, en liberalitez qu'il faisoit aux gens de guerre, & aux Chefs les plus autorisez d'entre eux, ayant la charge de Proveditcur general. De sorte que je n'en trouvay à mon arrivée que fort peu, & point du tout d'argent pour en achepter d'autres.

Le Capitaine Augustin me rapporta donc, que par les dernieres reveuës il se trouvoit cent soixante & dix mil hommes sous les armes fort lestes, resolus, & prompts à executer toutes sortes d'entreprises, quelque perilleuses qu'elles pussent estre, & qu'outre cinq ou six cens chevaux desja sur pied, en prenant ceux des carosses, l'on pourroit, en moins de huit jours, en faire cinq ou six mil; Que de ce que l'on avoit conservé des pillages, ou de ce qu'il y avoit de pierreries, ar-

genterie, & argent monnoyé sur les Banques, appartenant à gens suspects, & ennemis, l'on feroit aisément trois ou quatre millions d'or. Qu'il y avoit beaucoup de poudres, sans ce que travailloient journellement trois cens ouvriers employez à la poudriere; qu'on avoit des magazins remplis de mesches, de balles, & de salpestre; que l'on avoit fait a masser tout le cuivre, & le metail qu'il y avoit dans la ville, pour fondre de l'artillerie, sans compter quarente pieces de canon qui garnissoient le Tourjon des Carmes, & que l'on avoit mises à toutes les embouchures des ruës, & à toutes les avenuës, par où les ennemis les pouvoient attaquer. Que tout le Royaume estoit souslevé aussy-bien que la ville, & qu'outre des bleds pour cinq mois, resserrez dans les greniers, l'on en tireroit du plat pays, & de toute la campagne, qui estoit du mesme party, tant que l'on voudroit, & en si grande abondance que l'on n'en pourroit jamais manquer; qu'il n'y avoit point de forces opposées suffisantes pour en fermer les passages, ny en empescher le transport. Que l'on n'avoit que faire d'estrangers, qui ne feroient que donner jalousie aux Napolitans, lesquels par la crainte d'estre sousmis à une nouvelle autorité, se racommoderoient avec l'Espagne, dans l'opinion qu'ils auroient, qu'au lieu d'obtenir la liberté qu'ils pretendoient, & pour laquelle ils estoient si bien resolus de mou-

mourir, ils ne fiſſent que changer de chaiſnes, qui peut-eſtre leur ſeroient encore plus peſantes. Que ſi l'on parloit de quelque autre domination, il ſe formeroit beaucoup de cabales differentes, qui ſe reüniroient avec les ennemis & la Nobleſſe, pour s'oppoſer à la faction qui ſe verroit en eſtat de ſe prévaloir ſur les autres. Qu'ils n'avoient beſoin que d'un Chef,pour leur apprendre à faire la guerre, & mettre quelque ordre parmy eux. Que ſi l'on menageoit bien leurs forces, & tout ce qu'ils avoient entre les mains, l'on pourroit non ſeulement chaſſer les Eſpagnols, mais leur aller porter la guerre dans leur pays, & leur oſter la Sicile, & la Sardaigne reünies entierement dans les intereſts de Naples. Que ce ne feroit que l'ouvrage d'une campagne, & la liberté de la ville, que l'occupation de peu de ſemaines. Que l'on avoit jetté les yeux ſur moy, comme ſur une perſonne capable d'executer de ſi belles choſes. Qu'enfin l'on me demandoit, non pas pour aller combattre, mais pour vaincre & triompher, ſans peril, & ſans peine, & pour me rendre le plus glorieux de tous les hommes, prenant la deffenſe de leur liberté, & les tirant d'un eſclavage qu'ils avoient ſouffert ſi long-temps; avec tant de douleur & d'impatience.

Connoiſſant la vanité de cette nation, je ne crus pas fortement toutes ces choſes; mais au moins fus-je perſuadé, qu'il y avoit quel-

que fondement, & que je ne pouvois douter qu'une partie n'en fust veritable, dont je fus toute fois détrompé dans fort peu de temps; Mais ce ne fut qu'aprés m'estre engagé de sorte, que je ne pouvois plus avec honneur me dédire de prendre le hazard de cette entreprise. Je laisse à juger, si aprés de telles esperances je ne devois pas estre bien surpris, quand je vis, estant sur les lieux, que l'on manquoit absolument de tout, & que je ne devois compter que sur ma seule personne.

Cependant par le retour de mon Courrier, je reçus des nouvelles de la Cour, & des lettres de Monsieur le Cardinal Mazarin, qui ne servirent qu'à m'animer, & me réchauffer davantage. Il me mandoit, que voyant tant de peril dans le dessein que je proposois, il n'oseroit pas me le conseiller; mais que si je voulois le hazarder, le Roy m'en donnoit la permission, & que je serois assisté de tout ce qui me seroit necessaire, que je n'aurois qu'à m'adresser aux Ministres que sa Majesté avoit à Rome, & prendre mes mesures avec eux, leur escrivant en conformité de ce qu'il m'avoit mandé.

Je sçus cependant qu'à l'arrivée de ma dépesche, je passai pour un visionnaire; tous les ávis de tous costez estant, que les revolutions de Naples estoient appaisées, & que les Espagnols estoient resolus de ratifier tout ce qui leur avoit esté demandé, & ce que le Duc d'Arcos avoit accordé, remettant à se ven-

ger,

ger, & pouſſer leurs reſſentimens à un temps moins dangereux, & où ils pourroient ſe ſatisfaire ſans rien hazarder, qui ſeroit aprés la concluſion de la paix, qui ſe traittoit à Munſter avec beaucoup de chaleur. Je m'efforçay de ſavoir par toutes ſortes de moyens, ce qui ſe paſſoit, & ſe diſoit chez l'Ambaſſadeur, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, dont je fus tousjours ponctuellement averti, ſoit par des eſpions que j'avois gagnez, ou par des femmes; & j'appris que ma perſonne leur donnoit plus d'inquietude, que tous les preparatifs d'armemens que l'on faiſoit en France. Et ayant vn jour rencontré au cours le Comte d'Ognate, accompagné de quatre ou cinq Cardinaux, je m'apperçus que les ayant ſalüez, ils me regarderent fort attentivement, & leur converſation s'en réchauffa. Le ſoir vne des plus belle voix de Rome, que j'allois oüir chanter ſouvent, dont le Cavalier de Liodi Maiſtre de chambre du Cardinal Montalte, qui avoit tout credit ſur l'eſprit de ſon Maiſtre, & ſavoit tous ſes ſecrets, eſtoit eſparduëment amoureux; ayant appris de luy le particulier de cét entretien, qui m'avoit tant donné de curioſité, vint m'en rendre compte, & m'apprit que toute cette compagnie diſcourant ſur les affaires de Naples, qui eſtoient la principale matiere des converſations de Rome, le Cardinal Albornos m'ayant vû paſſer, s'eſcria, que ſi le Royaume de Naples avoit à ſe perdre pour le Roy leur
Maiſ-

Maiſtre, ce ſeroit moy ſeul qui leur feroit le mal, eſtant capable de tout entreprendre, & perſonne propre à me rendre le Chef des revoltez, qui n'avoient beſoin que d'un homme à leur teſte, pour leur faire tout oſer, & mettant quelque ordre parmy eux, leur faire connoiſtre leurs forces, & la foibleſſe des Eſpagnols Surquoy luy eſtant repliqué par quelqu'un de la compagnie, que je n'eſtois pas à craindre, ne penſant qu'à mon plaiſir, & à mon divertiſſement, il ſe mit à rire, & leur dit, que le Duc d'Oria avoit fait le meſme jugement du Comte de Lavagne, qui la nuit enſuite s'eſtoit rendu maiſtre de la ville de Genes, & auroit achevé une entrepriſe ſi difficile, s'il ne ſe fuſt noyé malheureuſement, en allant s'aſſurer de la derniere galére. Que je n'avois pas, ny moins de cœur, ny moins d'ambition que luy; que j'avois plus de naiſſance, & ſortois d'un ſang tousjours preſt à executer de hautes entrepriſes, & ce qu'il y avoit de plus hazardeux. Qu'enfin ſelon ſon ſens, ſi la perte de Naples devoit arriver, il ne croyoit pas que ce dût eſtre par une autre main; ajouſtant que ſi l'on ſe garantiſſoit de moy, il reſpondroit de la conſervation du Royaume. Que la France ne luy donnoit point d'inquietude, qu'il ſouhaittoit de ſavoir ſon armée à la voile, & qu'elle arrivant dans le port de Naples, devant celle d'Eſpagne; ſa preſence, par la jalouſie de la domination Françoiſe, eſtant le meil-

meilleur & le plus assuré moyen de faire cesser toutes les difficultez, que le Peuple apporteroit à son racommodement. Ce qu'il appuya de tant de raisons, & d'une politique si rafinée, que tous les assistans en demeurerent d'accord avec luy.

Mes esperances se fortifierent par cette nouvelle, & je demeurai parsuadé qu'vn homme si esclairé ne parloit pas sans raison, & que mon dessein estoit plus facile que je ne me l'estois imaginé, puisqu'il avoit des connoissances, que je ne pouvois pas avoir. Je me resolus donc de ne plus sortir le soir, & ordonnai à mes Officiers de veiller soigneusement sur tout ce que l'on me donneroit à manger & à boire, estant en danger de l'assassinat & du poison.

Il vint dans ce mesme temps un Sicilien proposer à Monsieur de Fontenay une entreprise sur l'isle de Lipari, luy faisant valoir l'importance du poste, & les facilitez qu'il donneroit à profiter de la revolte de Sicile, & qu'il ne seroit pas inutile pour assister à celle de Naples. Il me le renvoya pour examiner sa proposition, se repentant peut-estre de s'estre trop legerement engagé avec moy sur les affaires de Naples, dont il croyoit l'execution trop aisée, qu'il eust mieux aimé en d'autres mains qu'entre les miennes, s'imaginant que je pourrois prendre le change, & m'attacher à vne entreprise presente, plustost qu'à une qui paroissoit plus éloignée.

J'en-

J'entray d'abord en ſoupçon que cét homme m'eſtoit envoyé par les Eſpagnols, qui ſe pouvoient flater de la meſme opinion, ou qu'ils vouloient l'introduire dans ma confiance, pour leur ſervir d'eſpion auprés de moy, ou eſtre employé à quelque autre deſſein plus dangereux. J'eſcoutay neantmoins tout ce qu'il avoit à me dire, & meſpriſant les offres qu'il faiſoit; cette Iſle n'eſtant pas aſſez bien fortifiée, & eſtant de trop petite conſequence: je luy dis que n'ayant rien davantage à traitter avec moy, qu'il ſe rendroit ſuſpect auprés des Miniſtres d'Eſpagne, & hazarderoit trop legerement ſa vie, s'il me voyoit davantage.

Peu de jours aprés l'on eut ávis de l'arrivée de la Flote d'Eſpagne, chargée de gens de guerre, & qui portoit la perſonne de Dom Jüan d'Auſtriche. Le Peuple luy fit une Deputation, & crut trop legerement qu'il leur apportoit la ratification des choſes que leur avoit accordées le Duc d'Arcos, & que le Roy ſon Pere ne l'avoit envoyé que pour autoriſer dávantage les promeſſes de conſerver leurs privileges, & d'executer plus ponctuellement tout ce qui leur auroit eſté promis de ſa part. Mais les réjouïſſances que l'on faiſoit de ſa venuë, furent bien-toſt troublées, quand deux jours aprés, les troupes eſtant débarquées. le canon des chaſteaux & de toute l'armée tirant ſur la ville, les Eſpagnols y entrerent furieuſement un flambeau dans une main, & l'eſpée dans l'autre, pour la mettre

mettre toute à feu & à sang. L'estonnement fut fort grand parmi le peuple de cette surprise. Mais en estant un peu revenu, chacun courant aux armes, s'opposa vigoureusement à leur effort, & leurs ennemis apprehendant de se voir accablez par la multitude, se contenterent de gagner toutes les hauteurs, & de s'y retrancher, convertissant leur attaque en une deffensive.

Pour lors les Napolitains s'apperçurent, mais trop tard, qu'ils avoient esté trahis, & qu'ils s'estoient laissez endormir, ayant trop negligé de recourir à la protection de laFrance, dont le secours leur estoit necessaire dans une si pressante extremité. Ils se repentirent d'avoir, pour tesmoigner leur zéle & leur fidelité à l'Espagne, pourvû de vivres & de poudres les chasteaux dont ils auroient besoin pour se deffendre, pour leur faire la guerre, & pour abbattre leurs maisons à coups de canon. Ils appellerent cent fois traistres, ceux qui avoient empesché de faire jouër la mine, que les Polites avoient faite sous le chasteau Saint Elme, qui leur assuroit la prise de ce poste, qui comme le plus fort, & le plus élevé de la ville, est celuy qui depuis les a plus incommodez. Ils reconnûrent la necessité qu'ils avoient d'un Chef de naissance, & de consideration, commençant à se défier de Dom Francisco Toralte ; combien la protection de France leur seroit utile ; le besoin qu'ils auroient de son armée navale pour s'op-

s'oppoſer à celle d'Eſpagne, qui ſe trouvant dans leur port fermoit leur ville, & leur oſtoit la communication de la mer: & ſongeant à tout ce qui leur eſtoit neceſſaire pour leur deffenſe, ils ſe trouverent avec fort peu de bleds, & moins de poudres, & dégarnis de tout ce qu'il faloit pour reſiſter à leurs ennemis. Le deplorable eſtat où ils ſe rencontroient, obligea toutes les Provinces du Royaume à ſe declarer contre eux, & la Nobleſſe qui eſtoit demeurée juſques-là en repos, ayant pris congé, ſuivant les ordres de Dom Jüan d'Auſtriche, & du Vice-Roy, ſe retira pour aller prendre les armes; & tous les Cavaliers, ſelon leur credit, & leurs forces travaillerent à faire des levées à leurs dépens; de cavalerie & d'infanterie, pour former un corps d'armée, & les venir aſſieger par terre.

Ils ſe reſolurent, eux, qui ne vouloient point de ſecours, & croyoient n'avoir beſoin de perſonne, d'en demander à tout le monde, & firent publier un Manifeſte, pour faire voir l'eſtat malheureux où ils eſtoient reduits, & taſchant d'émouvoir à compaſſion toute la Chreſtienté, racontoient pitoyablement leurs àvantures, & publioient que malgré leur zéle & leur fidelité pour le ſervice d'Eſpagne, & les paroles qui leur avoient eſté données, & les capitulations qu'on leur avoit accordées, au mépris de leur bonne foy, & trop de confiance, on les avoit attaquez avec une rigueur & cruauté inouïe, battant trois jours

&

& trois nuits de suite la ville à grands coups de canon, pour la mettre en ruïne, & les égorger tous. Qu'ils conjuroient donc tous les Roys, Princes, Estats & Republiques d'avoir pitié de leur oppression, & de leur donner du secours & des assistances, pour s'opposer à des ennemis si dangereux qui vouloient les tyranniser, & leur aider à se tirer de l'esclavage, & de l'oppression. Ils dépécherent aussi tost à Rome, pour presser les Ministres du Roy de leur procurer sa protection, & du secours, me conjurerent de les aller trouver, demanderent avec empressement qu'on leur fist venir l'armée navale, & me prierent instamment d'estre leur solliciteur. Il n'y avoit point de jour qu'il n'arrivast quelqu'un de leur part, pour faire de nouvelles demandes. Le Tonti estoit fort occupé à presenter tous ces nouveaux envoyez. J'escrivis une lettre au Peuple de Naples, à qui je donnai le titre de Republique Royale, pour les flater, dont je chargeai le Capitaine Augustin, qui fut arresté en passant, par les galeres de Genes; Mais heureusement, ayant sur luy sa Commission de Capitaine dans le bataillon de Calabre, & la faisant voir au Duc de Tursi, il luy persuada qu'il alloit pour se rendre à son devoir & servir à sa Charge, si bien qu'il luy laissa achever son voyage, & porter de mes nouvelles, qui furent reçuës avec une joye, & un applaudissement incroyable.

Cependant Messieurs l'Ambassadeur, Cardi-

dinaux de la faction, & Ministres du Roy, tinrent un Conseil, où je fus appellé, pour voir ce qu'il y auroit à faire dans la presente conjoncture; où il fut resolu d'envoyer un Courrier à la Cour, pour luy donner ávis de ce qui se passoit, presser en diligence l'armement & la venuë de l'armée navale, sur laquelle je m'irois embarquer, dés que j'aurois nouvelle de son arrivée à Portolongon. Et pour faire voir que le secours estoit demandé par les Napolitains, l'on jugea à propos de faire passer en France un Carme nommé le Pere de Juliis, pour representer leurs necessitez, & rechercher sa protection & ses secours, nous ayant esté despesché pour ce sujet, croyant que l'on seroit bien aise de voir toutes ces choses demandées par un homme de la nation. Qu'il faloit sur tout qu'il y eust un corps suffisant d'infanterie embarqué, pour mettre pied à terre, si l'on desiroit des troupes; quantité de munitions de guerre, & d'argent; & conduire aussy quelques vaisseaux chargez de bleds, afin qu'estant en estat de remedier à toutes leurs necessitez, l'on pût menager avec eux des conditions ávantageuses pour la Couronne.

Cependant l'on se battoit continuellement dans Naples, & le Peuple, croyant ne pas devoir demeurer sur une simple deffensive, songea à reprendre sur ses ennemis quelques-vns des postes qu'ils avoient avancez sur luy. Le malheureux Dom Francisco Toral-

te,

te, Prince de Maſſe, crut devoir commencer par l'attaque du Convent de Sainte Claire, lieu tres-important, pour eſtre quaſi dans le milieu de la ville. L'amitié que ſa femme avoit pour luy, fut cauſe de ſa perte: car le voulant retenir, la pluſpart du temps auprés d'elle, de peur des perils qu'il avoit à courre, cela faiſoit acroiſtre les défiances que l'on avoit priſes de luy, ne communiquant que rarement avec le Peuple, qui attribuoit cette retraite, ou à vne negligence de les ſervir, ou à quelque mauvaiſe volonté, & intelligence; ce qui cauſoit des murmures coutre ſa conduite, & faiſoit former des entrepriſes contre ſa vie, que ſa preſence auroit facilement diſſipées. Il fit faire vne mine, qui n'ayant pas fait tout l'effet que l'on en attendoit, le rendit reſponſable du mauvais ſuccés; & l'on crut qu'il avoit fait oſter vne partie de la poudre, pour mettre du ſable à la place. La fuite d'Octavio Marqués, fortifia les ſoupçons que l'on avoit contre luy, eſtimant qu'elle eſtoit concertée entre eux. Penſant donc laiſſer paſſer la premiere furie de la populace, en ſe cachant, pour pouvoir eſtre aprés mieux eſcouté dans ſes juſtifications; on fit tant de diligence pour le chercher, que l'on deſcouvrit enfin le lieu de ſa retraite, d'où ayant eſté tiré, & auſſy-toſt inveſty de quantité de gens, comme il eſtoit homme bien fait, de qualité, d'eſprit & de merite, & naturellement eloquent, il leur fit un diſ-
cours

cours de toute sa conduite, & des services qu'il leur avoit rendus, dans lequel il se vit si favorablement escouté, ayant beaucoup d'amis, & acquis l'estime & l'amitié generale, qu'il avoit quasi procuré sa seureté, attendri, & persuadé tous les assistans; quand Gennare arrivant, se mit à crier qu'il estoit un traistre, qu'il faloit luy couper la teste, & le trasner par les ruës. Ce qui estant appuyé des voix des Lazares, qui ne demandoient que de semblable occupations, cét arrest, aussy injuste qui violent, fut executé sur le champ; on luy coupa la teste, le cœur luy fut arraché, qui fut porté dans un bassin d'argent à sa femme, & son corps fut impitoyablement traisné par les ruës. Et par les menaces que ces canailles firent, d'aller brusler dans leurs maisons, tous ceux qui voudroient s'opposer à leurs volontez, ils proclamerent tumultuairement Gennare pour leur General, le recompensant d'une action si brutale, & si emportée; à quoy le Tourjon des Carmes, dont la garde luy avoit esté commise dés le commencement de la revolte, (pour estre le Capitaine du quartier, ayant sa boutique d'armurier devant la porte) contribua beaucoup à autoriser sa puissance, & luy assuroit une retraite la plus importante, & la plus considerable de la ville, contre les tumultes, & les attentats que l'on pouvoit faire contre sa personne. Marc Antonio Brancacio, homme d'âge & de reputation, ancien ennemi des

des Espagnols, dont il avoit esté mal traité sans raison, fut eslu Maistre de Camp general.

Le Capitaine Augustin trouva tous ces changemens à son arrivée, & s'estant adressé à luy, aussy-bien qu'à Gennare, pour rendre ma lettre, exposer sa commission, & les offres que je faisois des secours de la France; Ce vieux Cavalier ne pouvant souffrir la brutalité, & ignorance de Gennare, appuya si fortement l'eslection de ma personne, que tout le Peuple y concourut avec une joye incroyable; & jettant les yeux sur Nicolo Maria Mannara, jeune homme d'un esprit agissant, & qui ne faisoit que de sortir de ses estudes, le choisit pour m'apporter des dépesches du Peuple, accompagné d'Aniello de Falco, ancien Avocat, à qui l'on avoit donné la charge de General de l'Artillerie, & de quelques autres, qui furent aussy chargez de lettres pour Monsieur le Marquis de Fontenay; & le Capitaine Augustin revint en diligence, me rapporter tout ce qui avoit esté resolu.

Dans ce temps Vincenzo d'Andrea, confident du Prince de Masse, mais beaucoup plus des Espagnols; pour dissiper les soupçons que l'on avoit pris de luy avec tant de justice, dressa un ban, que le Peuple de Naples fit publier incontinant, par lequel il estoit deffendu à peine de la vie de reconnoistre le Roy d'Espagne, & d'obeïr à ses ordres; & commandement

mandement, de ne recevoir que ceux de la Republique, en qui seule desormais resideroit la souveraineté ; & cachant par ce moyen ses meschantes intentions, se mit en estat de pouvoir plus impunement continuër ses trahisons, qu'il ne manqua pas de pratiquer jusques à la fin, quoy qu'il n'ait pas évité, plusieurs années aprés le restablissement des Espagnols, le chastiment que les traistres reçoivent d'ordinaire au lieu de recompense.

Les Deputez estant arrivez, pour me venir offrir le commandement de leurs armes, je ne leur voulus point donner audiance ; mais leur fis dire d'aller rendre leurs despesches à Monsieur de Fontenay, Ambassadeur du Roy, & que je ne leur parlerois point qu'en sa presence, afin que je fusse plus autorisé, en n'agissant que par les ordres des Ministres de sa Majesté, & qu'ainsi ils fussent plus obligez à me procurer des secours, & moy plus en estat de mesnager les conditions, sans lesquelles je ne me voulois pas charger de l'execution de cette entreprise. Dés qu'il les eut écoutez, & vû les lettres qu'ils avoyent à luy rendre, il envoya prier les Cardinaux de Sainte Cecile, Theodoli, & Ursine, de la faction de France, de venir chez luy, où il tient conseil avec eux, & avec Monsieur l'Abbé de Saint Nicolas, sur un sujet si considerable. Et ensuite m'ayant mandé par le Sieur de Lusarche, son Maistre de chambre, que ces Messieurs estoyent avec luy, & qu'ils avoyent à me communiquer

niquer quelque chose d'important au service du Roy, & à mes interests; je m'y rendis, pour savoir ce qu'ils avoyent à m'ordonner: Monsieur le Cardinal Mazarin m'ayant mandé que je saurois d'eux les intentions de sa Majesté, & que desférant à leurs sentimens, je me Gouvernasse par leur avis, en une matiére si delicate. Ils me dirent le sujet de l'arrivéé des Desputez de Naples, & l'estime que cette Republique faisoit de moy, de me choisir pour son General, & deffenseur de sa liberté. Que c'estoit un honneur, qui, quoy qu'il fust bien dû à mon merite, & à ma naissance, ne laisseroit pas d'estre envié de beaucoup de Princes. Et qu'enfin, outre les services importans que je pourrois rendre à la France dans cét employ, pour laquelle ils connoissoyent mon zele & mon respect, que j'estois en estat de me voir le plus glorieux homme de mon siecle, par les actions que j'aurois à entreprendre, qui seroient d'autant plus esclatantes, qu'elles seroient & plus extraordinaires, & moins communes. Je leur respondis, que n'estant nay que pour employer ma vie au service de la Couronne, j'estois prest á tout hazarder, sans consideration des perils où je m'allois precipiter, & où je ne m'exposois pas sans les connoistre. Que ma perte estoit inevitable, si j'estois abandonné, mais que je me confiois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, en leurs bons offices & entremises, & à l'interest que la France avoit de

m'assister dans un dessein, où je ne m'engageois que pour y ménager & sa gloire & son avantage. Chacun à l'envy m'assura de tous les secours qui me seroient necessaires; & sur tout Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile me dit, qu'il seroit caution que je ne manquerois de rien: que son frere & luy m'avoient trop d'obligation, pour en estre jamais ingrats, & que je devois prendre en leur amitié une entiere confiance.

Monsieur de Fontenay envoya pour lors querir les Deputez de Naples, qui en entrant vinrent d'abord à moy; mais leur ayant montré Messieurs les Cardinaux, ausquels par respect ils devoient premierement faire la reverence, ils s'acquiterent de ce devoir; & de là se tournant à moy, me saluërent le genouïl à terre, & ne voulant point me parler qu'en cette posture, j'eus peine à les faire lever, & les y obligeay, en leur disant que je ne les escouterois pas en cét estat. Ils me firent une harangue, pour me representer l'injuste traitement que la ville de Naples recevoit des Espagnols, qu'aprés un zéle, une fidelité, & un respect à l'espreuve des rigueurs tyranniques, dont ils avoient tousjours usé envers les habitans, ils avoient pratiqué avec eux la derniere infidelité, les ayant attaquez, sans aucun nouveau sujet de plainte, en un temps où ils se croyoient dans une paix bien establie, avoient fait canonner & battre en ruyne leur ville, avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux, ga-

leres

leres & chasteaux, & fait entrer toutes leurs troupes les armes à la main, avec des flambeaux allumez, pour passer tout le Peuple au fil de l'espée, & mettre le feu à toutes les maisons. Que ce procedé si violent & si injuste, ayant estouffé toute sorte de confiance, il estoit resolu de briser ses fers, de se procurer la liberté, & de se mettre en Republique, pour establir la seureté de son gouvernement; Et qu'ayant besoin d'un Chef pour sa deffense, & pour le commandement de ses armes, on leur avoit ordonné de venir de sa part se jetter à mes pieds, pour me conjurer de me rendre son deffenseur, & prendre la mesme autorité dans la ville de Naples, & tout son Royaume, qu'ont eu, & possedent encore dans les Provinces Unies du Pays-bas, les *Princes* d'Orange. Qu'ils n'avoient pas cru pouvoir jetter les yeux sur un autre que moy, non seulement à cause de ma reputation, de mon estime, & de mon merite; mais par un juste sentiment de reconnoissance de toutes les bontez que je luy avois fait paroistre, & du zéle avec lequel je m'estois engagé à le servir, & à luy menager tous les secours qui luy seroient necessaires; & que par la consideration où j'estois en France, je serois comme un depost sacré qui l'obligeroit à l'assister de toutes ses forces, à prendre sa deffense, & le recevoir sous sa protection: Mais qu'un des principaux motifs qui l'avoit porté à me souhaiter pour leur General, estoit à cause de

ma naissance, que je tirois d'un sang qui leur estoit si précieux, que l'affection & la memoire en estoient imprimées dans les cœurs de tous les habitans, aussy-bien que les armes dans tous les edifices publics, dont les fondations estoient des marques eternelles, & de la magnificence de mes prédecesseurs. Qu'ils me croyent trop genereux pour refuser de le venir secourir; qu'il avoit quantité de bras pour resister à ses ennemis, mais qu'il avoit besoin d'une teste pour regler son desordre, luy apprendre à faire la guerre, & le mettre bien-tost en estat, non pas seulement de se deffendre, mais de chasser les Espagnols de son païs; qu'il ne manqueroit point de soldats quand il seroit aguerri, & que je n'en trouverois aucun qui ne fit gloire de mourir, quand il faudroit marcher sous mon commandement, repandre son sang pour la deffense de sa patrie, & m'acquerir de la reputation.

Ensuite ils me presenterent les lettres qu'ils avoient à me rendre; mais me retirant en arriere, je leur dis que c'estoit à Messieurs les Ambassadeur, & Ministres du Roy presens, à qui ils se devoient adresser, & qu'ayant l'honneur d'estre nay son sujet, je ne pouvois, sans sa permission & son commandement, m'attacher à un service estranger, & principalement dans un employ si considerable, qu'il me devoit engager, non seulement pour le reste de mes jours, mais mesme

mes

mes ſucceſſeurs ; & qu'ainſi ceſſant en quelque façon d'eſtre François, pour m'aller faire Napolitain, ce n'eſtoit pas à moy à prendre cette reſolution, qui n'avois qu'à obeyr aveuglement à ce qui me ſeroit ordonné de ſa part. Monſieur de Fontenay prenant la parole, me dit, que je devois accepter les offres qui m'eſtoient faites, puiſque le Roy m'en avoit donné la permiſſion, qu'il ſe ſentoit obligé, & avoit ordre de me dire, que me ſacrifiant pour le ſervice de la Republique de Naples & pour ſa deffenſe, je témoignois ma paſſion & mon zéle pour la Couronne, à qui je ne pouvois rendre de ſervice plus agreable, plus utile & plus important.

Alors me retournant vers les Députez, je leur dis qu'aprés ce congé que l'on me venoit de donner, j'acceptois avec joye l'honneur que me faiſoit la Republique, de me choiſir pour General de ſes armes, & deffenſeur de ſa liberté. Que je conſerverois une eternelle reconnoiſſance d'une grace ſi extraordinaire, & ſi peu meritée : que j'eſſairois par mon zéle & ma fidelité, à ſuppléer à mon insuffiſance : que je ne quitterois jamaïs les armes, que je ne luy euſſe obtenu le repos & la liberté, & que je m'expoſerois à toutes ſortes de perils, hazarderois ma vie, & verſerois juſques à la derniere goutte de mon ſang, quand il s'agiroit de ſouſtenir ſes intereſts ou ſa gloire. Enſuitte je reçus les lettres, que je croy qu'il eſt à propos de faire voir icy, pour témoi-

gner que je ne veux rien avancer dans ces Memoires, dont je n'aye la justification entre les mains.

LETTRE
DE LA
REPUBLIQUE DE NAPLES

Serenissime Altesse, Duc de Guise.

Le tres-fidelle Peuple de Naples & son Royaume, ayant aux yeux des larmes de sang, supplie vostre Altesse, de vouloir estre son deffenseur, comme l'est au jourd'huy en Hollande Monsieur le Prince d'Orange, & de luy procurer les assistances, que V. A. luy a offertes de si bonne grace, par l'obligeante lettre que ledit tres-fidelle Peuple a reçuë aujourd'huy à bras ouverts, avec la sincerité, fidelité, & teneur d'icelle. Ce qui nous oblige à ne pas manquer continuellement à faire icy des prieres à la bien-heureuse Vierge Nostre-Dame des Carmes, que bien tost nous puissions voir la personne de V. A. & sentir des effects de sa valeur, à laquelle nous baisons les mains avec toute sorte de respect & de soumission.

De V. Altesse Serenissime

Le tres-devot, & tres-obligé serviteur,
LE PEUPLE DE NAPLES
ET SON ROYAUME.

Du Palais du Royal Poste du Tourjon des Carmes, le 24 Octobre 1647.

LET-

Lettre
de
Gennare Anneze

Serenissime Altesse.

Ayant lu l'obligeante lettre de V. A. j'ay resolu avec tous les autres Chefs de ce tres fidelle Peuple de Naples, d'envoyer le Sieur Nicolo Maria Mannara, nostre Agent general, avec une instruction, & la presente lettre, à V. A. Mais nous trouvant embarrassez en tant d'affaires de guerre, nous nous remettons en tout & par tout à ce qu'il determinera, jugera, suppleera, & fera, tant de nostre particuliere part, qu'au nom de ce tres-fidelle Peuple; & enfin, luy recommandant sa personne de tout nostre cœur, nous sommes en attendant les faveurs & graces de V. A. à laquelle avec toute sorte de respect nous baisons tres-humblement les mains.

De V. A. Serenissime

Tres humbles, tres-devots, & tres-obligez serviteurs

Gennare Anneze Generalissime & Chef du tres-fidelle Peuple de Naples.

Dom Gio Loüigi del Ferro premier Conseiller.

Du Palais du Poste Royal du Tourjon des Carmes de Naples, ce 24 Octobre 1647.

Aprés cette lecture je leur dis, qu'estant devoüé au service du Peuple de Naples, par la charge qu'ils m'avoient offert de sa part, & que j'acceptois sous le bon plaisir du Roy, avec autant de joye que de reconnoissance, & de respect, il estoit raisonnable qu'ils me rendissent compte de l'estat present des choses, & me fissent entendre toutes leurs necessitez, afin que je commençasse à demander de leur part, toutes les assistances dont ils auroient besoin, & m'en rendisse le soliciteur à la Cour, & auprés de Messieurs les Ministres.

Les Deputez me dirent le tragique accident du brave, & trop malheureux Prince de Masse, le desordre & la confusion qui regnoit dans la ville, faute d'une personne d'assez d'autorité, & de conduite pour y pouvoir remedier: que tout le Royaume à l'abord des Espagnols avoit quité les armes, & abandonnant leur party, suivy celuy des plus forts: qu'ils ne tiroient plus d'assistance de la campagne, les passages leur estant coupez de tous costez, tout le plat païs ennemy, à la reserve de quelques bourgs & villages voisins, qui leur paroissoient encore affectionnez; mais que le bruit de mon arrivée feroit tout changer de face, & qu'ils ne doutoient pas, que tout le monde se voyant un Chef de naissance, & de reputation, ne reprist courage, & lassé d'une domination si cruelle & si insupportable, ne fist à leur exemple

emple tous les efforts possibles pour s'en affranchir. Qu'ils n'avoient que pour six semaines ou deux mois de bleds, peu d'esperance d'en tirer des Provinces, à moins que par ma valeur un passage ne fust ouvert, qui leur en donnast & la liberté & le moyen. Que quoy que beaucoup de particuliers eussent profité des pillages, chacun ayant mis son argent à couvert, ils n'en avoient point pour s'assister : que celuy des Banques ne se pouvoit prendre sans causer une sedition dangereuse, tout le monde, tant amis que ennemis, estant interessé à la conservation d'un depost jusques-là sacré & inviolable. Que de toucher à l'argenterie des Eglises, ce seroit attirer la colere du Ciel, & l'indignation du Saint Siege. Que tous les Cavaliers, & leurs ennemis les plus irritez & les plus à craindre armoient par tout le Royaume, & se mettoient à cheval, pour venir contribuer à leur oppression, & se venger des outrages & indignitez, que l'on avoit fait aux plus considerables de leurs Corps, d'avoir pillé leurs maisons, & cruellement massacré le Prince de Masse, Dom Pepe Caraffe, & quelques autres. Que la poudre leur manquoit aussy-bien que le moyen d'en faire, faute de salpestre, n'en ayant que pour fort peu de temps, estant obligez d'en consommer quantité tous les jours, par l'attaque & deffense des postes, & les escarmouches continuelles qui se faisoient nuit & jour. Que le Peuple,

pour témoigner son zele & sa fidelité pour son Roy, avoit innocemment, par le conseil de gens subornez, durant la Treve, ravitaillé les chasteaux de vivres & de munitions de guerre. Que la mesme faute s'estoit faite dans tout le Royaume, en munissant toutes les forteresses degarnies de tout, croyant en obtenir plus facilement la ratification de la capitulation faite avec le Duc d'Arcos, & s'estoit ainsy privé de toutes les choses qu'il avoit en abondance, pour se reduire dans la necessité où il estoit. Que les vaisseaux & galeres d'Espagne luy ostoient la communication de la mer, dont il avoit accoustumé de tirer sa subsistance. Que pour des hommes il en avoit si grand nombre, que pourveu qu'ils fussent bien commandez & disciplinez, estant & braves & bien zélez, l'on pouvoit entreprendre toutes choses. Qu'à la derniere reveuë l'on avoit trouvé plus de cent soixante & dix mil hommes bien armez & bien determinez à mourir pour le salut de la patrie. Que par ce discours je pouvois mieux juger qu'eux de ce qui leur estoit necessaire, comme plus capable & plus connoissant. Et qu'enfin le courage de tous les habitans commençoit à s'abattre, & ne pouvoit se relever que par ma presence: Qu'ainsy, ils me supplioient de haster mon voyage le plus qu'il me seroit possible, & presser qu'on les secourust, sans quoy ils ne pourroient esviter la desolation de leur ville, & ensuite celle de tout le Royaume. Cette

Cette veritable relation me fit faire quelque reflexion sur les dangers où je m'allois precipiter : Mais faisant fort peu de cas de ma vie, & estant resolu de la sacrifier pour les interests de la Couronne, je pris la parole, & l'adressant aux Ministres du Roy, leur fis entendre, que je n'estois point épouvanté d'apprendre des choses si surprenantes, & si contraires à tout ce qui avoit esté rapporté jusques icy. Que c'estoit à eux de considerer si le Roy vouloit employer ses forces pour une entreprise si difficile, & qu'en ce cas je me chargerois d'en tenter le risque ; mais qu'ils voyoient aussy bien que moy, que si j'estois abandonné, c'estoit m'exposer à une honte eternelle, & à une perte inevitable ; n'estant ny juste ny raisonnable, que l'on me sacrifiast si legerement, où la reputation de la France se trouvoit si fort engagée. Ils me répondirent tous d'une voix, que je n'avois rien a craindre ; Que les secours seroient si prompts & si puissans, que je ne rencontrerois pas dans l'execution d'un si glorieux dessein la difficulté, ny les perils que je m'imaginois. Ce que m'ayant voulu persuader par mil raisons, je repartis qu'il estoit inutile de les alleguer ; que je n'estois pas personne à me flater legerement ; que je voyois bien ce que j'avois à craindre, mais que les hazards & les difficultez, au lieu de me refroidir, ne faisoient que m'animer davantage. Que la confiance que je prenois en leurs

paroles, celle que j'avois en la protection de Monsieur le Cardinal Mazarin, & la passion que j'avois de contribuer, au peril de ma vie, aux avantages de la France, me feroient affronter la mort, & toutes sortes de difficultez; & que je leur demandois d'en estre les témoins, aussy-bien que de la fidelité, & de la passion, avec laquelle je méprisois & ma seureté, & ma personne, & mesme mon honneur, quand il s'agissoit de servir utilement. Qu'ils devoient demeurer d'accord avec moy, que j'estois peut-estre le seul homme du monde capable de me charger d'une si hazardeuse commission, dont la seule pensée feroit trembler les plus determinez & les plus hardis. Ils tesmoignerent en estre persuadez, & pour avancer & resoudre une si grande affaire, ils m'asseurerent que je n'avois qu'à demander ce que je desirois, & qu'ils avoient l'ordre & le pouvoir de me l'accorder; de quoy je devois faire estat, les promesses du Roy estant inviolables & asseurées.

Je demanday l'armée navale à mes ordres, la plus forte de vaisseaux & de galeres qu'il seroit possible: deux cens mil escus d'argent comptant, en attendant un plus puissant secours: quatre mil hommes de pied, prests à debarquer à ma premiere demande: quinze cens Cavaliers demontez pour mettre à cheval; les selles, brides & pistolets pour eux; a mesme chose pour armer deux mil chevaux,

vaux, que je pretendois lever dans le Royaume de Naples, des mousquets & des piques pour douze mil hommes: douze pieces de canon: six-vingts milliers de poudre, avec les balles & mesches à proportion, & quatre vaisseaux au moins, chargez de bled; & qu'avec toutes ces choses je leur respondois du succés de ce grand dessein, & d'oster en fort peu de temps la Couronne de Naples au Roy d'Espagne. Ce qu'ils me promirent de la part du Roy positivement, & que dans fort peu de temps je devois faire estat de toutes ces choses.

Aprés quoy je donnay des lettres à Nicolo Maria Mannara, & Monsieur de Fontenay ses responses, pour aller rendre compte à la Republique de l'heureux succés de sa negociation; Et je le chargeay de dire que je me preparois à l'aller servir, & que dés que je saurois l'armée navale arrivée à Portolongon, je m'irois embarquer sans perdre de temps, pour luy porter avec moy, tous les secours qui luy estoient necessaires.

Cependant le Tonti, pour faire voir à Monsieur de Fontenay, qu'il n'avoit nulle dependance de moy, mais seulement de luy, & de la France, esperant par cette conduite, ou de s'acrediter davantage, ou que ce Ministre du Roy luy procureroit à la Cour quelque pension plus considerable, & quelque somme d'argent pour luy & pour ses amis, avec lesquels il tenoit correspondance à ce

qu'il

qu'il disoit, avec beaucoup de depense; Ou bien pour reconnoistre, comme il me le voulut persuader, si les intentions qu'il avoit pour moy, estoient & sinceres & veritables, Il luy proposa de faire venir sur l'armée quelque personne de reputation, comme Monsieur le Comte d'Harcourt, ou Monsieur le Mareschal de la Meilleraye, afin de laisser à son choix, de me confier cette entreprise, ou de la leur remettre entre les mains, s'ils estoient plus agreables que moy; les Napolitains ayant tant de besoin d'estre secourus, que pourveu qu'ils reçussent des assistances, ils s'arresteroient peu à considerer par qui. Mais soit que par le rapport de l'estat des choses, il les reconnut trop perilleuses, pour s'imaginer qu'aucun autre que moy en voulust courre la fortune: soit qu'il crut que j'y fusse trop engagé, pour souffrir patiemment que l'on mist un autre en ma place; ne voulant pas se porter legerement à maltraiter & offenser une personne de ma condition, Il luy respondit qu'il ne seroit pas raisonnable, aprés les demarches que l'on avoit faites pour moy, de changer de sentimens, & prendre une conduite differente.

Le Tonty vint avec empressement me faire sa cour de cette response, & me faire valoir comme un service signalé, l'artifice dont il s'estoit servy, pour descouvrir si l'on marchoit de bon pied sur mon sujet. Ensuite dequoy il me pria, en escrivant à la Cour, de

faire

faire valoir les services de son beaufrere & les siens, & leur menager des pensions, & quelque somme considerable, pour recompenser ses correspondans & amis, & attirer par des bienfaits beaucoup de Napolitains dans les intetests de la France, luy acquerir des creatures, & luy former une puissante cabale, pour disposer en temps & lieu les esprits à la servir utilement, & contribuer à ses avantages.

Pour moy je n'eus plus d'autres pensées que de me tenir en estat de partir, & pourvoir à toutes les choses necessaires, pour m'aller embarquer, dés que l'armée navale du Roy seroit en estat, & en lieu commode pour me recevoir & me porter à Naples. Et comme je ne pouvois entreprendre ce voyage sans argent. je fis tous mes efforts pour en trouver: J'envoyay chercher tous les Banquiers François, pour tirer d'eux les plus grandes sommes que je pourrois, en leur donnant des seuretez, & des lettres de change payables à Paris. Mon malheur voulut que Monsieur le Duc de Modene ayant pris le commandement des armées du Roy en Italie, & formé de grands desseins, & de hautes entreprises, en avoit besoin aussy-bien que moy; si bien que pour le pouvoir assister à point nommé, les Ministres du Roy leur avoient donné ordre de ne se point dessaisir de ce qu'ils pourroient avoir entre les mains. Ce qui m'obligea de recourir à Monsieur le

Cardinal de Sainte Cecile & à Monsieur de Fontenay, pour leur faire donner la permission de traiter avec moy. Les en ayant donc suppliez, ils envoyerent querir le sieur Philippes Valenty, & luy dirent qu'il serviroit utilement le Roy, & feroit plaisir à Monsieur le Cardinal Mazarin, s'il me comptoit quatre mil pistoles sur des lettres de change, que je luy donnerois, dont ils l'assuroient du payement, la Cour prenant soin d'y satisfaire, en cas que ma famille tardast à luy donner contentement. Il me tint cette somme preste en or, pour me la donner en partant, de peur que je n'en depensasse une partie, avant que de sortir de Rome, & qu'ils ne fussent obligez de m'en faire fournir d'autre, ne pouvant partir sans argent, & la necessité des affaires, faisant qu'on ne se pouvoit plus passer de moy, ny retarder mon voyage, sans les ruiner entierement.

Je ne puis m'empescher de dire icy la generosité d'une femme, quoy que cela soit assez inutile au sujet dont je parle, qui sachant les diligences que je faisois pour trouver de l'argent pour cette entreprise, qui n'estoit plus secrette dans Rome, me vint apporter ce qu'elle avoit de pierreriers, & de bijoux, & dix mil escus en billets sur les Banques, dont je la remerciai, estant tout le bien qu'elle avoit amassé en plusieurs années avec assez fatigues & de peines.

Je me resolus d'envoyer à feu Madame de Guise

Guise ma mere, une procuration generale pour l'administration de tout mon bien, pour l'engager plus puissamment à m'assister, la priant de tout mettre en usage, pour me faire tenir la plus grande somme qu'elle pourroit, puisque de ce secours dépendoit mon establissement. ou ma perte.

J'estois tous les jours en de continuelles conferences avec Messieurs les Ministres de France, & Cardinaux de la faction, pour resoudre avec eux tout ce que j'aurois à faire pour le service & les avantages de la Couronne; mais quoy que je les pressasse sur la conduite que j'avois à tenir, & leur demandasse quelle instruction ils avoient à me donner; Si je ne devois pas aprés m'estre acredité à Naples, sous le pretexte de l'establissement de la Republique, menager les esprits, & les porter insensiblement à se donner au Roy, estant impossible que la Noblesse & le Peuple aussy divisez d'interests, que d'amitié, pussent jamais se réünir si bien ensemble, qu'ils formassent un corps de Republique, & se gouvernassent d'eux-mesmes, sans venir un jour à s'en lasser, & avoir besoin de se choisir un Maistre (ce pays turbulent & inquiet n'ayant jamais esté que sous un gouvernement Monarchique, & ne pouvant, par la jalousie naturelle qu'ils ont les uns des autres, estre jamais en repos, ny en paix que sous le commandament d'un seul.) Ils en demeuroient bien d'accord : Mais croyant qu'il seroit

seroit dangereux de conseiller à des Peuples violens, & seditieux, une domination estrangere, qu'ils avoient tousjours apprehendée. Ils me dirent, qu'il faloit leur laisser le choix, & de leur gouvernement, & de se faire un Maistre; Que le seul soupçon qu'ils auroient que le Roy eust la pensée de l'estre, attireroit leur haine, au lieu de leur amitié, & contribuëroit à les rajuster avec les Espagnols. Que d'ailleurs le Pape, sans l'autorité duquel l'on ne pouvoit faire de changement dans ce Royaume, pour en estre le Seigneur dominant, pourroit se liguer avec les Princes d'Italie pour s'y opposer, craignant que si la France y prenoit un si grand pied, elle ne pust songer avec le temps à se la soûmettre toute entiere. Que ce luy estoit un assez grand avantage de dépouiller la Monarchie d'Espagne d'un si beau Royaume, dont elle tiroit ses principales forces, & que cette perte éleveroit tout autant la France au dessus d'elle, que pourroit faire une conqueste. Que d'ailleurs les personnes de ce pays qui souhaitoient un changement, pour profiter des honneurs & des charges du Royaume, des gouvernemens des places & des Provinces, qu'ils avoient vû jusques icy à regret entre les mains des estrangers, apprehenderoient de ne pas ameliorer leur condition, & de se voir ruïner & appauvrir, pour enrichir d'autres pays, par le transport de leurs biens & de leurs richesses. Et qu'enfin reünissant avec les ennemis,

tous

tous ceux qui ſeroient du ſentiment contraire, le parti ſeroit tellement affoibli, qu'il ne ſe pourroit pas maintenir long-temps. Que par de ſi puiſſantes raiſons, je devois travailler à diſſiper autant que je pourrois, les ſoupçons que l'on pouvoit avoir de ſemblables penſées, & publier que la France n'agiſſoit jamais que par un principe de generoſité deſintereſſée, pour ſoulager les opprimez, & procurer la liberté à ceux qui languiſſoient ſous la tyrannie de ſes ennemis. Qu'il faloit les chaſſer de ce Royaume à quelque prix que ce fuſt. Qu'il importoit fort peu de quels moyens on ſe ſerviroit pour achever un ſi grand ouvrage. Que le Roy donneroit les mains à quelque reſolution que l'on puſt prendre. Qu'il avoit bien conſenti au couronnement du Prince Thomas, dans l'entrepriſe qui s'eſtoit menagée, durant le ſiege d'Orbitelle. Qu'il luy eſtoit indifferent, qui ſeroit aſſez heureux, pour profiter de toutes ces revolutions; & qui que ce fuſt à qui la fortune fuſt favorable, il luy donneroit ſon appui, ſon alliance & protection, & que par-là, ſans ſe faire des ennemis & des envieux, il tireroit plus d'avantage des Napolitains que s'ils eſtoient ſes ſujets. Qu'il n'avoit pas voulu meſme faire verifier la reünion de la Catalogne à ſa Couronne; pour ne pas eterniſer la guerre, & s'oſter les moyens, quand il luy plairoit de donner la paix à la Chreſtienté: Qu'ainſy l'on n'avoit point d'ordre ny d'inſtruction à me

me donner. Que je devois dans les temps & selon les conjonctures agir, suivant que je le jugerois à propos; que je ne pouvois rendre de service plus important que de mettre Naples en liberté, & que d'en faire perdre la Couronne à l'Espagne.

Alors Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile me tirant à part dans une fenestre, pour me parler en particulier, me dit que je ne devois pas prendre de confiance en Monsieur de Fontenay, qui n'estoit ny son amy, ny le mien; qu'il n'avoit pas le secret de Monsieur le Cardinal son frere, de l'amitié, & de la protection duquel il m'asseuroit, & que m'estant obligé au point qu'il l'estoit, il vouloit en estre la caution. Que j'entreprisse hardiment mon voyage, & que je ne manquerois de rien. Que je serois secouru d'hommes, d'argent, de munitions de bouche, & de guerre, d'une puissante armée navale, composée de quantité de bons vaisseaux, & d'un grand corps de galeres, & qu'enfin la France abandonneroit tout autre dessein, pour m'assister de toutes ses forces.

Nous nous separasmes aprés cent embrassades, également satisfaits l'un de l'autre, & il s'en alla faire sa despeche, dont il espera un succés aussy favorable, que je crus en devoir attendre de la mienne. A mon retour j'envoyay chercher le Sieur de Tilly, mon Secretaire, pour luy donner mes instructions, & l'ordre de faire dresser toutes les procurations

&

& pouvoirs neceſſaires pour agir à la Cour, & auprés de mes proches, ſuivant les reſolutions que j'avois priſes, & pour me faire envoyer le plus d'argent qu'il ſe pourroit amaſſer, comme le ſecours le plus utile à la conſervation de ma vie, & à l'execution de mes deſſeins: & l'ayant retenu quelques jours pour porter l'avis des lettres de change, que je devois tirer ſur Paris, & pour dire des nouvelles certaines de l'eſtat de toutes mes affaires, & du temps aſſuré de mon deſpart, voulant auſſy-bien laiſſer arriver les deſpeches de Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile les premieres, afin qu'il trouvaſt à ſon arrivée à la Cour, les matieres diſpoſées pour m'y pouvoir ſervir plus utilement. Et comme les choſes qu'il devoit traitter, eſtoient trop delicates pour les oſer mettre par eſcrit, je luy donnay des lettres de creance, que je veux mettre icy, quoy qu'elles ne fuſſent pas fort neceſſaires; mais ſeulement pour montrer que je ſuis ponctuel, & que j'eſtois perſuadé de trouver à Naples de plus grandes forces, que je n'y rencontray pas, quand je fus ſur les lieux.

LETTRE ESCRITE
A
MADAME LA DUCHESSE
de Guiſe.

MADAME,

L'eſtime que le Peuple & Royame de Naples ont témoigné faire de ma perſonne, m'ayant choiſi pour les tirer de l'oppreſſion des Eſpagnols, & com-

commander leurs armes, avec la mesme autorité que le Prince d'Orange fait celles des Estats de Hollande, m'obligeant à me tenir prest, pour m'embarquer sur l'armée navale du Roy, & m'aller mettre à la teste de cent soixante & dix mil hommes qui m'attendent, J'ay cru MADAME, *que vous ne desagréeriez pas, que je prisse la liberté de vous rendre compte de cét honneur qui m'est procuré, ne croyant pas pouvoir reüssir dans ce glorieux employ, si je n'estois assez heureux, pour obtenir vostre benediction. Je vous la demande tres instamment, & vous supplie de ne me pas abandonner dans cette rencontre, où je puis acquerir tant de reputation, & m'établir une si grande fortune. I'ose esperer de la bonté de vostre naturel une puissante assistance, en ayant un extrême besoin, & vous devez y considerer que s'il m'en revient quelque avantage, c'est celuy non seulement de toute la Maison, mais le vostre particulier, puisque je suis avec tous les respects imaginables,*

MADAME,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant & tres-obligé fils & serviteur

LE DUC DE GVISE.

De Rome ce 9 Novembre 1646.

Je vous supplie d'adjouster une & entiere creance à ce que ce porteur vous dira de ma part, qui est trop important pour l'oser écrire.

Com-

Comme j'estois persuadé que la personne de mon Frere le Chevalier ne me seroit pas inutile, son interest m'obligeant d'avoir plus de confiance en luy qu'en tous les autres de ma Maison, dans une affaire où il devoit prendre part, je luy escrivis la lettre suivante, qui ne seroit pas assez reguliere pour paroistre aux yeux du public ; mais que je ne veux pas oublier, croyant que l'on excusera facilement la liberté d'agir entre proches, qu'elle fera voir comme je n'ay oublié ny mesprisé aucun moyen de me mettre en estat de ne manquer de rien, & que je me suis aidé de tout ce qui m'estoit possible, pour employer mon bien, aussy-bien que ma vie, pour l'execution de l'entreprise, dont je m'estois chargé, & qui devoit estre si utile aux avantages de la Couronne.

LETTRE ESCRITE A MONSIEUR LE CHEVALIER *de Guise.*

Cette despéche icy, MON TRES-CHER FRERE, *empeschera que je ne passe, ny pour ridicule, ny pour chimérique, & me fera croire ou un Prophete, ou une personne assez bien informée, puisque l'on voit à present effectué tout ce que j'escrivis il y a six semaines par le Courrier que je vois envoyay. Enfin vous apprendrez par les lettres, dont Tilly est chargé, & par ce qu'il vous dira, que ce n'est pas sans peine*

peine que ma negociation est au point que vous saurez : Et que la députation que le Peuple & Royaume de Naples m'ont faite, ne m'est pas peu glorieuse, les interests de la France rencontrant de tels avantages en l'assiette où j'ay mis les choses, je pretends rendre des services si effectifs, que j'espere que l'on m'assistera puissamment ; suppliez en, mon frere & vous, Monsieur le Cardinal ; & considerant le besoin extreme que j'ay d'argent, faites toutes les diligences possibles pour m'en faire envoyer. Il faut aussy que toute la famille contribuë à tous mes avantages, qui sont les leurs, & que l'on m'envoye tout ce que l'on pourra, & d'argent & de pierreries ; Voyez à despoüiller tous mes proches pour un si bon sujet. Je n'ay pas le loisir d'escrire à mon frere, ny à mes sœurs, faites leur bien mes baise-mains & mes excuses : cette lettre servira pour tous. Je vous l'adresse, parce que comme les autres doivent demeurer en France, pour l'establissement de la famille, je pretends pour vous, que vous veniez m'ayder de deçà. Je vous manderay quand il sera temps, tenez la main que pas un de mes gens ne me vienne trouver sans ordre. je veux estre establi de quelques jours, avant que l'on voye arriver tant de François ; j'envoyerai neantmoins bien tost querir toute ma Maison, & tout mon équipage. Je n'attends que l'armée navale pour m'embarquer, & aller à Naples, où je suis attendu avec plus d'impatience, que n'est des Juifs la venuë du Messie. Si l'on croit au bon homme Marcheville,

ville, je ſeray plus puiſſant que le Grand Seigneur, puiſqu'il ne ſauroit plus mettre cent ſoixante & dix mil hommes enſemble, comme ſont les gens en armes qui m'attendent pour m'obeïr. Naples eſt un beau theatre de gloire, devant aller combatre un fils d'Eſpagne, chaſſer ſon armée, prendre trois chaſteaux, beaucoup de places fortes dans le Royaume, & reprendre dix poſtes perdus, & bien fortifiez dans une ſeule ville. Je le donne à qui que ce ſoit d'avoir plus de beſogne à faire, ny plus de gloire à acquerir, ſi je jouë bien mon perſonnage, quelque difficile qu'il paroiſſe; l'on me fait croire que j'en viendrai à bout peu de temps aprés mon arrivée. Je vous garderai neantmoins quelque choſe à faire, & vous aurez part au gaſteau, ſi vous avez le ſoin de faire venir bien de l'argent, car j'en ay de preſſans beſoins. Adieu, je vous entretiens trop long-temps, pour en avoir ſi peu à faire ma depeſche; Volez ce que vous pourrez attrapper, & s'il eſt poſſible les gros diamans du bon homme Cheureuſe; ne laiſſez rien à l'Hoſtel de Guiſe; enfin qu'il n'y ait ny ſerrures, ny caſſettes à l'eſpreuve de vos mains. Je ſuis tout à vous, LE DUC DE GUISE.

De Rome ce 26 d'Octobre 1647.

Cette lettre ne partit pas de quelque temps, & m'eſtant ſervenu depuis les nouvelles, que je vais faire ſavoir, je fus forcé d'y ajouſter cette apoſtille.

J'ay retardé le départ de Tilly pour quelques lettres de change qu'il faut ájuster ; & comme Messieurs le Cardinal de Sainte Cecile & l'Ambassadeur ont jugé ma personne necessaire à Naples, je suis party le dixiesme de Novembre. Ce porteur vous dira m'avoir vû embarquer : j'ay tant de haste, que je ne puis escrire à personne, vous en ferez part á tous nos parens & amis, & vous n'aurez plus de mes nouvelles que de Naples, où j'ay besoin d'estre puissamment assisté d'argent ; ainsy il en faut soliciter, & amasser de tous costez.

Le Pere Capecé Jacobin arriva dans ces entrefaites, pour soliciter mon départ, & les secours, mais beaucoup plus encore pour estre connu de moy, & en obtenir la charge de mon Confesseur, & de mon Predicateur ordinaire, pour se faire par là considerer davantage dans son païs : Et Nicolo Maria Mannara revint, pour faire changer les resolutions qui avoient esté prises sur mon sujet, & demander que sans attendre l'armée, les choses estant en estat de perir, si ma personne ne les restablissoit, & ne redonnoit le cœur aux Napolitains, qu'ils avoient entierement perdu, je me resolusse de partir. Il me rendit en presence de Monsieur l'Ambassadeur, & de tous Messieurs les Ministres du Roy, la lettre suivante.

Se-

Sereniſſime Seigneur.

Nous avons reçu aujourd'huy des mains de Nicolo Maria Mannara, les depeſches de V. A. par leſquelles, auſſy-bien que par ſon rapport, nous apprenons que beaucoup de perſonnes, que nous avons envoyé chargées de nos lettres à V. A. ne luy ont pas rapporté fidelement nos intentions: Ainſy nous la ſupplions tres-humblement de n'ájouſter creance qu'à luy ſeul, principalement ſur la demande qu'il fera à V. A. de noſtre part, de nous aſſiſter de munitions de guerre, & de preſſer la venuë de l'armée navale de France, dont nous avons un extreme beſoin; mais ſur tout de la preſence de V. A. Et comme nous connoiſſons, que noſdits Envoyez n'ont pas aſſez particulierement expoſé nos neceſſitez; nous nous remettons ſur tout ce que ledit Nicolo Maria Mannara luy repreſentera, en eſtant particulierement informé. Nous attendons avec un empreſſement & impatience extréme, la perſonne de V. A. pour conſoler tout ce Royaume, & luy faiſant une tres-humble reverence, nous luy baiſons les mains,

De V. A.

La tres-humble & tres-obligée ſervante LA REPUBLIQUE DE NAPLES.

GENNARE ANNEZE Generaliſſime du Peuple.

De Naples ce 3 de Novembre 1647.

Aprés la lecture de cette lettre, ledit Nicolo Maria Mannara nous apprit que les affaires estoient bien empirées à Naples, depuis son dernier voyage. Que par l'adresse des Espagnols, il s'y semoit tous les jours de differents bruits, qui mettoient le Peuple dans une estrange consternation. Que l'on leur vouloit persuader qu'ils ne tireroient aucun secours de la France. Que je n'irois point prendre le commandement de leurs armes. Que le dessein que j'avois d'attendre l'armée navale pour m'embarquer, n'estoit qu'un pretexte specieux que je prenois, pour me dedire de l'engagement où je m'estois mis, & de la parole que je leur avois donnée trop legerement de les aller servir, connoissant qu'ils seroient abandonnez, & qu'il y avoit trop peu d'honneur à acquerir, & trop de peril à courre dans cette entreprise. Que Loüigi del Ferro, qui avoit pris la qualité d'Ambassadeur de France, leur avoit offert de la part du Roy un million d'or, cinquante navires de guerre, trente galeres, dix vaisseaux chargez de bled, cinquante pieces de canon, douze mil hommes de pied, & quatre mil chevaux, des munitions de guerre pour plus de deux ans. Que je viendrois me mettre entre leurs mains pour ostage de toutes ces choses, & qu'il se rendroit prisonnier pour en estre caution de sa teste, & leur avoit enfin fait des offres si exorbitantes, qu'elles en estoient & incroyables, & ridicules.

les. Qu'ils accuſoient Gennare de s'eſtre trop aiſement laiſſé perſuader de tous ces ſecours chimeriques. Que le Peuple en perdoit l'eſperance d'eſtre aſſiſté, & que les eſprits en eſtoient ſi fort abbatus, qu'ils eſtoient preſts à mettre bas les armes, n'ayant plus la reſolution de ſe deffendre, pour ne pas aigrir davantage contre eux les Eſpagnols. Et quoy que l'apprehenſion de leurs vengeances fuſt extreme, beaucoup ſe flatoient de s'en pouvoir delivrer, croyant que le chaſtiment ne tomberoit que ſur la teſte de leurs Chefs. Qu'il ſe formoit desja beaucoup de cabales dans la ville. Que l'on voyoit le monde s'atrouper dans toutes les ruës, pour murmurer. Que l'on n'entendoit que des cris & des lamentations, & qu'enfin les eſprits eſtoient pleins de deſeſpoir & de deſolation. Que tout le monde aſſuroit neantmoins, que dés que dés qu'ils me verroient, ils renouvelleroient de vigueur & de courage, ne doutans pas que ma preſence ne fuſt un teſmoignage certain que la France ne les vouloit pas abandonner, pour ne pas expoſer une perſonne de ma naiſſance & de ma conſideration. Qu'ils auroient encore quatorze ou quinze jours de patience; mais que ſi l'armée ne paroiſſoit dans ce temps là, ils ſe rendroient, pour ne vouloir plus ſe deffendre, & chercheroient leur ſeureté en livrant leurs Chefs.

Cette nouvelle nous ſurprit tous, connoiſſant bien l'impoſſibilité, quelque diligence

que l'on pût faire, que l'armée pût precisement arriver dans ce temps. Car outre que l'armement, qui s'en faisoit à Toulon, n'estoit pas encore achevé ; quand elle auroit esté preste de se mettre à la voile, l'incertitude des vents, & le peril de la navigation dans une saison si avancée, faisoient que l'on ne pouvoit pas precisement respondre du temps, ny du jour qu'elle seroit à la veuë de Naples. Le Mannara reconnut bien la verité de ce que nous disions : Mais il nous representa, qu'ayant à faire à un grand Peuple, turbulent, seditieux & impatient, il estoit impossible de le gouverner par raison. Qu'il faloit le persuader par quelque chose de present & d'effectif, puisque des gens incredules & timides, ne se rassuroient pas facilement ; Qu'il n'y avoit que ma seule presence qui pût faire de si grands effets, & que dans la joye que l'on en recevroit, il seroit aisé de faire entreprendre toutes choses au Peuple de Naples, & que jusques aux femmes mesme, tout prendroit les armes. Que la haine d'Espagne pouvoit se ralentir, mais non jamais s'esteindre, & que sous mon commandement il n'y avoit personne qui ne s'exposast à la mort, & qui ne respandist jusques à la derniere goutte de son sang, pour le salut & la liberté de la Patrie.

Nous resolumes de dépescher à l'heure mesme un Courrier, pour faire haster la venuë de l'armée, & je m'offris de partir dés le

lendemain pour l'aller attendre à Portolongon, & m'embarquer dés qu'elle paroistroit, menageant par là le temps de trois ou quatre jours, qu'il faudroit pour m'avertir qu'elle y fust, & pour m'y aller rendre sur cét avis. Et que si j'avois quelque autre moyen, de me conduire à Naples, je ne marchanderois pas d'hazarder de m'y rendre, pour y ranimer tous les cœurs, & rassurer tous les esprits, puisque j'aimerois autant mourir, que de voir perdre une si belle conjoncture, qui ne se recouvreroit pas une autre fois, de faire un si important & si extraordinaire service à la France.

Le Mannara me respondit, que si je voulois prendre une si belle resolution, il me seroit aisé d'entrer dans Naples, sans que les vaisseaux ny les galeres de l'armée d'Espagne pussent empescher mon passage. Qu'il y avoit des felouques subtiles si legeres, que les galeres ny les brigantins ne les pouvoient joindre; dont l'on avoit l'experience; pas une de toutes celles qui en avoient esté depeschées, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, ne s'estant perduë, ny en allant, ny en venant. Que si je voulois m'en servir, il envoyeroit la nuit mesme en faire venir un nombre suffisant, pour m'embarquer avec toute ma suite, qui seroit arrivé dans trois jours.

Messieurs les Cardinaux commencerent à se regarder l'un l'autre, incertains de la resolution que je voudrois prendre, pour en

voir trop clairement le peril, estant dangereux si l'on esvitoit le hazard, que les ennemis pouvoient faire courre, de s'exposer aux orages de cette mer, dont la navigation est plus à craindre que d'aucune autre des costes de la Mediterranée, & principalement dans le mois de Novembre, qui est le temps où s'eslevent dans les plages, dont elle est remplie, les plus furieuses tempestes. Monsieur de Fontenay voyant la necessité de mon passage, & n'osant me conseiller directement, dit, qu'en effet, ces felouques estoient si heureuses, & leurs Mariniers si experimentez, qu'il y avoit peu de peril à s'y fier, & que le trajet estoit si court, que prenant bien le temps, comme ils le savoient faire, il n'y avoit quasy pas de fortune à courre. Je me mis à rire, & le regardant, luy dis, que s'il avoit envie de me faire tenter l'embarquement il n'en prenoit pas le moyen; qu'il n'avoit qu'à me dire qu'il importoit au service du Roy; que je ne pouvois rien faire de plus agreable, de plus utile, & de plus avantageux pour la France; & que jamais personne ne s'estoit exposé à un danger si grand, & si evident; & que je serois prest à l'heure mesme de l'entreprendre, puisque je faisois gloire de connoistre le peril, & le mespriser, & que la facilité m'ostoit le goust des entreprises. Je luy dis ensuite, que puisqu'il faloit servir le Roy, je ne craignois rien, & que je risquerois tout avec

avec joye, & ordonnay à l'heure mesme à Nicolo Maria Mannara d'envoyer toute la nuit querir des felouques, & de mander au Peuple de Naples, qu'il me verroit bien-tost dans sa ville, les armes à la main pour sa deffense, ou que je serois mort en chemin. Alors il se mit à genoux pour me remercier au nom de tout le Peuple, dont j'allois estre le liberateur, & au particulier de Gennare, à qui je sauvois la vie, qu'il ne pouvoit conserver que fort peu de jours, à moins que ma presence le garantist du peril où il estoit exposé, & dequoy il estoit demeuré d'accord, en cas que l'armée navale tardast plus de quinze jours à paroistre, ou que ma venuë fust differée. Monsieur l'Ambassadeur me remercia de la part du Roy du zéle, & de la passion qui m'obligeoient à m'hazarder de si bonne grace pour les interests de la Couronne, & m'assura de faire valoir ma resolution autant qu'elle le meritoit, & qu'elle estoit extraordinaire. Messieurs les Cardinaux en estant assez surpris, me dirent les choses du monde les plus obligeantes, & me cajolant sur l'action qu'ils me voyoient entreprendre si gayement, m'assurerent que par-là j'effaçois tous les Heros de l'antiquité, & me mettoient au dessus de ceux de la vieille Rome.

J'appris ensuite du mesme Deputé, que la poudre manquoit dans Naples, & je me resolus d'en porter avec moy le plus qu'il me seroit possible, & luy m'assura qu'avec ce se-

secours, & ma presence l'on attendroit patiemment ceux de France, & l'arrivée de son armée navale. Je pressai sur l'heure la depesche du Courrier, qu'on avoit resolu pour la faire venir, estant bien juste que l'embarquement que j'allois faire si resolument, sur les felouques, ávançast plustost qu'il ne retardast son arrivée, afin de me laisser moins de temps en peril, aprés en avoir volontairement couru un si grand.

Durant que le Mannará alloit escrire à Naples, nous nous mismes en conversation Messieurs les Ministres de sa Majesté & moy; & comme ils ne pouvoient cesser de me louër, je leur dis, que si ce que j'allois faire estoit une si belle chose, il estoit impossible qu'elle ne m'acquist grand credit, & grande autorité dans l'esprit des Napolitains, & qu'aprés m'y estre establi par d'autres services aussi importans, que j'esperois de ne guere tarder à leur rendre, je serois en estat de leur persuader toutes choses, & eux de ne contredire en rien mes sentimens: Qu'alors je pourrois menager qu'ils se donnassent au Roy, & que je ferois executer si promptement cette resolution, que le Pape, & tous les Princes d'Italie, quelque jalousie qu'ils en pussent prendre, n'auroient pas le temps de s'y opposer. Ils me respondirent, comme ils avoient desja fait à nostre autre conférence, que ny le Roy n'en avoit pas la pensée, ny ne vouloit pas seulement qu'on l'en crust capable; qu'il y
avoit

avoit trop peu à gagner, & trop à hazarder dans cette proposition; qu'il faloit laisser le choix au Royaume de Naples, & à la fortune, du Maistre qu'ils devoient avoir. Que hors l'Espagnol, tout seroit égal à la France, qu'il ne faloit songer qu'à le chasser, (comme ils me l'avoient desja dit) & laisser faire le reste au temps; & au hazard. Je proposai ensuite de faire tomber l'élection, ou sur Monsieur, ou sur feu Monsieur le Duc d'Orleans. Ils me respondirent que le dernier estoit cassé, incommodé des gouttes & peu portatif; qu'il aimoit le repos, & ne se resoudroit jamais à quitter la France, pour aller regner en un lieu où la Couronne seroit mal asſurée, luy forcé d'estre tousjours les armes à la main, pour la conserver. Que pour Monsieur, son enfance empescheroit que les Peuples ne pussent penser à luy, pour ne pouvoir estre de plusieurs années en estat de les deffendre, ny de les gouverner. Je respondis, que son bas âge à mon avis luy estoit favorable, que l'élevant dans le païs, il en prendroit les mœurs & la maniere; & qu'aprés il y passeroit plustost pour naturel, que pour estranger. Que je pourrois jusques à sa majorité gouverner sous luy; ce qui se feroit fort aisement, & sans répugnance; les Napolitains estant une fois accoustumez à vivre sous mon commamdement, & à recevoir mes ordres. Qu'enfin je m'assurois, que s'ils approuvoient cette affaire, de la menager

avec le temps, & de la faire réüssir. Ils me dirent que l'on ne leur avoit rien ordonné sur ce sujet. Qu'ils n'oseroient me rien prescrire, ne sachant pas les intentions de la Cour. Qu'il ne faloit penser qu'à mettre le païs en liberté, & luy laisser prendre aprés telle forme de gouvernement qu'il voudroit choisir; & quelque resolution qu'ils pussent prendre, qu'elle seroit approuvée du Roy, qui les vouloit proteger sans interest. Quelle instruction, (leur dis-je) Messieurs, avez vous donc à me donner? Je voudrois avoir de bons ordres, & bien précis, afin de ne point prendre de conduite dont on pût se plaindre, & de servir le Roy aussy agreablement, que j'espere de le faire utilement. Faites bien la guerre, me respondirent-ils, chassez promptement les Espagnols de tout le Royaume de Naples, & pour le reste, gouvernez vous suivant que vous le jugerez plus à propos, & que vous trouverez de bonnes, ou de mauvaises conjonctures. Prenez aussy-tost aprés vostre arrivée, six mil hommes de pied, & deux mil chevaux, pour vous assurer de quelque poste, qui ouvrant le chemin d'icy à Naples, nous donne le moyen de nous entre communiquer aisement, afin de pouvoir agir de concert, ayant souvent des nouvelles les uns des autres. Deux ávis seulement avons nous à vous donner. Le premier, de ne souffrir jamais de difference entre Dom Jüan d'Austriche & vous, quelque chose

que

que vous ayez à negocier ensemble : & l'autre, de ne vous laisser jamais perdre le respect ; le Peuple abusant souvent des bontez que l'on a pour luy ; & quand on est assez malheureux pour tomber dans le mespris, l'on a grand'peine à s'en relever ; ainsi il ne se faut jamais laisser taster, ny se commettre trop legerement.

Voilà les seules instructions que je pûs tirer des Ministres du Roy : & n'ayant depuis mon départ reçu aucuns de ses ordres, l'on m'a à tort voulu blasmer, de m'en estre voulu rendre independant, puisque je ne me suis jamais attaché qu'à la pensée de le servir, & de luy plaire ; & que malgré tous les embarras qui m'ont esté suscitez sous son nom, je suis tousjours demeuré ferme dans le respect & la fidelité ; & tout abandonné que j'ay esté, j'ay mieux aimé hazarder & ma liberté & ma vie, que d'accepter les offres avantageuses que m'ont fait ses ennemis, comme je feray voir dans la suite de ces Memoires.

Cependant je me resolus de faire partir le Sieur de Tilly, afin d'aller soliciter tous les secours dont j'aurois besoin, & travailler à la negociation dont je l'avois chargé, luy promettant de luy depescher un Courrier, comme je fis, qui le rejoindroit en chemin, & l'assureroit du jour de mon embarquement, ne le faisant partir qu'aprés qu'il m'auroit vû à la mer. Je luy ordonnay de passer en Proven-

vence, pour envoyer promptement à Rome un quartier de l'argent, que j'avois destiné pour la despense que j'y faisois, dont j'avois assigné le fonds sur les terres que j'ay dans ce païs, afin de payer toutes les debtes que j'y avois faites, laissant pour assurance la plus grande partie de la maison que j'y avois, avec ordre à mon Maistre d'hostel, de n'en point partir que tout le monde n'y fust satisfait, & de me venir réjoindre aussy-tost aprés; n'ayant pû sur la somme que je reçus du Valenty, prendre ce qui estoit necessaire pour cela.

Mais quoy que l'arrivée du Sieur de Tilly, & tout ce qu'elle produisit ne fust que long temps aprés que je fus entré dans Naples; pour n'en pas embarrasser la suite de ma narration, je suis d'avis de le mettre icy. Il fut reçu avec joye de ma famille, & avec des asseurances, que je serois assisté de tout ce qui me seroit necessaire, & que l'on mettroit le tout pour le tout, pour ne me laisser manquer de rien. Monsieur le Cardinal Mazarin, prevenu par les depesches de Monsieur son frere, le reçut fort agreablement, & aprés avoir loüé & approuvé mon zéle & ma resolution, luy promit que je ne manquerois d'aucune chose qui me pût estre utile, & qu'il en prendroit un soin particulier, & en feroit son affaire propre; que j'aurois des assistances plus promptes, & plus grandes, que je ne les attendois pas. Et enfin il trouva la Cour dans les plus favorables dispositions

pour

pour moy, que j'aurois pû desirer. Mes proches me publioient l'honneur de toute ma race, & le plus glorieux de tous les hommes, qui avoient jusques icy porté mon nom, & l'avoient soustenu avec tant d'honneur & de reputation. Mais avec toutes ces belles paroles, & toutes ces hautes & grandes esperances qui furent sans effet, je ne laissay pas d'estre aprés malheureusement abandonné de tout le monde.

Je crus qu'avant mon départ je devois sonder la disposition de l'esprit du Pape, & voir si l'amitié qu'il m'avoit fait paroistre estoit assez tendre, & assez solide pour ne l'avoir pas contraire à mes desseins; & si la consideration de l'Espagne ne l'empescheroit pas de m'estre favorable, en l'obligeant de se mesler d'une affaire, dont le bon ou mauvais succés despendroit en partie de la part qu'il y prendroit, par le poids que son autorité donneroit au party, qu'il voudroit ou traverser ou proteger. J'envoyay luy demander audience, qu'il m'accorda avec plaisir, dans la curiosité qu'il avoit de savoir le particulier de tout ce qui se menageoit. Je luy rendis un compte exact de tout ce qui s'estoit traité jusques-là; & luy demandant son sentiment sur la conduite que j'avois à tenir. Il me dít; que je me devois laisser emporter au cours de ma bonne fortune, qu'il souhaitoit de voir solidiment establie; m'avertit qu'ayant beaucoup de choses à craindre, je devois estre dans une conti-

nuelle defiance, & avoir l'œil ouvert; ne meprisant ny ne negligeant pas jusques aux moindres choses, qui me devoient estre toutes de consequence, puisqu'il ne me pouvoit arriver de malheur qui ne me coustast la vie. Que je ne devois point faire de fondement sur les Ministres de France, residens dans sa Cour, qui la pluspart n'estoient pas de mes amis, & qui pour se faire valoir, voudroient faire croire, que par leurs negociations & leur adresse, ils seroient les auteurs de tous les bons succez, que je procurerois par mes soins, & au peril de ma vie. Que si je trouvois de la facilité à faire sous lever le Royaume, ils l'attribuëroient à la disposition des esprits, & à la haine qu'ils porteroient à la domination d'Espagne. Qu'ils se persuaderoient mal-à-propos, que tout autre que moy auroit pû faire la mesme chose; qu'eslevant par-là leurs esperances, ils feroient leurs efforts pour m'empescher de m'acrediter, & traverseroient l'establissement de mon autorité; qu'ils menageroient à mon insceu des negociations secrettes, me formeroient cent cabales contraires, & tascheroient de maintenir des divisions afin d'en profiter. Qu'ils feroient paroistre l'armée, sans m'assister, feroient voir des secours, sans les donner, afin que les Peuples desesperez fussent contraints de se jetter entre les bras de la France, par necessité, & de s'y sousmettre; Que cette pensée que l'on ne manqueroit pas de prendre rui-

ruïneroit les affaires, & me precipiteroit, connoissant, comme il faisoit, la disposition des naturels du païs, qui sont cent fois plus ennemis de l'autorité Françoise que de l'Espagnole; à cause de l'humeur impetueuse & emportée de nostre nation, & que c'estoit de là seul que pourroient arriver la desolation du Royaume, & le restablissement des choses dans leur premier estat. Que je devois esgalement craindre les deux Couronnes, dont la moins suspecte, seroit celle qui me feroit le plus de mal. Que la division du Peuple & de la Noblesse, empescheroit tous mes progrés. Que je ne ferois rien à moins que de les reünir. Que ce devoit estre mon seul soin, & ma principale occupation. Que si j'en pouvois venir à bout, la conqueste du Royaume estoit assurée. Qu'il me respondoit, que la Noblesse estoit plus outrée. & souhaitoit plus la liberté que ne faisoit le Peuple, quoy qu'elle dissimulast ses veritables sentimens. Que toute l'Italie s'opposeroit à l'establissement des François, & favoriseroit volontiers celuy d'un Prince particulier. Que je devois sur ce plan bastir mes esperances, & regler ma conduite Qu'il n'aimoit point les Espagnols au point que l'on s'imaginoit. Qu'il verroit les choses en Pere commun, sans s'y interesser, ny se declarer d'aucun costé. Que les rigueurs & vexations qu'ils avoient exercées sur tout le Royaume avoient attiré l'indignation du Ciel, dont peut-estre le temps
estoit

estoit venu d'en ressentir les effets, & en recevoir le chastiment. Que la punition de Dieu, quoy que lente, ne manquoit jamais d'arriver. Que je prisse bien garde à tous les piéges, qui me seroient tendus de tous costez. Que j'en trouverois à tous mes pas. Qu'il faloit les esviter avec prudence. Que j'en avois grand besoin dans une entreprise, & si delicate & si glorieuse. Qu'il m'offroit ses prieres, qu'il feroit continuellement pour la conservation d'une personne qui luy estoit si chere, & pour qui il avoit les mesme tendresses, qu'un pere peut avoir pour un fils bien-aimé: Et me quittant aprés m'avoir donné sa benediction, me dít en m'embrassant, la larme à l'œil, qu'il luy estoit indifrent desormais, qui luy presenteroit la haquenée, & qu'il la recevroit plus volontiers de ma main, que de pas une autre.

Je le suppliai de vouloir escouter encore un mot que j'avois à luy dire, & que je crus necessaire pour mieux reconnoistre son intention, & voir ses plus secrettes pensées, luy témoignant le reconnoissance que j'avois de toutes les bontez, qu'il m'avoit fait paroistre durant mon sejour de Rome; & luy en faisant mil remercimens, je l'assurai que s'il avoit dessein de profiter des revolutions presentes, & réünir le fief de Naples au Saint Siege, qui luy appartenoit de plein droit, & plus qu'à personne, j'estois si fort dévoüé à son service, que je luy offrois mon entremise

mise & mes soins, n'en desirant d'autre recompense que la gloire de le servir: A quoy je croyois trouver beaucoup de facilité, dans la disposition où seroit toute la Noblesse, & tous les Peuples du Royaume. Il me remercia de ma bonne volonté, & me dít qu'il estoit trop vieux, & n'avoit pas assez de vie, pour entreprendre un si grand dessein. Que ce seroit la ruine de sa famille, & qui laisseroit à ses proches trop d'envie, & une trop puissante inimitié, pour les pouvoir soustenir aprés sa mort. Que l'exemple de Paul IV. le rendoit sage. Et qu'enfin il ne vouloit point commencer un si grand ouvrage, pour le laisser imparfait. Que son ambition estoit assez reglée, pour ne souhaiter pour ses parens qu'une fortune mediocre, qu'ils pussent conserver. Qu'il m'estoit redevable d'une offre si obligeante. Qu'il ne vouloit point s'interesser dans tout ce qui passoit, qu'il verroit sans affectation de parti. Que ses souhaits seroient en ma faveur, & que mes avantages le toucheroient tousjours plus sensiblement que les siens propres. Et me confirmant tout ce qu'il m'avoit desja dit, m'embrassa de nouveau, & me redonna sa benediction; & luy ayant baisé les pieds, je pris congé de luy, & l'assurai que dés que je serois party, Monsieur de Fontenay viendroit luy donner part de mon passage à Naples, par la participation, agréement & ordre du Roy, comme il m'avoit promis de le faire, & executa

cuta ponctuellement le lendemain de mon embarquement.

Le soir je conjuray Monsieur l'Ambassadeur, & Messieurs les Ministres du Roy de me donner quelqu'un, pour estre de sa part auprés de moy, & tenir les chiffres. Ils me proposerent le Sieur de Cerisantes, faute d'en avoir d'autre pour lors capable de cet employ. Et comme je n'avois point de Secretaire, & que je ne pouvois m'en passer, j'en voulus avoir un de leur main. Ils jetterent les yeux sur le Sieur Fabrany, qui avoit esté autrefois employé dans le service de Messieurs les Barberins, & principalement de Monsieur le Cardinal Antoine. Il me suivit dans mon voyage, & m'a servy jusques au jour de ma prison. Il estoit homme d'esprit, mais qui ne parloit point François, & ne l'entendoit que mediocrement. Ce qui a donné lieu à quelques plaintes que l'on fit de moy à la Cour, & dont ceux qui ne m'aimoient pas ont voulu se prevaloir pour me nuire. Toutes les depesches que je fis de Naples furent toutes en Italien ; ce que l'on trouva à redire, comme si j'eusse voulu me destacher de la France, & m'en faire voir independant, ne voulant pas mesme me servir de la langue. Mais il est aisé de juger que ce fut un pur effet de necessité, & non pas de mon choix ; l'acablement des affaires qui m'occupoient le jour & la nuit, ne me donnoit pas le temps d'escrire de ma main, il faloit me soulager

de

de ce ſoin ſur le Sieur de Fabrany, qui ne faiſant que prendre mes ordres, & mes penſées, pour les mettre par eſcrit, ne pouvoit le faire que dans la langue qui luy eſtoit connuë. Et de plus, j'eſtois obligé, ayant affaire à des gens défians, de leur montrer toutes mes depeſches, qu'ils n'auroient pas entenduës en François. Ce qui eſt & ſi innocent, & ſi convainquant, que je ne dois pas m'arreſter à me juſtifier d'une accuſation ſi frivole. Ce que je ne touche auſſy qu'en paſſant, pour faire voir que l'on n'a rien oublié, pour me rendre de mauvais offices, & qu'il faloit que j'en donnaſſe bien peu de lieu par ma conduite, puiſque l'on s'eſt attaché à une choſe de ſi peu d'importance.

Les felouques enfin eſtant arrivées, je me preparai ſerieuſement à me mettre en chemin, & fis mes adieux à toutes les perſonnes pour qui j'avois du reſpect & de l'amitié: & Monſr. le Cardinal d'Eſt eſtant auprés de Monſieur le Duc de Modene ſon frere, je luy eſcrivis, pour luy donner part de mes avantures, & prendre congé de luy; ayant bien de la douleur de ne pouvoir moy-meſme ſatisfaire à ce devoir, à quoy j'eſtois obligé, non ſeulement à cauſe de la parenté & amitié eſtroite qui eſtoit entre nous: mais pour luy eſtre redevable d'avoir voulu, quoy que je taſchaſſe de m'en deffendre, de peur de l'incommoder, que je me ſerviſſe tousjours de ſon équipage, & de ſes caroſſes, tout le temps que j'ay ſejourné dans

Rome.

Rome. J'escrivis aussy à Monsieur le Cardinal Grimaldi, qui estoit à Modene, la lettre suivante.

A MONSIEUR
LE
CARDINAL GRIMALDI.

MONSIEUR.

Je croy que V. E. aura esté bien informée par Monsieur l'Ambassadeur, de la negociation qu'il a traittée avec les Napolitains, & que les Ministres de France ne faisant rien sans sa participation & son approbation, il n'est pas besein que je luy dise des particularitez qu'elle sait mieux que moy. Toutefois je n'ay pû m'empecher de luy donner part de mon embarquement pour Naples, & luy demander l'assistance de ses sages conseils, dans une entreprise si pleine de difficultez & de dangers. Les bontez que V. E. m'a tesmoignées depuis que je suis à Rome, me font esperer toutes choses de sa generosité; & je suis assuré que pour en estre puissamment secouru en cette occurrence, il suffit qu'elle sache qu'il y va de l'honneur de la France, dont V. E. soustient glorieusement les interests & la reputation. Si je suis assez heureux pour servir utilement le Roy en cette occurrence, j'envoyerai un exprés à V. E. luy en porter la nouvelle, & la remercier de toutes ses bontez, dont j'esperois luy aller rendre graces moy mesme, avant que de retourner en France; suppliant V. E. de croire, que je chercheray

cheray tous les moyens de luy en tesmoigner ma reconnoissance, & de faire paroistre que je suis plus que personne,

MONSIEUR,

De V. E.

Le tres-humble, & tres-obligé serviteur,

LE DUC DE GUISE.

Ma Cour estoit fort grosse de Mariniers Napolitains, & je les envoyois à toutes les heures du jour, pour voir s'il n'y avoit point d'apparence que le temps se mist au beau, & que le vent s'asseurast, pour me rendre promptement à Naples, dont je mourois d'impatience; mais je fus neuf jours continuellement dans cette attente. L'on me vint un soir donner avis qu'il estoit arrivé une felouque; l'impatience de savoir quelque chose de nouveau m'en envoya querir les Mariniers, qui m'apprirent qu'ils avoient apporté un vieux avocat nommé Francisco de Pasti, pour traiter quelque chose de la part de la Republique. Monsieur de Fontenay me fit secret, & de sa venuë & de sa negociation, je feignis de n'en avoir ny soupçon ny connoissance, & reconnus ce que je devois attendre de luy, qui commençoit par un procedé si desobligeant, & se cachoit de moy dans des affaires où j'avois un si notable interest. Francisco de Pasti à son retour m'informa de toutes choses; & je crus que c'estoit par

par honte, que Monsieur l'Ambassadeur m'avoit fait ce secret, ne voulant pas que je connusse, qu'il donnoit trop legerement creances à tout ce ce qui luy estoit proposé. L'opinion que quelques-uns de Naples avoient euë, que pour avancer les secours du Roy, il faloit en quelque façon s'y soûmettre, & avoient pour cét effet fait charger ce bon homme d'aller offrir un tribut tous les ans à la France ; qui estoit plus choquer le Pape que d'en pretendre la Souveraineté, & perdre la consideration, pour une chose deraisonnable que l'on vouloit avoir, quand il estoit question de s'acquerir un grand Royaume. Cependant cette offre fut reçuë à bras ouverts, l'on fit mystere de cette affaire, & Monsieur de Fontenay crut, en ajustant ce traité, avoir rendu un service à la France d'une importance extraordinaire, ne se souvenant pas, que le Roy Charles VIII, fort ambitieux & fort esclairé, l'avoit autrefois refusé, reconnoissant bien qu'un Royaume ne pouvant avoir qu'un Seigneur dominant, ne peut payer de tribut à deux en mesme temps, dont l'égalité du pouvoir estant incompatible, en détruit l'avantage & la gloire.

LES

LES MEMOIRES

De feu Monsieur

LE DUC DE GUISE.

LIVRE II.

Les felouques de Naples m'attendant depuis sept ou huit jours à Fiumicine, pour m'embarquer, les Deputez envoyez du Peuple presserent extraordinairement mon depart, la ville estant reduite, comme j'ay desja dit à telle extremité, si divisée, & si fort abbatuë d'esperance & de cœur, que la resolution avoit esté prise de se remettre en l'obeïssance des Espagnols, & se rendre avec leurs Chefs à discretion, si dans le Samedi seiziéme du mois de Novembre, l'armée navale du Roy n'y arrivoit, ou qu'ils ne fussent secourus. La necessité que l'on avoit de ma personne me donnant lieu de prendre de plus grandes assurances d'estre soustenu dans une telle entreprise, de toutes les assistances necessaires, Je fis paroistre quelque refroidissement d'executer un dessein si hazardeux, attendu, comme je l'estois, de toutes les forces de mer d'Espagne, & outre ses galeres & ses vaisseaux, de grande quantité de felouques & de brigan-

gantins. Les Miniſtres du Roy, qui voyoient que du ſeul paſſage de ma perſonne dependoit la continuation, ou la fin de la revolte de Naples, ſe ſervirent de toutes ſortes d'adreſſes, pour me faire valoir l'importance du ſervice que je rendrois à la Couronne, en me ſacrifiant pour ſes intereſts, & la reputation que je pourrois acquerir par une action ſi extraordinaire. Et comme ils connoiſſoient l'eſtime & l'amitié que j'avois pour la perſonne de Monſieur le Chevalier d'Igbi, qui ſe trouvoit pour lors à Rome, chargé des affaires de la Reyne d'Angleterre ; ils le jugerent propre à me perſuader. Je feignis de me rendre à ſes raiſons, pourveu que l'on m'aſſuraſt de la part du Roy d'envoyer promptement à Naples ſon armée navale à mes ordres, chargée de tous les ſecours que j'avois recherchez.

Mais juſtes demandes m'ayant eſté confirmées de la part du Roy, par Monſieur de Fontenay ſon Ambaſſadeur, Meſſieurs les Cardinaux Theodoli, Urſini, de Sainte Cecile, & l'Abbé de Saint Nicolas, ſes Miniſtres à Rome, Monſieur le Cardinal d'Eſt Protecteur de France, en eſtant pour lors abſent, & le Cardinal Grimaldi eſtant à Modene, pour traitter avec le Duc : Je leur donnay parole d'entrer dans Naples, d'y raſſurer les eſprits, & d'y maintenir tout le monde les armes à la main, juſques à tant que l'armée fuſt arrivée, & que rien que ma mort ne pourroit en empeſcher l'execution. Que

pour

pour cét effet je partirois aussy-tost que je verrois le vent asseuré pour mon passage. Et quoy que tous ces Messieurs fussent d'ávis, que je m'allasse embarquer *ingognito*, je jugeay qu'il seroit aisé de m'assommer par les chemins, les Espagnols ne manquant pas d'espions pour les ávertir de mon départ ; Et suppliay Monsieur l'Ambassadeur de commander à tous les François, qui estoient à Rome, de monter à cheval pour m'accompagner, trouvant la chose plus honorable pour moy, & beaucoup plus seure, puisque je ne pourrois estre attaqué, que par un corps considerable de troupes, que le Pape ne permettroit pas qu'on assemblast dans ses Estats.

Le Mercredy treiziesme de Novembre, ayant esté áverty à mon lever, par les Mariniers des felouques qui me devoient porter, que le vent estoit changé, & asseuré au beau pour quelques jours, j'allay m'en esclaircir moy-mesme, & en rendis compte aprés à Monsieur l'Ambassadeur, & luy dis, que je serois prest à partir immediatement aprés le disner. Je fus entendre la Messe, & aprés avoir donné ordre, à mon retour chez moy, à tout ce qui m'estoit necessaire pour un voyage si precipité, quittant, au sortir de table mes habits de ville, pour en prendre de guerre, je parus le colet de bufle sur le corps, & declaray à tous ceux que la nouveauté de ce changement avoit attirez chez moy, que je m'en allois à Naples, bien resolu d'y perir,

ou d'en chasser les Espagnols. Monsieur l'Ambassadeur me vint prendre pour me conduire dans son carosse, jusques à Saint Paul, accompagné de Messieurs les Abbez de Saint Nicolas & de la Feüillade, & suivy de tout ce qu'il y avoit de François à Rome à cheval, en faisant mener en main celuy dont je me devois servir. Je passay dans cét équipage au travers de la place d'Espagne, pour faire voir aux Espagnols, que quand il estoit question de servir la Couronne, je faisois gloire de me declarer leur ennemy. Aprés avois fait mes prieres devant le Crucifix miraculeux de l'Eglise de Saint Paul, je pris congé de Monsieur l'Ambassadeur, & montant à cheval, mon Trompette sonnant, je pris ma marche droit à Fiumicine, où estant arrivé sur les deux heures aprés minuit, je visitay les felouques qui m'attendoient, dont je choisis la plus petite, & la plus legere, pour pouvoir plus aisément me sauver devant les galeres, & les brigantins des ennemis. J'estois accompagné de vingt-deux personnes en tout; ce nombre estant composé des envoyez du Peuple de Naples, de quelques Officiers, & de cinq ou six de mes domestiques: Et le Capitaine Andrea Portaro, qui commandoit la falouque que je montois, m'ayant representé qu'elle seroit trop chargée si j'avois avec moy un Valet de chambre, & un Trompette, je fis embarquer le dernier sur un autre bastiment. Ma petite armée estoit composée de trois

bri-

brigantins & huit felouques, dont quatre estoient chargées de six milliers de poudres, que j'avois achetez à Palo, port de mer du Duc de Bracciano, pour porter à Naples, estant informé que le Peuple n'en avoit plus. J'y portois aussy avec moy quatre mil pistoles, qui m'y ont servy utilement, comme l'on verra cy-aprés, & qui est le seul argent que j'ay pû recevoir de dehors en cinq mois de temps, que je me suis maintenu sans aucun secours, horsmis deux mil escus qui me furent apportez par le reste de mes gens que j'avois laissé à Rome.

Le Jeudy, environ sur les quatre heures, je me mis à la voile, avec un temps favorable, & assez frais; donnay à un Valet de chambre nommé Caillet, mes depesches pour la Cour, avec ordre de dire qu'il m'avoit vû partir, & que l'on ne recevroit plus d'autres nouvelles que celle de ma mort, ou de mon entrée dans Naples. Environ sur le midy, l'on descouvrit deux brigantins sur nostre route, avec la banniere d'Espagne, je leur fis aussy-tost donner chasse, & les ayant obligez de venir à bord, je reconnus qu'ils estoient Siciliens, chargez de citrons & d'autres fruits pour Rome. Je n'appris d'eux aucunes nouvelles, pour n'avoir pas touché à Naples, & leur laissay faire leur chemin, à condition d'aller rendre compte à Monsieur l'Ambassadeur de l'heure & du lieu où ils m'avoient rencontré. Sur les quatre heures

du soir je descouvris l'Isle de Pons, d'où je vis en mesme temps sortir deux galeres, qui firent fumée, pour en ávertir trois autres qui estoient à Terracine, qui respondirent aussy-tost à leur signal, & toute la coste venant à estre ávertie par de semblables fumées de mon passage, cinq autres galeres se tinrent prestes dans Gayette pour s'y opposer. Je fis en mesme temps assembler toutes les felouques autour de la mienne, pour donner ordre de me laisser aller tout seul, avec deffenses de me suivre, jugeant que les galeres s'attacheroient à poursuivre le plus grand corps des felouques, les croyant de conserve auprés de la mienne, laquelle estant seule, seroit & moins observée & moins suivie. Je fis en mesme temps amener la voile, & faisant force de rames, je gagnay la terre, afin que son ombre, la nuit commençant à approcher, couvrant le corps de ma felouque, les galeres qui me suivoient en perdissent la veuë. Mes Mariniers estoient d'ávis, quand nous approchasmes de Gayette, de se mettre au large; mais je fis mettre le Cap droit à la Tour de Roland, afin que me croyant une felouque amie, l'on m'attendist, & que je pusse avant que d'estre reconnu des ennemis, & que leurs galeres eussent sarpé, estre desja bien loin. Je passay donc si prés du chasteau, que nous respondismes à la sentinelle que j'estois un Courrier, expedié au Vice-Roy de Naples; & au lieu d'aller moüiller dans le

le port, je commençay à m'en escarter; & pour lors les galeres se mirent en devoir de me suivre. Mais un vent furieux du Garillant s'estant levé, & donnant dans la bouche du port, les empescha, quelque effort qu'elles pussent faire, d'en sortir. Je voulus me servir de ce vent frais pour mettre à la voile, & pour faire plus de chemin; mais l'ayant pris pardevant, nous fusmes demastez, & faillismes à nous perdre. Deux coups de mer nous briserent deux timons, l'un aprés l'autre, & ayant mis une rame pour gouvernail, avec bien du peril, & de la peine, nous achevasmes de passer le Golphe, & avec beaucoup de joye, nous nous vismes couverts d'un terrein.

A la pointe du jour, nous trouvasmes proche de l'Isle d'Ischia, où mes Mariniers me voulurent persuader de chercher un abri, pour laisser passer le jour, & entrer plus facilement dans Naples la nuit: mais je resistai à ce sentiment, apprehendant qu'estant decouvert, ou par l'infidelité de quelqu'un d'eux, ou par quelque autre accident inopiné, je ne tombasse sans combat entre les mains des ennemis. La peur les faisant opiniastrer en leur sentiment, je fus contraint de mettre l'espée à la main, & les faire voguer. Aussi-tost que nous eusmes passé les bouches, nous decouvrismes la ville de Naples, & l'armée d'Espagne, qui estoit devant. Et pour pouvoir mieux resoudre ce

que j'aurois à faire, je m'informai soigneusement de tous les postes que tenoient les ennemis, & voulus savoir qui estoit le maistre des terreins qui estoient au dessus, & au dessous de la ville. Je commandai à l'heure mesme d'aller droit à la Capitane qui portoit l'Etendart, pour faire que l'on m'attendist, & avoir le temps de m'esloigner, avant que les vaisseaux eussent mis leurs barques longues, & les chaloupes à la mer. Comme je fus à deux portées de canon de la Capitane, au lieu de m'en aller droit à la ville, je pris ma route au dessous, vers la tour du Grec, pour empescher que les felouques de Chiaye, & de Sainte Lucie ne me pussent couper chemin: Et pour donner ávis à la ville de mon arrivée; j'ordonnai à mes Mariniers, en passant au travers de l'armée d'Espagne, de crier qu'ils me portoient, & me levant debout sur la poupe, je commençai à faire signe du chapeau, pour obliger de l'infanterie à sortir, & venir me recevoir à mon debarquement. Je fus aussi-tost suivi de tout ce que les ennemis purent mettre à la mer de bastimens à rame, & salüé de toute l'artillerie des chasteaux, du mole, des vaisseaux & des galeres. J'abordai terre une lieuë au dessous de la ville; & donnant les ordres aux mousquetaires, qui m'estoient venus recevoir, de faire un feu continuel sur les bastimens des ennemis qui me pressoient trop, je costoyai Resene & Portici, & ne voulus point débarquer, que je ne fusse arrivé à la

fa-

faveur de cette eſcarmouche, & au bruit de toutes les canonnades des ennemis, à la place de la Cavallerice, dans le fauxbourg de Lorette : Où ſautant à terre, le Vendredy quinzieſme, ſur les onze heures, je fus reçu avec un applaudiſſement incroyable d'un nombre infiny de Peuple, qui me portant en l'air quelque eſpace de temps, me mirent ſur un beau Courſier, qui m'avoit eſté preparé, ſur lequel je fis mon entrée dans la ville, & allay deſcendre à l'Egliſe de Noſtre Dame des Carmes, pour la remercier du bon ſuccés de mon paſſage, & reçus de la main du Prieur le Scapulaire.

L'on ne peut exprimer la joye de tout ce Peuple, ny les reſpects & teſmoignages d'affection qu'ils me rendirent, qui allerent juſqu'á l'adoration & l'idolatrie, venant bruſler de l'encens au nez de mon cheval ; & ce qui me parut & plus extraordinaire & de meilleur augure, ce fut que parmy cette multitude innombrable de gens amaſſez, pour me voir débarquer, il n'y eut pas une ſeule perſonne de bleſſée, de plus de mil coups de canon qui furent tirez des chaſteaux, du port, des vaiſſeaux & des galeres: Comme j'achevois d'entendre la Meſſe, le beau-frere de Gennare Anneze me vint faire un compliment de ſa part, & des excuſes de n'eſtre point venu me recevoir, ne ſe croyant point en ſeureté hors du Tourjon des Carmes, où il m'attendoit avec une impatience extreſme.

Je m'y rendis auſſy-toſt, & le trouvai ſur une petite terraſſe à l'entrée de ſon logement, où par un compliment aſſez mal arrangé, il me teſmoigna, autant que ſon ignorance & ſon incapacité luy purent permettre, la joye qu'il avoit de me voir ; puiſque ſans mon arrivée, il devoit le lendemain matin eſtre livré aux Eſpagnols, & par conſequent au ſupplice; ſa fortune n'en ayant reculé l'execution que de ſix ou ſept mois. Beaucoup de gens eſtoient accourus, pour aſſiſter à cette entreveuë, dont les circonſtances pouvoient donner de la curioſité. Je ne fus pas peu ſurpris de l'aveuglement du Peuple de Naples, d'avoir choiſi un homme de cette ſorte, pour leur General ; la perſonne m'en parut aſſez extraordinaire, pour me croire, avec la perte du moins de temps qu'il me ſera poſſible, obligé d'en faire icy le portrait.

C'eſtoit un petit homme, de fort méchante taille, fort noir, les yeux enfoncez dans la teſte, les cheveux courts, qui luy découvroient de grandes oreilles, la bouche fort fenduë, la barbe raze, qui commençoit à griſonner ; le ſon de ſa voix eſtoit fort gros, & fort enroüé, ne pouvant dire deux paroles de ſuite ſans héſiter, continuellement en inquietude, & ſi remply d'apprehenſion, que le moindre bruit du monde le faiſoit treſſaillir. Il eſtoit accompagné d'une vingtaine de Gardes, dont la mine n'eſtoit pas plus relevée que la ſienne. Il avoit un collet de buſle, des

des manches de velous cramoisy, des chausses d'escarlatte, un bonnet de toile d'or de mesme couleur sur la teste, qu'il eut assez de peine de m'oster en me salüant ; une ceinture de velous rouge, garnie de trois pistolets de chaque costé. Il ne portoit point d'espée, mais en recompense, il tenoit un gros mousqueton dans la main. La premiere caresse qu'il me fit, fut de m'oster mon chapeau, & de me faire apporter en sa place dans un bassin d'argent, un bonnet tout pareil au sien, & me prenant par la main, il me conduisit dans sa salle, dont il fit en diligence fermer les portes, deffendant à ses gardes de ne laisser entrer personne, de peur qu'on ne vinst l'égorger. Aussy-tost que nous fûmes assis, je luy presentay la lettre, que Monsieur le Marquis de Fontenay m'avoit chargé de luy rendre, & l'assuray, comme il m'avoit esté ordonné, de la protection de la France, de la venuë de son armée navale, & de tous les secours dont les Napolitains pourroient avoir besoin pour se mettre en liberté, & se délivrer de l'oppression des Espagnols. Il me respondit avec plus de satisfaction que d'éloquence, & ayant ouvert la lettre que je luy avois renduë, il la parcourut toute de la veuë, & faisant la mesme chose aprés l'avoir tournée de tous les quatre costez, il me la rejetta, en me disant qu'il ne savoit pas lire, & en me priant de luy en dire le contenu.

Sur ces entrefaites, l'on vint heurter à la

porte, comme si on eust voulu l'enfoncer. Tout le monde courut à l'allarme, & la voix s'estant élevé de dehors que c'estoit Monsieur l'Ambassadeur de France qui me vouloit voir, elle luy fut ouverte; & me preparant à l'aller recevoir, avec la ceremonie deuë à son caractere, je fus surpris de voir un homme sans chapeau, l'espée à la main, deux gros chapelets d'Ermite au col, qu'il disoit porter, l'un pour prier Dieu pour le Roy, & l'autre pour le Peuple; qui se couchant tout de son long, & jettant son espée, vint embrasser mes jambes, pour me baiser les pieds. Je le relevay avec assez de peine, & demeuray en doute, si je devois luy rendre la lettre de Monsieur de Fontenay, qui le traittoit d'Excellence, & d'Ambassadeur du Roy, voyant en la personne du Sieur Loüigi del Ferro, plustost la figure d'un fol eschappé des petites Maisons, que d'un Ministre d'une grande Couronne: Mais croyant qu'il pouvoit avoir quelque bonne qualité cachée, que je n'avois pas encore découverte, veu le grand credit que celuy qui m'avoit chargé de sa dépesche, m'avoit assuré qu'il s'estoit acquis parmy le Peuple, je fus obligé de la luy remettre entre les mains, de peur d'estre blasmé, de n'avoir pas executé ponctuellement ce qu'on m'avoit ordonné.

Nous entendismes un grand bruit dans la ruë, du tumulte du Peuple, qui demandoit à me voir, pour satisfaire à sa curiosité.

té. Je me mis à une feneſtre, & Gennare m'ayant fait apporter dans deux baſſins, un ſac de ſequins, & un autre de monnoye blanche, je les jettay ſur le Peuple, & durant qu'ils ſe battoient pour les remaſſer, je crus qu'il eſtoit temps de demander à diſner, n'ayant point mangé depuis Rome, à cauſe de la grande bouraſque que j'avois courue ſur la mer. Gennare me fit des excuſes de la méchante chere qu'il me feroit, n'oſant, de peur d'eſtre empoiſonné, ſe ſervir pour cuiſinier que de ſa femme, auſſy maladroite à ce métier, qu'à faire la perſonne de qualité. Elle apporta le premier plat, habillée d'une robbe de brocard bleu, en broderie d'argent, avec un gard' infant, une chaine de prierriers, un beau collier de perles, des pendans d'oreilles de diamans, toutes dépouïlles de la Ducheſſe de Matalonne ; & en ce ſuperbe équipage, il la faiſoit beau voir faire la cuiſine, laver les plats, & ſe divertir l'apreſdinée á blanchir, & eſtendre du linge. J'appellay Loüigi del Ferro, comme Ambaſſadeur, pour venir laver avec nous : Mais Gennare me reſpondit que je me mocquois, & qu'il avoit accouſtumé de le traitter comme un chien : & comme j'eus demandé à boire, il m'en alla querir auſſy-toſt ; diſant qu'il n'appartenoit qu'a luy de me ſervir, à cauſe de ſa qualité. Il me donna à boire à genoux, ce que ne voulant pas ſouffrir, Gennare me dít qu'il le ſervoit de meſme, ce que
je

je vis incontinant aprés. Le disné ne dura gueres, & toutes choses y estoient si mal propres, & de si meschant goust, que sans le pain, la salade, le vin & le fruit, que je trouvay excellens, je courois fortune de mourir de faim.

Au sortir de table je demanday que l'on me fist venir le Corps de ville ; le Conseil que l'on avoit donné à Gennare, à cause de son incapacité, composé d'une personne de chaque quartier, nommée exprés par le Peuple ; les Officiers generaux, Mestres de Camp, & principaux Capitaines, & generalement tous ceux qui pouvoient avoir de l'autorité dans la ville : afin de m'instruire de l'estat de toutes les affaires, & pourvoir, sans perdre de temps, à toutes les choses, dont l'on pourroit avoir besoin, remedier à tous les desordres, & me mettre en estat de faire une vigoureuse defense contre les Espagnols, & donner temps à l'arrivée de l'armée navale, & au secours que j'avois fait esperer à cette grande ville, de la puissante protection du Roy.

Je trouvay qu'il n'y restoit plus de vivres que pour douze ou quatorze jours. Que le fonds destiné pour en acheter, avoit esté malicieusement consommé ; Que de cent soixante & dix mil hommes, que l'on m'avoit fait entendre quand j'estois à Rome, que je trouverois sous les armes, il n'y en avoit pas quatre mil de pied, & trois cens chevaux en estat de servir, distribuez en corps de regiment,

ment, & compagnies particulieres, sous des Officiers incapables & sans experience. Que le reste du Peuple s'estanr lassé, ne vouloit plus prendre les armes, & que ce petit nombre occupé à la garde, chacun de son quartier, refusoit de demeurer la nuit dans son poste, à moins que d'estre payé journellement. Qu'il n'y avoit plus de poudres dans la ville que celles que j'avois portées avec moy. Qu'il n'y avoit point d'argent. Que la division & l'inimitié s'estant mise entre Gennare Anneze & Pepe Palombe, Chef de la Concherie, s'accusant l'un l'autre de trahison & d'intelligence avec les Espagnols, & non sans quelque fondement, comme je l'ay reconnu depuis, ils estoient entrez en telle defiance, qu'ils ne songeoient plus qu'à se retrancher, & faire une exacte garde l'un contre l'autre, de peur que ceux du quartier de la Concherie ne tentassent quelque chose contre ceux du Marché. Ce qui tenoit tout le reste de la ville en suspens; & en crainte, que sa ruïne & son sacagement ne pût estre causé par cette mauvaise intelligence, dont les ennemis ne manqueroient pas de profiter.

Comme je m'esclaircissois du meschant estat, où la ville de Naples estoit reduite, il arriva deux choses assez considerables, & capables de donner de la surprise & de l'estonnement à tout autre homme que moy, qui ne se fût pas resolu à toutes sortes d'extremitez. Un Boucher, Capitaine du quartier de Por-

Porto, nommé Jommo Ropolo, homme seditieux & emporté, enfonça la porte de la chambre où nous estions au Conseil, & s'approchant de Gennare, & l'appellant traistre, luy donna de toute sa force, trois ou quatre coups du plat de la main sur le col, qu'il avoit descouvert, en luy jurant qu'il luy vouloit couper la teste, dont rien ne l'empeschoit que ma presence, & le respect qu'il me portoit. Gennare se jetta à ses pieds, se mit à pleurer, & luy embrassant les genoux, luy demanda la vie; & sa femme acourant au bruit, & se mettant en mesme posture devant moy, me conjura de le vouloir conserver. Je m'entremis de cét accommodement, & l'ayant fait avec assez d'autorité, je renvoyay ledit Jommo Ropolo à son quartier, avec assurance que je l'irois visiter le lendemain, comme tous les autres de la ville, luy ordonnant cependant de faire bonne garde.

A peine ce differend estoit-il terminé, & avions nous repris nos places pour continuer le Conseil, que nous fusmes interrompus de nouveau par un grand bruit d'une grande affluence de Peuple avec des cris, & des lamentations, qui nous firent connoistre, qu'il faloit qu'il fût arrivé quelque estrange malheur. C'estoit un fameux Bandit nommé Jacomo Rousse, qui estant sorty de la ville trois ou quatre jours auparavant, avec douze ou quinze cens hommes de pied, & trois

trois ou quatre cens chevaux, pour conserver contre le Corps de la Noblesse, le bourg de Saint Anastase & quelques autres, au pied de la montagne de Somme, dont la ville tiroit un grand secours de bled, avoit esté si rudement chargé, que la pluspart de ses gens avoient esté taillez en pieces, & assez bon nombre demeuré prisonniers; le peu qui se retiroit avec luy estoient tous blessez, & luy de deux coups d'espée, l'un sur le visage, & l'autre sur la teste. Ce triste spectacle jetta un tel effroy, que si le Peuple n'eust esté rassuré par mon arrivée, il auroit mis les armes bas. Les Duc de Matalonne, Comte de Conversano, Prince d'Ottayano, Dom Ferrante Carraciolo, & les autres Cavaliers ayant poussé vertement la deroute jusques dans les fauxbourgs de la ville, le peuple s'y voyoit resserré, sans esperance de pouvoir plus tirer de vivres de dehors; ce malheureux combat ayant fait changer de party à tous les lieux qui tenoient pour luy dans la campagne, & dans tout le reste du Royaume, jusques à ceux mesme, qui le matin estant encore en sa faveur, avoient facilité mon abord, sans quoy je ne pouvois eviter de tomber entre les mains des ennemis. Je laisse à juger par cét estat, où je trouvay les choses à mon arrivée, si je n'eus pas besoin d'une extraordinaire resolution, pour ne me pas laisser abattre à tant d'accidens imprevus, ne pouvant faire de fondement que sur ma seule per-

personne, estant abandonné de tout le monde, & depourvu generalement de toutes les choses necessaires à la deffense d'une place, dans laquelle je me voyois renfermé.

Le reste de la journée se passa dans le Conseil, qui se trouvant à toute heure interrompu par l'arrivée des gens, que Gennare avoit envoyez pour saccager les maisons, où l'on luy donnoit ávis que l'on pouvoit faire quelque butin, y ayant de l'argenterie cachée, ou quelques meubles de prix, ce qui estoit sa principale occupation, laissant au hazard la conduite de toutes les autres affaires, ne finit que bien avant dans la nuit, sans que je pusse estre plus informé de l'estat de la ville, des forces de ses troupes, ny de ses necessitez, qu'à l'heure mesme de mon arrivée. Ce qui me fit bien juger, que je ne pourrois avoir de lumieres certaines, que celles que je prendrois de moy-mesme, par ma vigilance & par mes soins.

Je passay le reste de la soirée á recevoir des complimens de tous les particuliers de la ville, sans pouvoir reconnoistre qu'une extraordinaire confusion, une incapacité generale dans tous les Chefs, tant pour les choses de police, que pour celles de la guerre. La haine qu'ils portoient aux Espagnols, ne s'expliquoit que par des paroles injurieuses : Mais la lassitude estoit si grande, d'avoir esté si long temps les armes à la main, que personne ne vouloit plus demeurer la nuit aux postes avan-

avancez, à moins que de se faire bien payer. Et ceux qui avoient dequoy, faisoient faire leurs gardes par quelques pauvres miserables, & s'en retournoient coucher, chacun chez soy.

Je ne pus reconnoistre qui avoit le plus d'autorité nans la ville, les Chefs de chaque quartier y commandant avec independance les uns des autres, sans s'estre acquis cét avantage ny par le merite, ny par la capacité; mais seulement pour avoir parlé plus haut, & fait plus debruit que les autres. Gennare mesme, tout General qu'il estoit, n'estoit respecté de personne, mais craint par la suite qu'il s'estoit acquise de toute la lie du Peuple, & principalement du Marché, à qui il donnoit la liberté de piller; Son eslection n'ayant point esté faite par le Corps de ville, ny approuvée de personne des habitans, à ce que chacun disoit en particulier; mais seulement par cinq ou six cens petits garçons tous pieds nuds, qui rodant par toute la ville avec un croc de Marinier sur l'espaule, & une fascine poissée au bout, faisoient des insolences à tous les Bourgeois, & menaçoient de mettre le feu aux maisons de ceux qui ne le voudroient pas reconnoistre. Ces Lazares, car c'estoit le nom que cette canaille s'estoit donné, prirent amitié pour luy, dautant qu'il leur souffroit toute sorte de licence, & jusques au point mesme de luy perdre impunement le respect à toute heure, & pour l'a-
voir

voir vû plus eſchauffé que tout le reſte du Peuple, à crier des injures au malheureux Dom Françiſque Toralte, dont aprés la mort il fit deſchirer le corps impitoyablement par les ruës. L'on peut juger par-là du fondement que l'on pouvoit faire ſur ſa perſonne, & ſi je n'eſtois pas à plaindre, de me trouver dans un ſi grand deſordre, ſans ſavoir de qui je me devois défier, ou en qui je pouvois prendre confiance.

Comme il eſtoit desja fort tard, & que j'avois beſoin de repos, chacun ſe retira, & l'on me fit apporter un ſouper d'auſſy mauvaiſe grace, & auſſy degouſtant que le diſner l'avoit eſté. Il ne dura gueres: & m'eſtant informé dn lieu où l'on m'avoit preparé un liƈt, je fus aſſez ſurpris, quand j'appris de Gennare, qu'il vouloit que je couchaſſe avec luy. A quoy m'eſtant oppoſe autant qu'il m'eſtoit poſſible, ne voulant point donner d'incommodité à ſa femme, en prenant ſa place, Il me dít qu'elle coucheroit ſur un matelas devant le feu avec ſa ſœur, & qu'il importoit à ſa ſeureté, qu'il me donnaſt la moitié de ſon liƈt, ſans quoy ſes ennemis luy viendroient couper la gorge; le reſpeƈt ſeul de ma perſonne le pouvant preſerver de ce peril, dont l'apprehenſion l'avoit ſi fort preoccupé, qu'il ſe reveilla la nuit vingt fois en ſurſaut, & m'embraſſant, les larmes aux yeux, me conjura de luy ſauver la vie, & de le garentir de ceux qui le vouloient aſſaſſiner.

Il

Il me conduisit pour me coucher dans sa cuisine, où je trouvay un lict fort riche, de brocard d'or, & au pied dans un berceau un petit esclave noir âgé de deux ans, tout couvert de petite verole: force vaisselle d'argent, & blanche & vermeille dorée, qui estoit en pile au milieu de la place, plusieurs cassettes à demy ouvertes, dont sortoient des chaînes, des barcelets, des perles & autres prierriers, quelques sacs d'argent, & d'autres de sequins à demy répandus, des meubles fort riches, & quantité de beaux tableaux jettez confusément, faisoient assez voir combien il avoit profité dans les pillages des maisons des personnes les plus riches, & les plus qualifiées de la ville; sans que de toutes ces richesses, il ait voulu jamais assister le Peuple de la moindre somme, soit pour acheter des munitions de guerre, ou de bouche, soit pour payer les troupes qui estoient sur pied, ou faire de nouvelles levées, ce qui me desesperoit, de me voir manquer de tout, & d'avoir si proche un secours si considerable, sans m'en pouvoir prevaloir. L'on voyoit de l'autre costé de la cuisine en grande quantité, toutes les choses qui y peuvent estre necessaires, & qui avoient esté pillées en differens endroits, avec toutes sortes d'armes, le tout dans une extraordinaire confusion. Les presens & les contributions qu'il recevoit tous les jours de toutes sortes de chasses, de gibier, de volailles, de chairs salées, & de toutes les choses que

que l'on peut manger, en tapiſſoient les murailles.

Ce fut-là le ſuperbe appartement que l'on m'avoit preparé, pour me regaler, & où me trouvant accablé de ſommeil, je ne penſai qu'à me deshabiller promptement pour me mettre au lict. Loüigi del Ferro ne voulut pas ſouffrir que perſonne m'approchaſt pour me débotter, maintenant qu'il n'appartenoit qu'à luy de me rendre juſqu'au moindre ſervice. Je le refuſai : mais Gennare m'exhorant à le laiſſer faire, s'en fit dechauſſer, pour me montrer l'exemple, que je ſuivis aprés ſans repugnance, & me conchai le plus promptement que je pus. Gennare auſſy-toſt ſe vint mettre auprés de moy, & mettant une chandelle ſur le lict, & ſe debandant une jambe pour la penſer, je luy demandai ſi c'eſtoit quelque bleſſure; Il me repondit, qu'eſtant replet naturellement, & chargé d'humenrs, un Medecin de ſes amis luy avoit ordonné de ſe ſervir d'un remede que je ne nomme point, de peur de donner autant de degouſt, qu'il me fit de mal au cœur.

Voilà comme ſe paſſa la journée de mon arrivée dans Naples,& la reception que j'y reçus, dont le déagreable commencement,aprés le premier accablement du ſommeil, me donna le reſte de la nuit de fort méchantes heures, me faiſant faire beaucoup de reflexions ſur le preſent eſtat de mes affaires, & ſur tous les

les perils que j'avois à courre. Et aprés m'estre resolu à toutes sortes d'évenemens, j'attendis le jour avec une extreme impatience, afin d'aller travailler à toutes les choses necessaires pour la conservation de la ville, où je m'estois jetté, & pour la mienne particuliere, puisque ma perte & mon salut ne pouvoient plus dependre que de moy, & que je devois estre seul l'artisan de ma bonne ou mauvaise fortune.

Le Samedi au matin, dés que je fus levé, je m'en allay, avec Gennare, entendre la Messe en l'Eglise des Carmes, qui ne manquoit point pour tenir son rang de General du Peuple, de prendre tousjours la droite sur moy; Loüigi del Ferro marchant devant nous sans chapeau, l'espée nuë, & pour paroistre mieux à la Françoise, avec de grands cheveux. Il avoit une perruque noire de crin de cheval, pareille aux coëffures que nous donnons aux furies dans nos balets, & crioit incessamment Vive le Peuple, le General Gennare, & le Duc de Guise, & transporté, ou de joye ou de folie, il frappoit à grands coups d'espée tout ce qui se trouvoit en son chemin, & blessa tant de gens, qu'il faillit d'en arriver une émeute. Je fus contraint, pour m'en defaire, de luy donner une commission. Je trouvay à la grande porte de l'Eglise les Religieux des Carmes avec la Croix & l'eau beniste; & le Prieur m'ayant fait une harangue, on commença à chanter

ter le *Te Deum*; & je fus conduit dans le baluſtre du grand Autel, pour y entendre la Meſſe ſur un drap de pied qui m'avoit eſté preparé, où Gennare ſe mit à genoux à ma droite. La Meſſe eſtant achevée, je fus reconduit de la meſme façon, avec un grand applaudiſſement, & des benedictions de tout le Peuple, juſques hors de l'Egliſe, où je trouvay un cheval que l'on m'avoit amené, pour aller me faire voir par toute la ville, & en viſiter tous les quartiers; & Gennare ayant monté ſur un courſier noir, aſſez vigoureux, il luy voulut donner de l'eſperon pour me venir rejoindre, & ſon cheval faiſant un ſault, le jetta pardeſſus les oreilles, tout eſtendu à mes pieds, dont pluſieurs tirerent un mauvais augure pour luy, qui de peur d'un pareil accident, ſe fit tout le reſte du chemin, tenir par deux hommes, & mener ſon cheval par la bride. Aprés avoir fait le tour du Marché, où quantité de monde eſtoit accouru pour me voir, j'allay viſiter le quartier de la Concherie, où je trouvay Pepe Palombe à la teſte de tous ſes gens ſous les armes. Qui m'ayant fait un grand compliment, me teſmoigna beaucoup de déplaiſir de n'avoir pû me venir rendre ſes devoirs, n'entrant point dans la maiſon de Gennare, pour qu'il avoit une inimitié extreme; & comme il me teſmoigna beaucoup d'affection & d'attachement à ma perſonne, je luy dis que je voulois qu'il fuſt de mes amis, & prendre un ſoin particu-

lier

lier de sa fortune. Je le fis sur l'heure mesme Maistre de Camp du Regiment d'infanterie, que je voulois lever sous mon nom, & luy ordonnay de se tenir auprés de moy, pour porter mes ordres par tout, en qualité de mon Aide de Camp general. Ce que je fis pour le gagner, estant une des personnes plus considerées, & de plus de suite parmy le Peuple ; comme aussy pour l'observer de plus prés, à cause de la juste defiance qu'on m'avoit dit que je devois avoir de luy. Il me fit paroistre beaucoup de ressentiment de toutes ces graces, & me protesta qu'il dependroit toute sa vie aveuglement de mes volontez. J'en fis l'espreuve sur le champ, en luy commandant de bien vivre avec Gennare, & de se racommoder avec luy, qui le craignant, comme le plus dangereux de ses ennemis, fit paroistre une extreme joye de cette reconciliation ; & pour la rendre plus assurée, la femme de Pepe Palombe estant accouchée le jour mesme, je l'obligeay d'en tenir l'enfant sur les fonts. Je fis en mesme temps abattre les retranchemens, qu'ils avoyent fait faire l'un contre l'autre, & ordonnay que leurs soldats ne seroient plus employez que contre les ennemis, & vivroient dans l'intelligence, que des freres & de bons citoyens doivent maintenir ensemble. Toute la ville tesmoigna autant de satisfaction de ce racommodement, que les Espagnols, comme j'appris, en ressentirent de deplaisir. Je

visitay ensuite tous les quartiers de la ville, suivy de plus de cinquante mil personnes. Vincenzo d'Andrea, Provediteur general, me dít alors, qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il restast dans cette rejouïssance publique, des miserables dans la ville, & qu'il faloit faire ouvrir toutes les prisons. Ce qui s'executa dés que je passay devant la porte de quelqu'une, & principalement à la Vicairie, ancien Palais des Rois de Naples, où tous les Juges des differens Tribunaux s'assemblent pour y rendre la Justice, & où estoit renfermé le plus grand nombre de prisonniers. Et quelque opposition que Gennare y voulut apporter, je fis delivrer des Cavaliers qu'il vouloit faire mourir, pour satisfaire à la haine qu'il portoit à toute la Noblesse, à qui, je chargeay le Marquis de Monte Sylvano, de la Maison de Brancacio, un vieux Maistre de Camp d'infanterie, nommé Bartolomeo Griffo, & quelques autres Gentils hommes, de l'asseurer de ma part, que je prendrois un soin extraordinaire de la conservation de la personne & des biens de tous les particuliers, & que mon intention n'estant que de procurer le repos & la liberté à tout le Royaume, je m'estudierois principalement à remettre les choses dans l'ordre, esperant d'en venir à bout dans peu de temps; dont ils me firent mil remercimens, & m'asseurerent d'en conserver une eternelle reconnoissance. Et ne s'estant rien passé de fort considerable dans le

le reste de ma cavalcade, je ne m'arreteray pas à conter mil petites particularitez, & diray seulement trois choses dignes d'estre observées.

La premiere, que Gennare témoigna du chagrin, de ce que dans toutes les acclamations publiques, qui furent excessives, l'on ne parla que de moy, sans jamais le nommer; tout le monde affectant de me faire paroistre autant de mespris & d'indifference pour sa personne, que d'amour & de respect pour la mienne, croyant estre à couvert de ses violences, dont desormais ma presence les garentiroit. La seconde, que dans toutes les ruës où je passay, je les trouvay toutes tapissées, les fenestres garnies de femmes qui me jettoient des fleurs, des eaux de senteurs & des dragées, accompagnant ces tesmoignages de respect & de joye de mil benedictions. La troisiesme est, que les gens qui sortoient des portes, venoient estendre sous les pieds de mon cheval des tapis, & leurs manteaux, & les femmes avec des cassolettes venoient brusler des parfums au nez de mon cheval, & les pauvres gens de l'encens sur des tuiles; tout le monde generalement me protestant qu'il n'avoit plus rien à craindre, puisque j'estois venu à son secours, & que me reconnoissant pour son liberateur, ils estoient tous resolus de mourir avec moy, & de sacrfiier leurs biens & leurs vies pour mes interests, & pour ma fortune. Ces demons-

trations d'amitié ont continué de la mesme sorte, avec les mesmes ceremonies, & la mesme chaleur, depuis ce jour-là jusques à celuy de ma prison.

Il estoit assez tard quand j'achevay le tour de la ville, & de visiter tous les quartiers, & je m'en vins disner chez Gennare, qui me fit aussy meschante chere que le jour precedent. En arrivant au Tourjon des Carmes, je trouvay le Maistre de chambre de Monsieur le Cardinal Filomarini, qui me vint faire compliment de sa part, & des excuses de ce qu'une legere indisposition l'avoit empesché de me venir visiter, dés qu'il avoit seu mon arrivée; il me fit demander audiance pour l'apresdisnée: Et comme je le voulus prevenir, je me mis, en sortant de table, dans une chaise de velous bleu, en broderie d'argent, qui avoit esté de la Duchesse de Matalonne, & dont la femme de Gennare se servoit, & m'en allay à l'Archevesché, où je trouvay dans la cour, toute la famille du Cardinal Filomarini, & tous les plus qualifiez Bourgeois de la ville, qui me vinrent recevoir, & sa personne qui m'attendoit sur le haut du degré; m'ayant donné la main, il me conduisit dans un fort bel appartement, où nous nous assimes, & tout le monde en estant sorty, nous ayant laissé seuls dans sa chambre, nous demeurasmes une heure & demie dans une conference secrete. Aprés s'estre acquitez de plusieurs complimens de

part & d'autre, il me tesmoigna beaucoup de tendresse pour le Peuple, dont il esperoit la liberté par la puissante protection de la France; loüa infiniment le zele que j'avois, de venir employer ma vie pour une cause si juste; me dit qu'on ne pouvoit assez estimer ma resolution, d'avoir mesprisé tant de perils que j'avois à courre, & d'avoir tenté un passage si hazardeux. Il me raconta toutes les choses arrivées depuis les premieres revolutions, & blasmant la conduite que les Espagnols avoient tenuë, tesmoigna qu'il croyoit que le Ciel vouloit deslivrer un Royaume si beau, & si considerable que celuy de Naples, de l'oppression sous laquelle il avoit langui jusques icy, qui ne pouvoit pas durer davantage sans son entiere ruïne, & que j'estois l'instrument, dont Dieu se vouloit servir, pour achever un si grand, & si saint ouvrage. Qu'ayant tousjours eu l'affection d'un vray pere pour le Peuple de Naples, il prenoit grande part à l'obligation qu'il m'avoit, de venir prendre sa defense, & m'offroit le secours de ses prieres, & tout ce qui pouvoit despendre de son credit, de son industrie, & de ses soins. Je le remerciay de tous ses discours si obligeans, & les reconnoissant plus remplis de dissimulation que de verité, je resolus de l'engager insensiblement à faire des demarches, qui le rendissent irreconciliable avec l'Espagne, & l'engageassent par necessité à lier une amitié estroite avec moy;

les bonnes qualitez que je reconnus en sa personne, son esprit, & sa prudence, m'obligeant à le souhaiter. Je pris le concert avec luy, de faire le lendemain matin dans la grande Eglise, le serment de fidelité au Peuple, en jurant de le servir au peril de ma vie, envers tous & contre tous, conformement à l'ordre que j'en avois du Roy. Je l'engageay, quoy qu'il s'en voulust defendre, de benir une espée que le Peuple me donnoit pour sa defense, comme la marque de son autorité, & du commandement absolu de ses armes, que j'acceptois, & qu'il me remettoit entre les mains. Cette ceremonie estoit assez inutile, hors le dessein que j'avois de broüiller ledit Cardinal avec les Espagnols, qui veritablement ne luy ont jamais pardonné. Comme il estoit fort clairvoyant, il reconnut aussy-tost ma pensée; mais aprés une contestation assez opiniastrée, il fut contraint de s'y resoudre; luy ayant protesté que sans sa benediction je n'accepterois point le commandement, & qu'il seroit responsable envers le Peuple de mon refus, à qui de plus il importoit que le serment que j'avois à luy faire, se fist publiquement, & entre ses mains, afin qu'il fust le depositaire de ma parole & de ma foy.

Je me retiray, aprés avoir ajusté avec luy ce que je desirois, & il me vint conduire jusques à ma chaise, & aprés mil tesmoignages reciproques, & d'estime & d'amitié, je re-

pris le chemin du Tourjon des Carmes, ivy des Capitaines Onoffrio Pissacani, arlo Longobardo, Cicio Batimielo, & atheo Damore, Chef du quartier de la Vi- ire, les quatre personnes plus fidelles que ıy trouvées dans la ville de Naples, & qui ıt eû plus d'attachement pour moy. En ssant dans le Marché, je m'y arrestay, & is pied à terre, pour parler à une quantité : peuple, qui me vouloient faire entendre urs necessitez, & me demander quelque glement sur des differens survenus entre :s Officiers, & prendre en mesme temps es ordres sur la conduite qu'ils avoient à te- r, & sur la maniere de faire leurs gardes, y ayant eu rien jusques-là de bien reglé. Je ɔulus voir aussy, si les retranchemens faits ıtre le Marché & la Concherie avoient esté attus, comme je l'avois ordonné le matin. entray dans le Tourjon, où je trouvay Gen- .re fort embarrassé à faire mettre les fers x pieds & aux mains à Loüigi del Ferro, ıur avoir fait imprimer, & afficher quel- ıes placatds sans sa permission. Je luy de- anday sa grace, que quelques prieres que luy pusse faire, il ne me voulut pas ac- rder, qu'aprés qu'il auroit esté deux fois ıgt-quatre heures en cét equipage, pri- nnier dans sa cave, me disant qu'à moins ɔn pareil chastiment de temps en temps, il oit impossible de l'empescher de faire des travagances.

 Ap-

Aprés avoir esté tesmoin de cette belle execution, comme je retournois dans la salle, l'on me vint avertir que Monsieur le Cardinal me venoit rendre la visite. Je fus le recevoir, & nous demeurasmes une demie heure en conversation particuliere ; & comme il estoit en inquietude de ce qui avoit esté resolu dans nostre entreveuë, il tenta de nouveau de me faire changer de sentiment ; mais y ayant persisté, & luy ayant allegué les mesmes raisons, il n'osa les contredire davantage, & se retira fort inquiet de savoir comment ses excuses seroient reçuës du Vice-Roy, qu'il luy envoya faire la nuit, par un Gentil-homme, qui luy rapporta que l'on estoit fort mal satisfait de luy, & qu'on s'en plaignoit hautement, comme si par l'action qu'il devoit faire le lendemain, il establissoit mon credit, & moyennoit la confiance entre le Peuple & moy. Dés qu'il fut party, je m'en allay souper, & me couchay, car il estoit desja trad, avec le mesme degoust, & de la mesme maniere que le jour precedent.

A mon lever, le Dimanche au matin, j'eus bien de la joye de voir toutes les personnes qui s'estoient embarquées avec moy, arrivées en parfaite santé, ne s'estant perdu aucune des felouques, ny des brigantins de ma petite armée, qui aprés avoir esté suivie inutilement des galeres des ennemis, aprés des fortunes diverses, & beaucoup d'aventures considerables, aborderent heureusement

dans

dans le port, les unes dés le soir, & les autres la nuit, quoy que chacune en particulier eût pris une route differente. Ce fut une extreme satisfaction de se revoir tous ensemble, n'ayant pû savoir des nouvelles les uns des autres avant que d'estre debarquez, ny sortir de l'inquietude continuelle, où tout le monde avoit esté quatre jours entiers. Toutes choses estant preparées pour s'en aller à l'Eglise, j'envoyay avertir Monsieur le Cardinal, que je montois à cheval pour m'y rendre, les ruës se trouvant toutes tapissées, & bordées des deux costez du Peuple sous les armes, & les fenestres garnies de femmes; tout ce qu'il y avoit dans la ville de l'un & l'autre sexe estant accouru, & ayant pris des places commodes pour me voir passer. Les Gardes de Gennare marchoient devant, & ensuite des Trompettes, suivis d'une personne choisie par Gennare, qui portoit dans le foureau l'espée que l'on me devoit benir, pour me la mettre entre les mains. Le General & moy marchions à costé l'un de l'autre, & luy à ma droite; nos Capitaines des gardes derriere nous, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers generaux, de Capitaines des quartiers, de mes domestiques, & de gens considerables nous suivoient à cheval.

En cét estat ayant fait tout le chemin depuis le Tourjon des Carmes, jusques à la grande Eglise, avec l'acclamation generale de tout le monde, & toutes les marques d'a-

mour, de respect & de joye imaginable; je mis pied à terre' & fus reçu de Monsieur le Cardinal Filomarini à la teste de son Clergé: qui m'ayant fait un compliment sur l'obligation que la ville m'avoit d'estre venu prendre sa defense, me conduisit au Tresor de l'Eglise, où il me fit baiser le chef de Saint Gennaro, Protecteur de Naples, & me fit voir, avec admiration, le miracle continuël de son sang; qui conservé dans une phiole, se dissoust á la veuë de sa teste, & se congele de nouveau, si tost qu'il en est separé; ce que je vis pour lors, & ai vû plusieurs fois depuis, avec beaucoup d'estonnement. De-là j'allai prendre ma place avec Gennare sur un drap de pied qui nous avoit esté preparé devant le grand Autel. Et Monsieur le Cardinal s'estant revétu de ses habits Pontificaux, & placé dans son siege Archiepiscopal; Gennare s'en alla se mettre à genoux devant luy, presenta l'épée qui devoit estre benïste, qu'il tira hors du foureau; & aprés les ceremonies faites que l'Eglise a accoustumé de pratiquer dans la benediction des armes, Gennare la tenant toute nuë à la main, pour faire voir qu'en luy residoit l'autorité sur le Peuple, aussy bien dans les matieres de guerre, que dans celles de la police, se tint debout à son costé droit. Le Maistre des ceremonies s'en vint alors me prendre, & me conduisit aux pieds de Monsieur le Cardinal, où m'ayant esté presenté le formulaire du serment de fidelité,

delité, que je devois faire aux Napolitains, de les servir moy & mes descendans, au peril de ma vie, envers tous & contre tous, & de ne point quiter les armes, que je ne les eusse tirez de la sujection, en leur procurant le repos & la liberté : ce que je prononçay à haute voix, tenant la main droite sur le livre des Evangiles. Et aprés un discours que me fit Monsieur le Cardinal, des obligations à quoy m'engageoit mon serment, Gennare luy presenta l'espée, & il me la remit entre les mains ; me disant qu'elle m'estoit donnée pour la defense de Naples, pour m'opposer à l'effort des ennemis qui vouloient l'opprimer, & pour briser les fers sous la pesanteur desquels elle avoit gemy si long-temps. Il finit cette fonction, en me proclamant Generalissime des armes du Peuple, & defenseur de sa liberté ; ce qui fut suivy des acclamations, & des cris de joye de tous les assistans, qui en faisant retentir l'Eglise, en porterent par ce bruit la nouvelle par toute la ville : dont les habitans qui estoient sous les armes, tesmoignerent leur satisfaction par une grande salve, auquel respondit toute l'artillerie, qui est la seule fois qu'elle a tiré pendant tout le temps que j'y ay sejourné, faute de poudre. Le *Te Deum* se chanta ensuite en musique, & ayant fait une reverence à Monsieur le Cardinal, & une autre au grand Autel, je revins l'espée à la main me remettre à ma place, & la don-

nay à tenir auprés de moy, à celuy qui l'avoit apportée. La Messe fut celebrée pontificalement, & comme je me levay à l'Evangile, on me la presenta de nouveau, & je la tins haute tant qu'il dura, comme par une espece de confirmation du serment que je venois de faire.

Toutes les ceremonies estant achevées, je me retiray au Tourjon des Carmes, de la mesme façon que j'estois venu, horsmis que l'on portoit l'espée nuë devant moy, que Gennare me ceda la droite, & que les acclamations publiques en furent redoublées. Tout le monde s'en alla disner; & Gennare me fit un aussy meschant repas que de coustume. Je donnay ordre pour faire assembler sur le soir, le Corps de ville, tous les Officiers & Capitaines, & le Conseil, qui m'avoient tous envoyé demander une heure, pour se venir rejouïr avec moy, & conferer de toutes les choses qui estoient necessaires pour la seureté de Naples, & pour remedier à ses necessitez. Aprés avoir esté rendre graces à Monsieur le Cardinal Filomarini, de la peine qu'il s'estoit donnée, j'allay visiter tous les postes que l'on avoit fortifiez contre les ennemis, & ordonnay pour le lendemain, une reveuë generale de toutes les troupes. De là je fus voir tous les magazins, & me fis donner un estat de ce qu'il y avoit dans la ville de munitions de guerre & de bouche. J'employay une partie de la journée à ces occu-

cupations, & voyant qu'il estoit tard, je me retiray pour tenir le Conseil, & me trouver à l'heure du rendez-vous, que j'avois pris, avec toutes les personnes à qui j'avois affaire.

Je donnay la premiere audience au Corps de ville, dont je reçus les complimens, la parole m'estant portée, à faute de l'Elû du Peuple, qui n'avoit pas esté nommé depuis la retraite de Cicio d'Arpaya, dont la charge est la mesme que celle de Prevost des Marchands, & de Lieutenant Civil icy, en ce qui regarde la police, par le plus ancien des Capitaines des Ottines. Pour réponse, je leur protestai, que j'employerois ma vie pour leurs interests, & que je n'abuserois jamais de l'autorité que j'avois reçuë, dont je me tenois infiniment honoré. Et ayant conferé ensuite avec eux des moyens qu'il y auroit d'avoir des vivres, & de rétablir l'abondance. Ils me répondirent que pour le vin, il y en avoit si grande quantité, que le tonneau se donnoit pour une pistole, que la viande de boucherie & la chair salée, au lieu d'augmenter de prix, avoient baissé, & que l'on n'en manqueroit point de long-temps, non plus que de volailles, & toutes sortes d'autres denrées, qui viendroient en abondance, aussy-tost que l'on auroit appris dans la campagne, que je commandois les armes; ce qui obligeroit tout le païs à se declarer. Que la seule chose qui manquoit, quoy que la

la plus neceſſaire, eſtoit le bled, dont l'on euſt pu recouvrer quelque quantité, ſi le fonds deſtiné pour l'achapt, que l'on nomme celuy de la Conſervation, n'avoit point eſté diſſipé. Je leur offris deux mil piſtoles, pour les ſecourir dans ce preſſant beſoin, que je leur fis compter à l'heure meſme, de l'argent que j'avois apporté avec moy, en attendant que je leur puſſe fournir des ſommes plus conſiderables, ou que j'euſſe, les armes à la main, ouvert un paſſage, pour nous faire venir des vivres de dehors. Nous reſolumes que le pain ſe vendroit un peu plus cher que le bled ne nous auroit couſté, afin que par ce petit gain, nous puſſions groſſir le fonds que je leur venois de donner, & qu'il valoit mieux n'en pas baiſſer le prix d'abord, que d'eſtre par aprés obligé de le hauſſer. Nos felouques cependant nous fourniſſoient abondamment du poiſſon, & de toutes ſortes d'herbages, de fruits & de legumes, dont la pluſpart des habitans ſe nourriſſoient.

Les gens de guerre vinrent enſuite ſe rejouïr avec moy. Et leur ayant donné ordre de m'apporter, le lendemain à mon lever, le nom de tous les Officiers, & la liſte de tout ce qu'il y avoit dans la ville de gens ſous les armes, deſquels je voulois faire la reveuë; tous les Capitaines me dirent qu'ils manquoient de poudre dans tous leurs poſtes, & n'en avoient point pour les defendre, en cas que

que les Espagnols en attaquassent quelqu'un cette nuit. Je leur en fis donner à l'heure mesme, & commanday à Aniello de Falco, General de l'artillerie, d'en faire delivrer deux milliers à Gennare pour la defense du Tourjon, & faisant soigneusemeut serrer le reste de ce que j'en avois apporté, m'en donner un estat au juste, & n'en point distribuer que sur un ordre signé de ma main; le peu que nous en avions m'obligeant à le faire bien menager.

Aprés avoir congedié les gens de guerre, je fis appeller ceux du Conseil, & leurs complimens m'ayant esté faits sur le mesme sujet, & y ayant respondu dans le mesme sens qu'à tous ceux que j'avois reçus, nous nous assimes pour deliberer sur les affaires publiques. Gennare prit sa place auprés de moy, que son inquiétude continuelle faisoit lever incessamment, pour recevoir les ávis de quelque butin qu'il y avoit à faire, & serrer le pillage qu'on luy apportoit. Il s'apperçut que nous en estions incommodez, estant necessaire de recommencer tousjours les discours qui se tenoient, pour estre de moment en moment interrompus. Il me pria de ne point prendre garde à luy, sa presence estant fort peu necessaire, se remettant à tout ce que nous resoudrions. L'on commença par le reglement de son autorité, & de la mienne, & il fut conclu que je disposerois souverainement de tout ce qui regarderoit la guer-
re,

re, & que les Officiers & soldats ne despendroient que de moy seul. Qu'il se mesleroit du gouvernement politique, sans neantmoins pouvoir agir que par l'ávis du Conseil, qu'il assembleroit sur toutes sortes d'occurrences, & auquel je presiderois & tiendrois tousjours le premier lieu : & qu'en cas que je fusse absent, l'on m'avertiroit de toutes les deliberations, qui ne s'executeroient que par mon ávis, & par ma participation. Que le pouvoir qu'il avoit dans la ville, n'ayant point esté approuvé du reste du Royaume, ne s'estendroit pas plus loin. Et que toutes les Declarations, Manifestes & Bans, qui seroient envoyez dans toutes les provinces, ne se publieroient, & ne se feroient que sous mon nom.

Ensuite il fut resolu que tous les Officiers & gens de guerre prendroient nouvelle commission de moy, & attendu l'extremité où l'on estoit de vivres, je serois supplié de lever le plus grand corps de troupes qu'il seroit possible, tant de cavalerie que d'infanterie, pour essayer de reprendre les faux-bourgs, dont la pluspart estoient occupez par les ennemis, me rendre maistre de la campagne, obliger le pays à se declarer, & ouvrir les passages qui nous estoient coupez, pour avoir la communication avec le reste du Royaume, & principalement avec les provinces, dont la ville avoit accoustumé de tirer sa subsistance. Et comme je leur representay, que ces levées

ne se pouvoient faire sans argent, & m'informay d'où nous tirerions les sommes necessaires, Gennare fut convié de nous en donner, tous les deniers publics estant espuisez; & sur son refus, je m'offris d'en faire la depense, tout autant que pourroit fournir le petit fonds que j'avois apporté. Ils me dirent que pour des armes, j'en trouverois quantité dans la ville, envoyant faire la visite chez tous les habitans, dont le moindre en avoit dequoy armer quatre ou cinq personnes. Et sur ce qui m'avoit esté representé, que ceux qui gardoient les postes, quoy que ce fust avec assez de commodité, puisque c'estoit chacun dans son quartier, lassez de cette fatigue, qu'ils trouvoyent insupportable, pour avoir duré trop long-temps, ne vouloyent plus faire de factions, sans estre payez, Nous resolusmes que l'on chercheroit des expediens pour remedier à cette necessité, & que ceux qui auroyent quelque ávis à me donner là-dessus, seroyent escoutez; & que de mon costé, je penserois à quelque moyen, pour éviter le malheur dont nous estions menacez, par le refroidissement de la haine que l'on avoit contre les Espagnols, qui ne s'exprimoit plus que par des paroles, puisque chacun croyoit faire une courvée, de defendre sa liberté, son bien, sa vie & l'honneur de sa famille.

Je fus aussy supplié d'envoyer un Manifeste par tout le Royaume, pour assurer que

je

je n'estois venu dans Naples que pour procurer sa liberté, & en chasser les ennemis, avec l'assurance que je leur apportois, de la puissante protection de la France, qui envoyeroit au premier jour une grande armée navale, avec tous les secours necessaires, qui pour ne point donner de jalousie, ne débarqueroit de troupes que celles qui luy seroyent demandées ; le Roy n'ayant point de dessein d'envahir le Royaume, ny de s'en rendre le maistre, mais seulement de le delivrer d'oppression: la France ayant accoustumé d'assister sans interest, tous ceux, qui se voyant tyrannisez, avoyent recours à elle, (ce point estant de la derniere consequence pour oster la défiance que les Espagnols jettoyent malicieusement dans tous les esprits, & de la Noblesse,& du Peuple de Naples, qui naturellement sont ennemis de toute domination estrangere) & que l'on ne pouvoit en tirer de preuves plus certaines, que l'ordre que j'avois eû de me venir jetter parmi eux, & m'attacher par un serment si solemnel à leur service, qui me dégageant de toute autre obligation, me lioit aussy estroitement à leurs interests, que si j'estois nay dans leur pays. Ils me dirent de plus, que pour m'autoriser davantage, & faire que la Noblesse qui voudroit se reünir, eust quelqu'un à qui s'adresser, leur vanité les empeschant de se pouvoir soumettre à Gennare, par manque de naissance, il faloit que les graces desormais ne fussent données que

par

par moy seul. Quelqu'un des plus mutins de l'assemblée, se rescriant sur le mot de Noblesse, dit qu'il la faloit toute exterminer, que c'estoit elle qui empeschoit les vivres, & qui tenoit la campagne, qui aprés s'estre en toutes occasions accommodée avec les Espagnols, pour les opprimer, avoit pris les armes, pour achever leur ruine totale, avoit battu leurs troupes deux jours auparavant, & fait porter le deüil à quantité de familles, par la perte de leurs parens, & que le Prince de Montesarchio leur avoit coupé l'eau. Gennare estant revenu prendre sa place sur ce discours, proposa d'aller dans un Convent où il avoit quatre de ses sœurs, leur couper la teste, pour les luy envoyer, ou du moins qu'il faloit pour se venger de luy, leur faire les dernieres violences, & les abandonner au menu peuple. Je representay que ce n'estoit pas le moyen de nous faire rendre l'eau, qu'il nous avoit ostée, mais que je me chargeois de luy faire savoir le peril dont je les avois garenties; que mon autorité ne seroit peut-estre par suffisante une autre fois, & qu'il devoit tout apprehender d'un peuple irrité, qu'il ne faloit pas achever de mettre au desespoir, & que faisant donner l'allarme dans le Convent, de tout ce que ces pauvres filles avoyent à craindre, elles employeroient tout leur credit auprés de luy, pour obtenir ce que nous demandions, d'où dependoit leur honneur, & leur vie: ce qu'il ne leur refuseroit

roit pas, pour peu qu'il euſt de tendreſſe & d'amitié pour elles.

Ce conſeil fut approuvé de tout le monde, & fut ſuivi du ſuccés que j'en avois attendu. Et ſur la haine que je leur vis ſi grande contre la Nobleſſe, je leur fis connoiſtre que n'eſtant fondée que ſur le mal qu'ils en avoyent reçu, & qu'ils en apprehendoyent, ne parler que de leur perte, de les égorger, & les traitter d'ennemis irreconciliables, c'eſtoit les engager à faire pis, & les reünir inſeparablement avec les Eſpagnols; qui ſans leurs forces n'eſtoient pas en eſtat de nous beaucoup nuire, puiſque c'eſtoient elles, qui tenoyent la campagne, & nous coupoient les vivres, & que ſi nous pouvions une fois les ſeparer d'intereſts, & les attacher aux noſtres, tout le Royaume ſe declareroit pour nous. Aprés quoy il nous ſeroit aiſé, renfermant les Eſpagnols dans leurs forteresses, de les y affamer, & les obliger à ſe rendre; & qu'ainſi nous arriverions en peu de temps au but de nos ſouhaits, eſtant delivrez de toute domination eſtrangere, & en eſtat de former noſtre Republique, & la rendre auſſy puiſſante & auſſy conſiderée que celle de Hollande.

Chacun ſe rendit à mon ſentiment, & me conjura de travailler à un ſi beau deſſein, & de mander pour cét effet tous les Cavaliers qui ſe rencontroient dans la ville, pour les aſſurer de mes bonnes intentions, & les charger de les faire ſavoir à tout le reſte de la Nobleſſe.

se. Je ne voulus pas tesmoigner la joye que je ressentois, d'avoir gagné un point si important pour le salut public, & pour le mien particulier, de peur de me rendre suspect au Peuple, qui s'attachant tousjours au plus méchant party, ne veut que ce qui luy est de plus prejudiciable ; & dissimulant ma satisfaction, je repliquay que connoissant la naturelle vanité des principaux de leur Noblesse, ils seroient trop fiers de se voir recherchez, feroient trop les necessaires, & s'imagineroient que l'on ne pouvoit se maintenir sans eux, ce qui leur feroit exiger de nous des conditions insupportables: Mais que si l'on le jugeoit à propos, je leur ferois connoistre, que sans moy, leurs biens, leurs familles & leurs personnes estoient en un danger continuël, dont je ferois tous mes efforts pour les preserver. Que s'ils vouloient se rejoindre à nous, je les asseurois qu'ils trouveroient dans nostre Republique un rang digne de leur naissance. Que l'interest de la Patrie les obligeoit à concourir avec nous, à chasser nos ennemis communs. Qu'ils portoient des fers aussy bien que le Peuple, qu'il faloit briser. Et que quand ils prendroient cette bonne resolution, ils me trouveroient tousjours les bras ouverts pour les recevoir, & sacrifier ma vie pour leurs interests, que l'honneur, la raison, & l'amour de la Patrie devoient rendre inseparables de ceux du Peuple.

L'on remit à ma discretion la conduite de

cette

cette importante affaire, & le Conseil se levant chacun se retira, & aprés avoir mal & legerement soupé, j'allay faire une depesche, pour rendre compte à la Cour, & à Messieurs les Ministres de Rome, de mon arrivée dans Naples, & de tout ce qui s'y estoit passé depuis; & ayant fait armer la mesme felouque qui m'avoit apporté, je fis sortir du port à la faveur de la nuit un Valet de chambre nommé Bourdeaux, le seul de tous mes gens, qui avoit passé la mer avec moy, afin de suppléer au defaut de mes lettres, & de rendre un compte exact de toutes les choses dont il avoit esté le tesmoin.

Monsieur de Fontenay estoit si fort preoccupé du recit fabuleux, qu'on luy avoit fait des forces du Peuple de Naples, que s'imaginant qu'il ne manquoit ny de vivres, ny de munitions, ny d'argent, ny de troupes, mais seulement d'un Chef, qui s'autorisant, & remediant à la confusion, pust aprés avoir establi quelque ordre, se servir utilement de tous les avantages, il m'avoit chargé de prendre cinq ou six mil hommes de pied, & deux mil chevaux, pour ouvrir le passage, & rendre libre la communication de Naples à Rome, afin d'entretenir un commerce plus estroit avec luy. Je crus donc qu'il faloit, en luy faisant connoistre l'estat veritable des choses, luy faire voir l'impossibilité, où je me rencontrois, d'executer un si grand dessein, & mesme que je me voyois sur le point de me per-

perdre, si je n'estois puissamment, & promptement secouru. Ce qui m'obligea de luy escrire plus amplement toutes mes necessitez, afin qu'en estant persuadé, il fust le soliciteur de toutes les choses qui m'estoient necessaires. Mais soit qu'il deferast davantage aux discours chimeriques de quelques Napolitains, ou qu'il eust quelque mauvaise intention contre moy, dont la raison m'estoit inconnuë, ou que par un desir de se faire valoir, & de faire croire que dans Rome il estoit mieux informé que je ne l'estois sur les lieux, de ce qui s'y passoit; ou que se flattant de quelques intelligences & negociations secrettes avec des personnes, qui apostées des Espagnols, sans qu'il s'en apperçût, luy decrioient ma conduite, & luy donnoient ombrage du credit que je m'acquerois tous les jours, s'imaginant que tout autre que moy eust pû faire ce que je faisois, & peut-estre davantage, & que mon autorité venoit moins de mon adresse & de mes soins, que de la haine irreconciliable des Napolitains contre les Espagnols, sur laquelle, quoy que sur un fondement faux, il establissoit de grandes esperances, pour se rendre necessaire. Il commença de se plaindre de moy, comme si pour éviter la dependance, & les ordres que je pourrois recevoir plus frequens, je ne voulois pas establir, en rendant le chemin libre, entre nous un commerce plus aisé. Et sans vouloir m'excuser sur la difficulté que la mer,
dans

dans une saison si fascheuse, apportoit à la navigation, & l'embarras qu'une armée navale composée de tant de vaisseaux, galeres & petits bastimens à rame, donnoit au passage des felouques, que je leur faisois tenter quelquefois dix jours de suite inutilement ; il m'accusa de ne point donner de mes nouvelles, quoy que je n'en perdisse aucune occasion, horsmis dans les momens qui estoient les seuls dont l'on pouvoit profiter, & dont quelque entreprise de guerre, & parfois mon absence de la ville, m'empeschoient de me servir. Il retint toutes les depesches que j'escrivis à la Cour, qui luy estoient adressées, tous les ordres & toutes les lettres que l'on m'en envoyoit, sans que j'en pusse recevoir d'autres en cinq mois, que celles qui m'ont esté apportées par quelques-uns de mes domestiques. Il donna des informations à mon desavantage, dont je m'apperçus a l'arrivée de l'armée navale, par la jalousie que l'on en prit, & les soins que l'on apporta pour m'oster tout le credit, & m'empescher d'executer, comme j'aurois fait sans peine, des actions si glorieuses, & si ávantageuses à la Couronne ; s'efforçant de me décrier comme une personne chimerique, qui se laissant emporter aveuglement à son ambition, ne travailloit que pour son establissement particulier, s'imaginant se pouvoir maintenir de ses propres forces, & n'avoir plus de besoin de protection

tection ny de secours. Il tascha de persuader les mesmes choses dans Naples, aux personnes les plus factieuses, afin de m'y rendre odieux ; prit des mesures avec Gennare, & enfin travailla à ma perte par toutes sortes de moyens, comme si j'eusse esté le plus grand ennemy de la France.

Ces intrigues me furent bien-tost connuës ; car la pluspart des courriers qu'il envoya, estant soldats de la garnison de Piombin, & comme François, ayans plus d'amitié pour ma personne, que pour la sienne, prirent party dans les troupes que je levois, & m'apportant leurs paquets, ne les rendoient qu'aprés que je les avois ouverts, & refermez. J'avois d'ailleurs pris soin de gagner toutes les personnes qui approchoient Gennare (jusques à sa femme mesme, qui m'assista de temps en temps de quelque peu de son argent, & dont j'aurois tiré des sommes considerables, s'il ne se fust apperçu qu'on luy en prenoit, sans pouvoir juger qui c'estoit. Et comme il ne savoit pas lire, & qu'il faloit de necessité qu'il se fiast à quelqu'un, ceux qui voyoient ses lettres, venoient aussy-tost m'en rendre compte, & par les lumieres que j'en tirois, il m'estoit aisé de prendre mes resolutions.

Quoy que cette journée eust esté fort fatigante pour tout autre, elle fut & agreable, & satisfaisante pour moy, l'ayant utilement employée, & avancé en si peu de temps des

choses que j'aurois raisonnablement cru devoir estre l'ouvrage de plusieurs jours. Aussy sans m'arrester au souper, qui ne le meritoit pas, je m'allay mettre au lict, tant pour me reposer, en ayant quelque besoin, que pour réver à mon aise, à tout ce que j'avois fait, & à ce qui me restoit à faire le lendemain ; & sans l'importune compagnie que malgré moy j'estois forcé d'y souffrir, j'y eusse trouvé assez de douceur. Je fis ressouvenir Gennare de la parole, qu'il m'avoit donnée de tirer de prison Loüigi del Ferro ; ce qu'il m'assura d'executer le lendemain matin. Aprés quoy luy donnant le bon soir, je feignis d'estre fort assoupy, pour esviter un entretien aussy peu plaisant & raisonnable que le sien.

Le lendemain Lundy dix-huitiesme de Novembre, je me levay de fort bonne heure, & me rendis dans les Carmes, pour entretenir plus à mon aise les gens de guerre, à qui j'avois donné ce rendez-vous. Ils m'informerent de la quantité, & de l'importance des postes (outre les trois chasteaux) que les Espagnols tenoient dans la ville, du nombre de Regimens qu'ils avoient, tant de leur nation, qu'Italiens & Allemans ; de celuy de leur cavalerie : de la distribution qu'ils en avoient faite : du nom de leurs Maistres de Camp : de leurs Officiers generaux : de la maniere de leurs gardes : des Officiers particuliers qui commandoient à chaque endroit :

&

& generalement de toûtes les choses qu'il m'estoit important de savoir. Ensuite ils me dirent, que nous ne pouvions pas faire estat de plus de trois mil cinq cens hommes de pied de faction, & d'environ deux cens, ou deux cens cinquante chevaux; le reste ayant esté defait au combat qu'ils avoient perdu contre le Corps de la Noblesse, le jour mesme de mon arrivée, & qu'en une necessité pressante, je pouvois compter sur tout autant de gens que je voudrois, tout le Peuple estant armé, & propre á combattre dans un cas imprevû, pourveu que l'occasion ne durast pas. Ils me donnerent le nom des Maistres de Camp, Sergens Majors, & Capitaines, qui estoient occupez à la garde des quartiers, ou à celle de quelque poste avancé; & comme ils devoient prendre de nouvelles commissions de moy, il n'y en eut point de paresseux à m'apporter son memoire. Je voulus aussy savoir les personnes les plus propres, les plus intelligentes, & les plus accreditées, pour les employer dans les levées que j'avois à faire. Et pour ne pas perdre la matinée, que j'avois destinée à faire la reveuë de tous les gens de guerre, & de toutes les ruës que nous avions retranchées contre les ennemis, pour remedier aux defauts que j'y reconnoistrois, & nous mettre en plus grande seureté: j'allay entendre la Messe, & si-tost qu'elle fut achevée, me preparant à monter à cheval, j'appris que le Conseil estoit assemblé chez Gen-

nare. Ce qui estant contraire à la resolution qui avoit esté prise, que je presiderois tousjours à ceux qui se tiendroient, tant que je serois dans la ville, j'y courus aussy-tost pour m'esclaircir de la raison de ce changement, & sceus que c'estoit le Sieur de Cerisantes, qui en avoit fait instance, pour rendre compte (disoit-il) de quelque commission, dont Monsieur le Marquis de Fontenay l'avoit chargé, & presenter des lettres de creance. Aprés les offres qu'il fit au Conseil de la protection & des secours du Roy, il se mit à blasmer ma paresse, de n'avoir pas encore rien tenté pour ouvrir un passage à faire venir des vivres, & dit, que s'il avoit esté à ma place, il en auroit desja fait entrer en abondance. Il parla des emplois qu'il avoit eus; & comme il ne manquoit pas d'esprit, ny d'eloquence, il s'en falut peu qu'il ne persuadast ceux qui l'escoutoient, qu'il estoit aussy grand Capitaine que les Marquis de Spinola & Princes d'Orange, & conclut en soustenant effrontement qu'il estoit Ambassadeur de France, & que comme tel il en avoit le secret & la confiance, & estoit chargé seul de tous ses ordres; pretendant par cet artifice avoir la Charge de Maistre de Camp general, (& me necessiter à ne luy pas refuser, ayant Gennare, le Conseil, & tout le Peuple pour luy) qu'il croyoit bien ne pouvoir obtenir de moy, qui le connoissois de trop peu de naissance, de merite & d'experien-

ce

ce, pour luy donner un poste que je pretendois reserver pour leurrer & attirer à moy quelqu'un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui eust porté les armes, & dont le rang & la capacité pust m'estre utile, & m'accrediter davantage. C'estoit le fils d'un Ministre de Saumur, fort savant, & principalement dans les belles lettres. Le Marquis de Fors, dont il avoit esté Precepteur, le fit Lieutenant de la Maistre de Camp de Navarre, quand il en eust achepté le Regiment: il se defit de cette charge aprés sa mort. C'estoit un homme de cœur, mais d'une vanité chimerique. Un embarras qu'il avoit eû assez mal-à-propos au commencement de la Regence, avec feu Monsieur de Candale, l'obligea à quitter le Royaume. Il se retira en Suede, où la Reyne Christine, faisant cas des gens d'esprit, eut quelque bonté pour luy, à cause des beaux vers Latins qu'il faisoit, en quoy peu de gens de ce siecle l'esgaloient. Et ayant obtenu d'elle la commission d'un Regiment, qu'il ne mit jamais sur pied, il revint en France avec le titre de Colonnel, & de son Agent: mais ayant appris le peu de cas qu'on en faisoit, & qu'elle en estoit en quelque façon descriée, elle le congedia. Il prit aussy-tost le chemin de Rome, & voulant persuader, que sa disgrace ne venoit que du dessein qu'on avoit reconnu en luy de changer de Religion, il demanda une pension au Pape, ayant abjuré l'heresie, & luy

presentant tous les jours, auſſy-bien qu'aux principaux, & plus habiles du College des Cardinaux, de belles compoſitions Latines, il ſe mit en eſtat de pouvoir pretendre quelque grace. Il voyoit aſſez ſouvent Monſieur de Fontenay, & me faiſoit ſa cour regulierement, afin que nous luy rendiſſions de bons offices. Il eſtoit dans cette occupation quand je fus obligé de paſſer à Naples; & comme je demanday quelqu'un à Monſieur l'Ambaſſadeur, pour tenir les chiffres auprés de moy, n'ayant point pour lors de Secretaire François, il me chargea de cét homme, faute d'en avoir d'autres à la main qui fuſſent propres pour cét employ. La facilité qu'il avoit veuë aux Miniſtres du Roy, de traiter Loüigi del Ferro d'Ambaſſadeur, luy perſuada, que le meritant davantage, l'on ne luy pourroit pas refuſer cette qualité, principalement ſi l'on connoiſſoit qu'il ſe fuſt acquis du credit, afin de maintenir quelque intrigue cachée, & travailler à me deſtruire, ce qu'il avoit peut-eſtre reconnu que l'on deſiroit. Je ſavois meſme, que par les chemins il s'eſtoit eſchappé de dire au Sieur d'Orillac, l'un de mes Gentils-hommes, qui craignant avec raiſon, que je n'euſſe eſté fait priſonnier, ne ſachant point de mes nouvelles, que quand ce malheur ſeroit arrivé, le ſervice du Roy en ſouffriroit peu, puiſqu'il eſtoit capable de ſouſtenir tout ſeul le faix des affaires de Naples, quelques embarraſſées

qu'el

qu'elles fussent, jusques à l'arrivée de l'armée navale.

Ce discours tenu à un de mes domestiques, fait assez voir le jugement du personnage. Il fut fort surpris quand il me vid arriver dans l'Assemblée : où tesmoignant trouver fort mauvais que l'on deliberast de quelque affaire à mon insceu, l'on me fit de grandes excuses, sur ce qu'on n'avoit pû se defendre de recevoir des lettres du Roy, & d'escouter ce que son Ambassadeur avoit à dire au Conseil. Je gourmanday fort Cerisantes, d'avoir osé prendre ce titre, & le menaçay de le chastier severement, s'il faisoit de sa vie une effronterie pareille, qui alloit contre l'honneur de la Couronne, tournant en ridicule, à la veuë de toute l'Europe, un caractere, qui faisoit representer aux particuliers la personne des Roys.

Il se retira avec beaucoup de confusion : mais ayant infatué toute l'Assemblée par ses beaux discours, je fus prié d'une commune voix de le choisir pour Maistre de Camp general. Je le refusay, quelque instance que l'on m'en pust faire, comme trop prejudiciable à ma reputation, dans tous les lieux où il estoit connu, qu'il m'estoit aussy important qu'au Peuple, de me menager, sans faire de pareilles démarches, qui donneroient trop d'avantage à nos ennemis, & trop de sujets de faire des railleries de nous.

Je montay incontinant à cheval, & fus

faire la reveuë, que ce cas fortuit m'avoit fait differer, dont je ne revins pas fort satisfait, ne trouvant, comme j'ay desja dit, que trois mil cinq cens hommes de pied, ou environ, sous les armes, & quelque deux cens cinquante chevaux, dont la pluspart des Officiers n'avoient jamais vû de guerre, que celle qui estoit allumée dans leur ville, depuis les premieres revolutions; où la confusion, & le desordre estoient si grands, qu'il y avoit plus de lieu d'oublier que d'apprendre le metier. Je visitay aussy tous les postes que l'on y avoit fortifiez & retranchez; & quoy que naturellement j'aye assez de memoire pour rapporter ce que j'ay vû, il me seroit tout-à-fait impossible d'en faire le recit, puisque je trouvay le tout si surprenant, si irregulier & si nouveau, que j'avouë avec verité, que je n'y pus rien comprendre. Il y avoit des coupures à la teste de toutes les ruës, qui aboutissoient aux lieux où les ennemis s'estoient logez; les retranchemens estoient en quelques endroits de fascines & de barriques, assez bien terracez, flanquez seulement par les maisons, dont quelquefois les Espagnols tenoient les caves & les greniers, & le Peuple les autres estages. En d'autres endroits la chose estoit differente; il y avoit des gens postez derriere les cheminées, & où les ruës estoient estroites, elles estoient traversées de quelques planches, qui donnoient communication d'une maison á l'autre, par-dessus les toits:

toits : de-sorte que les gouſtieres ſervoient le plus ſouvent de champ de bataille. Il y avoit ſeulement la Doüanne, la Porte d'Albe, & deux ou trois autres poſtes en aſſez bon eſtat, le hazard ayant voulu qu'il s'y rencontraſt quelque Officier, qui avoit porté les armes en Flandres, à Milan, ou en Catalogne.

Mais quand je penſe à ce que je vis ce matin là, j'admire encore comment la ville a pû ſe defendre contre les Eſpangols, & ſuis perſuadé, que s'ils ne l'avoient pas reduite, avant mon arrivée, c'eſtoit ou par incapacité de la pluſpart de leurs Chefs, qui obtiennent leurs Charges auprés des Vice-Roys, ſans avoir rien vû, & que l'on avance en fort peu de temps, reformant quantité de perſonnes, pour avoir le pretexte de leur donner des ſoldes, juſques au point que du temps du Duc de Medina de las Torres, une ſeule compagnie d'infanterie a eu ſucceſſivement en un ſeul jour ſept Capitaines, ou par l'irreſolution de leurs conſeils, ou par l'apprehonſion qu'ils avoient d'eſtre accablez par la grande multitude du Peuple, ou bien que manquant de vivres, ils ne vouluſſent rien entreprendre, juſques à tant que le Printemps donnaſt la facilité & la ſeureté de la navigation, pour en avoir en abondance, de peur d'eſtre chargez de la nourriture de trop de gens, & conſommer par-là le peu qui leur en reſtoit pour la conſervation de leurs chaſteaux. Enfin ayant trouvé le Peuple en defenſe, il

m'importe fort peu par quelle de ces raisons, j'adjoustay à toutes ces bijarres fortifications, tout ce que je pûs m'imaginer, & les mis en estat de n'estre pas surprises, à moins que ce ne fust par une trahison.

Je commençay ma levée par une compagnie de trois cens Chasseurs, qui estant les meilleurs tireurs du monde, je postay sur tous les toits, à toutes les lucarnes, & derriere les cheminées, & principalement dans le clocher du Convent des Filles de Saint Sebastien, qui voyant par revers la porte du Saint Esprit, le plus important de tous les quartiers des ennemis, & gardé par les Espagnols, assommoient tous les Officiers qui alloient & venoient pour porter quelques ordres, & j'en allois tous les jours à mes heures inutiles en prendre le divertissement, où je demeurois jusques à ce que le canon du chasteau Saint Elme m'en chassast. Et une fois mesme Dom Jüan d'Austriche & le Comte d'Ognate s'y faisant porter en chaise, leurs porteurs furent tuez, & eux contraints de doubler le pas, pour se sauver à pied. Ces gens adroits leur firent un dommage incroyable, ayant en cinq mois de temps, fait tomber plus de trois mil de leurs Officiers.

Je deslivray des commissions pour cinq Regimens, que je donnay au Sieur Perez, qui avoit porté les armes à Milan & en Catalogne, & qui avoit esté à la defense de la Doüanne, qu'il avoit conservée jusques-là, avec

avec beaucoup de reputation, & que j'ay encore maintenant auprés de moy ; au Sieur Castaldo, au Sieur Antonio de Calco, qui avoit esté Lieutenant de Maistre de Camp general dans le service d'Espagne ; au Sieur Jüan Dominico, vieux soldat ; & à Pepe Palombe, pour commander mon Regiment. J'en fis aussy un de Dragons, dont il n'y eut que deux Compagnies de mises sur pied, que je donnay à commander à Marco Pisano. Je levay cent Gardes, & trois Compagnies de cavalerie ; le tout à mes dépens : & chargeai Onofrio Pisacany, Carlo Longobardo, & Cicio Batimiello, personnes de confiance, d'àller dans toutes les maisons faire la visite des armes qui s'y rencontreroient, pour m'en venir rendre compte dans le Marché sur les trois heures, où je les devois attendre. Et m'ayant esté rapporté, qu'il y avoit une esmeûte vers la Vicairie, je m'y rendis aussytost, & trouvay Loüigi del Ferro, qui suivy de quelques enfans, & de canaille qu'il avoit attroupée, avoit fait porter des eschelles, & avec des ciseaux de tailleurs de pierre, rompoit les armes de l'Empereur Charle-Quint, qui estoient sur la porte ; sa memoire estant en extreme veneration parmy le Peuple, il se souleva : pour l'appaiser, je le fis prendre & conduire dans un cul de basse fosse, les fers aux pieds & aux mains, ce qui arresta la sedition. Je commanday à mesme temps qu'elles fussent refaites, & defen-

dis à peine de la vie, de faire de semblables insolences, comme aussy de traisner le portrait du Roy d'Espagne par les ruës, & le percer de coups de couteaux; pourquoy je cassay le Regiment des Lazares, n'en reservant que la compagnie de Pione, qui les commandoit, qui se rendoit plus obeïssant à mes ordres que tous les autres, & qui estoit celuy qui avoit accompagné Mazanielle dans la premiere revolte, & mesme outragé & pris par la moustache le Duc d'Arcos; & fis donner le foüet par les carrefours à deux de ces fripons, que je rencontray deschirant à coups de croc, le portrait du Roy Catholique, croyant que, quelque guerre que l'on ait, l'on ne doit jamais perdre le respect aux personnes sacrées.

Je say que l'on m'a voulu rendre de mauvais offices à la Cour de cette conduite, qui ne peut estre desapprouvée par tous les gens d'honneur; pour avoir fait remettre les armes d'Espagne, & laisser par-là des marques de l'autorité des Espagnols, qui, quelque haine qu'ils ayent pour nostre nation, n'ont point fait abattre ce qui conserve aux principaux endroits de la ville la memoire de la domination Françoise.

Je revins disner chez Gennare, & m'en allai dans le Marché aussi-tost aprés, pour y recevoir des nouvelles de ce qui j'avois ordonné: où il m'arriva une aventure assez remarquable, & qui servit à me faire craindre

&

c m'autoriser davantage. Les personnes à
ui j'en avois donné la commission, m'apporerent un estat des armes qu'ils avoient troueés. Un Boucher, nommé Miquel de Sanis, homme seditieux & insolent, accomagné de vingt-cinq ou trente personnes de nesme trempe, qu'il avoit ordinairement à i suite, me vint faire effrontement des laintes de ce qu'on luy avoit perdu le reseƈt, d'avoir fait la visite chez luy, comme hez les autres habitans. Je respondis que 'estoit par mes ordres, & que je ne savois ar quelle raison il pretendoit s'en exempter, t quel respeƈt luy pouvoit estre dû. Il me epliqua qu'il estoit Maistre de Camp general. e voulus savoir depuis quand il exerçoit cet: charge, qui l'en avoit pourvû, & s'il voit jamais porté les armes. Il m'avoüa que on, & qu'il n'avoit nulle experience, mais u'il avoit pris de luy-mesme cette charge; u'il ne recevoit de commission de personne, t que c'estoit la moindre recompense, que les ervices importans qu'il avoit rendus au Peuple pouvoient meriter, pour avoir chassé la Noblesse de la ville, dont il s'estoit declaré : persecuteur & l'ennemi. Je luy defendis 'en prendre desormais la qualité, que je reervois pour des personnes plus considerables, : devant contenter de commander en son uartier. Sur quoi m'ayant parlé avec trop eu de respeƈt & trop d'arrogance, je le nenaçai, que s'il ne changeoit de conduite je
le

le ferois à l'heure mesme attacher à la potence, qui estoit plantée dans le Marché. S'estant retiré dans sa troupe, où il se croyoit en seureté, il se mit à murmurer contre moy; disant qu'il n'y avoit que deux jours que j'estois dans Naples, & que j'y voulois déja faire le Maistre, & se vantant d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe, frere du Duc de Matalonne, & fait traîner son corps par les ruës, qu'il me feroit le mesme traittement si je le fâchois. J'estois monté sur un cheval d'Espagne noir, fort vigoureux, que je poussai droit à luy, & luy fis passer sur le corps au milieu de ses gens; jugeant qu'une personne qui le marchandoit si peu, ne manqueroit pas de le faire pendre, saisi de frayeur, en se relevant, il se mit à deux genoux, & me demanda la vie, me protestant à l'ávenir d'avoir pour moy toute sorte de sousmission & de deference. Je luy fis grace, en l'assurant que s'il avoit jamais de temerité pareille, je le ferois chastier si severement, qu'il serviroit d'exemple. Tous ceux qui furent presens à cette action demeurerent surpris de mon procedé, & de ce que je n'avois pas apprehendé de me commettre au peril qui m'en pouvoit arriver. Sur quoi je dis en soûriant, que naturellement je ne craignois point la canaille, & que quand Dieu formoit une personne de ma condition, il luy imprimoit je ne sai quoy entre les deux yeux, qu'elle n'osoit regarder sans trembler.

Ensuite il vint un Apotiquaire me deman-

mander justice, de ce que les soldats qu'il avoit commandez jusques-là, lassez de luy obeïr, avoyent de leur autorité particuliere, fait choix d'un autre Capitaine. Je leur en fis une grande reprimande, & leur commandai de luy obeïr, comme ils avoyent fait par le passé; & sur quelques plaintes qu'ils me firent de sa mauvaise conduite, il me dít imprudemment qu'ils en avoyent menti. La colere me prit, & voyant que si je souffrois de pareilles choses, je serois tous les jours exposé à me voir perdre le respect; je luy déchargeai sur la teste un coup de canne, dont je l'estendis à mes pieds, qu'il me vint baiser, reconnoissant sa faute; & apprehendant quelque chose de pis, il se crut bien-heureux d'en estre quitte à si bon marché, & fort redevable à ma moderation. Il m'a tousjours bien & fidelement servi depuis, & ses soldats luy ont obeï sans avoir jamais eû de demeslé avec luy, ce qui me parut assez extraordinaire.

Et comme l'affaire la plus pressante que j'avois alors, estoit de pourvoir à la subsistance de ceux qui gardoyent tous nos postes, qui ne vouloyent plus, sans payement, en avoir la fatigue; aprés avoir révé à cent moyens, je m'arrestai à un, que je crus & le plus prompt & le plus assuré; qui fut d'ordonner au Maistre de la monnoye & à tous les Officiers, de me faire apporter chez Gennare un fourneau, pour esprouver s'ils la faisoyent au titre qu'ils estoyent obligez par leur Bail, que je me fis

repre-

representer. Toutes choses estant prestes pour cét effet, sur l'ávis qu'ils m'attendoyent, je m'y en allai, & ayant reconnu l'abus que ces sortes de gens ne manquent jamais de commettre, je les menaçai de les faire prendre, comme faux monnoyeurs. Ce qu'apprehendant avec raison, aprés m'estre long-temps tenu inflexible aux prieres de tous ceux qui me parloyent pour eux, je leur fis valoir pour grande grace de leur pardonner, & ne les point chastier que par la suspension de leurs gages, & de leurs droits, au profit du public, pour autant de temps qu'il me plairoit. Par la supputation qui se fit de la fabrique, l'on trouva, qu'attendu la quantité de vaisselle d'argent, qui avoit esté pillée depuis le temps du souslevement de Mazanielle, que les proprietaires faisoyent convertir en monnoye, l'on pouvoit faire estat tous les jours, l'un portant l'autre, de la somme de cinq cens escus. J'affectai ce fonds pour le payement des troupes que j'avois dans la ville, lequel se trouva non seulement suffisant, mais servit mesme à celles que depuis ce jour, jusqu'à celuy de ma prison, j'ai tousjours tenuës en campagne, avec le succés qu'on apprendra ensuite.

Ne voulant pas demeurer plus long-temps inutile, sans faire quelque action de bruit, & qui me donnast de la reputation, je fis extraordinairement prendre les armes, jusques à deux mil hommes de pied, commandez des meil-

meilleurs gens de tous les quartiers, afin de me servir de l'ávis, que j'avois reçû de la negligence que les ennemis apportoyent à la garde de deux postes considerables, nommez les Mortelles & Saint Carle. Ils s'y croyoient fort assurez, pour estre couverts du Chasteau Saint Elme, estant entre cette forteresse & celle du Chasteau-neuf; & le passage pour cette attaque, nous ayant esté jusques-là interdit. Lantignane & le Vomero, qui sont comme deux faux-bourgs de la ville, ayant jusques á ce jour tenu pour eux: mais m'ayant envoyé assurer qu'ils se declareroyent pour moy, & prendroyent les armes au moindre de mes ordres, je les envoyai par escrit au Sergent Major de la Cave, qui commandoit un Corps de six cens hommes tirez de cette ville-là, dont les habitans sont de tout temps en reputation d'estre les meilleurs & les plus hardis soldats de tout le Royaume. Je ne voulus point aller de ce costé,là, pour ne donner aucun soupçon de mon dessein, & empescher que les ennemis n'en pussent estre ávertis par leurs espions. Je me tins donc la nuit, aprés souper, dans la Marché, à la teste de mes deux mil hommes, prest à marcher quand il en seroit temps. Je fis faire deux attaques aux ennemis, l'une du costé de la Doüanne, & l'autre du Convent des Religieuses de Sainte Claire, pour les occuper, & divertir leurs forces, se persuadant que je me tenois en estat de renforcer de gens, l'une des deux, où je ver-
rois

rois plus de facilité, & d'apparence de reüssir. Les Cavayoles cependant s'estoyent rendus proche Saint Carle, pour donner aussy tost que je ferois le signal, qui devoit estre de trois fuzées. Cinq cens Mousquetaires du Vomero, & de Lantignane les devoyent soustenir, & je devois en mesme temps m'y rendre, à la teste de mes deux mil hommes, afin de chasser les Espagnols de tout ce qu'ils tenoyent dans la ville, à la reserve des Chasteaux. Ces deux postes forcez me les faisant prendre par derriere dans tous leurs quartiers, dont je pouvois facilement venir à bout, veu l'incapacité de la plusspart de leurs Chefs, l'estonnement & la confusion qui se rencontroit parmi eux d'une telle surprise. Cent hommes devoient attaquer les premiers, & soustenus de pareil nombre, devoient avancer plus avant, aussy-tost le retranchement qu'ils auroient emporté, auroit esté garni, & en estat de les assurer de ne pouvoir estre coupez. La mesme chose se devoit pratiquer ensuite de poste en poste: & par ce moyen, sans hazarder gueres de monde, j'aurois reüssy dans cette belle entreprise. Le signal se devoit faire sur les quatre heures du matin, & comme j'en attendois le temps avec impatience, celle de mes gens fut si grande, qu'ils commencerent l'attaque deux heures devant, sans donner temps à ceux qui les devoient soustenir d'estre arrivez, ny à moy, celuy de pouvoir leur porter du secours. Le

grand

grand feu que j'entendis m'avertit aussy-tost de leur precipitation. Je ne perdis point de temps de me mettre en marche, & à peine avois-je fait un quart d'heure de chemin, quand j'appris par un Officier qu'on m'avoit depesché à toute bride, que Saint Carle avoit esté forcé, avec la perte ou la prison de trente-cinq Officiers reformez qui le gardoient. L'esperance que ce bon succés me donnoit, me causa bien de la joye, qui fut bien moderée un quart-d'heure aprés, quand je sûs que mes gens, transportez de trop de chaleur, pour la facilité qu'ils avoient rencontrée, avoient esté plus avant sans regarder s'ils estoient soustenus, pris les Morteles, & quelques autres postes fortifiez, & poussé jusques à la Gardiole, & à la Chapelle de Sainte Anne, qui sont proche du Palais du Vice-Roy, qui en fut tellement espouvanté, qu'il l'abandonna, & se retira en diligence dans le Chasteau-neuf. De-sorte que si mes ordres eussent esté suivis, & que j'eusse pû arriver à temps, les Espagnols se pouvoient dire chassez de Naples, n'ayant par hazard en ce temps-là que pour vingt-quatre heures de vivres dans les Chasteaux, dont je leur coupois la communication. Mes gens se laissant éblouïr à leur bonne fortune, s'abandonnerent au pillage, & entrerent dans les maisons. Ce que le Regiment de Naples ayant reconnu, & estant revenu de son desordre, s'en vint sans resistance reprendre les postes que nous avions gagnez,

gagnez, & qui se trouverent abandonnez; & de trois cens hommes qui furent coupez, ils en tuerent quelques-uns, en firent executer sept ou huit, & le reste leur fut une fort grande recruë pour l'armement de leurs galeres.

Cét accident me toucha sensiblement, & me fit regretter de n'avoir pas un Corps de troupes reglées, qui ne n'auroient pas exposé à ce deplaisir, ayant plus d'obeïssance, & connoissant qu'on ne doit jamais s'avancer, sans estre assuré de sa retraitte. Estant piqué au vif de cette disgrace, je me resolus de ne me point retirer, que je n'eusse entrepris quelque autre chose; & pour cét effet ayant mis les troupes, que j'avois avec moy, en bataille dans la place qui est devant le Palais du Cardinal Filomarini, j'en fis deux detachemens; l'un pour attaquer un retranchement, qui avoit esté porté par les ennemis jusques à la teste de la ruë qui aboutit à l'Eglise de Sainte Marie la Nove, où ils avoient logé un de leurs plus considérables Corps d'infanterie; l'autre, pour tascher de s'élargir vers le fonds du Cedrangulo, où ils avoient gagné tant de terrein, qu'ils nous pouvoient aisement prendre par derriere, en deux ou trois lieux des plus importans, où nous nous estions postez. Ces deux attaques me reüssirent, & les rafraichissant continuellement, je fus assez heureux pour regagner sur eux, en un quart-d'heure, dans ce dernier endroit tout ce qu'ils

qu'ils avoient pris sur le Peuple en six semaines. Le combat fut plus opiniastré vers Sainte Marie la Nove ; mes gens y furent repoussez par deux fois, & voyant qu'ils relaschoyent de la vigueur qu'ils avoient fait paroistre d'abord, je fus contraint de leur montrer l'exemple, & suivy de quelques uns de mes domestiques, & de personnes particulieres, je chargeay si rudement les ennemis, l'espée à la main, que je les poussay jusques dans le Convent, & perçant de maisons en maisons, je regagnay toute une ruë, & portay un retranchement jusques à dix pas, quoy qu'ils eussent cinq cens hommes dedans. Je donnay l'ordre à Cerisantes de s'y loger seurement, à quoy il se porta aussy bravement qu'il avoit fait à l'attaque, & le mit si bien en defense, que je l'ay tousjours conservé depuis. Je m'en allay de mesme temps faire ouvrir des canonieres à droit & à gauche des logis voisins, pour les flanquer, & y loger des mousquetaires ; & à peine avois-je fait ouvrir une muraille, que voulant par curiosité voir la contenance des ennemis, j'y reçus une mousquetade au dessous de l'œil gauche, qui ne fit que m'effleurer la peau, & brûler un peu de mes cheveux. Ce coup fut si favorable, qu'il ne servit qu'à m'accrediter parmy le Peuple, & à luy donner plus de tendresse pour moy, puisqu'il n'y eut personne dans la ville, ny homme ny femme, qui n'en voulût venir voir la marque, que j'en portay huit

ou

ou neuf jours, me donnant mil benedictions, & me conjurant de me menager davantage, puisqu'ils perdroient tout en me perdant, & n'esperoient aprés Dieu que de moy seul, leur repos & leur liberté.

Cette petite action, que je n'avois pas mal conduite, fit oublier le mauvais succés que nous avions eû le matin, & voyant que mes levées commençoient à s'ávancer, je me resolus à quelques jours de là de me mettre en campagne, pour faire entrer des vivres dans la ville, que la necessité commençoit à faire murmurer. Tous les bourgs & terres auprés de la ville, sur le bruit que j'y commandois, ayant pris les armes pour moy, ce qui fut suivi de la declaration du plat pays de tout le Royaume, hors des places où il y avoit garnison, qui prenant cœur sur la reputation de ma personne, & l'autorité de mon nom, dés qu'ils sûrent mon arrivée, & qu'ils eurent vû les Manifestes que j'avois eû le soin de faire tenir par tout. J'envoyay Jacomo Rousse pour assembler mil mousquetaires, & se rendre auprés de moy dés que je le manderois, en qualité de Maistre de Camp des soldats que l'on tireroit des villages voisins; & employant huit ou dix jours pour tout ce qui m'estoit necessaire, pour me mettre en campagne.

Je fis cependant publier une defense à peine de la vie, de ne plus saccager aucune maison bourgeoise, sous pretexte de visiter s'il n'y

n'y avoit point d'armes cachées, ou de meubles & d'argnet. Une autre pareillement, que tous ceux qui auroient quelque ávis à me donner, de trahiſons ou d'entrepriſes ſecrettes, euſſent à s'adreſſer à moy, ſur l'aſſurance d'eſtre bien recompenſez de leurs accuſations, en cas qu'ils les puſſent juſtifier; mais au contraire d'eſtre punis irremiſſiblement du meſme ſupplice que meriteroient les crimes, dont ils ſe feroient les denonciateurs, en cas qu'ils ne les puſſent prouver. Cét ordre eſtoit abſolument neceſſaire, puiſqu'auparavant que j'euſſe pris l'autorité, un fripon eſtoit capable de faire mourir le plus honneſte homme, Gennare, ſans rien eſclaircir davantage, faiſant couper la teſte, & traiſner par les ruës ceux qu'on luy rapportoit avoir quelque intelligençe avec les ennemis, quelque meſchant deſſein contre le Peuple, ou ſa perſonne particuliere: ce qui maintenoit toutes choſes dans une eſtrange confuſion, dans un païs, où les haines ſont violentes; celuy qui avoit un ennemy, devant apprehender la mort à toute heure, ſans avoir le temps de s'en garantir, ny pouvoir eſtre eſcouté dans ſes juſtifications.

Et m'appliquant aux moyens d'avoir de la poudre, ſans quoy l'on ne pouvoit maintenir la guerre, (en attendant que je puſſe faire venir les ſalpeſtres de dehors) je fus à la poudriere hors du faux bourg de Saint Antoine, & commanday aux Entrepreneurs de faire pren-

prendre de la terre des estables & escuries, & autres endroits, dont l'on pourroit tirer du salpestre, pour faire de la poudre en la plus grande quantité qu'il se pourroit, & de n'espargner pour cela ny le travail ny les hommes. Quelque effort que l'on pust faire, jamais je n'en ay pû avoir que quarante-quatre ou quarante-cinq livres par jour, que je faisois apporter chez moy pour la conserver soigneusement, ne se deslivrant que sur des billets signez de ma main, ayant reconnu qu'Aniello de Falco General de l'artillerie, & les Officiers en faisoient une trop grande dissipation.

Je me trouvois si fatigué de la meschante chere, que me faisoit Gennare, & du giste mal propre qu'il me donnoit tous les jours, que je me resolus, en attendant que j'eusse fait preparer un Palais, d'aller loger aux Carmes, dans l'appartement reservé pour leur General, & de me faire servir par mes Officiers, croyant qu'il n'estoit pas ny de la bien-seance, ny de ma reputation, de vivre plus long-temps sans maison, ny sans equipage; & la patience que j'avois euë huit jours durant estant à bout, je dis ma resolution à Gennare, qui fit tous ses efforts pour m'en destourner, mais ce fut inutilement; & le lendemain vingt-deuxiesme de Novembre, je le conviay à venir disner avec moy dans mon nouveau menage, & luy ayant donné le bon soir, je m'en allay coucher chez moy, &

& dormir à mon aise dans un bon lit que l'on m'avoit preparé. Ce que je n'avois encore pû faire depuis le temps de mon arrivée dans Naples.

Dés que je fus party de chez luy, il fut áverty qu'il y avoit dans les Jesuites un coffre caché sous un degré, remply d'argent & de pierreries : son avarice l'y fit courir aussytost, & ayant fait rompre quelque maçonnerie, qu'il reconnut estre faite de nouveau, il y trouva le coffre dont on luy avoit parlé, & l'ayant fait rompre avec precipitation, il ne le vid remply, contre son attente, que de calices & autres ornemens d'Eglise. Il crut que le portier luy pourroit donner lumiere de quelque autre cache, qui enfermeroit plus de richesses. Il l'emmena chez luy, & se divertit toute la nuit à le tourmenter, & luy donner la question de sa propre main. Il m'en vint rendre compte le lendemain au matin, dont je luy fis une grande reprimande, & l'obligeay à le renvoyer avec tout ce butin qu'il avoit fait de hardes servant à l'Eglise, & l'intimiday si fort du chastiment, qu'il devoit en attendre de Dieu, qu'estant naturellement timide, il me promit de ne retomber jamais dans une pareille faute.

De là nous fusmes ensemble à la Messe, où ayant fait mettre sur mon drap de pied, un carreau pour luy auprés du mien, je trouvay que l'on en mettoit un autre à ma gauche, & m'estant informé pour qui c'estoit, il

il me fut respondu qu'on l'avoit preparé pour l'Ambassadeur de France ; & Cerisantes se disposant à y venir prendre cette place, je renvoyay le carreau dans la Sacristie, & luy dis, que s'il ne se rendoit sage, aprés les leçons que je luy avois faites, je l'envoyerois aux Petites Maisons, ou je le ferois enfermer, ne voulant pas que par son imprudente temerité, l'honneur de la France, ny mon autorité fussent tournez en de ridicules. A quoy je devois soigneusement prendre garde; toute l'Europe ayant les yeux ouverts sur moy, pour observer s'il ne se trouveroit point dans ma conduite dequoy ternir l'esclat des actions, que j'avois essayé de faire avec tant de péril & de peine.

J'avois cependant resolu de laisser le Baron de Modene dans Naples durant mon absence, pour presidér à tous les Conseils, estant homme d'esprit, & en qui j'avois confiance, afin d'observer toutes les demarches de Gennare, m'ávertir de tout ce qui s'y resoudroit, & voir avec adresse à tourner les esprits, de sorte que toutes les deliberations fussent suivant mes intentions. Il se rendoit agreable à tout le Peuple, & se faisoit considerer & aimer, l'ayant chargé d'y apporter tous ses soins ; il avoit mesme pris ascendant sur l'esprit de Gennare. Il se servit de tous ces ávantages, pour se faire Maistre de Camp general, ne pouvant souffrir que l'on luy preferast Cerisantes, ou par un zéle de me servir, s'y croyant

ant plus utile dans cét employ, & ayant l'envie & l'ambition de faire la guerre, & d'acquerir de la reputation les armes à la main. Ce qui me le rendit inutile à ce que je l'avois destiné, le brouïlla depuis avec moy, & m'apporta beaucoup d'embarras. Tout le Peuple en corps me vint prier avec des instances incroyables, me croyant faire plaisir par ce choix, de luy vouloir donner cette charge si importante. Je les remerciay de l'affection qu'ils me tesmoignoient, en prenant confiance de la sorte en une personne qui avoit suivy ma fortune; & leur dis qu'estant juste de conserver ce poste pour quelqu'un de leur nation, dont l'honneur & l'avantage pourroient attirer dans nostre party un des principaux de la Noblesse, de la naissance & capacité duquel nous puissions nous prevaloir; & que par ce moyen assuré, que je reservois tout exprés, je pretendois oster aux ennemis quelque galant homme, dont la perte leur seroit aussy prejudiciable, que l'acquisition nous en seroit avantageuse.

Je demeuray ferme dans ce sentiment, que je luy voulus faire approuver par des raisons, où il y avoit peu de replique; mais agissant sous main par la preoccupation où il estoit, & leur faisant persuader que je ne serois pas fasché que l'on me fist violence sur ce sujet, je fus fort estonné l'apresdinée, quand il me vint trouver avec la commission de Maistre de Camp general, signée de Gennare & de

tous les Capitaines des quartiers & Chefs du Peuple, qu'il me dít l'avoir forcé d'accepter, aprés avoir fait en vain tous ses efforts pour s'en defendre. Je fus surpris & touché de cette conduite ; & dissimulant le ressentiment que j'en avois, je luy dis que je me rejouïssois de voir l'estime que l'on faisoit de luy, qu'il en seroit plus en estat de me servir : Mais que la consequence seroit fascheuse, & tout à fait contre mon autorité, si le Peuple s'accoustumoit à donner des commissions. Je luy en fis expedier une ; & pour celle du Peuple, je luy commanday de la reporter, & la faire biffer devant luy, comme il fit, fort satisfait par cette adresse d'estre venu à bout de sa pretention.

Le Sieur de Cerisantes supportant, impatiemment qu'un autre fust prouvu d'une charge qu'il avoit pretenduë, aprés quelques heures de chagrin, prit une autre visée : & ayant appris le soulevement d'une partie de la Calabre ; & que ceux du pays m'avoient envoyé demander un Chef pour leur commander, il crut qu'il y pourroit trouver un poste assez considerable pour le dedommager de celuy duquel il avoit perdu l'esperance ; & m'estant venu trouver, il m'aborda avec de fort grandes protestations d'attachement, de zéle, & de fidelité pour mon service. Il me dít que son bonheur, & sa fortune despendoient de moy, & m'ayant conté vne partie de ses aventures, de ses disgraces & de ses voya-

voyages, m'apprit qu'une Dame de qualité en estoit cause, qu'il aimoit il y avoit longtemps, & dont il estoit reciproquement aimé; mais que par faute & de fortune & de naissance, il ne pouvoit esperer la satisfaction ny l'avantage de l'espouser. Qu'elle luy avoit donné du temps, pour voir si par ses actions, & par son merite, il pourroit assez s'eslever en dignité & en biens, pour qu'elle pust, sans faire tort à sa reputation, & à sa Maison, se marier avec luy. Que la Fortune luy avoit esté contraire en cent endroits, où il estoit allé pour la chercher, & qu'il sembloit qu'elle l'eust conduit par la main à ma suite, puisque si j'avois de la bonne volonté pour luy, il ne despendoit que de moy de le faire le plus heureux homme du monde.

J'escoutay ce Roman avec assez de plaisir, & luy demandant ce qu'il pouvoit pretendre de moy, il me respondit le Gouvernement des deux Calabres, avec un titre de Duché, ou de Principauté de quelques-unes des principales terres que possedast dans ces Provinces un Espagnol, ou quelqu'un de la Noblesse, qui nous faisoit la guerre. Je luy repliquay que je ne pouvois l'esloigner de ma personne, qu'il n'en fust arrivé un autre, pour se charger des chiffres qu'il tenoit auprés de moy; ce qui se pourroit faire à l'arrivée de l'armée navale, ou bien aprés avoir reçû la responsе d'une lettre que j'escrirois à Rome pour ce sujet. Ma repartie, quoy que fort raisonna-

ble, ne le satisfit pas, & sortant de ma chambre, en grondant, Loüigi del Ferro arrivant tout à propos, & me demandant ce qu'avoit Cerisantes, je crus me devoir venger d'un fou par un autre, & luy dis ce qui s'estoit passé dans nostre conversation. Il partit aussy-tost de la main, pretendant que s'il s'esloignoit de moy il devoit luy remettre les chiffres de la Cour, nul ne pouvant à son prejudice les garder, puisqu'il estoit Ambassadeur. L'autre, dont le sang estoit desja eschauffé, le traittant de fou & de chimerique, refusa de s'en défaire en sa faveur. Surquoy Loüigi del Ferro luy repartit brusquement qu'il les vouloit avoir, ou bien le voir l'espée à la main. Cerisantes outré de se voir en competence avec luy, s'en vint tout transporté m'en demander justice, se plaignant qu'il luy avoit perdu le respect. Je respondis en riant, qu'outre que ce n'estoit pas une injure de vouloir faire tirer l'espée à un homme, quand le discours n'est point accompagné de paroles outrageuses, ou de mespris; je ne sçavois pas quel respect luy pouvoit estre dû, ny quelle difference il devoit se faire entre eux. Qu'à tout bien considerer, l'avantage estoit tout entier pour Loüigi del Ferro, puisque j'avois eu ordre de le traitter d'Ambassadeur, & luy avois moymesme rendu des lettres de Monsieur de Fontenay, qui luy donnoient ce titre; & que luy ne m'avoit esté donné de sa main, que

pour

pour tenir auprés de moy les chiffres. Il perdit toute patience, & s'escria, en jurant qu'il estoit Ambassadeur, & que si je ne luy faisois raison de cét outrage qu'il avoit reçû, qu'il se la sauroit bien faire luy mesme. Ce discours peu respectueux m'obligea de luy ordonner de se retirer dans sa chambre, & commander au Capitaine de mes gardes d'en laisser un à la porte, avec defense de le laisser communiquer avec personne, que je n'eusse eû des nouvelles des Ministres du Roy, que j'avois laissez à Rome, pour savoir en quelle qualité il avoit esté envoyé avec moy, afin que si c'estoit comme Ambassadeur, l'on luy rendist tous les honneurs qui luy seroient dûs. Mais aussy que s'il ne l'estoit pas, je me ferois tort de souffrir qu'il passast pour tel, & qu'il y alloit trop de l'honneur de la Couronne de voir deux fous de suite, en un mesme lieu, impunement s'en attribuer le caractere. Aprés estre revenu de son emportement, il m'envoya demander pardon, & conjurer de ne pas escrire à Rome ce qui s'estoit passé, qui ruyneroit entierement sa fortune. Il me fit pitié, & je ne le voulus pas perdre. Mais je l'en tins huit jours dans l'inquietude, pour voir si ce chastiment ne luy donneroit point plus de jugement & plus de conduite.

Ce soir-là mesme, il arriva un accident que je n'appris que le lendemain matin à mon reveil. Mais ce qui paroist de plus sur-

prenant, c'eſt que je reçus deux lettres de deux differens endroits, l'un le ſoir, & l'autre le matin ; par leſquels l'on me donnoit ávis de prendre garde à moy, que l'on me devoit empoiſonner, & que c'eſtoit Pepe Palombe, qui avoit promis aux Eſpagnols de ſe charger de cette execution. En effet un jeune homme entrant dans ma cuiſine avant mon ſouper, fit tout ce qu'il put pour s'approcher de ma viande ; cette affectation donnant lieu de le ſoupçonner, l'on l'en fit ſortir. Il ſe mêla parmy la foule de ceux qui me venoient voir ſouper, & s'approchant du buffet, tenant quelque choſe dans ſa main, il offrit à un Officier Napolitain, que j'avois pris depuis mon arrivée, une ſomme d'argent conſiderable, s'il vouloit mettre dans mon verre quand je demanderois à boire, ce qu'il avoit dans un petit papier. Un de mes gardes, par hazard, en ayant oüy quelque choſe, ſuivit cét homme, l'arréta au ſortir de mon appartement, & le conduiſit dans la chambre du Capitaine de mes gardes, auquel il en donna ávis, & qui ayant appris la meſme choſe de l'Officier, il ne m'en voulut rien dire, ávant que d'en avoir entierement eſclairci la verité.

Je m'allay coucher un peu de temps aprés ſouper, & durant que j'eſtois au lit, il luy fit donner la queſtion, & luy confrontant l'Officier, il demeura d'accord de toutes choſes, & ſe trouvant ſaiſi du poiſon, l'on en fit l'eſ-

preuve

preuve ſur un chien, qui mourut un quart-d'heure aprés. Comme l'on le preſſa, pour ſavoir qui le luy avoit donnée, il dít que c'eſtoit l'Aide Major de Pepe Palombe, & celuy qui avoit & ſon ſecret & ſa confiance. L'on m'ávertit le matin de tout ce qui s'eſtoit paſſé la nuit : je defendis d'aller ſi vîte une autre fois, & preſſer une affaire de cette nature, ſans me l'avoir auparavant communiquée, & avoir reçû mes ordres. Je ne voulus point faire arreſter l'homme que ce malheureux avoit accuſé, & connoiſſant le credit qu'avoit Pepe Palombe dans ſon quartier, je crus qu'il valoit mieux eſſayer de le gagner, que de tenter de le perdre, & je reſolus d'en uſer ſi obligeamment, que s'il avoit de l'honneur, il en conſervaſt une eternelle reconnoiſſance, & me fuſt à jamais fidele. Il s'en vint à mon lever, & l'ayant tiré à part, je luy montray les deux lettres d'ávis que j'avois recuës, du meſchant deſſein qu'on m'eſcrivoit qu'il avoit contre moy ; & luy faiſant raconter par le Capitaine de mes gardes tout ce qui s'eſtoit paſſé, il me dít qu'il ſeroit caution de ſon amy que l'on accuſoit. Je luy teſmoignai eſtre perſuadé de ſon innocence, & pour eſtouffer l'affaire, & l'obliger plus ſenſiblement, je commandai qu'on fiſt ſortir le priſonnier, & que l'on le laiſſaſt aller où il voudroit. La nouvelle (quelque ſoin que l'on priſt de l'empeſcher) courut auſſy-toſt par la ville, que j'avois eſté empoiſonné, & tout le

Peuple s'estant soûlevé, s'en vint en foule à la porte du Convent des Carmes pour demander à me voir. Je me fis aussy-tost amener un cheval, & montant dessus, je me resolus d'aller faire le tour de tous les quartiers, pour donner à tout le monde la satisfaction qu'il desiroit si ardemment. Et comme j'entendis quelques-uns dans le Marché, qui accusoient Pepe Palombe de cét attentat, & qu'il m'estoit important de le justifier, & faire voir la confiance que j'avois en luy, pour me l'acquerir tout-à-fait. je pris mon chemin vers la Concherie, suivi d'une multitude incroyable de gens, & le trouvant sur la porte de son logis, je luy dis, que n'ayant rien pris le matin, le cœur me faisoit mal, & que je le priois de me faire apporter un doigt de vin, une croûte de pain, ou un morceau de confitures. Il m'en alla querir aussy tost, & aprés avoir bû à sa santé, & mangé de ce qu'il m'avoit apporté, je l'embrassai, & luy dis à l'oreille que ce que je venois de faire avoit esté sans necessité, mais pour le disculper auprés du Peuple, & luy tesmoigner combien j'avois de confiance en luy, l'aimant cherement, & voulant qu'il fust de mes amis. Il me protesta de ne me manquer jamais de fidelité, & de conserver une eternelle memoire d'une si grande & si extraordinaire grace.

J'employois toute la journée à visiter les postes, donnois les ordres de fortifier ceux qui ne l'estoient pas à mon gré, & y faisois travailler

vailler devant moy. Il ne se faisoit point d'attaque ny le jour ny la nuit, que je n'y courusse aussy-tost, & les Espagnols estoient estonnez d'apprendre qu'il ne se tiroit pas deux coups de mousquet, que je ne m'y trouvasse à mesme temps, & surpris de me recontrer par tout en leur chemin, & bien souvent à leur dam, le renfort que je menois avec moy, les repoussant vigoureusement: desorte que dans tout le temps que j'ay demeuré dans Naples, je ne suis jamais venu aux mains avec eux, sans les avoir battus en toutes sortes de recontres, & remporté quelque notable ávantage. Le Peuple avoit pris tant de creance en moy, & j'avois acquis tant d'estime, qu'il se croyoit invincible quand je combattois à sa teste; ce qui fit que les ennemis ne s'appliquerent qu'a ma perte, persuadez que de ma seule personne dependoit, ou la ruine, ou le retablissement de leurs affrires. Le poison, qu'ils m'avoient fait preparer, n'ayant pas eû le succés qu'ils en esperoient, & la tentative qu'ils firent en deux ou trois autres recontres de m'en donner, n'ayant pas reüssi plus heureusement, ils recoururent à d'autres moyens, pour me faire perir. Et pour n'en pas irriter davantage contre eux tous les esprits des Napolitains, ils tacherent de rendre ma conduite suspecte, & de me procurer la mort par quelque sedition & tumulte populaire. Un matin, que le Marché estoit rempli de monde, pour me prier d'accommoder,

comme je fis, deux de leurs Chefs, qui avoient eû quelque different ensemble, un petit garçon me vint rendre une lettre, qu'il me dit estre d'importance, & ayant disparu dans la presse, sans pouvoir le rencontrer, ny savoir de luy qui la luy avoit donnée, je l'ouvris, & voyant ce qu'elle contenoit, je la lûs tout haut devant le Peuple, & au lieu de me faire soupçonner, elle ne servit qu'à rechauffer leur amitié pour moy & la haine contre les ennemis. Elle estoit du Duc de Siane, fils du Regent Capici Ladro, & estant en forme de
„ réponse. Elle portoit, que Dom Jüan avoit
„ reçû avec une joye extreme l'offre que je
„ luy faisois de luy livrer un poste, & luy pro-
„ curer l'entrée de la ville, afin de la mettre
„ a feu & à sang, & luy donner lieu de punir la
„ rebellion de ses habitans; mais que la bou-
„ té du Roy son pere ne luy pouvant faire
„ autoriser une si cruelle vengeance, les con-
„ siderant comme des enfans desobeïssans,
„ qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne vou-
„ loit ramener que par la clemence & la dou-
„ ceur, n'ayant point d'autre pensée que celle
„ de leur pardonner, il me remercioit de
„ mon affection, dont il estoit persuadé, &
„ me prioit de la conserver pour une autre
„ occasion plus favorable, sachant que je
„ n'avois entrepris de venir à Naples, que de
„ concert avec luy, & hazardé tout de pe-
„ rils, que pour le servir plus utilement en ne
„ donnant point de defiance. Qu'aussi il m'as-
seuroit,

feuroit, que l'argent que j'avois demandé estoit tout prest, & que l'on me le feroit comp- „
pter à Genes, ou en tel autre lieu que je luy „
ferois savoir; & qu'il s'estoit adressé à luy, cō- „
me á un homme de qualité, & de mes amis, a„
fin que j'y pusse prendre plus de confiance. „

Ce grossier artifice ne produisit qu'un effet tel que je pouvois desirer, & tout-à-fait contraire à leur attente. Tout le Peuple en murmura hautement, & detestant leur malice, se mit à crier, Vive le Duc de Guise „
nostre defenseur, pour lequel nous voulons „
employer nos biens & nos vies, & sacrifier „
celles de nos femmes & de nos enfans. Et „
voulant leur gagner le cœur davantage par un procedé doux & honneste, j'accorday toutes les graces qui me furent demandées pour des condamnez, & continuay d'en user de mesme quelques jours de suite, ne pouvant me resoudre à faire mourir personne. Mais ces gens accoustumez au sang & aux massacres, vouloient voir des spectacles sanglans; & connoissant par les discours & les murmures, qu'il estoit temps de se faire craindre, & m'estant dit par les ruës que j'estois trop bon, de ne point faire faire d'executions, & que sans des exemples, je ne contiendrois jamais dans le devoir ceux qui estoient si habituez aux meurtres & aux brigandages, sept hommes ayant esté pris pour de semblables actions, je les fis tous pendre à la fois, & reconnus que cette justice severe, avoit

avoit esté fort agreable, & que le respect & l'amitié pour moy en estoient fortifiez & accrus. Depuis me faisant paroistre inflexible, quand je voulois pardonner à quelqu'un, je me servois d'une adresse que j'ay tousjours pratiquée jusques à la fin. Estant averty de l'heure que quelque malheureux estoit conduits au supplice, je sortois de mon logis, & prenant le chemin qu'il devoit tenir, je le rencontrois comme par hazard, & me montrant fasché, que ceux qui marchoient devant ne s'estoient pas destournez, & m'obligeoient, malgré moy, à voir passer ce miserable, je luy accordois la vie à la priere de sa femme & de ses enfans, disant qu'il n'estoit pas raisonnable que son bonheur l'eust porté en ma presence, & qu'il mourust, le pardon estant naturellement inseparable de la veuë du Prince.

Vincenzo d'Andrea, ne pensant qu'à sa trahison, travailloit secretement à donner jalousie à Gennare, de l'autorité que je prenois tous les jours, à quoy il le trouvoit fort disposé, voyant affoiblir sa consideration; & venoit incessamment me faire des plaintes de sa brutalité, ignorance, paresse & avarice, qui perdroient toutes choses à la fin, si je n'en prenois la conduite: il autorisoit sous main les desordres & les saccagemens, & n'oublioit rien pour parvenir à ses fins. Il survint un accident, qui luy donna bien de la joye & de l'esperance, mais qui n'eut pourtant aucune suite fascheuse, comme il se

l'es-

l'estoit imaginé. Trois Capitaines du Regiment de Sebastien de Landy, avec son Sergent Major, qui gardoit la porte d'Albe, le poste le plus jaloux & le plus considerable de tous ceux que nous tenions, donnant l'entrée la plus facile & la plus dangereuse de la ville, (comme il s'est vû par l'application que les Espagnols ont pris depuis à l'acheter de luy, & par où ils se sont enfin rendus les Maistres de tout, & reduit Naples dans leur obeïssance, & ensuite tout le Royaume) me vinrent faire des plaintes de la prison de leur Maistre de Camp, & leur ayant demandé si les ennemis avoient fait une sortie, ou s'il y avoit eû quelque combat, ils me respondirent que non, mais que Gennare l'avoit fait arrester, pour s'estre opposé au pillage d'une maison, qu'il envoyoit faire dans son quartier, au prejudice du ban que j'avois fait publier, pour empescher de semblables violences. Et m'en estant allé au Tourjon des Carmes, fort irrité d'une action si déraisonnable, je renvoyay le Sergent Major, & deux des Capitaines, pour faire redoubler la garde, & empescher que nos ennemis ne se prevalussent d'un pareil accident, & n'emmenay qu'un des Capitaines avec moy. Je trouvay Gennare avec tous ceux du Conseil, & quelques-uns des Capitaines des quartiers & principaux Chefs du Peuple; il s'en vint au devant de moy, & me dít brutalement, qu'il savoit le sujet qui m'avoit amené, &

que

que je ne me meslasse point de cette affaire. J'entray dans la salle, où je trouvay toute l'assemblée, & le traitant de haut en bas, avec le mépris, que l'on a d'ordinaire pour les gens de sa sorte, & la juste indignation que me donnoient & son imprudence, & le hazard où il exposoit toute la ville, aussy bien que ma personne, je luy dis, en me promenant, sans le regarder, Qu'il savoit bien, qu'ayant le commandement des armes, c'estoit à moy à chastier les gens de guerre, & qu'il n'avoit qu'à me faire des plaintes de ceux, dont il seroit mal satisfait, pour en user aprés comme je le jugerois à propos. Qu'il se gardast à l'ávenir de faire des choses semblables, que je n'estois pas resolu de souffrir. Que la seureté de la ville m'estant commise, ma reputation & ma vie y estoient attachées, qu'il ne devoit pas mettre en peril par son caprice & son emportement. Que le titre de Defenseur ne m'estoit pas donné pour me voir maltraiter, & perdre la consideration de la sorte. Qu'il n'estoit pas raisonnable qu'un homme de ma condition, aprés avoir mesprisé tant de dangers, se vist à tous momens sur le point de se perdre, sans raison, & sans occasion d'acquerir de l'honneur. Et m'ayant fait une response arrogante, outré de colere, je luy repliquay que des gens si brutaux & si insolens ne meritoient pas d'estre commandez par une personne telle que moy; je rompis ma canne sur le genouïl, &

la

la jettant en pieces, je renonçay à la charge que j'avois acceptée, & l'asseuray qu'il seroit responsable de tous les malheurs qui arriveroient infailliblement, de la perte des biens, de la vie de tous les habitans, de l'honneur de leurs familles, & du sac & desolation de la ville, & de tout le Royaume, que j'abandonnois à la cruelle vengeance des Espagnols. Que j'allois chercher des felouques pour m'en retourner, & me retirer d'un lieu où l'on faisoit si peu de cas de moy, & où je n'avois qu'à acquerir de la honte & de l'infamie, au lieu de la gloire que je m'estois proposée. Que je ne savois ce que c'estoit de me laisser perdre le respect, connoissois trop ce qui m'estoit dû, & principalement par de la canaille comme luy, & que j'estois fort tenté, avant que de partir, de faire un exemple sur sa personne, & le faire jetter par les fenestres. Tous les assistans s'y offrirent, & luy se mettant à pleurer, se jetta à mes pieds, qu'il me baisa plus de cent fois, me demandant pardon, & sa femme & son beau-frere en faisant de mesme, avec cent demonstrations de desespoir, & autant de protestations de me rendre plus d'obeissance & de sousmission que la moindre personne de la ville. Tout le monde à genoux, les larmes aux yeux, me supplia de reprendre le commandement, n'ayant d'esperance qu'en moy seul, & le croyant absolument perdu, si je cessois de prendre la defense de sa liberté.

Je

Je me laissay aller à tant de prieres ; & m'ayant esté presenté une canne, je l'acceptay, comme une marque du commandement, dont je me chargeois de nouveau. J'eus alors bien de la peine d'empescher que l'on ne le tuast devant moy ; tant tout ce qui estoit present paroissoit animé contre luy. Je renvoyay le Maistre de Camp Landi à sa charge, & luy ordonnay de s'appliquer à l'avenir avec autant de ponctualité, de vigilance, & de zele qu'il en avoit eû jusques à ce jour-là, dequoy il me donna toutes les paroles & promesses, que son obligation & l'amitié que je luy avois fait paroistre, l'y engageoient.

Cependant Pepe Palombe, á la teste de ceux de la Concherie, Matheo Damore, suivi de toute Lavinare, tous les quartiers voisins, & tout le peuple du Marché s'y estant assemblez sous les armes, demandoient avec des cris élevez, & un tumulte furieux ; que la personne de Gennare leur fust livrée pour luy couper la teste, & le pendre par un pied ; pour apprendre par son chastiment la deference que l'on devoit avoir pour moy. Je descendis pour les appaiser ; ce que ma presence fit à l'heure mesme, & ayant calmé leur emportement, par l'assurance que je leur donnai d'estre content, ils m'appellerent cent fois leur Pere, & leur Liberateur, me conjurant avec pleurs de ne les pas abandonner, sans quoy ils ne pourroient se délivrer de l'esclavage ; me recommandant la conser-

vation

vation de leurs vies, de leurs biens & de l'honneur de leurs familles.

Cét orgueilleux repentant ne se croyant pas en seureté, me pria de le garentir contre le ressentiment de toute la ville. Il vint publiquement se mettre à genoux devant moy, & me demander la vie. Je l'embrassay devant tout le monde, & commanday à tout le Peuple, luy ayant pardonné, & le tenant pour le meilleur & le plus assuré de mes amis, de l'aimer & le considerer comme auparavant, le prenant sous ma protection, & embrassant ses interests & sa defense envers tous, & contre tous; de sorte que je tiray de l'ávantage d'une affaire, qui vray-semblablement me devoit causer du peril, de l'embarras & de la peine. Il se retira dans son Tourjon, & je montai à cheval pour m'aller montrer à toute la ville, & reconnoistre si les postes estoient en estat, & si les gardes se faisoient exactement, pour n'avoir rien à craindre la nuit. En passant auprés du Convent de Saint Laurent, j'entendis du bruit dans un Palais appartenant à une personne de qualité. J'envoyay un Officier de mes gardes, pour reconnoistre ce que c'estoit: il me rapporta qu'on le pilloit, & qu'il y avoit rencontré quinze ou seize personnes; je luy commanday d'en arrester le Chef & de me l'amener, & me l'ayant presenté, je luy demanday s'il n'avoit pas connoissance du ban que j'avois fait publier, par lequel je defendois à peine de

de la vie de ſaccager deſormais aucune maiſon. Il me reſpondit que oüy : mais que ſur l'ávis qu'il y avoit des armes cachées, il eſtoit allé en faire la perquiſition, par un ordre qu'il avoit ſigné de Vincenze d'Andrée, & de moy. Je me le fis repreſenter, & ayant reconnû ma ſignature contrefaite, j'envoyay querir un Religieux dans le Convent, pour le faire confeſſer ; & auſſy-toſt aprés je le fis pendre aux grilles des feneſtres. Cette prompte juſtice m'attira mil benedictions, & intimida ſi fort tous ceux, qui juſques là impunement faiſoient de ſemblables violences, que depuis ce jour il n'en arriva plus dans la ville.

Je m'appliquay ſerieuſement à menager quelque intelligence avec la Nobleſſe, & fis enjoindre à tous les Cavaliers, qu'il y avoit dans la ville, de ſe rendre auprés de moy le lendemain matin dans les Carmes, pour une conference que je voulois avoir avec eux. Ils ne manquerent pas de s'y trouver, & les careſſant tous extraordinairement, je leur dis qu'eſtant venu à Naples, pour tirer tout le Royaume, auſſy bien que la ville, de la rude domination des Eſpagnols, je m'eſtimois heureux de me voir utile au ſervice de la Nobleſſe, & me croyois desja bien payé de tous les perils que j'avois courus, puiſque j'avois eû la fortune de ſauver les maiſons de beaucoup de perſonnes de condition, & de garentir leurs biens de la fureur du Peuple, plus irrité contre eux par l'artifice des Eſpagnols, &

pour

pour ne pas connoiſtre ce qui leur eſtoit & utile & neceſſaire, que par aucune averſion particuliere. Que je ſouhaitois de trouver les moyens de les reünir enſemble, puiſqu'ils ne devoient avoir qu'un meſme intereſt; que la liberté les devoit toucher également; que je ne pouvois la procurer au Peuple, ſans que la Nobleſſe en profiaſt. Que ne devant faire qu'un Corps, elle devoit y tenir le premier lieu, & conſerver le rang & la prerogative, que le Ciel & la Nature luy avoient donnez. Qu'une perſonne de ma condition ne manqueroit jamais à l'eſtime qui eſtoit deuë aux gens de qualité; & que je ferois voir par la ſuite de mes actions, que je connoiſſois & ſavois bien faire la difference entre les gens de rien, & les perſonnes de naiſſance. Qu'il n'y avoit pas un d'entre eux, qui ne ſe dût réjouïr, de voir que l'autorité tomboit entre mes mains, puiſqu'au lieu des violences, qu'ils avoient ſouffertes juſques icy, ils ne trouveroient en moy que civilité, que courtoiſie & paſſion de les ſervir tous en general & en particulier.

Ce compliment fut reçu d'auſſy bonne grace, qu'il avoit eſté fait de bon cœur, & eſtant accompagné de remercimens, des favorables effets que ma preſence avoit desja fait reſſentir, garentiſſant tous les Cavaliers de l'oppreſſion, du peril, des brigandages, & de l'inſolence du menu peuple. Je repliquay que je n'avois encore rien fait qui me dût attirer leur bonne volonté; mais que je m'aſ-

ſurois,

ſurois, quand le temps me donneroit lieu de pouvoir faire connoiſtre la verité de mes ſentimens, que la Nobleſſe avoüeroit de m'en eſtre en quelque façon redevable, & que, ſi je ne pouvois rattirer leurs perſonnes, au moins eſperois-je de les forcer à me donner quelque part dans leur amitié & leur eſtime; & que quelque attachement qu'ils puſſent avoir aux Eſpagnols, ce ne ſeroit plus que par devoir, puiſqu'ils ne pourroient defendre contre mes ſervices, & les ſoins que je prendrois de leur en rendre, en toutes ſortes de rencontres, leurs cœurs & leurs inclinations. Je leur dis enſuite, que j'attendois tous les jours l'armée navale de France, qui venoit à mes ordres, pourveuë de tous les ſecours neceſſaires pour la ruine des ennemis, dans laquelle apprehendant qu'ils ne ſe viſſent tous envelopez, je les conjurois d'ouvrir les yeux, & de ſonger à leur ſeureté & à leur avantage. Que je les priois d'y faire de ſerieuſes reflexions, d'informer du veritable eſtat des choſes tout le reſte de la Nobleſſe abſente, & de compter entierement ſur moy, pour tout ce qui pourroit les regarder. Qu'au reſte comme l'on eſtoit ſur le point de faire quelque eſtabliſſement dans la forme du Gouvernement, & de travailler à former une Republique, ils ne s'en devoient pas laiſſer exclure, ny ſouffrir qu'on la fiſt ſimplement populaire, ce qui leur ſeroit prejudiciable, & à quoy il ſeroit difficile de remedier enſuite. Que j'en differerois

rerois la resolution tout autant qu'il me seroit possible, pour leur donner temps d'en prendre quelque bonne. Qu'ils n'avoient plus affaire à un Mazanielle, ny à un Gennare ; mais à un homme qui les consideroit,& les aymoit tendrement, & qui prefereroit tousjours leurs interests aux siens propres. Et qu'ainsi ils pouvoient, & devoient prendre en moy une entiere confiance. Que je leur conseillois d'assembler les Sieges, où je leur respondois qu'ils pouvoient seurement & librement traiter de leurs affaires, & voir à prendre leurs mesures, sur les conjonctures presentes, par ce que telle chose pourroit arriver, qu'ils n'y seroient peut-estre plus à temps. J'observai soigneusement le visage de tous en particulier, pour tascher de penetrer dans leurs pensées les plus secrettes ; je vis sur la pluspart de la gayeté : m'imaginant que quelques-uns avoient esté ébranlez de mes discours, & generalement que tous avoient pour moy quelque sorte de bonté & d'estime. Il n'y eut que le seul Prince de la Roque, parent du Cardinal Filomarini, qui me fit assez reconnoistre par sa froideur, quoy qu'il me rendist tous les respects & civilitez imaginables, que je ne devois jamais me fier à luy ; de quoy je n'ay eû que trop d'experience dans la suite.

Je m'apperçus bien-tost aprés de l'effect de cette conference, qui m'attira des nouvelles de beaucoup d'endroits, & qu'ayant consideré à loisir tout ce que je leur avois fait entendre,

tendre, me fit souhaiter du bien, & desirer ma conservation par la plusspart de ces Messieurs, qui reconnurent que d'elle seule dependoit celle de leurs biens, de leurs familles & de leurs personnes. J'envoyai un compliment á la Princesse de Masse sur la perte de son mari, qui m'avoit touché sensiblement, & luy offrir pour ses enfans & pour elle, tout ce qui pouvoit dependre de mon credit & de mon autorité, m'excusant sur l'accablement des affaires que j'avois entre les mains, si je n'allois pas en personne luy faire ces civilitez.

J'entendois la Messe quelquefois, comme j'ay fait depuis assez souvent, dans des Convens de Religieuses, où il y avoit des personnes de qualité ; & les allant voir toutes à la grille, je les priois de faire à tous leurs proches toutes sortes d'offres & de complimens de ma part, & les chargeois de m'avertir de toutes les choses que je pouvois faire, pour les obliger & les servir. Enfin je n'oubliois rien de tout ce qui dependoit de moy, pour attirer la Noblesse, sans laquelle je connoissois que les Espagnols ne pourroient se maintenir, & qui jointe avec eux faisoit leurs principales forces, & me pouvoit donner plus d'embarras & de peine. Et me trouvant un jour dans l'un de ces Convens, je voulus voir la Princesse de Sens, & ses filles, à qui j'offris tout ce qui dependoit de moy, comme à une personne animée contre

contre les Espagnols, par la mort de son mary, & qui par consequent s'emploieroit avec plaisir & application à la detacher de leur service, & engager avec moy tout ce qu'elle avoit & de parens & d'amis. Je crus aussy, qu'il estoit de la Politique de considerer en quelque façon la memoire de Mazanielle, puisqu'il avoit jetté les premiers fondemens de la liberté de Naples. Et envoyant chercher sa vefve, qui estoit dans une extreme necessité, je pris un soin particulier de l'assister, comme j'ay fait jusques au jour de ma prison ; ce qui fut fort agreable à tout le Peuple.

Cependant, le manquement de vivres me forçant de tout hazarder pour en faire venir, ne pouvant plus subsister sans cela ; je resolus de me mettre en campagne, & d'aller tenter l'entreprise d'Averse, quoy que veritablement avec beaucoup de difficulté ; & peu d'apparence. Je me preparay à marcher le douziesme de Decembre, avec les Regimens de Pepe Palombe, qui commandoit le mien, celuy de Jacomo Rousse, composé de mil mousquetaires, deux autres que je donnay depuis au Sieur Perez, & de Mallet, & celuy d'Antonio de Calco, & les Compagnies d'Onofrio Pisacani, Carlo Longobardo & Batimiello, pouvant bien faire quatre cens mousquetaires, & toute mon infanterie, trois mil cinq cens, ou quatre mil hommes, dont il y en avoit quinze cens, qui n'estant

pas encore armez, & la plusspart sans espées, n'avoient que des bastons bruslez par le bout. Il y vint encore quatre ou cinq cens Lazares, qui portoient de grands bastons armez de crocs, comme font les Mariniers, avec lesquels ils pretendoient attaquer la cavalerie, & tirer à bas de cheval les cavaliers. Aniello de Falco, General de l'artillerie, la commandoit, composée de quatre pieces de canon, avec un equipage convenable. Il est vray que n'ayant en tout que quatre cens livres de poudre, je faisois porter, pour l'apparence, quantité de barils remplis de sable, un Maltois en estant Commissaire. Ma cavalerie estoit composée de la Compagnie de mes gardes, de celle de Cicio Ferlingere General (commandée par son Lieutenant) n'ayant pû à cause de la gouste venir servir, de celle de Gennare, dont Horacio Vassalo estoit Lieutenant, de celle d'Andrea Rama, de Rocco, de Damiane, & du frere d'Augustin de Lieto, qui pouvoient bien faire cinq ou six cens chevaux. Le Sieur d'Orillac, qui estoit à moy, & qui devoit commander ma Compagnie de chevaux-legers, faisoit la charge de Lieutenant general, & Philippes Prignani âvocat, estoit Commissaire general, & tout ce Corps devoit estre commandé sous moy, par le Baron de Modenes, en qualité de Maistre de Camp general, & Bernardo Spinto estoit Auditeur general. Toute cette petite armée avoit son rendez-vous dans une grande es-

esplanade au sortir de la porte Capuane, à la teste du fauxbourg de Saint Antoine, & m'attendoit en bataille, pour marcher le douziesme de Decembre sur les deux heures aprés midy: mais un accident considerable qui survint, me fit differer mon depart jusques au lendemain.

Au sortir de table, comme mes gens achevoient de disner, je me rendis dans le Marché, & faisant donner des armes à une Compagnie de cent hommes levez de nouveau, j'eus avis que les ennemis, croyant avec raison que mon depart apporteroit quelque desordre, se resolurent d'attaquer les postes de la Doüanne, de l'Isle de Saint Barthelemi, & de Visita Pauveri, & ils s'en rendirent les Maistres, les trouvant degarnis; ceux qui les gardoient les ayant abandonnez pour aller disner chez eux. Dés que j'en eus l'avis, je commanday à la Compagnie qui estoit dans le Marché, de s'en aller en diligence, pour s'y opposer, & envoyant avertir mes gens de monter à cheval, & se tenir prests pour me suivre, je poussay a toute bride à la porte Capuane, je donnay ordre au Baron de Modenes de detacher cinq cens mousquetaires, sous le Maistre de Camp Antonio de Calco, & envoyay commandement aux trois cens Cavaiolles qui me restoient, en qui j'avois une entiere confiance, de se rendre en diligence auprés de moy, qui me servirent avec beaucoup de valeur & de succés en cette occasion;

& revenant avec la mesme vistesse que j'estois allé, je marchay droit aux ennemis à la teste de mes gens, & de quelques autres qui à ce bruit me joignirent, ce qui pouvoit en tout faire quarante chevaux; la Compagnie qui estoit dans le Marché ne faisoit que de partir. Ainsy l'ayant rencontrée, à peine avois-je fait deux ruës de chemin, qu'arrivant à la Cellerie, lieu fort spacieux, principalement à l'endroit de la Fontaine des serpens, & quasy au milieu de la ville, j'y trouvay trois cens Officiers reformez Italiens, qui commençoient à se mettre en corps, & avoient leur premier rang armé de pertuisanes. Je les chargeay vigoureusement, & les ayant rompus, je les poursuivis jusques dans la Doüanne, & ayant quitté mon cheval à un petit pont qu'il y avoit à passer, j'entray pesle mesle avec eux, & les chassay de ce poste avec une fort grande tuërie. Ils voulurent se loger dans les ruïnes d'une des salles, que je leur fis quitter. Toutes les troupes que j'avois commandées estant arrivées, ils tenterent une seconde fois de s'y retrancher. Mais ayant posté mes gens, ils furent brusquement repoussez. Cependant le combat s'estant rechauffé, la poudre me manqua, & j'envoyay en demander à Gennare, qui m'en envoya un baril, & fus contraint de soustenir, à coups de pierres & d'espée, les efforts qu'ils faisoient contre nous à bons coups de mousquet; ce qui dura plus d'une grosse demie-

mie-heure. Cependant se prevalant de mon manque de munitions, ils firent le logement qu'ils avoient entrepris.

Dans cette extremité je donnay l'ordre au Maistre de Camp Melonne, avec cinq cens hommes, de reprendre l'Isle de saint Barthelemy ; ce qu'il fit avec fort peu de resistance : & aprés le faisant sortir à decouvert, suivy de trois cens l'espée à la main, laissant les autres pour la conservation de ce qu'il avoit regagné, je l'envoyay pour couper les ennemis, & essayer de s'emparer de la Doüanne des farines. Je detachay Antonio de Calco avec deux cens mousquetaires, pour les chasser de Visita Pauvery. Cependant je montay dans une des salles, qui nous restoit, & faisant allumer du feu, je fis chauffer de l'huile, que j'y trouvay en grande quantité, & faisant rompre une muraille, je la fis jetter sur les ennemis. & me servant de fascines poissées, qui estoient reservées en ce lieu, pour le besoin que nous en pourrions avoir, & des chemises de feu que j'avois fait preparer, pour faire tenter le bruslement de quelques vaisseaux, ils n'y purent resister, & furent contraints de se retirer, leur logement fut bruslé, & par là je conservay la ville, qui sans ma diligence & vigueur estoit perdue ; les ennemis estant dedans, & avancez jusques à deux ruës du Marché.

Aprés avoir asseuré toutes les choses, je m'en allay à Visita Pauvery, que nous avions re-

repris, & ne me contentant pas de ce bon succés, je fis gagner toute une ruë, & portay un retranchement jusques à la Comedie Italienne ; & ayant trouvé à la derniere maison des Espagnols logez au dessus de nous, je me servis de la poudre que j'avois envoyay chercher, qui ne m'arriva qu'en ce temps, pour les faire voler, où ils perdirent douze ou quinze hommes.

Dans toute cette occasion, qui dura plus de deux heures, & qui fut une des plus chaudes, & des plus opiniastrées qui se soient veuës dans Naples, il n'en mourut de mon costé que deux ou trois, & cinq ou six de blessez, & par l'áveu que les Espagnols m'en ont fait depuis ma prison, il y eut six-vingts Officiers reformez de tuez, ou mis hors de combat, & quasi tous de coups d'espée. Cette action redonna grand cœur à tout le Peuple, dont je fus reçû avec d'extraordinaires applaudissemens.

Les Espagnols picquez au vif de cette malheureuse journée, n'en attribuerent l'effet qu'à ma presence ; & me croyant ensuite sorty de la ville, ils s'imaginerent qu'ils pourroient prendre leur revanche la nuit, & que le Peuple, au lieu de penser à se defendre, ne l'emploieroit qu'en des rejouïssances ; & remplaçant ce qu'ils avoient perdu de gens, d'autres Officiers reformez, ils tinrent un Corps considerable prest pour les soustenir. Sur les onze heures, ils attaquerent fortement

ment la Doüanne. Mais comme j'avois reconnu de quelle importance elle nous estoit, la conservation de la ville dependant de la sienne, comme sa perte de celle de ce poste; j'avois esté sur les neuf ou dix heures le visiter; ce qui fit qu'ils trouverent les gardes exactes & redoublées, & qu'ils furent surpris, à peine l'escarmouche commencée, de m'y savoir arrivé, & d'y reconnoistre ma presence par les cris de tous nos soldats, de Vive S. A. nostre defenseur. Cette nouvelle leur fit perdre cœur, & les faisant retirer, de peur que la nuit ne leur fust pas plus heureuse que l'avoit esté la journée, ils dechargerent leur chagrin à coups de canon, dont ils se lasserent bien-tost, pour ne pas consumer inutilement leur poudre.

Cependant à leur veuë, je fis achever le retranchement de nos bresches, que j'avois fait commencer l'apresdisnée, & mis ce poste en estat de n'avoir plus à craindre que la trahison: & de fait depuis ce jour là, ils n'eurent jamais la hardiesse de l'attaquer. Je m'en vins aprés me mettre au lit pour me reposer, afin de regler le lendemain matin tout ce qui estoit necessaire pour la defense de la place, durant que j'en serois dehors, & la maniere dont l'on devoit agir pour les Conseils, afin de se mettre en seureté, & que les ennemis ne pussent rien entreprendre dans un temps, où ils se persuadoient que mon esloignement leur rendroit toutes choses faciles.

Le lendemain treiziesme de Decembre, dés qu'il fut jour, je m'en allay entendre la Messe, & ensuite je montay à cheval pour visiter tous les postes, & quartiers de la ville, & y laisser les ordres necessaires. Je donnay le commandement de la Doüanne au Maistre de Camp Melonne, avec un Sergent Major sous luy, & des Officiers & soldats pour la garder. Je mis aussy sous son autorité tous les quartiers voisins, comme de l'Isle de Saint Barthelemy, gardée par un Capitaine, de Porto, & Visita Pauvery par un Sergent Major. Le Maistre de Camp Pouca fut chargé de la garde de Sainte Claire; un Sergent Major du fonds du Cedrangulo. San Dominico Soriano fut commis au Maistre de Camp Hannibal Brancacio. Montoliveto à un Sergent Major. La porte d'Albe & le Convent de Saint Sebastien, au Maistre de Camp Sebastien de Landy. La fosse du grain au Capitaine Cicio Costa. Saint Dominique & Saint Aniello à deux Capitaines. La porte de Saint Gennare & fauxbourg des Vierges au Maistre de Camp Diego Passero. La porte Nolane & son fauxbourg au Maistre de Camp Joan Dominico. Celle de Capuane & fauxbourg Saint Antoine au Maistre de Camp Castaldo; de Sante Effremo, Novo & Sangue de Christ au Maistre de Camp Dom Bernardin Castrocucco; de Posilippe à un Sergent Major; de fore de Grotto, & deux ou trois petites terres, qui sont comme

me des especes de fauxbourgs, sous le commandement du Sergent Major Alexio, qui depuis la prise de Chyaia fut fait Maistre de Camp, & y commanda; du fonds del Cavone au Maistre de Camp Lombarde; de la Cellaria au Capitaine Cimino; de la Monnoye au Capitaine Ignatio Spagnuolo; de la Vinare au Capitaine Mathéo Damore; de la Concieria à Pepe Palombe, & en son absence, à son Lieutenant; de la Savaterie au Capitaine Pepo Ricco; de la Pietra del Pesce à Onoffrio Pagano; du Marché au Capitaine des gardes de Gennare, sous luy. De tous les autres quartiers de la ville à leurs Capitaines particuliers, & la garde de la Vicairia à Grassulo de Roza, avec celle des Prisonniers, & la chage de Carcerero Major. Leur ayant à tous donné toutes les choses necessaires, & les ordres, pour le payement ponctuel de leurs gens, sur le fonds que j'ay desja dit avoir destiné pour cela.

Ainsy les choses reglées pour ce qui regardoit les gens de guerre, j'envoyay querir le Corps de ville en presence de Gennare, & luy dis que tous les soins que je prenois pour la conservation de la ville, seroient inutiles, s'il ne songeoit à empescher la necessité des vivres, & aux moyens de faire couler le Peuple doucement, & sans murmure, jusques à tant que je leur eusse ramené l'abondance; ce que j'esperois bien-tost, ne me mettant en campagne que pour cét effet. Et que pour

ceux du Conseil, je les conjurois d'assister Gennare de leurs bons ávis, veiller de prés à sa conduite, & ne rien resoudre d'important sans ma participation. Que cela ne retarderoit point les affaires, puisque je ne m'esloignerois pas si fort, que je ne pusse avoir de leurs nouvelles, & eux de mes responses, deux fois le jour. Que je me confiois à eux durant mon absence. Que nous devions estre bien unis, puisque nous n'avions que le mesme interest; & que la liberté, que nous souhaitions tous si ardemment, devoit aussy bien estre l'ouvrage de leur teste, que de mes mains. Je recommanday sur tout ces choses à Vincenze d'Andrea, aussy bien que ce qui estoit de sa charge de Provediteur general, à Tonno Basso, à Aniello Porcio, à Antonio Scaciavento, & à Augostino Mollo, & chargeay ce dernier, en qui j'avois une extreme confiance, de veiller à mes interests, m'ávertir ponctuellement de toutes choses, & s'opposer à tout ce qu'on voudroit entreprendre contre moy; ce qui luy estoit aisé, estant un homme fort agissant, fort éclairé, fort adroit, qui estoit tout-à-fait bien intentionné pour moy, pour qui il avoit beaucoup de zele & de fidélité.

Toutes ces precautions necessaires m'ayant occupé plus long-temps que je ne pensois, la nuit qui s'approchoit, ne me permit que de venir coucher dans le fauxbourg Saint Antoine, pour partir le lendemain quatorziesme de

de Decembre à la pointe du jour. Ce ne fut pas neantmoins sans aller auparavant prendre congé, & la benediction de Monsieur le Cardinal Filomariny, & visiter les reliques de Saint Gennare. Je donnay la liberté à Cerisantes de sortir de sa chambre, & la permission de me suivre en campagne. Et le soir l'ayant fait appeller, aprés luy avoir fait une remontrance, & luy avoir conseillé de profiter de tout ce qui luy estoit arrivé, il me dit que ce qui luy donnoit tant d'impatience de faire quelque chose pour sa fortune, estoit l'apprehension que l'armée navale n'apportast quelqu'un de confiance, pour estre l'homme du Roy auprés de moy, & retirast les chiffres d'entre ses mains; Ce qui luy seroit fort prejudiciable, luy faisant perdre le credit & la consideration; & qu'ainsy s'il n'estoit estably auparavant, difficilement le pourroit-il estre par aprés. Il m'ajousta de plus que j'estois dans le mesme hazard; que l'on ne m'avoit laissé partir de Rome que par pure necessité, faute d'avoir un autre homme qu'on pust envoyer, que l'on n'avoit point d'amitié pour moy, que l'on craignoit mon eslevation, & en avoit-on jalousie, & que je devois me haster de m'establir aussy-bien que luy, puisque l'armée pourroit apporter quelqu'un, capable de remplir ma place; & qu'ainsy je devois me presser de prendre mes mesures, ou bien que j'estois infailliblement perdu aussy-bien que luy. J'a-

voüe que cette comparaison qu'il faisoit tousjours de luy à moy, me paroissoit desagreable, pour n'estre ny juste ny respectueuse. Aussy luy repliquay-je, qu'il avoit quelque sujet d'inquietude, puisqu'il se trouveroit cent personnes capables de tenir le poste qu'il avoit auprés de moy, & qui l'accepteroient, sans se soucier qu'il le trouvast ou bon ou mauvais. Mais que pour moy, j'estois de naissance à n'estre pas desobligé legerement; que peu de gens dans le monde seroient propres à remplir ma place, qui quelque glorieuse qu'elle fust, estoit trop penible & trop hazardeuse. Que si mon sejour à Naples estoit desagreable au Roy, & mes services suspects, que sans me faire tirer l'oreille, je serois tousjours prest à me retirer au moindre ordre que j'en recevrois de sa Majesté: mais que si sans cela quelqu'un par caprice pretendoit me venir faire des intrigues & des cabales, pour me debusquer par adresse, & profiter de ma depoüille, aussy-bien que de mes travaux & de mon industrie, il ne le feroit pas impunement, & que j'estois certain qu'on y penseroit à deux fois, avant que de se resoudre à s'exposer à ce peril, à moins que de m'apporter un commandement, auquel ma fidelité & mon respect me feroient tousjours estre sans replique, estant incapable d'autre passion que celle de servir aveuglement mon Maistre, & obeïr à ses volontez. Mais qu'aussy saurois-je bien pous-

pousser mes ressentimens contre ceux qui voudroient m'oûtrager sans fondement, & sans raison; & qu'assurement ils seroient plus craints & considerez que ne seroient les siens, par ceux qui songeroient à le deposseder de son employ.

Je laisse à juger si cette response a rien de contraire au respect & à la fidelité. Mais cependant j'ay sû que l'on m'en a quasi voulu faire un crime, & la prendre pour une menace contre ceux qui viendroient negocier de la part de la Cour, soit que mes paroles n'ayent pas esté fidelement rapportées, ou que l'on en ait voulu empoisonner le sens. Cependant peu de jours aprés la verité de mes sentimens fut esclaircie, & mon respect bien averé par la conduite que je tins avec l'Abbé Basqui, auquel je fis tousjours cent civilitez, à cause du caractere qu'il avoit d'estre envoyé de la part du Roy, quoy que je fusse pleinement informé qu'il recherchoit ma perte par cent intrigues differentes, & menageoit mesme une conjuration contre ma vie, servant en cela au prejudice de la France les Espagnols dont je savois parfaitement qu'il estoit pensionnaire.

Je fis expedier, avant que de partir, des commissions à quantité de Bandits qui s'assembloient, & m'en envoyoient demander, pour faire prendre les armes dans tout le Royaume. (Ce sont gens propres à faire des soulevemens, dont l'on doit promptement

se

se prevaloir, mais qui font tant de desordres & de violences, qu'ils causent la ruine de tous les lieux par où ils passent, & qu'il faut aprés sacrifier à la haine publique, & s'acquerir l'amitié generale au depens de leurs testes, aprés que l'on en a tiré tous les services qu'ils sont capables de rendre, ne gardant ny foy ny paroles dans leurs capitulations, sans faire de distinction dans leur conduite des villes & terres qui se réndent volontairement, ou qui se font prendre par force; & il faut en cela, suivre l'exemple des peres qui bruslent les verges dont ils ont chastié leurs enfans.) Je fis marcher Paponé sur le Griglean, avec deux Gentils-hommes nommez les Daretzo, qui se rendirent Maistres de tous les environs, avec un peu de temps, & aprés beaucoup de tentatives, de Sessa, & de la Tour de Sperlonga, où l'on mit pour commander le Capitaine Pierre Piedmontois; le Sieur de Lascaris vers Fondy, dont il s'empara. Marcello Truffardo en Calabre; Pietro Crescentio du costé de Monte Fuscolo. Le Comte del Vaglie & Matheo Cristiano en terre de Bary. Marotta en Basilicata. Sabato Pastore en Puglia: d'autres Bandits en Abrusso, où se declarerent aprés plusieurs personnes, que je nommeray, & dont je parleray en temps & lieu. Politto Pastena eut le commandement vers Salerne, Paul de Naples, & les Vasalles, vers Saint Severin, Nocera, la Cave, & Avelline, & leur ren-

vo-

voyay pour ce ſujet les Cavaiolles qui me reſtoient dans Naples : ce qui eſtonna fort les Eſpagnols, de ſe voir attaquez de tous coſtez, & amaſſa tant de forces, qu'en moins d'un mois tout le Royaume fut declaré, & toutes les villes priſes, à la reſerve de celles qui avoient des citadelles & des chaſteaux, & toute la Nobleſſe fut contrainte de recourir à moy pour avoir des ſauvegardes, & ſe garantir des pillages de leurs terres & de leurs maiſons. A quoy je prenois tous les ſoins imaginables, pour les attirer ; & comme ils eſtoient contraints de les abandonner, je leur demandois des gens de leurs mains, pour veiller à la ſeureté de leurs meubles & de leurs revenus. De ſorte qu'ils ne me firent aprés la guerre que fort reſpectueuſement, & s'intereſſerent dans ma conſervation comme neceſſaire à celle de leurs biens, de leurs enfans, & de l'honneur de leurs femmes, dequoy il y a fort peu d'entre eux qui ne m'en ſoient redevables, & qui n'en ayent conſervé dans leurs cœurs, & de la reconnoiſſance & de l'amitié pour moy, qui leur donnois une ſi puiſſante protection.

Aprés trois heures de marche, j'arrivay à Juliane, lieu fort peuplé, & dont il ſort tous les ans, pour tenir la campagne, une quantité de Bandits, où je trouvay bien cinq cens bons hommes ſous les armes ; j'y fis mon quartier general, & envoyay le reſte de mes troupes à Saint Antimo, diſtant d'une demie

lieuë,

lieuë, & scitué sur un ruisseau, avec ordre de s'y retrancher, comme je fis toutes les ávenuës de mon quartier, aprés les avoir, bien reconnuës. Et retournant à mon logis je trouvay la Marquise d'Ataviane, personne de qualité, qui me vint demander une sauvegarde, que je luy fis expedier à l'heure mesme, & luy fis donner un carosse pour s'en retourner, estant venuë à pied par un mauvais chemin, & un temps assez fascheux. Mais comme elle estoit veuve, & embarrassée de deux grands enfans, elle me demanda permission de les envoyer à Naples auprés de ses parens, avec quelques pierreries, & de l'argent; ce que je luy accorday avec un passeport pour leur seureté, & elle s'en retourna fort satisfaite de mes civilitez, & bien resoluë, à ce qu'elle me promit, d'employer tous ses soins à me gagner ses parens & amis.

J'avois amené avec moy un Religieux Augustin, fort connu de toute la Noblesse, pour avoir esté compagnon de Fra. Andrea d'Avallos, pour lors Evesque, frere du Marquis dell, Vüaste, nommé Frere Thomas Sebastien, qui m'estoit fort affectionné, & qui estant homme d'esprit, pouvoit m'estre utile dans ma negociation. Il m'ávertit qu'il y avoit dans le voisinage un Cavalier, nommé Vincenzo Carafa, homme intelligent, & grand ennemi des Espagnols, qui pourroit aisement traiter avec la Noblesse retirée dans Averse. Je luy donnai ordre de me le faire venir

venir le lendemain à mon lever. Enſuite, ayant appris, qu'à une lieuë de là il y avoit un grand bourg, nommé Saint Cyprian, dont les ennemis avoient tiré déja quantité de bleds, & où il en pouvoit reſter encore douze ou quinze mil ſacs, j'envoyai querir Iacomo Rouſſe, qui comme fameux Bandit, ſavoit mieux le chemin que pas un autre, & avoit grande creance parmi ces gens. Je luy commandai de prendre ſon Regiment, composé de mil bons hommes, & de s'y en aller le lendemain matin à la pointe du jour; ce qu'il pouvoit faire aiſement ſans craindre la cavalerie des ennemis, le païs eſtant coupé de foſſez, & rempli d'arbres, & qu'ainſi ſans s'arreſter, ni ſe laiſſer amuſer par de legeres eſcarmouches, ni de petits partis, que l'on ne manqueroit pas de detacher à ſa ſuite, il s'y rendiſt le plus promptement qu'il pourroit, & s'y retranchât, afin de le pouvoir garder, juſques à tant que j'en euſſe fait porter à Naples tous les bleds. Son importance m'engagea le lendemain, faute d'avoir ſuivi mes ordres, dans un combat fort hazardeux, mais qui ne ſervit qu'à me donner de la reputation, & me faire naiſtre une occaſion, que je ſus ſi bien menager, que ce fut la ſource de tout le bonheur qui m'eſt arrivé depuis, & faillit auſſi à l'eſtre de l'irreparable perte des Eſpagnols.

Le lendemain à mon lever je vis venir Vincenzo Carafa, auquel pour oſter le ſoup-

çon que l'on auroit pris de luy, j'avois envoyé quatre de mes gardes, pour me l'amener. Je fus enfermé avec luy une bonne heure & demie, & ayant sû que la Noblesse estant cent fois plus ennemie des Espagnols, que n'estoit le Peuple, souhaitoit plus ardemment de se voir delivrer de leur domination, il m'assura que la haine de la canaille, & l'apprehension de s'y voir soûmis, estoit la seule consideration qui la pouvoit retenir, de rechercher tout les moyens de se mettre en liberté. Je luy dis tout ce qui pouvoit luy plaire, & la tirer de cette inquietude ; & estant ravi de connoistre mes sentimens, il m'assura, que je n'en trouverois pas un de leur Corps qui ne recourust volontiers à moy ; qui ne me souhaitât pour Chef, & qui n'obeït avec joye à tous mes ordres : & aprés mil embrassades, je l'envoyai à Averse, bien instruit & bien intentionné, avec un passeport, sous pretexte de s'y vouloir retirer avec ceux qui y estoient assemblez, & le fis accompagner de Frere Thomas Sebastien, qui feignit de s'y rendre, pour informer quelques-uns de ces Messieurs de leurs affaires, dont ils luy avoient confié la conduite. Je fis grand fondement sur cette negociation, & en conçus de grandes esperances : Mais l'indiscretion du zele de Vincenzo Carafa, pour estre trop emporté, & d'un naturel trop ardent, fit bien quelque bon effet, mais non tout celuy que j'attendois. Il fut reçû & escouté à bras ouverts ; mais

pour

pour s'estre decouvert à trop de gens, il se fit arrester, dont j'eus beaucoup de deplaisir.

Je ne faisois que de me mettre à table, quand Jacomo Rousse m'envoya dire, qu'ayant rencontré quelques coureurs de la cavalerie des ennemis, il les avoit poussez jusques sous les murailles d'Averse, où il estoit aux mains avec eux, avec assez d'avantage; & que si je voulois marcher promptement à luy, il m'assuroit de sa prise. Je fus tellement touché de cette extravagante nouvelle, que me levant brusquement de table, je la renversay, & faisant à l'heure mesme sonner à cheval, je me resolus de tout hazarder, pour le sauver, & empescher que son Regiment ne fût taillé en pieces, estant le meilleur Corps de mon infanterie. Je luy envoyay l'ordre de se retirer tandis que j'attaquerois les troupes, que je jugeay bien que les ennemis envoyeroient au devant de moy, pour m'empescher de l'aller degager, & pour luy couper la retraitte. Je commanday au Baron de Modene de faire mettre à la teste de mon quartier, que j'avois fait retrancher, deux pieces de canon chargées de cartouches, & de me donner cinq cens mousquetaires, pour m'assurer de tous les defilez qui me donneroient lieu de me retirer, & de faire tenir tout le reste de l'infanterie sous les armes dans le quartier, pour empescher que l'on ne le vînt attaquer, & pour marcher où j'en aurois besoin, ne doutant point d'estre poussé, y ayant dans Averse

Averſe plus de trois mil chevaux. Je fis prendre à d'Orillac la garde de cavalerie, avec ordre d'aller reconnoiſtre les ennemis, taſcher de les amuſer par une eſcarmouche, m'avertir promptement de leur marche, prendre garde à ne pas s'engager legerement, & me donner le temps de mettre en bataille dans le grand chemin d'Averſe à Naples, bordé de deux grands foſſez, comme ſont la pluſpart de ceux de Flandres, la campagne eſtant toute coupée de petits foſſez, & remplie d'arbres fruitiers, entourez de vignes, comme dans quelques endroits du Piedmont & de la Lombardie. Je laiſſay mon infanterie dans les lieux,où je la crus & la plus utile & la plus neceſſaire. Je fis avancer les troupes du quartier de Saint Antimo, pour empeſcher que l'on ne me pût par ce coſté-là prendre par derriere. A peine commençois-je à me mettre en bataille, que d'Orillac ayant trouvé les ennemis plus prés de luy qu'il ne les avoit jugez, à cauſe de l'incommodité de la veuë, qu'il avoit courte, fut chargé par un eſcadron de cavalerie, commandé par le Capitaine Latin, auquel ayant abatu le chapeau d'un coup de piſtolet, & tournant ſon cheval pour ſe retirer, comme le terrein eſtoit mauvais, il s'abatit, & fut malheureuſement pris ſous luy, & amené priſonnier, quand un Eſpagnol,nommé Dom Diego de Halamo luy vint donner deux coups d'eſpée par derriere, dont il le tua de ſang froid,au grand regret de toute

toute la Noblesse de Naples, qui eut horreur d'une si vilaine action. Je vis venir la garde fuyant, & qui tombant sur un escadron qui estoit devant moy, le rompit, & le renversa sur le mien, qui le culbuta, & je fus si rudement choqué, que mon cheval tomba dans un fossé, le Capitaine de mes gardes porté par terre, qui y perdit son chapeau, & m'estant relevé je fus contraint de fuïr deux mil pas avec tout le reste de ma cavalerie, pour tascher de prendre du terrein pour me remettre en bataille, estant serré par les deux fossez à costé du chemin: de sorte, que dans le desordre où nous estions, si la deroute eust esté poussée vigoureusement, j'eusse esté mené battant jusques dans les portes de Naples, sans qu'il m'eust esté possible de tourner. Mais voyant les ennemis ralentis dans nostre poursuite, je gagnai la teste des fuyards, & fis tous mes efforts par mes paroles, & à grands coups d'espée, pour ramener mes gens au combat. Le Capitaine Rocco s'enfuit à la teste de sa Compagnie, sans regarder derriere luy, criant qu'il estoit fort blessé, quoy qu'il ne le fust pas, & passant sur le ventre de l'infanterie, qu'il trouva à la teste de mon quartier, il y rentra fort épouvanté, où je le cassai à mon retour, & le fis desarmer, avec toutes les marques d'infamie, que meritoit sa lascheté: Et haussant le bras, pour donner de l'espée à un Officier que je ne pouvois arrester, je reconnus que c'estoit Philippes Pri-

gnani,

gnani, Commissaire general de la cavalerie, qui avoit un peu de sang à la main, de l'égratignure d'un clou du pommeau de sa selle, qu'il me voulut faire passer pour un coup d'espée, me disant qu'il l'avoit respandu avec joye pour mon service, comme il feroit en toutes rencontres, celuy qui luy restoit, & qu'il avoit un coup de carabine au travers des reins; je le renvoyai se faire penser dans mon quartier, qui estoit tout ce qu'il souhaitoit.

Cependant je m'arrestai tout seul dans le chemin, & criai que ceux qui auroient de l'honneur tournassent avec moy; trente hommes s'y joignirent, & les ayant mis en escadron, durant que l'on alloit rallier le reste, je chargeai les ennemis que je trouvai en desordre, qui se renversant sur deux escadrons, qui soustenoient le premier, les rompirent, & je les poussai prés d'une demie lieuë, jusques à un petit pont, où je fis faire alte. Les Lazares croyant qu'il n'y avoit qu'à aller piller, & gagner des chevaux, m'en demanderent la permission, que je leur donnai de bon cœur, à dessein de m'en defaire, comme de gens inutiles & incommodes, leur disant, que se jettant dans la campagne ils allassent le plus loin qu'ils pourroient, pour essayer de venir prendre les ennemis par derriere; ce que faisant imprudemment, ma malice me reüssit, car il y en eut bien trois cens d'assommez. J'y joignis le Lieutenant de cavalerie, qui commandoit leurs coureurs,

& qui faisoit en se retirant l'arriere-garde, & je le fis prisonnier, fort glorieux de s'estre rendu à moy, & d'avoir perdu sa liberté de ma main. Nos fuyards, voyant que les ennemis avoient lasché le pied, & que je les avois poussez vertement, s'estant ralliez, commençoient de marcher, reconnoissant qu'il n'y avoit plus rien à craindre, quand ils firent faire une decharge sur moy par trente, ou quarante mousquetaires ávancez derriere deux maisons, pour garder le pont, qui tuerent à mes pieds quatorze personnes, des trente que j'avois avec moy; le reste épouvanté prit la fuite, & m'abandonna moy troisieme. Le Maltois, Commissaire d'artillerie, un de ceux qui estoient demeurez, fut envoyé par moy, pour faire ávancer deux cens mousquetaires, & voyant venir douze ou quinze de mes domestiques avec des fusils, j'allai au devant d'eux, & leur defendant de se montrer, je les fis jetter à droit & à gauche dans les fossez qui bordoient le chemin, leur ordonnant de ne pas tirer, que je ne leur commandasse. Trois escadrons des ennemis defilant l'un aprés l'autre, passerent le pont, & se remirent en bataille devant moy, dont le Prince de Minoruine se detacha l'espée à la main, menaçoit nos fuyards, les traittant de canailles & de veillaques; & voyant deux de mes estafiers auprés de moy, dont la livrée de velours verd, avec les galons d'or, estoit fort remarquable, vint en abattre un à l'estrier de mon

cheval,

cheval, d'un grand coup d'espée sur la teste. Je demandai à Horatio Vasallo, s'il ne connoissoit point un homme si bien fait, & si vigoureux; se meprenant à la ressemblance, il me dít que c'estoit le Prince de la Torelle, & l'ayant renvoyé pour rallier sa Compagnie, & me la ramener, je m'en allai cependant à luy, qui s'estant fait amener un coursier frais, fort beau & gris pommelé, monta dessus à dix pas de moy, sentant le sien trop fatigué; je mis alors le pistolet à la main, & luy criay, Prince de la Torelle, en attendant que vos gens s'ávancent, & que les miens se raillient, puisque nous nous trouvons tous deux seuls, un coup de pistolet entre vous & moy, il y a de l'honneur à acquerir de part & d'autre: mais il commença de se retirer sans s'arrester à moy, qui le poussant & l'ayant joint d'assez prés, luy criai bon quartier, rendez vous au Duc de Guise; mais baissans la main à son cheval, il s'en alla de vistesse devant le mien las & quasi rendu. Je ne voulus pas hazarder mon coup de si loin, ny m'attacher à le poursuivre, pour ne me pas engager mal à propos; & luy, criant à moy, fit ávancer son escadron, & s'alla remettre à la teste, pour soustenir mes gens, qu'il voyoit de loin commencer à marcher. Je reconnus dans son premier rang quantité de Noblesse, à la beauté de leurs chevaux, & à des justes-au-corps de velours noir qu'ils avoient tous; je tournai à eux, & faisant faire des passades, je les voulus enga-

ger à me ſuivre ; dés qu'ils me preſſoient je me retirois vingt pas, & puis tournois à eux faire la meſme choſe ; ce procedé à la fin les attira inſenſiblement dans le recoin du chemin où j'avois logé mes fuſiliers, je leur fis alors ſigne du chapeau de tirer, & que chacun choiſiſt ſon homme, ce qui reüſſit malheureuſement pour eux. Dom Emanuël de Vaïs, Capitaine de cavalerie; fut tué tout roide : le Marquis de Paihede eut la main droite briſée: le Marquis de Saint Juliani reçut deux coups, l'un dans le coſté, & l'autre dans la teſte, dont il mourut trois ou quatre jours aprés ; & enfin ſept des plus beaux furent portez par terre; leur eſcadron s'en ébranla, & s'affoibliſſant de ceux qui emportoient les morts, & remenoient les bleſſez, mes gens ayant repris cœur, je les repouſſai une ſeconde fois juſques au pont, dont je fus rechaſſé par leur cavalerie, & quelques mouſquetaires, à la teſte deſquels le Duc d'Andria ſe vint mettre, pour leur donner plus de courage, & repaſſa le pont avec trois eſcadrons. Mes gens ayant repris l'eſpouvante aprés la deſcharge de leurs carabines, m'abandonnerent une troiſieſme fois tout ſeul dans le chemin, où je me crus en plus de ſeureté dans l'apprehenſion qu'ils avoient de mon infanterie. Neantmoins le premier eſcadron marchant en fort bon ordre pour me charger, le Duc d'Andria l'eſpée à la main pouſſant devant, leur commanda de faire alte, ſoit qu'il appréhendaſt d'en-

gager un combat, soit aussy, comme il me le voulut faire croire à nostre entreveuë, deux jours aprés, qu'il ne voulust pas commettre ma personne, ny la remettre en nouveau peril. Dans cette entrefaite, l'infanterie que j'avois envoyé querir, estant arrivée, je la fis voir aux ennemis, & la mettant dans les fossez, je pris toute ma cavalerie, par-là un peu rassurée, & remise en corps. & je marchay à eux ; ils ne tinrent pas pied devant moy, & les ayant renversez, ils repasserent de nouveau ce pont fatal, où l'escarmouche se reschauffa, & dura plus d'un gros quart-d'heure. Dans cette poursuite le cheval d'un Officier de cavalerie estant tombé, il se vid environné de quelque canaille, qui le vouloit tuer de mil coups ; mais l'entendant crier quartier, je poussay à luy, & faisant retirer à coups d'espée ceux qui le vouloient massacrer si cruellement, il se rendit à moy avec bien de la joye, & le donnant à un de mes gardes, je le renvoyay à mon quartier. Ce qui me fit avoir facilement ce dernier avantage, fut que le Duc d'Andria s'estoit retiré pour détacher de son arriere-garde cinq cens chevaux pour me venir couper, & m'empescher la retraite. Jamais personne n'a couru tant de danger que je fis en ce rencontre, non pas tant des ennemis, que de mes gens, qui faisant leurs descharges derriere moy, me bruslerent tous les cheveux, & toutes mes plumes ; & la pluspart aprés ce beau régal,

gal, venoient me dire qu'ils avoient tiré leur coup: de sorte que je puis dire que je n'en reschapay que par miracle. Jacomo Rousse obeissant à l'ordre que je luy envoyay, se servant de l'avantage des arbres, & des fossez qu'il y avoit dans la campagne, se retira heureusement en combattant tousjours, sans perdre qu'environ huit ou dix hommes, & pareil nombre de blessez. La cavalerie qui me vouloit couper, ayant trouvé deux cens mousquetaires à un passage que j'y avois laissez exprés, estant arrestée par leur feu, ne pensa qu'à se retirer.

Cependant, mes gens prirent une nouvelle espouvante de leur marche, & s'escriant que nous estions coupez, j'eus assez de peine à les rassurer, en leur persuadant que c'estoit ma cavalerie du quartier de Sant Antimo, que j'avois fait avancer pour me favoriser la retraite, dequoy je me tenois assuré, en garnissant, comme j'avois fait d'abord, tous les defilez avec de l'infanterie. Quelques-uns s'appercevant que ce corps estoit plus grand que celuy dont je leur parlois; je leur dis que les escadrons qu'ils voyoient paroistre, n'avoient point de fonds, & que me servant de l'ombre des arbres & de la nuit qui s'avançoit, je leur avois commande de faire ce grand front, pour avoir plus d'apparence; & ayant appris que Jacomo Rousse estoit en seureté, n'ayant engagé tout ce combat que pour cela, je ne pensay qu'à me retirer: j'en

donnay le soin au Sieur de Cerisantes, qui m'arriva fort heureusement, & faisant mettre pied à terre à trente de mes gardes des plus resolus, ils empescherent les ennemis de passer le pont, ayant ordre, en cas qu'ils se vissent pressez, d'abandonner leurs chevaux, & sautant le fossé de se retirer à la faveur des arbres qu'il y avoit dans la campagne. Je commençay donc à marcher à mon quartier, & dés que je vis le pouvoir faire avec seureté, je fis revenir Cerisantes, qui me vint rejoindre aprés une legere escarmouche, sans perdre personne: j'eus deux de mes gardes prisonniers, dont l'un eut la mesme âventure que d'Orillac, & l'autre fut assez heureux pour reschaper d'un coup d'espée reçu par derriere, à la porte d'Averse, où je le trouvay encore blessé dans l'hospital, quand quelques jours aprés je m'en rendis le Maistre. Cette escarmouche dura plus de trois heures, avec perte de quatre ou cinq cens hommes, mais seulement de cinquante ou soixante des ennemis; la mort de d'Orillac estant la seule à plaindre, & gagnant beaucoup plus que je ne perdois à celle de tous les autres, puisque je m'estois défait de force gens inutiles & incommodes.

Je rentray dans mon quartier, avec un fort grand applaudissement, laissay à la Noblesse beaucoup d'estime & d'amitié pour moy, & n'eus de la fatigue de cette journée que l'incommodité d'estre fort enroüé, à cause du chaud & de la poussiere, & pour

avoir

avoir esté obligé de crier, & me tourmenter dans le desordre de mes gens. Je fus fort estonné en arrivant à mon logis de trouver Philippes Prignany en parfaite santé, & luy demandant des nouvelles de sa blessure, il me dit qu'il n'y avoit eû que sa casaque percée, & que le coup de carabine ne l'avoit pas touché; & comme il s'apperçut que je ne fis pas de cas de luy depuis ce jour-là, il eut tant de honte qu'il ne servit jamais à sa charge, comme aussy ne l'aurois-je pas souffert: ce qui le rendit si fort mon ennemy, qu'il chercha tous les moyens de me nuire, & prenant habitude avec Monsieur de Fontenay, il n'y a sorte de mauvais offices qu'il ne m'ait rendus, & passant en France tout exprés, où il continua de faire la mesme chose, jusques au retour de l'armée navale, aprés que je fus fait prisonnier, qu'un malheureux coup de canon luy emportant les deux jambes le punit & de sa lascheté & de sa malice.

A peine entrois-je dans ma chambre, que la Marquise d'Attaviane me vint faire des plaintes que ses enfans avoient esté arrestez à Naples, & pillez nonobstant mon passeport, & qu'au lieu de le respecter, il avoit esté insolemment deschiré, & foulé aux pieds. Je l'assuray de luy en faire raison, y estant plus interessé qu'elle. Je fis partir à l'heure mesme le Prevost de l'armée pour informer de cette action, avec ordre d'arrester les coupables, faire rendre ce qui avoit esté pris, &

relaſcher ces Meſſieurs, & envoyai un de mes gardes pour les accompagner juſques au quartier des ennemis. Miguel de Santis, dont j'ay desja parlé, s'intituloit tousjours Maiſtre de Camp general, n'ayant aucun poſte fixe, & ſe promenant accompagné de douze ou quinze coquins, ſe trouva au fauxbourg de Saint Antoine, au paſſage de ces Meſſieurs, & craignant autant la Nobleſſe qu'il la haïſſoit, n'en eſperant jamais de pardon, à cauſe du meurtre de Dom Pepe Caraffe, recherchoit tous les moyens de luy nuire, & de l'outrager. Il ne perdit pas cette occaſion de ſe ſatisfaire, & mon paſſeport luy eſtant preſenté, il le deſchira, & le foula aux pieds, diſant qu'il ne recevoit d'ordre de perſonne; Il fit encore arreſter mon Prevoſt, & ſa teſmerité luy faiſant croire que je le devois craindre, il me renvoya mon garde m'aſſurer que le lendemain il me viendroit rendre compte de ſon action.

Je fis dés le ſoir expedier un paſſeport au Sergent Major Jean Luigi Landi, pour aller le lendemain à la pointe du jour, avec un Trompette, ſavoir des nouvelles de d'Orillac, & demander une treve pour enterrer les morts, & une conference de quelque Officier general, pour regler le quartier entre nos troupes; & je chargeai mon Trompette de faire un compliment & une plainte au Prince de la Torelle, de m'avoir mepriſé, ne croyant pas qu'il y euſt aſſez d'honneur à

ac-

acquerir avec moy, refusant de faire un coup de pistolet, quand je l'en avois convié ; que l'estime de la belle action que je luy avois vû faire, prevalant sur mon ressentiment, m'obligeoit à luy demander son amitié, estant d'humeur à rechercher tousjours avec soin celle de toutes les personnes de cœur & de merite, comme luy.

Le matin à mon lever Frere Thomas Sebastien me rendit compte du malheur de * * * * * qui me toucha sensiblement ; il m'apprit la division qui se mettoit parmi toute cette Noblesse, & la disposition où il l'avoit trouvée, qui me parut assez favorable & me donna lieu d'esperer que j'avois commencé à jetter une bonne semence, qui estant un peu cultivée produiroit avec le temps une avantageuse recolte.

Cependant Jean Luïgi Landi, & le Trompette que j'avois envoyez à Averse estant arrivez, l'on les fit attendre quelque temps à la porte, pour mettre les choses dans l'estat que l'on souhaittoit qu'ils les trouvassent pour me les rapporter : aprés quoy l'on les fit entrer & conduire à la grande Eglise, qu'ils virent toute tenduë de deuïl, & avec force luminaires ; toute la Noblesse, & tous les Officiers de leurs troupes, la plusspart avec un manteau de deuïl, y estoient assemblez pour assister au service qu'ils firent faire au sieur d'Orilac, aves les mesmes honneurs & ceremoniesque celuy d'unGeneral d'armée. Ils di-

rent tous à mon Trompette que par ce qu'ils avoient rendu à sa memoire, ils témoignoient assez la douleur qu'ils avoient euë de son funeste accident, & combien ils avoient desapprouvé la brutale action d'un Espagnol qui l'avoit tué de sang froid par derriere, aprés avoir esté fait prisonnier & desarmé. Qu'il me devoit rapporter fidelement ce qu'il avoit vû, & m'asseurer qu'ils traitteroient fort civilement tous les François, & principalement ceux de ma suite; mais qu'ils n'en useroient pas de mesme pour les gens du Peuple, qui les avoient si mal traittez, & leur avoient si fort perdu le respect en toutes sortes de rencontres, qu'ils ne meritoient d'autres traittemens que celuy qu'on fait aux chiens enragez. Que pour la treve, ils la feroient volontiers pour deux jours, pour enterrer les morts, quoy qu'il y en eust un assez petit nombre de leur costé, & que ceux du mien fussent indignes qu'on leur donnast la sepulture; mais qu'ils seroient trop incommodez dans la ville, & moy dans mon quartier par la puanteur de tous ces corps; & qu'ainsy pour l'interest commun, il estoit à propos de les couvrir de terre. Que pour la conference que je demandois, pour l'ajustement du quartier, ils s'assembleroient pour en resoudre, & rendroient la response dans deux heures. Ce temps expiré, ils firent choix de la personne du Duc d'Andria, aprés quelque contestation & quelque difference d'opi-

d'opinions, pour conferer avec un Officier general de ma part, dont ils me prierent de mander le nom le lendemain, & d'envoyer quelqu'un, pour concerter le temps & le lieu de la conference, & combien chacun ameneroit de gens de son costé.

Durant que toutes ces choses se regloient ; je m'en allay entendre la Messe à l'Eglise de Juliane, & le Curé me venant recevoir à la teste de tous les habitans sous les armes, & suivis de quelques Prestres, me presenta le dais, que je refusay, nonobstant cette ambition demesurée, dont l'on m'a voulu accuser, ne l'ayant jamais accepté dans tout le temps que j'ay esté dans le Royaume, quoy que l'on me l'ait offert assez souvent. Au retour de la Messe, on m'amena un espion, qui ayant esté dans le quartier de Saint Antimo, estoit venu dans le mien, où il fut pris, observant attentivement toutes choses, & se trouvant chargé de lettres qu'il avoit cachées. Je le fis remettre entre les mains de l'Auditeur general, avec ordre, aussy-tost son procés fait, de le faire pendre sur le grand chemin. Je commanday mes chevaux au sortir de table pour m'aller promener, & me servant de la liberté de la treve, visiter soigneusement le lieu du combat que nous avions fait la veille. Et comme j'estois à la fenestre, dans l'impatience de l'arrivée de mes chevaux, je vis entrer insolemment dans mon logis Miguel de Santis, accompagné de huit

ou dix perſonnes ; il me ſalüa avec aſſez de peine, & mettant pied à terre pour me venir trouver, il fut fort ſurpris quand le Capitaine de mes gardes, ſur le haut du degré, l'arreſta de ma part, avec tous ſes compagnons, & faiſont ſemblant de ſe mettre en defenſe, mes gardes ſe mirent en eſtat de le tuer. Alors ſaiſy de peur, il ſe mit à pleurer, & ſe laiſſa deſarmer avec ceux de ſa ſuite. Je les fis tous mener en priſon, & pour luy, il fut mis dans un cachot, avec les fers aux pieds, & aux mains ; je l'envoyay interroger ſur l'heure, & luy faiſant repreſenter les pieces de mon paſſeport qu'il avoit deſchirées & foulées aux pieds, il confeſſa ſon inſolence, & eut recours à demander la vie, que je ne voulus pas luy accorder, le reſervant pour faire un exemple de ſa deſobeïſſance, & peu de reſpect, & un ſacrifice à la Nobleſſe, pour m'acquerir leur amitié, en vengeant la mort de Dom Pepe Caraffe, qu'il avoit fait mourir avec tant d'inhumanité, & dont il ſe vantoit continuellement. Ses camarades confeſſerent que c'eſtoit luy ſeul, contre leurs ſentimens, qui avoit fait arreſter les enfans de la Marquiſe d'Attaviane ; & que luy repreſentant le reſpect que l'on devoit à mon paſſeport, il leur avoit dit ne m'en devoir aucun, & ne m'en vouloir point rendre, & accompagnant ſes diſcours inſolens & injurieux qu'il tenoit contre moy, d'actions pareilles, il prit le paſſeport, le mit en pieces, & mit les

les pieds dessus, jurant qu'il traiteroit ma personne de la mesme maniere, s'il la tenoit entre ses mains. Ils luy maintinrent toutes ces choses à la confrontation, aussy-bien que deux valets de la Marquise d'Attaviane, & le Prevost de l'armée qu'il avoit si temerairement fait arrester.

Je fis rendre tout l'argent & pierreries qui avoient esté pris à ces Cavaliers, pardonnant à ces miserables qui n'avoient d'autres crimes, que celuy de s'estre rencontré à sa suite. L'aventure qui m'estoit survenuë dans le marché avec luy deux jours aprés mon arrivée, l'arrogance de ses discours, avec le mepris & la haine qu'il avoit fait paroistre contre moy, me firent juger qu'il pourroit bien avoir entrepris contre ma vie; & que je tirerois de luy quelque lumiere de ceux qui pourroient avoir de pareilles pensées, & de qui j'aurois à craindre & à me défier. J'ordonnay pour ce sujet qu'on luy donnast la question, qu'il souffrit d'abord avec quelque fermeté, mais elle ne dura gueres; car se sentant pressé des tourmens, il avoüa qu'il avoit resolu de me tuër, & qu'il ne faisoit qu'en espier les occasions. Qu'il avoit desja une fois manqué son entreprise. Et que la grande áversion qu'il avoit contre moy, ne venoit point de l'amitié qu'il eust pour les Espagnols; mais de la rage qu'il avoit contre toute la Noblesse, qu'il eust voulu destruire jusques au dernier, & les mettre en pieces,

& deschirer comme il avoit cruellement fait le frere du Duc de Matalonne, n'ayant point d'autre regret de mourir que de n'avoir pû luy en faire autant. Qu'il me consideroit comme leur amy, & leur protecteur, qui ne souffrirois jamais que l'on leur fist quelque violence. Que c'estoit pour cela seul qu'il se vouloit défaire de moy, afin de pouvoir par aprés à leur esgard se contenter & se satisfaire. En deux ou trois jours de temps son procés fut achevé, & il fut condamné d'avoir le cou coupé, sa teste mise sur un poteau, & son corps pendu par un pied, comme on a de coustume d'en user avec les assassins & les traistres. Je fis differer son execution, pour attendre l'occasion de m'en prevaloir avec la Noblesse, & d'en tirer quelque ávantage.

Revenant donc à la response qui me fut rapportée d'Averse, elle m'obligea de renvoyer mon Trompette avec ledit Luïgi Landi, pour dire de ma part à Monsieur le Duc d'Andria, que j'avois resolu d'envoyer le Baron de Modene, Maistre de Camp general, pour conferer avec la personne qui devoit estre nommée de leur part, pour le reglement du quartier entre nos troupes. Mais ayant appris avec joye, que l'on avoit jetté les yeux sur luy, pour venir faire ce traitté, j'avois crû n'estre pas trop bon moy-mesme, pour me rendre au lieu dont nous conviendrions, dont je luy laissois le choix, ayant tant de confiance en sa parole, que je me touverois avec

avec pareil nombre de gens que luy, en quelque lieu qu'il me voulust marquer.

Ma civilité fut fort bien reçuë, & l'on y respondit avec toute la galanterie imaginable. Mais craignant que les Espagnols ne rompissent cette entreveuë, qui leur donneroit beaucoup de soupçon, s'ils en estoient avertis, & que je croiois fort necessaire à l'execution de mes desseins, j'avois donné ordre audit Landi, de convenir du lieu des Capucins d'Averse, egalement distant de la ville, & de mon quartier. Que chacun ameneroit pour sa seureté cent cinquante chevaux, & deux cens mousquetaires, pour faire garder les avenuës. Que l'on avanceroit des corps de garde, & des sentinelles de peur d'estre surpris. Que les troupes de part & d'autre n'approcheroient pas de cinq cens pas du lieu où nous serions. Que nous viendrions chacun avec nos pistolets, & nos espées, accompagnez de dix personnes, avec un Aide de Camp pour porter les ordres à nos gens, quand il seroit necessaire de les faire avancer, ou reculer, suivant que nous le jugerions à propos. Que l'on n'ameneroit de chaque party qu'une douzaine de laquais ou d'estafiers pour tenir les chevaux. Et que nous nous rendrions le dix-huitiesme du mois de Decembre sur les deux heures aprés midy, au lieu destiné. Beaucoup de Cavaliers ayant curiosité de me voir, voulurent accompagner le Duc d'Andria, & aprés bien des contestati-

ons,

ons, le sort tomba sur Dom Fabricio Spinelli, Dom Scipion Pignatelli, Dom Carlo Caëtano, Carlo Marullo Chevalier de Malte, Dom Cesare de la Marra, Joseph Papalette Capitaine de cavalerie, Jüan Jacobo Affàti, Baron de Canosa, Dom Francisco de Taſſis, un Cavalier Eſpagnol, & l'Aide Camp Battimiello. Pour moy je menay de mon coſté, le Baron de Modene Maiſtre de Camp general, le Sieur de Ceriſantes, le Sieur de Taillade, Auguſtin de Lietto Capitaine de mes gardes, Antonio Tonty Gentilhomme Romain, le Sieur Deſſinar Gentilhomme du Comtat, Onoffrio Piſſacany, Jomo Sant-Apollina mon Eſcuyer, Cicio Battimiello, Aniello de Falco General de l'artillerie, & Pepe Palombe pour porter mes ordres, comme mon Adjudant general.

Le jour eſtant venu, où tout ce que je ſouhaitois le plus ardemment depuis mon entrée dans Naples m'eſtoit arrivé, de pouvoir moy-meſme tâter les ſentimens de la Nobleſſe, & d'employer de vive voix toute l'adreſſe que je pourrois pour l'attirer à moy; je m'y preparai avec autant de joye que d'eſpoir; que cette couference ne pourroit que produire un bon effet: puiſque, ou je la gagnerois par mes civilitez, & par mes raiſons, ou je la rendrois ſuſpecte aux Eſpagnols, qui par leur défiance, & mauvais traitemens la forceroient avec le temps de recourir à moy, & ſe venir jetter entre mes bras. J'envoyai que-

querir les deux Officiers que j'avois pris à la derniere escarmouche, & que j'avois fort bien traittez ; je leur proposai, apres avoir loüé leur valeur, & témoigné de l'estime pour eux, de prendre employ, les tentant par les ávantages que je leur ferois.mais m'ayant repondu que la fidelité des Bourguignons estoit inébranlable, & qu'ils vouloient mourir pour le service du Roy, duquel ils estoient nais sujets, je leur dis que je les en aimois moins, mais que je les en estimois davantage ; Qu'il estoit juste qu'ayant esté pris de ma main, ils se prevalussent de ma courtoisie, qu'ils estoient libres, & qu'ils pouvoient s'en retourner, & leur faisant rendre leurs armes, & leurs chevaux, & donner quelque argent, je les fis accompagner par un Trompette pour me rapporter quand le Duc d'Andria monteroit à cheval, pour me trouver aussi-tost que luy à nostre rendez-vous, & le disposer à m'accorder plus librement le quartier, par l'exemple que j'avois commencé de donner, d'en user honnestement avec les prisonniers de guerre. Ces deux-ci ne se pouvant assez louër de ma bonté, en dirent tant de choses, que toutes leurs troupes en furent ébranlées, & prestes à se debander pour me venir servir.

Cependant, j'envoyai reconnoistre tout les environs des Capucins, de peur de quelque embuscade, & visiter exactement tout leur Convent ; je fis mettre toutes mes trou-

pes

pes sous les armes, monter à cheval toute ma cavalerie, à la teste de mon quartier, saisir tout les passages pour favoriser ma retraite, & me tins prest à marcher, avec le nombre dont nous estions convenus, aux premieres nouvelles que je recevrois. Je ne tardai gueres d'en avoir, & marchant jusques à mil pas du lieu de nostre conference, je fis faire alte, & envoyai reconnoistre ces Messieurs, qui ayant fait le mesme de leur costé, & nous estant assurez de la bonne-foy les uns des autres nous nous avançâmes, & nous trouvâmes en mesme temps en presence, , l'escorte estant demeurée à la distance dont nous estions convenus.

Le Duc d'Andria venant à moy, mit pied à terre à trente pas, & descendant de cheval je courus à luy les bras ouverts, & aprés beaucoup d'embrassades & de tesmoignages d'amitié & d'estime, il me presenta tous ces Messieurs qui l'accompagnoient ; comme aussy je le fis saluër par tous ceux de ma suite. Aprés quoy, il me tesmoigna la joye qu'il avoit d'avoir esté choisy pour cette conference, & l'obligation qu'il m'avoit, au lieu d'y envoyer quelqu'un de ma part, d'y avoir voulu venir en personne, qui estoit un honneur qu'il recevoit comme il le devoit, & dont il conserveroit toute sa vie & la memoire & la reconnoissance. Je luy respondis que sachant & son merite & sa naissance, je ne pouvois ny ne devois faire moins, estant trop

trop bien informé de la grandeur & antiquité de la Maison des Caraffes, dont il estoit le Chef, & en soustenoit la dignité par sa vertu & son courage, & mil autres bonnes qualitez personnelles, qui luy acqueroient une si generale estime. Que je souhaitois passionnement son amitié, & estois venu exprés pour la luy demander. Il ajousta que la curiosité qu'il avoit de me connoistre, avoit esté satisfaite il y avoit deux jours, m'estant fait voir de si pres l'espée à la main, qu'il avoit aisement pû remarquer tous les traits de mon visage. Qu'il y avoit eû & honneur à acquerir, & satisfaction à m'approcher. Mais que j'estois un si dangereux ennemy, que cette curiosité n'estoit ny facile à contenter, ny sans un péril extreme. Qu'au reste il m'avoit vû faire des choses si extraordinaires, qu'il n'avoit pas esté necessaire de demander mon nom, puisque toute la Noblesse avoit jugé avec luy qu'il faloit necessairement que ce fust moy, n'y ayant point d'autre personne dans le monde, capable de soustenir tout seul un combat dans un chemin, abandonné, comme il m'avoit vû trois fois, de toutes mes troupes espouvantées, sans que l'on pust reconnoistre en moy d'autres sentimens que d'une extreme fierté, contre un grand corps de cavalerie que j'avois sur les bras, & de chagrin de n'estre pas suivi; & que si j'eusse esté à la teste de gens assez braves pour m'accompagner dans les dangers, où je les menerois,

rois, qu'il ne croyoit pas que je puſſe rien trouver de difficile, ny qu'il y euſt de puiſſance capable de reſiſter à ma valeur. Qu'il avoit vû avec quelque déplaiſir qu'elle eſtoit ſi mal ſecondée; qu'il m'en avoit meſme donné des marques de tendreſſe, & de veneration, en ne me voulant voir ny mort ny priſonnier, lors qu'ayant reconnu que je ne pouvois eſviter ou l'un ou l'autre, j'avois pû remarquer qu'il s'eſtoit venu mettre à la teſte de ſes troupes, & leur avoit commandé de faire alte, pour empeſcher qu'ils ne s'attachaſſent ſi vertement à ma pourſuite.

A ce diſcours ſi galant, je repartis que l'eſtime que je faiſois de tous les Cavaliers Napolitains avoit failly à me couſter cher, puiſque c'eſtoit pluſtoſt l'envie de me faire aimer & conſiderer d'eux, qui m'avoit donné du cœur & de la hardieſſe, que le ſang que j'avois herité de mes anceſtres, & que j'aurois eû honte la premiere fois que je paroiſſois devant eux, d'avoir pluſtoſt fait remarquer ma taille, que mon viſage. Que l'exemple de ce que je leur voyois faire de ſi bonne grace, m'engageoit à les imiter, pour faire naiſtre par la ſympathie quelque ſorte d'inclination pour moy. Que j'avois bien reconnu ce qu'il avoit voulu faire d'obligeant, dont je voulois demeurer d'accord, pour ne pas affoiblir la reconnoiſſance que j'en deſirois conſerver toute ma vie, quoy que je ne fuſſe pas en fort grand peril, eſtant ſouſtenu par de l'in-

l'infanterie, comme je l'avois à mon grand regret fait voir, aux despens de quelques-uns de ses camarades. A quoy m'ayant reparty, qu'il me voyoit avec douleur à la teste d'un nombre de canaille indigne d'avoir un Chef tel que moy, dont les vertus esgaloient la naissance, & que je meriterois d'estre mieux accompagné. Je luy respondis avec un grand souspir qu'il seroit aisé, s'il vouloit, avec toute la Noblesse, se resoudre à me voir combattre pour leur liberté, & employer mon sang, & ma vie, pour les tirer des fers qu'ils portoient, trop pesans pour estre soufferts plus long-temps. Les personnes de leur cœur & de leur qualité n'estant pas nées pour mourir esclaves, mais pour vivre avec l'honneur, les avantages & les prerogatives, à quoy le Ciel les avoit destinées, en leur donnant une naissance si illustre. Il me repartit, qu'ils s'estimoient glorieux d'employer leurs vies pour le service d'un Roy, dont ils estoient nais les Sujets. Que leur fidelité leur rendoit douce la domination de leur Maistre; & que jamais un joug n'estoit pesant, que l'on portoit avec plaisir, & sans contrainte; & qu'ils ne pouvoient mieux employer leurs vies qu'à chastier une troupe d'infames revoltez, qui vouloient esbranler une Couronne, de laquelle l'honneur & le devoir engageoient tous les Cavaliers d'estre le soustien; & que comme il en estoit le plus zelé, il pretendoit aussy donner l'exemple à tous les autres.

Je

Je vis que nous nous engagions trop ávant pour parler en public, & croyant qu'en particulier je descouvrirois plus aisement ses sentimens, faisant signe à ceux de ma suite d'entretenir ses camarades, je luy proposai d'entrer dans l'Eglise, où ayant fait nostre priere, nous nous assismes sur un banc, & commençasmes une conversation plus libre & plus importante. Il me dít regreter avec des larmes de sang, de voir qu'une personne pour qui il avoit desja le cœur attendri, par des sentimens d'affection, d'estime, & de respect, d'un sang si illustre, & mesme de celuy de leurs anciens Rois, qui l'obligeoit d'avoir une particuliere veneration pour moy, dont les ancestres avoient soustenu la Religion Catholique en France, & qui s'estoient acquis par tant de belles & grandes actions, l'admiration de toute l'Europe, & qu'en ayant herité les hautes vertus, pouvois non seulement les imiter, mais les surpasser par tous les talens, dont le Ciel m'avoit si ávantageusement partagé, fust exposée à tant de perils, pour soustenir les interests d'un Peuple revolté, cruel, ingrat, traistre, & leger, qui ne recompensoit les services que l'on luy rendoit que par des massacres, & des cruautez, dont le Prince de Masse estoit un assez malheureux exemple, fust venuë en une seule felouque au travers d'une puissante armée, meprisant la tempeste, & les fortunes de la mer, dans une saison si dangereuse, poursuivie de tant de gale-

galeres, & tant de differens bastimens à rame, preparez à sa perte, s'exposer dans un lieu où il n'y avoit qu'à hazarder sa reputation, & sa vie, pour chercher une mort aussy assurée, que pleine de honte & d'infamie, sans estre appuyée d'une armée navale, abandonnée de tout secours hors de celuy de sa vertu, & de son courage, sans avoir un homme à qui se fier, ny capable de le soulager, & executer ses hautes entreprises, avec des puissances en teste si considerables, que la seule pensée seroit capable de faire trembler les plus determinez, & dont le risque avoit plus d'air d'une action d'un desesperé, que de celle d'un Prince genereux, brave & ambitieux. Qu'il n'y pouvoit penser sans douleur. Qu'il me conjuroit d'y vouloir faire une serieuse reflexion, & considerer sans preoccupation ce que j'avois à esperer & à craindre. Il me dit de plus, qu'il voyoit bien que je me flattois de l'esperance de pouvoir attirer tous les Cavaliers dans mon parti, à quoy je ne devois pas m'attendre. Qu'il estoit vray qu'il n'y en avoit pas un qui n'eust pour moy beaucoup d'estime, de respect & d'amitié, & qui ne creust m'estre redevable de la cessation de l'incendie, & saccagement de leurs maisons, de se voir depuis mon arrivée garenti des insolences & outrages du menu peuple, & qui n'attribuast à mes soins & à ma protection la conservation des biens qui leur restoient, des personnes de leurs proches, & de l'hon-

l'honneur de leurs familles, dont ils ne se-roient jamais ingrats. Mais qu'à bien considerer, je n'avois nul interest dans cette affaire, puisque je n'y prenois de part que celle que m'y donnoit le commandement des armes du Peuple que je servois, & dont je n'estois pas le maistre, puisque Gennare en estoit le Chef, que les gens de qualité ne voudroient jamais reconnoistre. Qu'il me croyoit trop genereux pour avoir le dessein de le leur conseiller, & qu'ils avoient trop de vanité & de gloire, pour se sousmettre à des canailles, qu'ils avoient tousjours tenu sous les pieds. Que ce ne seroit pas se mettre en liberté, mais se rendre esclaves d'un menu peuple, duquel ils voyoient avec douleur & ressentiment les mains encore dégoutantes du sang de leurs proches, dont la vengeance leur auroit esté aussy assurée que prompte, si ma venuë, ma vigueur, & ma conduite n'en avoient retardé l'execution, par le courage & la resolution que je faisois voir à soustenir un si meschant party. Que leur honneur, & leur naissance les rendant les soustiens de la Couronne de Naples, les obligeoient à pousser jusqu'au bout leur fidelité; Que je pouvois juger de leur zele, ayant fait un corps d'armée à leurs depens, & faisant la guerre sans crainte d'exposer à la rage des revoltez leurs biens & leurs familles. Qu'ils faisoient gloire d'employer jusqu'au dernier sol, & repandre jusqu'à la derniere goutte

goutte de leur sang pour conserver cette Couronne au Roy leur Maistre ; quoy qu'à m'en parler franchement, ils n'esperassent pas d'en tirer d'autre recompense, que celle d'avoir satisfait à leur devoir, & qu'il estoit & beau & genereux de tout sacrifier, aprés avoir esté si mal traittez, & si peu considerez, qu'ils avoient esté jusques icy des Espagnols ; ne s'attendant pas mesme d'estre remerciez de ce qu'ils faisoient de si bon cœur, & qui leur cousteroit leur rüine totale ; mais qu'ils se contenteroient de faire voir à toute l'Europe, qu'ils avoient sans ordre consumé tous leurs biens, & hazardé leurs personnes, pour sauver un Estat qu'ils pouvoient laisser perdre sans crime, en ne s'opposant point au cours des choses, & ne s'appliquant qu'à la defense de leurs terres, & à la conservation de leur fortune. Et qu'enfin ils me voyoient avec déplaisir à toutes les heures du jour, en danger de la vie, ayant à craindre le poison, l'assassinat, & la trahison. Que je ne pouvois pas seul resister à tant d'oppositions que je verrois naistre tous les jours. Que je ne devois faire aucun fondement sur des gens sans cœur & sans honneur, qui m'abandonneroient comme ils avoient fait deux jours auparavant, dans toutes les occasions de guerre. Qu'il faloit assurement que l'on m'eust fait dans Rome un estat fabuleux des forces du Peuple, puisque j'estois venu le servir ; mais qu'ils ne doutoient pas, qu'ayant

qu'ayant reconnu les artifices malicieux, dont l'on avoit usé pour m'engager, je ne me fusse desja repenti plus de cent fois, de m'estre si legerement jetté parmy une si infame canaille. Que je devois considerer qu'au moindre mauvais succés, dont suivant sa coustume, elle me voudroit rendre responsable, ou à la premiere sedition qu'exciteroit quelque fou, ou quelque emporté, dont le credit viendroit de crier plus haut que les autres, l'on me couperoit la teste, & me traisneroit-on par les ruës. Qu'il savoit desja qu'en deux ou trois rencontres, l'on m'avoit perdu le respect, & que si j'y avois remedié avec hardiesse & resolution, je n'aurois pas tousjours la mesme fortune, quoy que j'eusse tousjours le mesme cœur, & que pour peu qu'elle me manquast, je perdrois infailliblement la reputation & la vie. Qu'il estoit venu exprés pour me representer toutes ces choses, de la part de la Noblesse, & m'offrir en cas que je voulusse me retirer à Rome de m'accompagner en corps jusques-là. Que comme mon serviteur il me conseilloit de prendre cette resolution, puisque je ne pouvois, ny ne devois me mettre dans l'esprit la pensée d'aucun establissement de fortune par le Peuple, qui n'est capable que de faire des tumultes, & exciter des seditions. Les revolutions des Monarchies, ny les changemens de dominations, ne se faisant que par la Noblesse, qui ne pouvoit jamais m'estre favo-

favorable dans les esperances dont je me serois peut-estre flatté, la dependance & l'attachement que j'avois avec le Peuple, l'empeschant de pouvoir se réünir à moy, qui ne croirois pas aussy bien luy avoir obligation de mon establissement, dont le Peuple auroit jetté les premiers fondemens.

Je commençai par le remercier des bons conseils qu'il me donnoit, aussy-bien de la part de toute la Noblesse, que de la sienne particuliere, que je n'estois pas en volonté de suivre, ne le pouvant ny avec bien-seance ny avec honneur. Je luy dis mesme, que je croyois qu'il avoit assez bonne opinion de moy, pour ne s'y estre pas attendu. Que je n'avois pas tenté un passage si hazardeux, pour perdre la gloire qu'il m'avoit acquise, en faisant passer pour une action d'imprudence ce que j'avois entrepris de si bonne grace, & avec tant de resolution. Que je n'avois rien vû dans Naples qui m'eust surpris. Que j'avois prevû tous les perils où je me voyois exposé, & m'estois mesme imaginé avoir à courre plus de fortune que je n'en trouvois pas. Que la reputation ne s'acqueroit pas sans danger. Que la passion que j'avois de servir la Couronne, dont j'avois l'honneur d'estre nay sujet, m'avoit fait resoudre à tout. Que je considerois de sang froid tous les bons & mauvais succez de la Fortune, & cherchois tous les moyens d'ávancer les uns, & remedier aux autres. Et que mettant dans une ba-

lance d'un costé l'honneur & la gloire que j'avois à acquerir, & de l'autre toutes les sortes de risques que j'avois à courre, je me sentois tellement animé & confirmé dans mes desseins, que rien au monde ne seroit capable de m'en faire perdre la pensée. Que je ne m'estois point engagé si legerement, qu'il pouvoit croire. Que si l'on m'avoit vû passer tout seul dans une felouque au travers de l'armée d'Espagne, & mespriser tous les perils, que tout autre que moy auroit pû craindre avec raison, que ce n'estoit point que je crusse, comme un Chevalier errant fabuleux, defendre un Peuple contre de si grandes puissances de terre & de mer, que j'avois à combattre, ny faire tout seul la conqueste d'un grand Royaume; mais qu'ayant appris que tout le monde avoit perdu cœur dans Naples, j'avois crû m'y devoir jetter, pour les animer, & leur en faire reprendre, & donner temps à l'armée navale de France d'arriver, avec tous les secours qui me seroient necessaires; non seulement pour la conservation de la ville, mais pour chasser les Espagnols de tout le Royaume, dequoy j'esperois de venir bien-tost à bout. En effet j'ay pourvû, luy dis-je, à toutes choses. Il vient une puissante armée à mes ordres, qui est presentement à la voile, & dont le vent seul peut retarder l'arrivée; vous la verrez bientost venir brusler & couler à fond la flotte d'Espagne: elle est equipée de tout ce qui peut

peut estre necessaire, au lieu que je sçay que l'autre est entierement desarmée. Elle me conduit des vaisseaux chargez de bled, m'apporte des munitions de guerre, de l'artillerie & de l'argent. Il y a dessus un grand corps d'infanterie, pour me débarquer, en tel nombre que je croirai en avoir besoin, & quantité de cavaliers démontez, que quand j'auray une fois mis à cheval, rien ne me peut empescher d'estre Maistre de la campagne. Je suis bien aise de vous donner cét ávis, & à toute vostre Noblesse, pour vous faire voir que je ne suis point chimerique, & que sans me flatter, je puis me vanter de faire bientost la loy, & non pas de la recevoir. Je plains son áveuglement, de ne pas penser à elle, & je crains bien, que si elle n'ouvre les yeux pour chercher sa seureté, elle ne se trouve irreparablement envelopée dans la rüine des Espagnols. Ne croyez point que j'aye dessein de vous faire faire de fausses desmarches : je vous aime trop pour vous precipiter. Je veux que vous fassiez des reflexions, mais que vous ne resolviez ny n'executiez rien, que vous n'ayez verifié tout ce que je vous dis. Si vous estes unis avec les Espagnols, les forces de France jointes au Peuple, se declareront contre vous. L'on pourra songer à l'establissement d'une Republique Populaire, vous en aurez regret, & en estant une fois exclus, vous ne pourrez pas y reprendre le rang & l'autorité, qui raisonnablement vous y sont acquis.

Vous me direz, que l'execution de ce projet est difficile, tant que vous y serez opposez: j'en demeure d'accord, & que mesme vous l'empescherez; mais ce ne pourra estre que par une grande effusion de sang, par la destruction de toutes vos familles, par la rüine de vos biens, & par la desolation de tout le Royaume, que vous aurez rendu le theatre de la guerre, peut-estre pour plusieurs années; au lieu que reünissant tous les corps de cét Estat dans un mesme interest, comme naturellement ils n'en doivent point avoir de separez, la liberté, & l'affranchissement de la cruelle domination d'Espagne, n'est qu'un ouvrage de peu de semaines. Et comme vous en devez profiter plus avantageusement que le Peuple, il est bien juste que vous preniez vostre part de la peine & du travail, & il ne seroit pas honorable que vous luy en laissassiez toute la gloire, & voulussiez en avoir le profit. Ce seroit moy seul qui en ce cas la pourroit pretendre, ayant le commandement de leurs armes entre les mains. Mais je la veux bien partager avec vous, afin d'en faire de mesme des avantages de la Fortune qui la doivent suivre. Ne croyez pas que je veuïlle par là vous conseiller de vous venir mettre à ses pieds; je hay trop la canaille, & aime trop les gens de qualité, pour estre capable d'une pensée pareille. Si l'autorité de Gennare vous choque, vous en serez bien-tost defait, car je vous donne ma parole qu'à mon arrivée à Na-

Naples, je la luy osteray, & vous le saurez bien-tost toute entiere entre mes mains. Je vous promets que je n'y feray pas huit jours, que vous ne m'y sachiez le Maistre, & que l'on n'entende plus parler d'autres ordres que des miens; les choses y sont si bien disposées, que personne n'est plus en estat de s'y opposer. Je m'y suis fait aimer des honnestes gens, & si fort craindre de la populace, que je suis plus absolu que vous n'y avez vû autrefois Mazanielle. Quand les affaires seront en ce point, & que vous voudrez venir à moy, vous me trouverez tousjours vous attendant les bras ouverts, pour vous recevoir, prest à vous rendre toutes sortes de services, & de marques d'estime & d'amitié. Et pour vous en oster toute repugnance, sachez que je suis ennemy du desordre, de l'insolence & du tumulte. Que je les feray cesser, restabliray la justice & le repos, feray rendre le respect qui se doit aux personnes de qualité, & mettray la canaille dans le mespris, la sujection & la dependance qu'elle en doit avoir, & dans laquelle elle a tousjours esté avant les revolutions. Je puniray tous les incendiaires, & tous ces gens accoustumez à saccager les maisons: j'immoleray au ressentiment des proches tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang des Cavaliers: & pour commencer, je tiens dans les fers Miguel de Santis, qui massacra si cruellement le pauvre Dom Pepe Caraffe; je vous le veux

sacrifier, & à toute vostre parenté, & avant qu'il soit six jours; vous verrez sa teste sur un poteau à la porte d'Averse, & son corps pendu par un pied à un arbre du grand chemin. Ce sont là les marques que je veux vous donner de mon credit & de ma puissance, aussy-bien que de l'amitié que j'ay pour toute la Noblesse, & du dessein que j'ay de rechercher tous les moyens de m'en faire aimer, en luy rendant toute sorte de service; esperant aussy, qu'aprés avoir vû toutes ces choses, plus pour son interest que pour le mien, elle songera à prendre de bonnes mesures, & se garentissant d'estre envelopée dans la ruine des Espagnols, travaillera, comme la prudence le veut, à en profiter & en tirer des ávantages.

Je luy dis ensuite, que je loüois son zele & sa fidelité pour l'Espagne, qui seroit infailliblement payée d'ingratitude, & qu'elle se devoit assurer, que tous les services qu'elle rendoit estoient autant de crimes, puisque la Politique rafinée de ses Ministres feroit resoudre la perte des personnes qu'ils ne pourroient recompenser suivant leurs merites, & dont aprés ils craindroient le ressentiment, qu'attireroient avec raison leur mespris & leur ingratitude. Qu'il estoit plus aisé de causer la perte d'un Royaume que de le conserver, & le maintenir, contre les decrets du Ciel & des revolutions generales, & qu'ils ne voudroient pas se mettre dans le peril de depen-

dre

dre des caprices de la Noblesse, qui pourroit, quand il luy plairoit, leur oster une Couronne, qu'elle auroit soustenuë avec tant de generosité & de courage. Qu'ils savoient bien, qu'il n'y avoit pas un Cavalier qui n'eust le poignard dans le sein, & qui ne fust outré des injures & mauvais traitemens qu'ils luy avoient faits. Qu'ils ne compteroient pas à obligation la depense d'avoir armé pour eux, & d'avoir assemblé un corps de troupes si considerable, qui les avoit jusques icy garentis d'estre chassez, & avoit conservé toutes leurs places. Qu'ils attribuëroient cette resolution à la haine conçuë contre le menu Peuple, & à la vengeance que l'on vouloit faire de leur insolence, des saccagemens de leurs maisons, & au ressentiment du sang de leurs proches, qu'il avoit respandu si barbarement. Qu'enfin le Conseil d'Espagne craignoit tout, & ne s'obligeoit de rien, chastioit, & ne recompensoit jamais, tenoit pour ennemis ceux dont l'autorité leur faisoit ombrage, apprehendoit une revolution, & ne songeoit qu'à prendre ceux qu'il voyoit capables de la faire; & dans sa defiance naturelle s'appliquoit à prevenir ceux qu'il croyoit en estat de faire du mal quand ils voudroient. Qu'avec douleur je voyois tous les Cavaliers dans ce peril, & luy, pour estre le plus puissant & le plus considerable, dans un plus grand que tous les autres. Qu'il devoit s'imaginer, qu'il se rendroit coupable à faire de belles & genereu-

ses actions ; & qu'enfin sa perte estoit inevitable, aussy-bien que de tous ses compagnons, puisque dans celle des Espagnols ils seroient miserablement envelopez ; & qu'ils periroient certainement, s'ils remettoient leurs affaire, & restablissoient leur autorité, ne se pouvant garantir de leur severité ny de leur defiance. Qu'il ne se faisoit point avec eux de fautes legeres. Qu'ils appelloient trahison & entreprises tout ce qui leur donnoit du soupçon ; qu'ils en prenoient sans fondement. Qu'ils seroient plus coupables à leur esgard que ceux du Peuple qui s'estoient revoltez, en s'opposant à leurs insolences, & prenant le soin d'estouffer, comme ils faisoient, les seditions generales de tout le Royaume, & empeschant le bouleversement de l'Estat. Qu'ils connoissoient trop leur dissimulation, pour y devoir prendre confiance. Et qu'aprés beaucoup de belles paroles & de specieuses apparences, le temps viendroit qu'ils ressentiroient les effets de leurs cruelles maximes, sans pouvoir s'en parer.

Il gousta toutes mes raisons, & fut contraint d'en demeurer d'accord. Il me repartit qu'il avoit bien consideré tout ce que je luy representois si judicieusement, mais qu'il continuëroit, comme il avoit commencé, & que jusques à la mort, il vouloit satisfaire à ses obligations. La premiere que vous ayez, luy dis-je, est de conserver vostre païs, & le garantir d'une ruine totale, & toute vostre

No-

Nobleſſe, & voſtre famille particuliere, de perir miſerablement. Et vous ſerez à jamais blaſmable, ſi ayant pû prevenir tant de maux, dont vous eſtes menacez, vous attirez par opiniaſtreté la famine, la guerre, les incendies, les meurtres & les ſaccagemens, & vous vous rendez le deſtructeur de voſtre patrie, en pouvant en eſtre le conſervateur. Ce n'eſt point vous qui avez commencé le ſoulevement de l'Eſtat, mais qui ne le pouvant appaiſer, vous en ſervirez, pour luy procurer le repos & la liberté : les Eſpagnols ſeront les ſeuls coupables de cette revolution, leur mauvaiſe & violente conduite ayant attiré la haine generale des Peuples ; & leur negligence & leur foibleſſe leur oſtant les moyens de ſe garantir de leurs reſſentimens. Ainſy vous ne les abandonnerez point, qu'aprés qu'ils ſe ſont abandonnez eux-meſmes, & vous autres Meſſieurs les premiers, à la violence & barbarie d'une populace deſeſperée. Eſtes-vous obligez de faire l'impoſſible pour des gens qui ſe ſont laiſſez accabler, faute de prevoir, & de ſe precautionner contre un malheur que l'on peut dire qu'ils ont bien voulu ſe procurer, puiſqu'aprés tant d'ávis reïterez, ils n'ont pas changé de conduite ? Pouvez-vous maintenir tousjours à vos depens les troupes que vous avez levées dans une guerre, qui ſelon toute apparence, doit eſtre de longue durée ? Vous ſerez eſpuiſez dans peu de temps, ne pouvant rien tirer du

revenu de vos terres, & je ne pourray pas tousjours empefcher que l'on ne les ruine, & que vos maifons ne foient razées, quand vous vous ferez opiniaftrez contre toute raifon, & au prejudice de vos interefts propres à demeurer les armes à la main contre moy. Quand la neceffité vous forcera de les mettre bas vous ferez ruinez, & n'aurez plus de confideration dans aucun party, n'eftant plus en eftat ny de favorifer, ny de nuire, Prevenez par voftre prudence cét inconvenient inevitable, qui vous feroit perdre le credit & la reputation. Je ne vous demande pas de vous joindre à moy, il ne feroit pas honnefte pour vous de le faire fi legerement, ny raifonnable à moy de vous le propofer, prenant un foin particulier de voftre honneur. Il faut que vous ayez auparavant vû ce que je vous ay promis: Mais vous devez vous retirer chacun dans vos terres, pour fonger à leur confervation, & vous donner le temps de voir le cours des chofes, & prendre ávantageufement voftre party. J'auray grand fujet de me louër de vous, & les Efpagnols n'en auront aucun de fe plaindre, leur faifant connoiftre que vous avez fait pour eux tout ce qui vous eftoit poffible, que vous avez levé & entretenu des troupes à vos depens, que faute d'argent vous ne pouvez plus tenir enfemble. Que vous allez effayer d'en amaffer d'autres, & tafcher de conferver le peu de bien qui vous refte, ayant mangé le

le ſurplus dans leurs intereſts. Je vous donneray non ſeulement des ſauvegardes, mais le commandement de vos terres, aux perſonnes que vous me nommerez, la conſtellation qui domine, faiſant que le moindre petit village veut avoir un Chef & faire la guerre. J'empeſcheray que l'on ne parle de l'eſtabliſſement d'une Republique, juſques à tant que vous puiſſiez y prendre la part que vous devez avoir dans le gouvernement, & dire voſtre ſentiment ſur la forme de ſon eſtabliſſement.

Le mien, & celuy de toute la Nobleſſe, me dit-il, eſt que la Republique ne nous eſtant pas propre, nous ne pouvons, ny ne voulons jamais en ouïr parler; nous ne ſouffrirons jamais que le Peuple partage l'autorité avec nous, & nous ſommes d'un genie ſi agiſſant, & naturellement ſi glorieux, qu'il nous eſt impoſſible, ſans nous entremanger les uns les autres, de nous voir beaucoup dans une eſgalité de puiſſance. Il en arriveroit infailliblement des diviſions, des haines & des jalouſies, qui feroient abſolument ruiner & perdre le païs. Nous ſommes nais pour l'Eſtat Monarchique: nous ne ſaurions nous paſſer d'un Roy. Il faut qu'une autorité ſupreme nous tienne en paix & en repos, en appaiſant nos diſſenſions & nos inimitiez, à quoy nous portent le naturel & l'education que nous avons euë; & cela ſuppoſé, il faut de neceſſité, que nous nous reſolvions à per-

dre & les biens & la vie, pour nous conſerver ſous la domination de noſtre Roy, quelque rude qu'elle ſoit ; nous y ſommes accouſtumez, & nous croyons que celle de France ne nous feroit pas plus douce : nous ne gagnerions rien à ce changement, & peut-eſtre y pourrions nous perdre ; nous verrions tout de meſme noſtre nation ſouſmiſe à des eſtrangers, nos charges, nos emplois, les gouvernemens de nos places & de nos Provinces entre leurs mains, nos biens & nos richeſſes paſſeroient, à l'ordinaire, dans un autre païs, que nous enrichirions en nous appauvriſſant, & nous ſerions tousjours forcez de faire la cour, & fleſchir le genouïl devant un Vice-Roy qui ne ſeroit pas nay plus que nous autres. Par-là vous voyez bien que ce ne ſeroit pas amender noſtre condition, & de plus l'humeur Eſpagnole eſt plus ſortable à la noſtre ; la Françoiſe eſtant & trop enjoüée, & trop galante, pour des gens ſerieux & jaloux, comme nous le ſommes naturellement.

Je luy repartis qu'à tort il prenoit ombrage de la France, qui pretendoit contribuer de ſes forces & de ſes aſſiſtances, à mettre le Royaume de Naples en liberté, & le tirer de captivité & d'eſclavage, ſans autre intereſt que la gloire de ſecourir des opprimez, comme elle avoit fait les Princes d'Allemagne, qui avoient eû recours à ſa protection, & l'avantage de faire perdre à ſes ennemis une

une Couronne, dont ils tiroient leurs principales forces, pour resister à ses armes victorieuses: Que le Roy connoissoit trop ses veritables interests, pour songer à leur domination, qui luy attireroit peut-estre leur haine, & assurement la jalousie de tous les Princes d'Italie, qui seroient par-là engagez à se liguer ensemble contre luy, & qu'ainsi il se procureroit beaucoup de fâcheux embarras, sans se prevaloir d'aucune chose; qu'au contraire il gagneroit les cœurs de tout le monde, tant de la Noblesse que du Peuple, à chasser leurs ennemis communs, & leur laissant aprés le choix & la liberté de se faire un maistre tel qu'ils voudroient, en cas qu'ils ne s'en pussent passer, lequel seroit obligé de recourir à luy pour se maintenir, & qu'ainsi l'interest commun uniroit tousjours leurs forces de mer, qui seroient en estat d'opprimer celles des Espagnols, d'autant plus affoiblies, que celles de France se verroient accruës; & que pour oster à tout le Royaume l'inquietude, qu'il pourroit avoir d'un si puissant secours, son armée se tiendroit preste pour entreprendre tout ce que je jugerois à propos, sans debarquer aucune chose, ni un seul homme, que quand je le demanderois; & que c'estoit là l'ordre que j'avois eû charge particuliere de leur faire entendre; Et qu'ainsi il avoit sujet, avec tous ses amis, d'avoir l'esprit en repos, & d'estre persuadez que s'ils avoit à changer de Maistre, ils n'en auroient

roient jamais un que de leur choix. Qu'ils pouvoient en prendre un parmi eux, s'ils trouvoient quelqu'vn à qui le reste de la Noblesse deferast assez, pour luy vouloir obeïr sans repugnance. Que s'ils vouloient un étranger, nous avions en France deux Princes, l'un oncle du Roy, Prince fort sage & fort moderé, & qui aimant le repos, penseroit à le leur conserver avec application; L'autre son frere encore enfant, d'un esprit fort vif, & qui donnoit de grandes esperances, qui pouvant estre élevé parmi eux, & prendre les humeurs, & les manieres de se gouverner, du pays, l'on pouvoit dire, qu'ils se formeroient un Roy à leur mode, qui n'estoit pas un petit avantage. Que si quelque raison particuliere les empechoit de s'arrester au choix de l'un de ces deux Princes; que l'Italie leur pouvoit fournir d'assez bons sujets, ou bien le reste de l'Europe, & qu'enfin quel que fust celuy qu'ils éleveroient sur leur Throsne, la France le reconnoistroit, l'approuveroit, & l'assisteroit pour se maintenir.

Il me dít qu'il ne faloit pas se mettre en peine de leur chercher un Maistre, puisqu'ils en avoient un qu'ils esperoient de se conserver, & n'espargneroient rien pour cela. Mais quand quelques-uns du Corps de la Noblesse se laisseroient ebranler à tous mes raisonnemens, qu'il m'avoüoit estre fort bons, fort veritables, & fort puissans, il ne vouloit

loit pas estre le premier à faire une semblable demarche, & qu'il vouloit auparavant que tout le monde vist qu'il y seroit forcé par une necessité indispensable, pour n'estre pas en estat de faire autrement. Et que s'il faloit songer à se sousmettre à quelqu'un, ils ne pouvoient jamais le prendre parmy eux, chacun en ce cas y ayant pretention, non pas pour croire le meriter, mais pour ne pas ceder à son compagnon, dont il ne souffriroit jamais l'eslevation. Que pour les deux Princes que je proposois, ils ne leur estoient pas propres: le premier pour estre incommodé des gouttes, & peu agissant, & qu'ils auroient besoin d'un Prince vigilant, brave & vigoureux, pour defendre la liberté qu'il leur auroit acquise. L'autre, qu'outre qu'il estoit trop jeune pour les gouverner, le Roy son frere n'ayant point d'enfans, ou luy venant à en manquer, par la mort de l'un ou de l'autre ils seroient reünis à la Couronne de France; qui estoit tout ce qu'ils craignoient au monde, rien n'estant capable de les faire resoudre à prendre les armes contre leur devoir, que la pensée de rendre un jour leur Couronne independante d'une autre. Il me dít ensuite, que pour les Princes d'Italie, ils n'avoient pas tous trop d'inclination pour eux, qu'ils prendroient plustost une personne qui leur seroit inconnuë, & dont les belles actions qu'ils luy auroient vû faire, auroient attiré leur estime & leur amitié. Je

ne respondis rien à ces discours, pour les voir pleins de cajolerie, & trop flateurs. Aprés quoy il me demanda, si le credit que j'avois sur le Peuple me donnoit quelque bonne esperance, & si je croyois que la Couronne de Naples pust jamais despendre de son appui, de sa faveur, & de son eslection. Que ce seroit prendre de fausses mesures, puisque la Noblesse periroit pour s'opposer à toutes leurs resolutions, ne voulant point avoir jamais de dependance de luy, ny s'assujetter sous l'autorité d'un homme qui tiendroit son eslevation de la canaille, & qui pourroit croire luy en estre redevable.

Je luy respondis, que mon ambition estoit trop moderée pour prendre de si hautes pensées. Que je n'estois point assez chimerique pour me flater d'un rang, & d'une dignité que je ne serois pas capable de soustenir. Que je ne m'exposerois pas aux disgraces de la Fortune, que j'en apprehendois trop les revers, & que je ne songerois pas à monter si haut, que je pusse faire une cheute qui me coustast & l'honneur & la vie, ou la derniere venant à m'estre conservée par un effet de bonheur extraordinaire, m'en feroit passer ce qui m'en pourroit rester, dans une douleur, & une honte eternelle; & que s'il m'arrivoit jamais, contre toute apparence, aucun avantage, je ne voulois le tenir que de la Noblesse, afin de luy en avoir l'obligation, & estre engagé par-là, d'employer tous mes soins

ſoins pour la remettre dans ſon premier eſclat, les peuples dans l'abaiſſement, & dans la dependance où la nature les avoit mis, & où la raiſon les devoit faire demeurer. Que je travaillerois à la venger de tous les outrages qu'elle en avoit reçus, & à en punir ſeverement & exemplairement les auteurs. Qu'enfin je ne voulois rien de glorieux, ny d'eſclatant, luy dis-je, que par les mains du Duc d'Andria, à qui ſeul j'en voulois eſtre redevable, afin que ſi jamais je tenois le premier lieu dans ſon pays, il y tînt la ſeconde place, partageant la fortune avec moy, & avec ſes amis, tous les biens, honneurs, charges & gouvernemens du Royaume.

Il me remercia de ces bons ſentimens, & m'aſſura qu'il ne ſouhaitoit, ny ne croyoit pas que les choſes puſſent à la fin venir à ce point, eſtant perſuadé que je ne ſerois jamais en eſtat d'avoir des forces ſuffiſantes. pour chaſſer les Eſpagnols, & qu'il croyoit que la Nobleſſe en avoit aſſez, auſſy-bien que de cœur & de fidelité, pour conſerver au Roy leur Maiſtre, une Couronne qu'il avoit heritée de ſes peres, & à laquelle le Ciel & leur devoir les avoient ſouſmis.

Je le priay, dans la diſpoſition où j'eſtois de ne rien oublier pour leur rendre toutes ſortes de ſervices, de m'avertir de leur reſolution, en cas que la neceſſité les obligeaſt d'en prendre quelqu'une. Et moy je m'engageay à luy faire ſavoir l'arrivée de l'armée navale de France,

France, & des ſecours que j'en attendois; & lors que j'aurois oſté l'autorité à Gennare, & à tous les Chefs du Peuple, dont les perſonnes leur eſtoient ſi odieuſes, pour prendre ſeul la conduite de toutes les affaires, afin de leur faire perdre tous les ſcrupules qui pouvoient les empeſcher de penſer à leurs intereſts. Et aprés mil proteſtations d'amitié, & autant d'embraſſades, nous ſortiſmes de l'Egliſe, pour aller rejoindre la compagnie, où nous recommençaſmes une converſation publique, moins ſerieuſe, & plus galante.

Je luy demanday en preſence de tous ces Meſſieurs, ſi ce n'eſtoit pas le Prince de la Torelle, qui eſtoit le brave Cavalier que j'avois vû dans l'eſcarmouche, il y avoit deux jours, faire de ſi belles actions, qui m'avoient fait naiſtre beaucoup d'eſtime pour luy; mais de qui neantmoins je croyois avoir quelque ſujet de me plaindre, de m'avoir refuſé de faire un coup de piſtolet avec moy, quand je l'en avois convié, comme s'il ſe fuſt imaginé, qu'il n'y euſt pas eû aſſez d'honneur à acquerir dans cette rencontre. Il me reſpondit que c'eſtoit le Prince de Minorvine, qui l'avoit prié de me faire des complimens de ſa part, & des excuſes de n'avoir qas accepté un combat qui luy euſt eſté ſi glorieux; mais qu'outre qu'il avoit deſja tiré ſes deux coups de piſtolet, l'apprehenſion de m'engager par l'approche de ſes troupes, qu'il ne pouvoit pas retenir, & la

la lascheté des miennes, qui au lieu d'en soustenir le choc, auroient pris la fuite infailliblement, & m'auroient abandonné, comme il leur avoit desja vû faire, l'avoient forcé de refuser l'honneur que je luy proposois, dont il se sentoit si fort obligé, qu'il n'en perdroit jamais la memoire, & en seroit mon serviteur toute sa vie. Je reçus ce compliment avec autant de reconnoissance que le meritoit sa galanterie, & le conjuray de luy tesmoigner de ma part, que je luy en estois fort redevable, & que je croyois avoir évité un grand peril, estant à mon opinion fort dangereux de venir aux mains avec une personne de sa valeur.

Dom Fabricio Spinelli reconnut parmy mes chevaux un coursier gris, qu'il estimoit fort, & qui avoit esté pris par des gens du Peuple, dans l'une de ses maisons, je voulus le luy rendre, mais il ne voulut pas le recevoir, tesmoignant estre bien aise qu'il fust entre mes mains. Et Monsieur le Duc d'Andria me dít, que les Espagnols estans naturellement défians, auroient pris de luy quelque soupçon, s'il avoit reçû de moy une pareille courtoisie. Il trouva qu'un fort beau coursier bay que j'avois, luy auroit esté fort propre pour achever un attelage de carosse qu'il avoit de chevaux de mesme taille, & de mesme poil; & s'estant informé s'il estoit à quelqu'un de ma suite qui s'en voulût défaire, je luy respondis que non, & qu'il me feroit beaucoup
de

de grâce de le recevoir de moy. Il le refusa pour la mesme raison que son camarade avoit fait l'autre: & luy en ayant loüé un gris pommelé de son haras, sur lequel il estoit venu, il me pressa fort de l'accepter de sa main, je l'en remerciay, & ne voulus pas luy proposer de le troquer avec le mien, ce qu'il auroit fait fort volontiers, dans la pensée qui me vint de le luy envoyer le lendemain, comme je fis, par un Trompette, aussy-bien que celuy de Dom Fabricio Spinelli, qui me les renvoyerent, en me mandant que je les traittois assez mal, pour estre mes serviteurs, & mes amis, puisqu'il y avoit bien autant de malice que de generosité, dans le present que je leur voulois faire, & qu'il sembloit que je travaillois à les rendre suspects, afin de les forcer, par le peril où je les exposois, de venir chercher leur seureté aprés de moy.

Nous tînmes de part & d'autre force discours obligeans, aprés lesquels la nuit qui s'approchoit, nous força de nous separer; & je reconnus avoir beaucoup gagné de part dans leur inclination & dans leur amitié par cette entreveuë, qui produiroit avec le temps de bons effets. Et quoy que le principal sujet eust esté d'adjuster le quartier entre nos troupes; je ne voulus pas malicieusement en dire un mot, pour faire naistre plus de jalousie aux Espagnols, d'une conference si longue & si secrette, où l'on n'auroit point traitté du sujet qui l'avoit fait demander; ce qui

qui reüssit à poinct nommé, comme je me l'estois imaginé : Et ces Messieurs s'en retournerent tellement satisfaits de ma personne, qu'ils enparlerent à tout le reste de la Noblesse, dans des termes si obligeans, & si affectionnez, que l'on ne douta point que je ne leur eusse gagné le cœur.

A mon retour j'appris avec bien de la joye, l'arrivée de l'armée navale de France, qui fut d'autant plus grande, que le bruit avoit couru, que la mesme tempeste, dont j'avois vû se briser devant moy dans le port de Naples deux vaisseaux d'Espagne, le jour mesme que j'en estois party, l'avoit separée, & fait perir une partie de leurs navires. Le Peuple fut ravi de la voir paroistre, & les Espagnols fort surpris, qui ne s'y attendoient pas, croyant d'abord que ce fust un secours qui leur devoit venir, & qu'ils esperoient de jour en jour. La flotte d'Espagne estoit sur le fer, tous les vaisseaux demastez, & n'ayant personne dessus: De sorte que la nostre, qui venoit avec un vent frais, la pouvoit sans nul peril brûler, & prendre quasi toute, sans qu'il s'en pust eschaper que fort peu de vaisseaux, lesquels auroient esté rendus inutiles, n'osant pas tenir la mer devant une armée puissante & victorieuse, comme l'auroit esté la nostre. Je ne sai par quelle raison ce coup, si important & si facile, ne fut pas entrepris, dont les Espagnols ne se seroient jamais relevez. Mais au moins puis-je dire, qu'ils m'ont

avoüé dans ma prison, qu'ils n'ont jamais esté si prés de leur perte, qu'ils n'auroient jamais pû éviter, si on l'eust voulu. Tous ceux qui montoient l'armée sont demeurez d'accord de cette verité, sans que personne puisse donner ny de raison ny d'excuse, de cette faute, ny savoir à quoy l'attribuer.

Le lendemain matin à mon lever, l'Abbé Basqui me vint trouver, & m'ayant rendu toutes les depesches dont il estoit chargé pour moy, lesquelles m'assuroient de la satisfaction que l'on avoit reçuë à la Cour de la nouvelle de mon passage, & que pour confirmer toutes les paroles que j'avois données au Peuple de Naples, de la protection & puissant secours de la France, l'armée estoit venuë, pour fournir tous ceux que l'on pourroit desirer, & debarquer tout ce que l'on auroit besoin, & d'hommes & de munitions, il me presenta ensuitte l'estat de toutes les choses qu'elle portoit. Et venant au détail, je luy demanday de combien d'argent nous pourrions estre secourus, & qu'il faloit faire debarquer un homme qui en fust chargé de la part du Roy, pour le distribuer suivant mes ordres, l'assurant qu'il seroit ménagé avec toute sorte d'œconomie, & que je ne souffrirois point qu'on fist de despense inutile. Il me dit qu'il y avoit cinq cens mil francs. Mais que n'ayant pû toucher à Genes, pour y recevoir cette somme, elle n'estoit qu'en lettres de change, qu'il faloit

que

que je la fisse trouver dans Naples sur mon credit, & que le rembourſement en ſeroit fait ponctuellement à Genes à lettre veuë. Je luy reſpondis que ce qu'il me propoſoit eſtoit inutile, puiſque dans une ville, où le deſordre avoit regné ſi longs-temps, tout le monde avoit caché ſon argent, & mis à couvert, & que s'il m'avoit eſté poſſible d'y en trouver, je m'en ſerois ſervi utilement, & l'armée m'auroit trouvé en un autre eſtat que je n'eſtois pas: mais qu'il faloit renvoyer promptement quelques vaiſſeaux, pour nous en rapporter, puiſque c'eſtoit la choſe qui nous eſtoit la plus neceſſaire, & dont nous manquions davantage. Enſuite je luy demandai ſi l'on nous avoit fait venir du bled; il me dít que non, mais que l'on avoit laiſſé l'ordre d'en faire charger des vaiſſeaux en Provence, qui arriveroient bien-toſt, & que nous n'en manquerions point. Je m'informai de ce que l'on nous pourroit debarquer d'infanterie, il me dít tel nombre que je demanderois: je propoſai que l'on me donnaſt ſix mil hommes, il trouva que c'eſtoit trop; je me reduiſis à quatre mil, & puis à trois, à deux mil cinq cens, & à deux mil; enfin je me reſtreignis à dix-huit cens, qui fut ce dont il convint, & que l'on pouvoit mettre à terre ſans deſarmer les vaiſſeaux. Je m'eſtois attendu à quantité de cavaliers demontez, mais il me falut contenter de la Compagnie des gardes de la Reine, qui avoit autrefois eſté celle de

de Monsieur le Duc de Brezé, & de celle de Monsieur de Manicamp, n'ayant point d'autres gens à me donner, propres à monter à cheval. J'avois pretendu quatre-vingts milliers de poudre, mais je me contentai de quarante, qui me furent promis avec des balles & mesches à proportion. J'avois demandé des mousquets & des piques en quantité, pour armer de l'infanterie: des selles, brides & pistolets, pour faire deux mil chevaux, & me serois reduit à la moitié. Mais soit qu'on n'eust pas eû le temps d'en charger sur l'armée, ou qu'on l'eust oublié, l'on me dít n'en avoir pas apporté. L'on demeura d'accord de me debarquer dix pieces de canon, & que je n'avois pour cét effet qu'à faire des pontons, & les faire trouver, pour les recevoir, à la pointe de Posilippe. Ensuite, ayant instruit l'Abbe Basqui de l'estat de toutes les choses qui s'estoient passées depuis mon arrivée, luy ayant rendu compte de toutes mes negociations avec la Noblesse, dont la reünion nous estoit si necessaire, & que je tenois infaillible, dés qu'ils apprendroient que j'avois de si puissans secours en main, & que l'armée navale estoit à mes ordres; Il me dít que l'armée & tous les secours estoient envoyez au Peuple de Naples, & devoient obeïr à celuy qui luy commandoit, & qui avoit la principale autorité dans la ville. Je luy repliquai que c'estoit moy, puisque les secours, & le commandement de l'armée estant choses qui re-

regardoient la guerre, le Peuple m'ayant donné le mesme commandement de ses armes, qu'à Monsieur le Prince d'Orange en Hollande de celles des Estats, & de plus le titre de Defenseur de sa liberté, la disposition de toutes les choses qui regardoient la guerre m'appartenoit, & ne dépendoit que de moy seul. Il me repartit que Gennare en estoit le Chef, & le Generalissime, & la France ayant crû qu'il avoit l'absolu pouvoir dans la ville, il ne pouvoit s'empescher de s'adresser à luy. Je luy fis connoistre son incapacité, son manque d'experience, & son peu de credit. Qu'il ne se mesloit quasi plus de rien; qu'il n'y avoit pas mesme de seureté de se fier à luy, tenant tousjours quelque commerce secret avec les ennemis; & se laissant gouverner par des gens suspects d'intelligence avec eux; & qu'enfin j'avois acquis l'estime & la confiance de tout le Peuple, dont je disposois comme il me plaisoit. Quand vous aurez fait voir, me dit-il, vostre autorité absoluë dans la ville, que vous en estes le Maistre, & que l'on n'obeït qu'à vos ordres, l'on ne s'adressera plus qu'à vous. Mais jusques-là je ne puis m'empescher de traitter de la part du Roy, avec celuy qui a paru jusqu'icy avoir le principal commandement. Je luy promis qu'il en seroit esclaircy le lendemain, & que s'en retournant coucher sur l'armée navale, je luy en manderois des nouvelles par un Gentilhomme, que j'envoyerois à ceux qui avoi-

ent l'honneur de la commander, pour leur faire compliment sur leur arrivée, les informer de l'estat de toutes les affaires, leur demander les secours dont nous estions convenus, & dont j'aurois besoin, remettant de le faire jusques à tant que je le pusse au nom de tout le Peuple, & au mien, comme en estant le Chef, ayant despoüillé Gennare de son autorité, & que pour cét effet, je m'en retournerois à Naples dés que j'aurois disné.

Je commanday aussy-tost à Pepe Palombe, Onoffrio Pissacany, Carlo Longobardo & Cicio Battimiello de s'y rendre avec leurs Compagnies, comme gens de confiance, & qui m'estoient necessaires pour l'execution du dessein que je venois de prendre: & laissant toutes les troupes sous le commandement du Baron de Modene, je luy ordonnay de continuer le blocus d'Averse, en se conservant dans les quartiers que j'avois pris de Julianne & Saint Antimo, & le chargeay de me faire savoir tout ce qui se passeroit de nouveau, & de ne rien entreprendre, sans mes ordres, que je luy envoyerois ponctuellement tous les jours. En sortant de table je montay à cheval pour aller à Naples, où je fus reçû avec des applaudissemens extraordinaires, mon credit & ma reputation y estant augmentez par le bruit des choses qui s'estoit passées dans l'escarmouche d'Averse, & par le transport de joye où je trouvay toute la ville, de l'arrivée de l'armée navale, & de voir l'execu-
tion

tion des paroles que j'avois données de la part du Roy, d'un puissant & prompt secours. Gennare ne se sentoit pas d'aise ; non seulement par la part qu'il prenoit à celle du public, mais par l'esperance qu'il avoit de restablir son autorité, par l'appui & les secours que l'Abbé Basqui luy avoit promis, qui ne travailloit qu'à nous desunir & mettre du desordre dans la ville, faisant en cela le metier d'espion, & de pensionnaire d'Espagne, tel qu'il estoit, quoy qu'il fust chargé, en qualité d'Agent, de toutes les affaires de France. Je me fis amener un cheval frais, & m'en allay aussy tost visiter tous les postes, pour voir en quel estat ils estoient, & me faire rendre compte de tout ce qui se seroit passé dans mon absence.

A mon retour je commanday à Pepe Palombe & à Mathéo d'Amore de se tenir le lendemain matin à neuf heures sous les armes dans leur quartier, & à Onoffrio Pissacany, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello, le Capitaine Cimino, Ignatio Spagnuolo & Grassullo de Rosa, d'estre en bataille à la mesme heure à la teste de leurs Compagnies, dans le Marché. Le Conseil m'ayant informé de tout ce qui estoit survenu durant que j'estois hors de la ville, je le priay de venir le lendemain matin entre huit & neuf me trouver, pour luy communiquer une affaire d'une extreme consequence : & Vincenzo d'Andrea m'estant venu trouver & m'entretenir à

ſon ordinaire, de l'ignorance & brutalité de Gennare, qui perdoit tout, & cauſeroit la ruine totale du Peuple, ſi par charité je ne voulois prendre l'autorité toute entiere, & me charger de la conduite de toutes choſes; aprés m'en eſtre fait preſſer fort long-temps, je feignis de me laiſſer perſuader, & d'en prendre la reſolution, par la deference que j'avois à ſes ſentimens, afin de l'engager plus fortement à appuyer un deſſein, dont il croiroit eſtre l'auteur, & m'avoir donné les premieres lumieres: je luy donnai le bon ſoir, & luy dis de ne manquer pas de ſe rendre le lendemain matin de bonne heure auprés de moy, qui aurois grand beſoin & de ſes bons avis, & de ſon credit pour executer ce que j'avois entrepris, & à quoy il m'avoit fait reſoudre. Et aprés avoir ſoupé je m'allai mettre au lit pour me repoſer, & attendre le lendemain, qui devoit eſtre & la plus belle, & la plus glorieuſe journée de ma vie, comme l'on le verra par ce que je fis, qui me réüſſit heureuſement, & par l'eſtabliſſement ſolide de ma ſouveraine autorité, que j'ay conſervée juſques au jour de ma priſon, avec un reſpect & une ſoumiſſion plus grande des Peuples de Naples, qu'ils n'ont jamais euë pour la perſonne de leurs Roys.

LES
MEMOIRES
De feu Monsieur
LE DUC DE GUISE.

LIVRE III.

Je me levay le vingtiesme de Decembre à la pointe du jour, & m'en allay entendre la Messe, & de-là m'enfermant avec Vincenzo d'Andrea, nous conferasmes des moyens que j'aurois à tenir, pour finir une si grande & si importante entreprise, que celle que j'avois resolu d'executer. Le Conseil se rendit auprés de moy, à qui je fis entendre que l'incapacité, ignorance & brutalité de Gennare perdoit absolument toutes choses; qu'il ne pensoit qu'à piller, & faire saccager toute la ville. Qu'il estoit temps de faire cesser tous ces desordres, & qu'ayant des secours & des moyens en main, pour travailler serieusement à l'establissement du repos & de la liberté, il s'y faloit appliquer de tout son pouvoir, & regler les choses, de façon que par la police, & le bon gouvernement, que nous ferions observer dans la ville, nous commençassions à nous mettre en credit, & acquerir quelque reputation dans toute l'Italie, qui nous estoit ne-

cessaire, afin que l'on vist que ne faisant plus les choses tumultuairement, mais avec ordre & bonne conduite, nous fussions considerez comme personnes capables de pousser à bout un si glorieux & si grand dessein, que celuy de tirer le Royaume de Naples de la domination des Espagnols. Que nous ne pourrions les chasser, sans nous réünir avec la Noblesse, qui seule les pouvoit maintenir, en s'opposant par leurs forces & par leur credit, à tout ce que nous pourrions entreprendre contre eux. Qu'ayant remarqué, que tous les Cavaliers avoient pour moy de fort bons sentimens, & y prenoient confiance, & que la principale raison qui les pouvoit empescher de se declarer, estoit l'áversion de se sousmettre à Gennare, & aux autres personnes du Peuple, pour qui ils avoient tant de haine & de mespris, que l'on ne les surmonteroit jamais par aucun moyen. Qu'il faloit lever cét obstacle, aprés quoy nous trouverions tout facile, remettant l'autorité entre les mains d'une personne, pour qui ils eussent de l'estime, du respect & de l'affection, & qui leur pust oster l'apprehension d'estre sujets à l'ávenir aux insultes & violences du menu Peuple. Que je me trouvois en cét estat, & que toutes ces puissantes considerations me faisoient resoudre à prendre la conduite de toutes les affaires, à me charger seul du faix du gouvernement, quoy que je connusse les fatigues & les perils à quoy il m'exposoit; mais qu'estant

tant le seul moyen de tirer le Royaume de la tyrannie d'Espagne, j'y travaillerois autrement sans succés, & que par l'amour, que j'avois pour les Napolitains, j'estois resolu de me sacrifier, & de mettre ma vie au hazard de la guerre, du poison, des assassinats, des tumultes & des seditions, à quoy m'exposeroit l'envie de beaucoup de gens, & la rage de ceux que je voudrois tenir dans le respect & dans la crainte, en les empeschant de continuer les brigandages, & les insolences qu'ils avoient coustume de pratiquer, pour donner à tout le monde le repos & la liberté.

Sur quoy je les priay de me dire, sans contrainte & sans aucune consideration, leurs avis, estant resolu d'acquiescer à leurs sentimens, quels qu'ils pussent estre. Ils furent tous conformes, & approuverent non seulement ma resolution, mais me prierent tous d'une voix, de ne pas differer plus long-temps de la mettre en execution ; qu'estans en estat de se perdre, & ne se pouvans sauver sans cét expedient, ils estoient tous resolus, avec tout le Peuple, dont ils me respondoient des intentions, d'employer leur sang & leurs vies pour l'establissement & la conservation de mon autorité.

Voyant une si belle disposition, je commanday à tous les Officiers de se rendre à la teste de leurs soldats dans le Marché, & à tous les Capitaines des quartiers d'y faire as-

ſembler tout le Peuple, & d'y aller attendre mes ordres. Je chargeay les Sieurs Antonio Scaciavento & Auguſtino Mollo, de s'en aller de la part de tout le Peuple, & de la mienne particuliere, trouver Gennare, pour le remercier de toutes les fatigues qu'il avoit priſes juſques là, de maintenir la ville, & la conſerver en ſi bon eſtat, & garantir de retomber ſous la cruelle & violente domination des Eſpagnols. Mais comme il eſtoit temps d'eſtablir quelque ordre dans Naples, & d'achever ce que l'on avoit ſi heureuſement commencé, la Nature ne luy ayant pas donné les lumieres, ny la capacité neceſſaire, pour ſouſtenir des affaires d'un ſi grand poids, tout le monde m'avoit generalement prié de m'en charger. Qu'il eſtoit temps qu'il penſaſt à ſe repoſer, aprés avoir ſi long temps, & ſi utilement travaillé. Que pour ſa recompenſe, l'on luy offroit le gouvernement du Chaſteau neuf, quand nous en ſerions les Maiſtres, un titre du Duché ou de Principauté de la plus belle des terres que l'on confiſqueroit ſur les ennemis, & cinquante mil eſcus de rente, pour luy & pour les ſiens. Que l'on ne feroit rien ſans ſes ávis. Qu'il auroit la ſeconde place dans le Gouvernement & dans les Conſeils, auſquels il prefideroit en mon abſence. Qu'attendu le nombre d'ennemis, qu'il s'eſtoit fait dans le temps de ſon adminiſtration, l'on luy permettroit d'avoir des gardes, & de les mener avec luy pour ſa

ſeu-

seureté. Et qu'enfin, s'il consideroit serieusement les offres que l'on luy faisoit, il devoit se louër de la reconnoissance que l'on avoit de ses services, s'estimer heureux de voir sa fortune si bien establie, & se voir descharger avec plaisir du tracas des affaires, dont aussybien il n'estoit pas capable, & se rejouïr de se voir garenty de tant de perils & d'accidens fascheux, qui l'avoient menacé jusques icy, en se despouïllant de bonne grace entre mes mains de l'autorité, que le Peuple, pour de tres-importantes raisons, ne pouvoit, ny ne devoit pas laisser plus long-temps entre les siennes. Et que s'il ne prenoit volontairement ce party, l'on le contraindroit à le suivre par toutes sortes de moyens, & que ce seroit avec bien du desplaisir, que l'on se verroit forcé de recourir à des voies de fait & de violence, & travailler à sa perte, comme à celle d'un ennemy & d'un perturbateur du repos public.

Ces deux Messieurs luy representerent toutes ces choses avec beaucoup d'efficace, & d'éloquence, estans de fort habiles gens. Mais luy, qui d'un naturel timide, auroit à genoux accepté ces conditions avantageuses, qu'il avoit mesme recherchées plusieurs fois; se croyant appuyé de l'armée de France, & animé par la conference, qu'il avoit euë avec l'Abbé Basqui, respondit insolemment, qu'il vouloit demeurer le Maistre, & sauroit fort bien maintenir son pouvoir & son autorité.

L'on me rapporta cette responfe ; & je montay auffy-toft à cheval, fuivy de mes domeftiques, & des François que j'avois auprés de moy, dont le nombre eftoit desja accru des Sieurs de Mallet & Villepreux, Capitaines dans le Regiment de la Motte, perfonnes de merite & de valeur, qui de la garnifon de Portolongone eftoient venus, avec des lettres de Monfieur de Fontenay, pour prendre employ ; des Sieurs de Beauvais, d'Apremont, de la Serre, & Chevalier de la Vifelette, dont les uns eftoient venus de Rome & les autres de Venife, & quelques autres, que l'envie de fervir dans la guerre, que nous allions faire, & de fuivre ma fortune, avoit attirez, & accompagné de Vincenzo d'Andrea, & des principaux du Confeil, je m'en vins dans le Marché ; où ayant fait faire filence, je deduifis toutes les raifons que j'avois desja alleguées, & demandai enfuite qui l'on defiroit qui commandaft dans Naples, de Gennare ou de moy. L'on me refpondit par de grands cris, que l'on ne vouloit plus ouïr parler du commandement de Gennare, homme brutal & incapable. Que l'on vouloit vivre & mourir fous le mien, m'ayant de trop effencielles obligations, & ne croyant obtenir que de moy feul le repos & la liberté. Ce qui fut fuivy d'un applaudiffement general en ma faveur, & d'un cri univerfel de Vive le Duc de Guife noftre Roy ; nous n'en voulons point d'autre que luy, & n'en reconnoiftrons jamais d'autre.

J'ap-

J'appaisai tout ce bruit, & leur dis, que mon ambition estoit plus reglée. Qu'il n'estoit pas temps de se faire un maistre ; qu'il faloit auparavant chasser les Espagnols. Qu'une resolution si precipitée causeroit infailliblement & leur perte & la mienne : m'attireroit l'envie de toute l'Europe, & nous priveroit de tous les secours que nous devions attendre, & qui nous estoient si necessaires. Et que plustost que d'y consentir, je me rembarquerois sur l'armée, & me retirerois. Que je ne songeois qu'à les servir, & me sacrifier pour les tirer de l'esclavage, sans pretendre d'autre recompense que celle, que je tirerois d'une si belle & grande action ; & fort satisfait de leur amitié pour moy, j'allai dans la Concerie, Lavinare, & generalement dans tous les autres quartiers de la ville, où tout se passa de la mesme façon, & d'une maniere encore plus obligeante.

Ce grand tour qu'il me falut faire, ne me permit que de me rendre fort tard dans le Convent de Saint Laurent, où se font toutes les deliberations qui concernent les affaires du Royaume. J'y fis aussi-tost sonner la cloche, pour y assembler tous les Corps de Ville, des Capitaines des Otines, de ceux de la Milice & du Conseil. S'y estant rendus, je leur dis que je les avois tous fait venir, non pas pour leur demander l'autorité & commandement absolu, que le Peuple m'avoit deferé tout d'une voix. Mais pour les avertir,

que l'ayant accepté ils eussent à le faire entendre à tous les particuliers, leur defendre à peine de la vie de plus recevoir, ni reconnoistre d'autres ordres que les miens. Que je protegerois, & traiterois comme un bon pere, tous ceux qui se rangeroient dans le devoir, & m'obeïroient de bon cœur. Mais aussi que je ferois punir tous ceux, qui à l'avenir ne me rendroient pas toute sorte de respect & de deference.

Aprés quoy je les congediai, & m'ayant esté rapporté que Gennare incitoit une grande emeûte parmi le menu peuple, luy persuadant que je n'avois pris le commandement à la veuë de l'armée, que pour remettre la ville entre les mains de la France, & que sous pretexte de procurer la liberté, je leur allois seulement faire changer de fers, & leur en faire porter de plus rudes & de plus pesans que ceux dans lesquels les Espagnols les avoient retenus jusques-icy, & fait souffrir une si cruelle tyrannie. La nuit estant trop avancée, pour aller appaiser ce tumulte, estant accompagné d'ordinaire de l'insolence & du desordre, je remis cette affaire au lendemain, & manday à Gennare qu'il prist une bonne resolution; que j'irois sur les dix heures à la Messe aux Carmes, & que si il ne se despoüilloit de son autorité entre mes mains, que je luy ferois couper la teste, la mettre sur l'epitafe du Marché, & ferois pendre à une potence, qui estoit plantée au mi-

milieu, son corps par un pied. Et me mettant au lit pour me reposer, j'attendis le jour avec une extresme impatience, pour achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Cependant il se fit force allées & venuës, & quantité de cabales, que je dissipai neantmoins avec assez de facilité. Le matin je me levay de fort bonne heure, force Cavaliers me vinrent faire leur cour, & les gens les plus importans de Naples, entre autres Mazillo Caraciolo, Marco Antonio Brancacio & Bartholomeo Griffo, que je resolus de faire Maistre de Camp du Regiment de mes gardes, pour estre homme de qualité, vieux soldat de beaucoup de merite & d'experience, & l'autre Maistre de Camp general, pour estre une personne de naissance, de beaucoup de capacité, qui avoit porté les armes toute sa vie avec beaucoup de reputation, & qui estoit ennemi irreconciliable des Espagnols, de qui il avoit esté fort mal traitté. Le Peuple neantmoins, ayant pris ombrage de leurs personnes, ce projet n'eut point de suite, voulant deferer quelque chose à leur áversion. Mais je tins tousjours auprés de moy le vieux Marco Antonio Brancacio, dont je suivis les conseils en toutes les importantes occasions, m'en estant tousjours bien trouvé, & ayant tiré beaucoup d'ávantage de la confiance que j'avois en luy.

Je descendis sur les huit heures à la Messe, & aprés l'avoir entenduë, je haranguay le Peu-

Peuple, qui m'escouta favorablement, & que je trouvay, par ses responses & par les mesmes cris & acclamations que le jour precedent, plus rechauffé, plus affectionné pour moy, & plus resolu de me vouloir pour son Roy, dont je les dissuaday par les mesmes raisons; luy disant resolument, que je me retirerois & l'abandonnerois s'il vouloit persister dans cette pensée. Je montay à cheval, pour m'en aller à Saint Augustin, suivy de plus de vingt mil personnes, où j'appris que le Corps de ville, & le Conseil estoient assemblez, estant le lieu ordinaire où ils ont accoustumé de faire leurs deliberations, & m'estant arreté sous les fenestres de la salle, où ils estoient au Conseil, j'envoyay le Capitaine de mes gardes, pour savoir ce qu'ils faisoient, & leur manday qu'il estoit fort inutile, aprés leur avoir fait entendre ma volonté, qu'ils s'imaginassent avoir quelque chose à resoudre. Que tout le Peuple m'avoit reconnu, & que par les acclamations generales, ils entendoient quelle estoit sa volonté. Que s'ils pensoient y apporter ou quelque difficulté, ou quelque moderation, je n'avois qu'à le laisser, ayant assez de peine à le retenir, & qu'il les jetteroit tous par les fenestre. Ils me demanderent un peu de patience, & que je serois fort satisfait de leur zele & de leur obeïssance; & un moment aprés, ils m'apporterent un resultat de leur assemblée, signé de tous les assistans, par où ils me declaroient,

roient, pour cinq ans, Duc de la Republique, avec un pouvoir absolu & souverain ; ce qui fut approuvé par le consentement & les cris de tout le Peuple.

Aprés quoy je m'en allay dans le Marché, où je trouvay cinq ou six mil hommes sur les armes, mutinez, & faisant un estrange tumulte. Je m'avançai vers eux, pour savoir qui les obligeoit à cette émeute ; ils me respondirent que Gennare leur avoit fait entendre, que je n'avois pris l'autorité, que pour les remettre entre les mains de la France, & que je prenois possession du Royaume au nom du Roy, faisant estat de faire debarquer ce qu'il y avoit de troupes sur l'armée, pour leur livrer la ville ; à quoy ils ne consentiroient jamais, souhaitans uue entiere liberté, & de voir leur Royaume independant de tout autre. Qu'autrement ils se verroient tousjours sujets d'une autre nation, ce qu'ils ne vouloient plus souffrir, estant le principal motif, qui les avoit obligez de prendre les armes, pour chasser les Espagnols & se rendre libres ; ce qu'ils n'obtiendroient pas, s'ils estoiens sousmis aux François, dont la domination leur seroit esgalement rude & insupportable. Qu'ils en vouloient bien les secours & la protection, mais non pas la sujection. Et quand ils leur avoient envoyé demander de l'assistance, ils avoient crû l'obtenir, sans autre interest que celuy de l'affoiblissement & de la ruine de leurs ennemis. Je

taſchay à les deſtromper, & leur faire perdre cette erreur, priſe ſans aucun fondement, les aſſurant que la France n'avoit point de pareilles intentions ; que j'en eſtois ſuffiſamment inſtruit, ayant eû charge, comme j'avois desja fait, de leur donner parole du contraire, & que l'on ne donnoit point de commiſſion à des perſonnes comme moy, pour les deſavouër, & leur faire recevoir le dementi des choſes que l'on leur avoit commandé d'ávancer de la part d'une Couronne, ſi exacte à executer tout ce qu'elle promettoit poſitivement, & ſi religieuſe à l'obſervation de ſa foy. Que j'en eſtois une caution, à laquelle il devoit ajouſter toute creance, & que je n'aurois jamais accepté le titre de Defenſeur de leur liberté, pour aider à la leur faire perdre, au lieu de la leur faire obtenir.

L'on me reſpondit, que l'on n'auroit point de ſoupçon ny de defiance de moy, ſi je n'eſtois nay François, mais que l'on avoit ſujet de tout craindre d'une perſonne, qui eſtant de la Nation, prefereroit tousjours ſes intereſts à toute autre choſe. Je leur reſpondis, que ce n'eſtoit point ſon intereſt, mais que je n'en avois point d'autre que le leur ; mon ſerment fait ſi ſolemnellement, quand j'avois accepté le commandement de leurs armes, m'ayant diſpenſé de tout autre, & me faiſant ceſſer d'eſtre François, pour me rendre Napolitain ; dequoy ils ne devoient pas douter, ne l'ayant fait que par la permiſſion & l'ordre
de

de mon Roy, qui par là me dispensoit de ce que je luy devois, en approuvant que je m'engageasse dans leur service. Un des plus mutins, s'opiniastrant à me dire, que je ne pouvois me détacher de l'amitié de ma patrie, & où j'avois pris la naissance, je luy repartis que j'estois nay dans la felouque qui m'avoit apporté, & que je ne connoissois rien au delà. Cette responsé, à quoy ils ne s'attendoient pas, les surprit si agreablement, & fut reçuë avec tant de plaisir, qu'ils en firent une grande salve, & s'escrierent tous ensemble, qu'ils vouloient vivre & mourir avec moy, & se resolvoient à n'avoir jamais d'autre Maistre.

De là je marchai à l'Eglise des Carmes, où je trouvay Gennare, qui estonné de ma bonne fortune, & se croyant sans support, & sans appui, m'attendoit à la porte de l'Eglise, bien informé de ce qui s'estoit passé à Saint Laurent, à Saint Augustin, & au Marché. Il se mit à genoux devant moy, me demanda pardon, me pria de luy accorder tous les avantages que je luy avois envoyé offrir la veille, & jettant sa canne à mes pieds, que je luy ordonnay de reprendre en qualité de mon Lieutenant, me fit une renonciation de son pouvoir pardevant Notaires, que nous signasmes tous deux sur le balustre du grand Autel, & fismes signer comme tesmoins aux principaux des assistans : aprés quoy l'on chanta le *Te Deum*, & nous entendismes la Messe ensemble ; je luy fis aussy dresser un acte qu'il me

me demanda de toutes les graces & âvantages que je luy avois accordez, & en suite de mil acclamations & cris de joye, je rentray dans le Convent, & le menai disner avec moy dans mon appartement. A l'issuë duquel, Mazillo Caraciolo m'estant venu representer, que le haras du Roy estoit entierement ruiné; je luy donnay l'ordre necessaire pour faire remettre toutes les cavales qui en avoient esté prises, & je fus si ponctuellement obeï, qu'il s'en trouva fort peu de perduës; & pour en prendre soin avec plus d'autorité, je luy fis expedier les provisions de Grand Escuyer du Royaume, charge possedée de temps immemorial par ceux de sa Maison, & qui avoit esté exercée par le Marquis de Saint Erme, son oncle; ce qui l'obligea depuis à plus d'assiduité auprés de ma personne. J'envoyay aussy-tost chercher Augustino Mollo, advocat fameux, & grand amy de toute la Noblesse, pour avoir eû entre les mains les affaires des principaux, & luy donnay ordre de les âvertir de tous ces bons évenemens, de l'arrivée de l'armée, & de la satisfaction qu'ils devoient avoir, de n'avoir plus à s'adresser qu'à moy, qui avois l'autorité absoluë, & me pouvois dire le maistre; aprés quoy ils n'avoient plus à craindre les insolences de la canaille, ayant en moy un Protecteur puissant, & fort affectionné à leurs interests. Je fis ensuite escrire par tout le Royaume, & dresser des Manifestes, que j'envoyay par toutes les Provin-

vinces, avec tant de ſuccés, que peu de temps aprés toutes les villes generalement, à la reſerve des fortereſſes, m'envoyerent aſſurer de leurs obeïſſances, & teſmoignerent une extreme joye de n'avoir plus à reconnoiſtre que mon autorité, que je pris tous les ſoins imaginables de rendre juſte & agreable, ne m'eſtudiant qu'à obliger tout le monde, & m'acquerir l'eſtime & l'amitié generale; à quoy je reüſſis heureuſement.

J'avois fait preparer un grand regal, composé de toutes ſortes de rafraichiſſemens, & de toutes les choſes qui ſe pouvoient trouver dans une ville grande, riche & ſuperbe, mais qui ſouffroit depuis pluſieurs mois les incommoditez des revoltes & de la guerre, dont il y avoit la charge de douze felouques, pour envoyer à ceux qui commandoient l'armée du Roy, & leur rendre compte en meſme temps de l'eſtat & diſpoſition où ſe trouvoit Naples, de la renonciation que Gennare m'avoit faite de ſon autorité, de l'eſtabliſſement de la mienne, du conſentement general de tout le Peuple, & du titre qui m'avoit eſté donné de Duc de la Republique, joint à celuy de Defenſeur de ſa liberté, & de Generaliſſime de ſes armes. Et que par-là, je n'avois plus de lieu de douter, que l'armée ne fuſt à mes ordres, puiſque l'Abbé Baſqui m'avoit aſſuré qu'elle avoit ceux du Roy, de n'en recevoir que de la perſonne qui ſeroit le Chef du peuple, & le Maiſtre abſolu de la ville. Que ce diſcours

discours m'avoit obligé de tenter ce que j'avois fait si heureusement, & d'establir ma puissance pour l'abaissement de celle de Gennare.

Le Sieur de Taillade, à qui j'avois donné cette commission, devoit aussy faire mes complimens aux Generaux, & à tous les Officiers particuliers, & faire instance de ma part, que l'on me debarquast tous les secours, dont j'estois convenu deux ou trois jours auparavant avec ledit Abbé Basqui. Mais je fus contraint de differer son depart, par l'esloignement de l'armée, qui s'estoit retirée de la veué de la ville, pour aller brûler, comme elle fit, cinq vaisseaux des ennemis, qui estoient mouïllez sous Castelamare, leurs Chefs voulant effacer par cette petite action, la honte qu'ils avoient eüe, de n'avoir pas à leur abord, pris ou fait perir toute la flotte d'Espagne, comme ils l'avoient pû facilement, & sans rien hazarder s'ils l'eussent voulu ; ce qui auroit terminé toutes les affaires, & forcé le Vice-Roy & tous les Espagnols de se rendre à discretion, estant dépourveus generalement de toutes choses, & ne pouvant aprés une perte si considerable, recevoir aucun secours de dehors. Ils firent donc embarquer ce qu'ils purent de gens sur leurs vaisseaux, qui levant l'ancre se mirent à la voile, pour aller livrer à ceux de France un combat, qu'ils n'avoient pas voulu gagner lors qu'ils n'estoient pas en estat de leur resister, ny de se defendre. En effet la bataille navale se donna, qui

qui dura cinq ou six heures. Mais l'àvantage de part ou d'autre fut si peu considerable, le tout s'estant passé à se canonner sans venir à l'abord, que je ne m'arreterai pas à en faire le récit; le dstail en ayant esté sû, & ne voulant point employer de temps qu'à raconter les choses qui me regardent. Les Espagnols s'en revinrent une partie se mettre à couvert sous le Chasteau de l'Oeuf, & l'autre s'en alla moüiller dans le port de Bayes.

Des que l'armée du Roy parut à nostre veuë, j'envoyai le Sieur de Taillade s'acquiter de la commission que je luy avois donnée, & demander de ma part les quarante milliers de poudre que l'on m'avoit promis, & les autres munitions de guerre, avec le débarquement des dix-huit cins hommes de pied, des gardes de la Reine Mere, & du Sieur de Manicamp, pour mettre à cheval, que l'on m'avoit fait esperer; & pour recevoir les dix pieces de canon qui m'estoient promises, j'avois fait faire à la pointe de Posilippe des pontons. Toutes ces choses luy furent accordées, mais ne s'executerent pas. Je luy avois douné charge en mesme temps, de prier tous les Generaux, & les principaux Officiers de l'armée, de venir mettre pied à terre au mesme endroit, où je pretendois leur donner à disner, pour conferer avec eux de toutes les choses que nous avions à faire de concert, principalement de l'attaque des Espagnols, qui n'ayant pas de forces suffisantes pour gar-

nir

nir tous leurs postes & leurs vaisseaux, seroient contraints de se desarmer, ou en terre ou en mer, ou d'estre si foibles aux deux endroits, s'ils vouloient partager leurs gens, qu'il faloit de necessité qu'ils perdissent un combat, & tout ce qu'ils tenoient dans la ville, si l'armée & moy venions aux mains avec eux en mesme temps. Mais comme c'est à la mer à regler la terre, les actions qui s'y font despendant du vent, j'attendrois le signal qui me seroit fait de l'armée, & me tiendrois prest à donner dés que je la verrois s'appareiller au combat.

Le Sieur de Taillade vint me rapporter beaucoup de belles paroles, & de promesses, de tout ce que je luy avois ordonné de demander de ma part, & l'Abbé Basqui me vint trouver, accompagné du Pere de Juliis, pour regler plus particulierement avec moy toutes les affaires. Je les reçus à bras ouverts, croyant que cette conference me devoit estre d'une entiere satisfaction; mais je reconnus qu'il ne vouloit que chercher des pretextes de se plaindre de moy, & que l'on n'avoit point d'intention de me donner du secours. Il m'offrit le debarquement des troupes, que je souhaitois passionnement. Mais ayant demandé de l'argent, sans quoy elles m'auroient esté non seulement inutiles, mais tout à-fait prejudiciables & ruïneuses, il me respondit, qu'il n'en avoit point à me donner, les lettres de change sur Genes ne pouvant pas

estre

eſtre ſi-toſt acquitées. Je luy dis, que ſi les troupes mettoient pied à terre, ſans que j'euſſe de l'argent pour les payer, il me ſeroit impoſſible de les faire vivre avec ordre, & que s'imaginant eſtre en un pays de conqueſte, & en une guerre nouvelle, je ne pourrois les empeſcher de piller ny de vivre licencieuſement, les ſoldats ne ſe reprimant que par le chaſtiment, que l'on ne peut faire quand ils ne ſont pas payez; & qu'ainſi leur inſolence & leur dereglement attireroit non ſeulement la haine du pays contre la Nation Françoiſe; mais qu'ayant meſme à faire à un Peuple cruel & emporté, qui ſe voyant maltraitté, par ceux dont il eſperoit du ſecours, ne manqueroit pas de les égorger tous, & moy avec eux, & que ce ſeroit un aſſuré moyen de reſtablir les affaires d'Eſpagne. Pour remedier à cét inconvenient, je luy dis, que je ſavois que l'on joüoit grand jeu ſur l'armée, & qu'il y avoit beaucoup d'argent, & qu'il ſeroit aiſé, en bourſillant, d'amaſſer deux mil piſtoles, dequoy je me contenterois, en attendant de plus grandes ſommes; & qu'ayant dequoy payer les gens que je demandois, pour huit ou dix jours, je me ferois fort dans ce temps de chaſſer les Eſpagnols de toute la ville, & meſme d'emporter quelqu'un des trois chaſteaux, & donnerois le moyen à noſtre armée, en tenant occupées en terre toutes leurs forces, de trouver leur flotte deſarmée, & de la prendre toute, ou de la bruſler. Il me reſpondit

pondit, que l'armement s'estant fait si à la haste, tout le monde estoit si despourvû d'argent, qu'il ne pourroit pas seulement me fournir cent pistoles. Sur quoy je luy repliquai, que cela estant, il ne faloit pas songer à me donner des troupes, dont je me passerois fort bien, & coulerois le temps jusques à ce qu'il eust fait venir de l'argent, sans quoy, au lieu de profiter de leur debarquement, je ferois perdre la reputation à la France, & il m'en cousteroit infailliblement la vie, & nous procurerions aux ennemis des avantages, qu'ils n'estoient pas en estat d'esperer.

L'on a pris de cette response le pretexte de se plaindre de moy, & de dire, que j'avois refusé les secours que l'on m'avoit voulu donner, pour vouloir estre independant de la France, & croire me pouvoir maintenir sans elle. Mais je laisse à juger à ceux qui considereront ces choses icy sans passion, si ma conduite est plus blasmable, que la maniere d'agir que l'on a tenuë avec moy.

Je demandai ensuite de la poudre : l'on me promit de m'en donner ; & envoyant des felouques pour la querir ; l'on les chargea de trente-six barils, trente qui furent envoyez à Gennare, pour la munition du Tourjon des Carmes, & seulement six pour moy, me faisant esperer le reste des quarante milliers, que je n'ay jamais vû, n'en ayant pû tirer davantage. Pour l'artillerie, mes pon-

pontons ne se trouverent pas assez bien faits au gré des Officiers de l'armée, qui dirent ne pouvoir l'hazarder, qu'ils ne fussent raccommodez, ce que je fis faire inutilement. Pour des mesches & des balles, l'on ne parla point de m'en donner.

L'Abbé Basqui me proposa de m'en aller sur l'armée, pour m'aboucher avec les Generaux. Mais outre que je ne pouvois ny avec honneur, ny avec bien seance, m'y rendre, un Gouverneur ne sortant jamais de sa place assiegée, estant chargé de la seureté de la ville, du commandement des armes, & de l'autorité sur tout le Royaume, il n'eust esté ny honneste, ny raisonnable que je me fusse mis en danger que Naples se fust perduë, durant qu'un vent contraire m'auroit empesché de venir remedier au desordre qu'auroit causé mon absence; le respect seul de ma personne, & ma presence y maintenant dans l'ordre & le devoir un Peuple turbulent & seditieux, Quand je n'aurois pas eû toutes ces raisons, il m'en fit la proposition de façon à ne me pas persuader, mais à me donner de l'ombrage & de la defiance. De sorte que je m'apperçus qu'il n'avoit point d'autre fin, que celle de me rendre de meschans offices, en publiant comme il fit à son retour, que non seulement j'avois refusé toutes les assistances que l'on m'avoit offertes. Mais mesme que je n'avois pas voulu avoir de correspondance ny de commerce avec les Officiers

de l'armée, & eut de plus la malice de me faire dire en confidence, par le Pere de Juliis, que je me gardasse bien d'aller sur l'armée navale, puisque l'on avoit l'ordre & le dessein de m'arrester. Ledit Pere, par la mesme instigation, dít, qu'il avoit reconnû que j'avois pensée, au disner que je voulois donner à Posilippe, de retenir les Officiers qui debarqueroient pour ostages, jusques à tant que l'on m'eust donné toutes les assistances que j'avois demandées, & que l'on m'avoit promises. Ce qui fut un artifice, pour empescher que nous ne pussions avoir de communication ensemble, où nous eussions pû nous esclaircir de toutes les fourberies de ce galand homme, que je verifiay par-là, comme j'en estois desja suffisamment informé, qu'il estoit un espion, & pensionnaire d'Espagne. Je croy qu'il n'y a personne, qui considerant attentivement sa conduite, n'en soit persuadé aussy-bien que moy, & qui ne le juge plustost un Agent d'Espagne, que de France. J'en eus encore des preuves plus essencielles. Car la Noblesse ayant envoyé savoir de moy, si l'armée en despendoit, dans la resolution, en ce cas, de se declarer, je luy fis part de cette bonne nouvelle; & dés le soir mesme, il fut trouver Gennare, pour l'asseurer qu'elle n'avoit ordre que de luy obeir; ce qu'il publia dés le lendemain, afin de rompre mes desseins, & de rengager tous les Cavaliers dans le service d'Espagne, plus-
tost

toſt que de ſe voir ſouſmis à l'inſolence & brutalité de Gennare.

Il arriva une choſe, qui faillit à me deſeſperer, & me faire perdre patience. Deux vaiſſeaux chargez de bled, qui venoient aux Eſpagnols, furent pris par l'armée, à noſtre veuë. J'en eus une extreme joye, me perſuadant que le Ciel nous les avoit envoyez miraculeuſement, pour nous tirer de la neceſſité : mais l'on les fit paſſer à Portolongone, nous donnant de meſchantes excuſes, & nous faiſant eſperer leur retour de jour en jour. La malice fut pouſſée plus loin, car l'Abbé Baſqui me diſant, que l'armée manquoit de biſcuit, & qu'il me prioit de l'en pourvoir, en attendant qu'il luy en pût venir de Provence, & de meſme temps beaucoup de bled pour nous ; il ne m'en reſtoit qu'environ pour trois ſemaines, j'en fis biſcoter la moitié : aprés quoy m'ayant conſumé une partie de mes vivres, & rendu inutile ; il me laiſſa mon biſcuit, me diſant qu'un vaiſſeau en avoit apporté à l'armée, & qu'elle n'en avoit plus de beſoin.

Il me fit enſuite une propoſition aſſez ridicule, qui fut de faire donner la protection du Royaume de Naples à Monſieur le Cardinal de Sainte Cecile. A quoy je luy reſpondis que j'eſtois trop ſerviteur de Monſieur le Cardinal Mazarin ſon frere, pour conſentir à une choſe ſi fort contre ſa reputation, qui le rendroit la riſée & la fable de Rome, le faiſant Pro-

tecteur d'une Republique, qui ne pouvoit passer que pour chimerique, puisqu'elle n'estoit encore qu'en idée. Il empoisonna aussy cette judicieuse response, & s'en servit pour debiter, que non seulement j'estois ennemy de la France, mais mesme de feu Monsieur le Cardinal Mazarin, & de toute sa famille.

Vincenzo d'Andrea, partisan secret d'Espagne, prit quelques mesures avec luy, pour me tendre un piége, que je reconnus d'abord, & esvitay. Ce fut que pour faire voir l'entier establissement de mon autorité, je devois faire battre monnoye, & ne souffrir que celle du Roy d'Espagne eust aucun cours, afin de me rendre inutile le peu d'argent que je pouvois avoir. Je tesmoignay approuver cét ávis, & de fait, j'en fis fabriquer d'argent & de cuivre; mais avec cette precaution, que quand j'en faisois faire pour mil escus, il n'y en avoit que pour cinquante tout au plus au coin de la Republique, le reste estoit à la marque d'Espagne, mais dattée de l'année precedente. De quoy l'on se voulut servir pour me nuire; mais j'appaisai par mes raisons un petit tumulte, que l'on excita sur ce sujet, & crus qu'il valoit mieux ne se pas laisser emporter à la vanité, que de se mettre en estat de mourir de faim.

L'on me voulut faire un nouvel embarras, dont je me tiray avec vigueur & resolution. Gennare s'en vint à la teste de quantité de gens de la populace, me demander tumultuai-

tuairement la grace de Miguel de Santis, estant une personne fort aimée de toute la ville, pour l'agreable service qu'il luy avoit rendu dans les premieres seditions, d'avoir coupé la teste à Dom Pepe Caraffe, & fait traisner son corps par les ruës, me representant que si je le faisois mourir, l'on croiroit que je le sacrifiois au ressentiment de la Noblesse, pour qui je tesmoignerois par-là trop d'inclination; ce qui mettroit le Peuple au desespoir. Je luy respondis, que son supplice importoit à la conservation de mon autorité, sa temerité & son insolence ayant esté trop excessives & trop publiques, pour demeurer impunies. Il me dit que tout le monde vouloit que je luy pardonnasse, & que si je refusois une priere qu'ils avoient si à cœur, il arriveroit une generale sedition. Je luy repartis que je n'estois pas d'humeur à souffrir, que l'on me fist faire les choses par force; que la consequence en seroit trop dangereuse; que je voulois accoustumer le Peuple à me porter plus de respect, & à me venir demander à genoux les graces que l'on desiroit obtenir de moy, & non pas s'imaginer de me faire, par la crainte, condescendre à leur volonté. Que ce procedé si peu sousmis avanceroit sa mort, contre mon intention, puisque si l'on s'y fust pris d'une maniere plus raisonnable, & plus pleine de deference, je luy aurois accordé la vie. Que je ne craignois point les tumultes, ayant assez de cre-

dit, & de resolution pour les appaiser, contenir la ville dans le devoir, & faire punir ceux qui voudroient s'esmouvoir, & que si j'entendois le moindre murmure, l'on verroit bien-tost les potences du Marché garnies des plus emportez, & des plus mutins. Qu'ils apprissent à connoistre mieux mon humeur & la façon dont il faloit agir avec moy. Et appellant un de mes gardes, je luy commanday devant eux d'aller porter l'ordre à Bernardo Spirito, Auditeur general, de faire confesser Miguel de Santis, & de l'aller faire executer à l'heure mesme, sur le chemin d'Averse, d'y faire planter un poteau, sur lequel on mettroit sa teste, & attacher à un arbre son corps par un pied, avec un escriteau, que je l'avois fait mourir comme personne seditieuse & sanguinaire, desobeïssant à mes ordres, & mesprisant mon autorité. Ce qui fut fait ponctuellement, à la grande satisfaction de la Noblesse, dont l'amitié pour moy redoubla beaucoup, voyant la ponctualité que j'apportois à l'execution de mes paroles, & le soin que je prenois de les venger, & de les satisfaire. Aprés quoy congediant ceux qui m'estoient venu haranguer, avec tant d'effronterie & d'imprudence, je m'allay promener par toute la ville, pour voir ce que produiroient les menaces que l'on m'avoit faites, & j'y trouvai les mesmes marques de respect & d'amour qu'à l'ordinaire, sans que personne osast se plaindre, ny ouvrir la bouche sur ce sujet. Un

Un soir l'Abbé Basqui fut trouver Gennare, qu'il crut outré du peu de cas que j'avois fait de luy & de son intercession, & consultant avec luy les moyens de me perdre, il luy promit en ce cas l'assistance de la France, & le restablissement de son autorité. Ils n'admirent dans cette conference secrette que Tonno Basso, & quelques autres leurs adherans, avec le Docteur Francisco de Paty, homme qui ne leur estoit point suspect, pour avoir concerté à Rome, a mon insçû, deux jours auparavant mon depart, avec Monsieur de Fontenay, de rendre le Royaume de Naples tributaire à la Couronne de France, & avoir tenu depuis un commerce secret avec luy.

Sur les cinq heures du matin, ledit Francisco de Paty me vint trouver, & me demandant audiance, se mit à genoux à la ruelle de mon lit, & me rendit compte de tout le destail de ce qui s'estoit passé entre l'Abbé Basqui & Gennare, ce qu'il avoit negocié avec Monsieur de Fontenay, & generalement tous les secrets de leur correspondance, dont il me promit desormais de m'avertir ponctuellement, me demandant pour recompense de cét important service une charge de President en la Chambre des Comptes. Et l'Abbé Basqui m'estant venu trouver le matin à mon lever, je luy dis estre fort surpris de sa conduite, & que s'il estoit payé des Espagnols, & avoit dessein de les servir, il

n'en pourroit pas tenir une autre. Ce discours l'estonna, & le fit changer de couleur. Il commença d'entrer dans de grandes justifications, & me fit mil protestations & d'amitié & de service ; à quoy je luy repartis, qu'il ne m'esblouïroit pas par ses beaux discours. Que je le croyois fort habile, mais qu'il ne l'estoit pas assez, & avoit la physionomie trop espaisse pour me dupper. Que je croyois qu'il avoit fort lû Machiavel ; mais que quand je voudrois jouër d'esprit, j'aurois une politique si rafinée, que j'y ferois en deux heures des commentaires, qu'il n'entendroit pas en dix ans d'éstude. Il me dít ne comprendre rien en tous ces discours, & je les luy voulus expliquer, en luy declarant que je savois ses intrigues les plus secrettes, ses negociations avec Gennare, les desseins pris avec luy contre mon autorité, ma liberté & ma vie. Ce qu'il me voulut nier effrontement. Mais il fut tout-à-fait embarrassé, quand je luy racontay par le menu, le destail de tout ce qui s'estoit passé, & les moyens dont ils se pretendoient servir pour executer leurs intentions ; je luy nommay mesme toutes les personnes qui avoient connoissance de ce complot. Il me parut fort inquieté, & se retranchant sur la negative, il perdit toute contenance, quand je luy descouvris que je tenois toutes ces choses de Francisco de Paty, & luy dis la recompense que je luy avois accordée, pour un service si signalé, & que s'il vouloit, je le ferois
venir

venir pour les luy soustenir. Il perdit la parole, & saisy de frayeur, crut que c'estoit fait de sa vie; mais je le rassurai, en luy jurant que j'avois tant de respect pour le caractere qu'il avoit d'Agent du Roy, que quelque chose qu'il eust entrepris contre moy, au lieu d'en avoir du ressentiment, il ne trouveroit en moy que des caresses, & un dessein de le servir. Que je voulois par mon procedé luy faire ávouër, que j'avois pour la France plus de zele, plus de passion, & de fidelité, que luy; puisqu'il ne travailloit qu'au restablissement des Espagnols, en cherchant tous les moyens de faire manquer une entreprise si ávantageuse à la Couronne, & menageant la perte du serviteur le plus passionné, le plus fidele, & le plus desintereßé qu'elle auroit jamais; & que moy, malgré tous ces artifices & sa meschanceté, je demeurerois dans le respect, & ne songeois qu'à sacrifier ma vie pour sa gloire & ses ávantages. Que j'estois assuré qu'il seroit desavoüé d'un si infame procedé. Que ce n'estoit point par ordre de la Cour, qu'il agissoit de la sorte; & qu'il n'estoit pas besoin de recourir à de si estranges moyens, pour ruiner ma fortune, & s'opposer à mon establissement; puisque si ma personne donnoit quelque ombrage à la Cour, & que l'on ne voulust pas que je demeurasse davantage à Naples, au premier ordre que je verrois signé du Roy, ou au moindre billet que je recevrois de la main de

Monsieur le Cardinal Mazarin, je partirois sans repugnance, & irois rendre compte de mes actions; preferant la gloire d'obeïr & de satisfaire à mon devoir, au plus grand & plus solide establissement que je pusse tenir de la fortune. Il fut surpris de me voir dans une telle sousmission, pour n'avoir aucun pretexte de me nuire: mais je croy qu'aprés en avoir si mal usé avec moy, il n'eut garde de tesmoigner la verité de ma conduite; qu'au contraire, il me rendit tous les plus meschans offices qu'il luy fut possible, afin de m'empescher d'estre secouru, & d'avancer par un abandon general, la perte d'un homme qu'il avoit trop offensé, pour luy pouvoir pardonner, & qui seroit tousjours un tesmoin irreprochable de la perfidie qu'il avoit euë pour la France.

Depuis cette conversation il sejourna encore deux jours dans Naples, qu'il n'employa pas inutilement, suivant ses desseins, comme l'on le verra par la suite de ce discours. Il tascha de me faire tuer par une émotion populaire; en ayant concerté les moyens avec Vincenzo d'Andrea, & les autres personnes de sa cabale, me voulut faire passer pour le Tyran de Naples, plustost que pour le Restaurateur de sa liberté: & en cas qu'il n'y pust réüssir par cette voye, qu'il croyoit plus honneste, pour ne pas paroistre avoir de part à un accident, que l'on n'attribueroit qu'à la sedition d'vne populace emportée, & tumultueuse, il resolut en levant

le

le masque, de me faire poignarder, par une conjuration qu'il forma de dix-sept personnes, dont les Chefs estoient Tonno Basso, Salvator de Gennaro, & Pietro Damico; leur persuadant qu'estant ennemi de la France, j'estois cause que le Peuple n'en recevoit aucun secours, qui leur fourniroit toutes les choses en abondance, dont il pourroit avoir besoin, dés que je serois mort; & qu'autrement l'armée avoit ordre de se retirer, & de les abandonner. I'eus quelque soupçon de tout ce complot, & je jettai deux hommes parmi ces gens suspects, qui paroissant fort mal satisfaits, & fort animez contre moy, furent reçus dans toutes leurs assemblées & m'avertissoient ponctuellement de toutes les resolutions que l'on y prenoit.

L'on fit dés ce soir assembler quantité de peuple dans le Marché sous les armes, & entrer beaucoup de monde dans le Convent des Carmes où je logeois, & je fus surpris durant que nous estions l'Abbé Basqui & moy en conference, de voir arriver le Corps de Ville & le Conseil, qui demandoient à me parler d'une affaire de la derniere consequence, pour le bien public. Vincenzo d'Andrea s'y rencontrant comme par hazard, Tonno Bassy fut celuy qui me porta la parole, homme éloquent & d'un esprit fort chaud, & fort emporté. Il me dit que le Peuple estoit satisfait de ma conduite, & avoit beaucoup de reconnoissance des grands services, que je luy

avois rendus. Mais que l'etablissement de la Republique estant si necessaire, il me prioit d'en vouloir jetter les premiers fondemens. Que j'y conserverois la qualité de Duc, & de General de ses armes, avec le titre de Defenseur de la liberté, que j'avois si bien merité. Mais qu'il estoit temps de former un Senat, sans l'ávis & deliberation duquel il ne devoit ni rien menager ni rien entreprendre; & que de voir en ma seule personne toute l'autotité, cela sentoit trop, ou son Tyran ou son Roy. Que ce soupçon m'attireroit la haine de tout le monde, puisqu'il paroistroit que j'aurois plus de dessein d'opprimer la ville & le Royaume, que de les tirer de captivité.

Ce discours captieux me surprit, mais ne m'étonna pas, & me fit rappeller en un moment toutes les lumieres d'esprit que je pouvois avoir, qui furent redoublées par la necessité où je me vis, de me tirer d'vn pas si glissant & si dangereux, y ayant de tous les deux costez beaucoup à craindre; puisque si je refusois la demande que l'on me faisoit avec tant d'instances, je ne pouvois éviter la mort, comme un Tyran que je me declarerois vouloir estre, ou si j'accordois ce que l'on desiroit de moy, je ne serois plus qu'un fantôme, sans credit & sans pouvoir. Chacun jetta les yeux sur moy, attendant avec impatience de voir le parti que je prendrois, ne croyant pas que sans estre preparé, je pusse en choisir un qui me fust àvantageux, ny eviter un peril

cvi-

evident, & quasi égal, de quelque costé que je voulusse pencher. Je leur repondis en riant. Que je m'estimois extremement heureux, de ce que les services que j'avois essayé de rendre au Peuple jusques icy, eussent esté reçus agreablement, & que j'eusse eù l'ávantage de luy plaire ; mais que ma joye se redoubloit en voyant la passion avec laquelle il souhaittoit de se mettre en Republique, se devant souvenir que j'estois le premier qui avoit proposé cette maniere de gouvernement, & que je desirois ardemment, puisque je luy en avois fait venir la pensée, comme la resolution la plus ávantageuse que nous pussions jamais prendre. Que j'avois plus d'envie que personne du monde de la voir mettre en execution, puisque de son etablissement dependoit & le repos & la liberté de païs. Qu'il faloit y penser, & y travailler serieusement. Mais que toute l'Europe, & Rome principalement, ayant les yeux sur nostre conduite, il faloit la prendre & si juste, & si raisonnable, que l'on ne pust pas nous tourner en ridicules, les affaires dependant de la reputation, qu'il faloit menager de sorte, que nous ne fissions rien dont les ennemis pussent tirer quelque ávantage, qui observoient soigneusement toutes nos demarches, afin de profiter de toutes les fautes que nous ferions, qui ne pourroienr estre legeres ; nostre salut ou nostre perte dependant de la bonne ou mauvaise maniere de nous gouverner.

Qu'il

Qu'il y avoit beaucoup de sortes de Republiques, & que nous devions bien considerer, avant que de choisir, celle qui nous seroit la plus avantageuse, & plus sortable à l'humeur & à la disposition du pays. Que la Populaire avoit ses douceurs ; mais aussy qu'elle avoit ses inconveniens. Que toute la ville, & tous les Peuples y auroient assurement plus de penchant. Que Naples estant un Royaume rempli de Noblesse, brave & genereuse, qui avoit jusqu'icy eû tant de part au gouvernement, je croyois fort dangereux de les en exclure, puisque le desespoir reüinissant inseparablement les Cavaliers aux interests des Espagnols, nous aurions bien de la peine à resister à ces deux puissances jointes ensemble. Que le nombre en estant si grand, nous ne pourrions pas aisement, ny les chasser tous, ny les exterminer. Qu'il n'y en avoit pas un qui n'eust ses habitudes & sa suite, & qu'ainsy ils nous formeroient des divisions dangereuses parmy nous, & feroient naistre de si grands embarras, qu'il faudroit des siecles entiers pour les surmonter. Que des gens desesperez estoient à craindre, qui n'ayant plus rien à menager, mettroient tout en usage, pour conserver leurs biens, leurs vies, leur honneur & leur rang. Que nous aurions à combattre un hydre renaissant. Que je ne voyois pas quelle raison nous pouvoit obliger à nous jetter dans des perils si difficiles à surmonter, que j'osois mesme assurer d'estre im-

impoſſibles, nous attirant Rome ſur les bras, que nous avions à menager ſerieuſement, puiſque dans un Eſtat, dont le Pape eſtoit le Seigneur dominant, l'on ne pouvoit pas faire une ſubverſion generale, ſans ſa participation & ſon conſentement, que nous n'obtiendrions jamais, rencontrant tant d'oppoſitions dans le credit de quelques-uns de nos Cavaliers, qui eſtoient liez de ſang & de parenté avec les Cardinaux les plus accreditez, & les principaux Seigneurs de cette Cour. Que cette ſorte de Republique ne nous pouvoit jamais eſtre propre, eſtant bien plus raiſonnable d'affoiblir les Eſpagnols, que de les fortifier de ceux, dont la valeur & la conſideration faiſoit toute leur puiſſance, & qui n'eſtant pas moins las de leur cruelle domination que nous, ne penſeroient, quand ils y verroient leur ſeureté, qu'à travailler conjointement avec nous, à chercher le repos & la liberté, & employer contre ceux qui nous opprimoient également, leur ſang & leur vie, pour tirer la patrie de l'oppreſſion, ſous laquelle elle languiſſoit depuis tant d'années. Qu'ainſy je croyois que nous devions penſer à regagner toute noſtre Nobleſſe, en luy faiſant connoiſtre qu'elle pouvoit trouver avec nous & ſon repos & ſon avantage.

Chacun applaudit à mes raiſons, & demeura d'accord qu'il ne les faloit pas exclure du Gouvernement. Et qu'une Republique populaire ne pouvant s'eſtablir que tres-diffici-

cile-

cilement, ne feroit qu'avancer noſtre perte. Je leur dis que je ne voyois pas moins d'inconveniens à la compoſer purement des Nobles, qui tyranniſeroient le Peuple, ayant la memoire trop fraiſche des outrages qu'ils en avoient reçus, & dont ils leur voyoient encore les mains teintes du ſang de leurs proches. Qu'ils n'oublieroiẽt pas l'incendie de leur Maiſon, le ſaccagement de leurs biens, & la ruine entiere de leurs terres; & qu'ils employeroient le credit & l'autorité qu'ils auroient acquiſe, à venger leur paſſion particulieré. Que les Eſpagnols y pourroient rencontrer leur perte, mais que le Peuple n'y trouveroit que des fers, au lieu de la liberté qu'il recherchoit, & ſe verroit traitté plus cruellement, qu'il n'avoit eſté juſques-icy par les ennemis, pour qui il avoit pris tant d'horreur & tant d'averſion. Tout le monde s'eſcria tout d'une voix que ce feroit empirer ſon mal, au lieu de le ſoulager, & qu'il n'eſtoit pas queſtion d'en parler davantage. Mais qu'il faloit s'arreſter au choix d'une Republique mixte, où le Peuple & la Nobleſſe euſſent une égale autorité. Je leur reſpondis que j'y voyois encore beaucoup de difficultez, puiſque nous ne pouvions pas prendre ſeuls la reſolution de l'eſtablir, ſans conſulter auparavant tous les Nobles, les deſtacher d'avec les Eſpagnols, & les reünir avec nous, n'eſtant pas juſte que le Ciel leur ayant donné de ſi grands ávantages ſur le Peuple, ce meſme Peuple leur vou-

luſt faire la loy, & formaſt ſans eux une maniere de gouvernement, où ils devoient avoir la meilleure part. Et qu'ainſy auparavant que de rien conclure, l'on devoit leur donner ávis de la reſolution que l'on eſtoit ſur le point de prendre, afin que leur intereſt les obligeaſt à venir dire leurs ſentimens dans une affaire, où ils devoient avoir le principal.

Chacun me dít, que comme Duc de la Republique, je devois leur eſcrire à tous de ſe rendre auprés de moy, pour deliberer ſur la forme du gouvernement que nous avions à prendre, & voir enſemble les moyens les plus promts, & les plus aſſurez de donner à tout le pays le repos & la liberté. Je ſuis preſt, leur dis-je, de faire tout ce que vous m'ordonnerez ſur ce ſujet. Mais je prevoi de cette reſolution des ſuites faſcheuſes, qui pourroient vous donner du deplaiſir, & que je me ſens obligé de vous repreſenter, afin que vous n'ayez pas à me reprocher, que je vous aye jettez dans les inconveniens, dont j'aurois bien de la peine à vous retirer. Nous donnerons trop de vanité à la Nobleſſe, ſi nous avons recours à elle, comme nous eſtant neceſſaire; tous ceux de ce Corps croiront, que nous reconnoiſſons noſtre foibleſſe, & que nous ne nous ſentons pas capables de reſiſter à nos ennemis, à moins que de nous voir ſouſtenus de leur valeur & de leur autorité; & ſe perſuadant nous eſtre neceſſaires, ils nous tiendront

dront le pied sur la gorge, & exigeront de nous de conditions que nous ne pourrons ny ne devrons leur accorder avec honneur, & le refus que nous leur en ferons, les aigrissant contre nous, les reünira plus estroitement avec nos ennemis, s'imaginant que nous sommes sur le point de nous perdre.

Mon sentiment seroit donc de faire publier un Manifeste, par lequel je declarerois qu'ayant esté élû Duc de la Republique, j'attends les bras ouverts tous ceux qui voudront avoir recours à moy. Que ce titre, aussy bien que celuy de Defenseur de la liberté, m'engage aussy estroitement dans les interests de la Noblesse que dans ceux du Peuple. Que je les considere également, sachant bien neantmoins faire la difference, que l'ordre du Ciel & la naissance apportent entre les personnes. Que je suis comme un bon Pere, qui aimant tendrement tous ses enfans, fait la distinction d'avec les autres, de celuy à qui appartient le droit d'aisnesse. Et qu'ainsi je convie tout le monde à recourir à moy, resolu de traitter chacun selon ses merites, & donner dans l'establissement, que je pretends faire d'une Republique, le rang & l'avantage, que la vertu & le sang doivent regler entre les personnes; ainsi je ferai les conditions à ceux qui se presenteront, au lieu de les recevoir d'eux. Et comme il y a de trois sortes de Noblesse dans le Royaume, il faut aussy se gouverner de differentes manieres. Il y a des Cavaliers,

valiers, qui ont bien vécu avec noſtre ville, & avec leurs ſujets, & qui ſe ſont fait aimer & eſtimer generalement par leur ſage conduite; à ceux-là l'on ne leur ſauroit faire trop d'âvantages, & de trop bons traittemens. Il y en a d'autres qui ſe ſont fait aimer dans Naples, & qui ont tyranniſé leurs ſujets; il les faut obliger à changer de conduite, les raccommoder avec leurs vaſſaux, de peur de les perdre en gagnant leurs Maiſtres, & entremettant mon autorité, pour les obliger de bien vivre enſemble, m'engager à faire executer ponctuellement ce qui m'aura eſté promis de part & d'autre. Ceux qui reſtent, qui ſont également hays dans leurs terres & dans la ville, ayant tousjours eû une conduite violente & emportée, ne doivent pas eſtre exclus de toute eſperance de pardon, ce qui par neceſſité les rendroit inſeparables de nos ennemis. Mais l'on les doit obliger à s'eſloigner pour quelque temps, leur laiſſant la joüiſſance de leurs biens, & ne les rappeller qu'aprés avoir ſouffert une eſpece de banniſſement pour l'expiation de leur faute, qui ſera ou plus ou moins long, ſuivant l'apparence qu'il y aura de leur amendement.

L'on applaudit à tout ce raiſonnement, me priant d'agir en conformité avec la moindre perte de temps qui ſeroit poſſible. Je me chargeai d'y ſatisfaire, repreſentant neantmoins qu'il faloit un peu de loiſir; la precipitation gaſtant pluſtoſt, qu'elle n'âvance les affaires de

de cette nature. Tonno Basso, aprés avoir approuvé mes raisons, comme les autres, me dit qu'il n'y avoit rien de si juste, ny de si raisonnable que ce que je venois de leur deduire. Mais que comme l'establissement de la Republique devoit de necessité tirer de longue, il croyoit à propos cependant, de commencer à former un Senat. Je me mis à sourire de ce discours, & luy fis connoistre, que le Senat estant le corps de la Republique, l'establissement de l'un n'estoit autre chose que celuy de l'autre. Qu'il faloit voir auparavant, de quelle façon l'on le devoit regler, quel nombre l'on fixeroit de Senateurs, combien il y en devoit avoir de chaque Province, si chaque ville du Royaume en devoit avoir un, combien de voix devoit avoir la ville de Naples, & enfin mil choses qui ne se pouvoient pas regler sur le champ, Et puis qu'il savoit bien, que pour mettre une imposition legere sur le Royaume, il faloit les vœux des Communautez des Provinces, & du Baronnage. Que celuy de Naples estoit composé de cinq sieges de la Noblesse, & de trente-deux Ottines du Peuple, sans quoy il estoit imparfait. Qu'à plus forte raison, pour deliberer sur une affaire de cette importance, il faloit de necessité faire cette assemblée generale qui nous estoit absolument impossible.

Il en demeura d'accord, & me proposa de faire en attendant des Vice-Senateurs. Je luy dis

dis qu'il avoit esté jusques-icy inoüy, que l'on eust commis des gens à l'exercice des Charges qui n'avoient jamais esté en nature. Mais que je reçonnoissois, que me jugeant incapable de gouverner sans Conseil, tout son discours n'alloit qu'à m'en establir un ; enquoy il m'obligeoit sensiblement, n'aimant pas à me rendre garand des évenemens, & estant bien aise d'avoir des gens sur qui me soulager, & qui fussent capables de me donner de bons avis. Qu'il faloit voir de combien le corps en seroit composé, & qui auroit à les nommer, & que n'ayant pas à disputer des noms, ils prendroient s'ils vouloient celuy de Vice-Senateurs. Qu'encore estoit-il à craindre que le Royaume ne voulût pas deferer à l'autorité de ceux qui ne seroient nommez que par la Ville, & sans sa participation, & que Naples ne perdist la prerogative d'en estre le Chef, chaque ville pretendant en son particulier, faire une Republique independante, & qui ne fust simplement que son alliée. Ce que je ne disois pas sans fondement, pour avoir dans ma poche deux lettres, que je leur fis voir, signées l'une, la Republique de Saint Severin ; & l'autre, la Republique de la Cave.

Tout le monde commença à murmurer, & trouver que j'avois grande raison. Mais Tonno Basso s'échauffant, & s'obstinant dans son opinion, je luy demanday encore une fois, qui devoient estre ces Vice-Senateurs, ou qui les

les devoit nommer. Il me respondit avec chagrin que ce devoient estre eux qui representeroient le corps du Senat, qui devoient faire cette nomination. Je luy respondis qu'il y avoit plus d'apparence que ce fust le Corps de Ville, & les Capitaines d'Ottines. Il repartit avec emportement, que le Corps de Ville ne devoit point se mesler de choses pareilles, son autorité ne s'estendant qu'à regler les vivres, & à pourvoir à l'abondance. Je m'estonné, luy dis-je, que vous contestiez la puissance de ceux qui vous l'ont donnée: vous avez esté nommé pour assister & servir de Conseil à Gennare, à cause de son incapacité; son employ estant cessé, le vostre l'est de mesme: il s'agit de matiere plus importante, & il est à propos de savoir, si les Ottines ne veulent point faire de nouvelles nominations, ou en confirmant celles de vos personnes, vous destiner pour les emplois dont il est question. La dispute s'échauffa entre le Conseil & le Corps de Ville. Ils se prirent de paroles avec tant d'aigreur, que sans l'interposition de mon autorité ils seroient infailliblement venus aux mains. Ils me prierent de terminer leur different, & de regler ce qui estoit de leurs pretentions. Je respondis que je ne me sentois pas capaple de prononcer sur une matiere si importante. Mais que ne voulant point desobliger personne, il faloit que d'un costé le Corps de Ville, & les Ottines, & de l'autre ceux qui preten-
doient

doient former celuy du Conseil, donnassent leurs raisons par escrit aux quatre plus habiles Jurisconsultes de la ville, qui sachant les coustumes du pays, & ce qui s'y estoit pratiqué, ávant qu'il fust en Royaume, ou dans le temps de quelques revolutions, comme celle qui estoit arrivée cent ans auparavant pour le fait de l'inquisition, me fissent entendre leurs sentimens, aprés avoir bien estudié la matiere, & que j'en deciderois avec connoissance de cause, puisqu'ils avoient les uns & les autres la bonté de s'en rapporter à moy; dont ils demeurerent d'accord: & je nommai pour cét effet Jean Camille Cacaccio, Antonio Scaciavento, Augustino Mollo & Aniello Portio. Et je leur demanday entre les mains de qui, cependant, devoit demeurer l'autorité. Entre les vostres, me respondirent-ils. De qui dois-je donc prendre conseil, car je ne veux point gouverner, sans recevoir les ávis de quelqu'un, ne m'en sentant pas capable. Vous n'en avez pas besoin, se rescrierent-ils; car vous en savez plus que nous. Je m'en excusay, leur disant, qu'ayant affaire à un Peuple soupçonneux & difficile à contenter, je ne voulois pas m'exposer à luy déplaire, ny souffrir qu'il prist jalousie de mon autorité; que je ne pourrois aussy-bien seul resister à l'accablement de tant d'affaires; que je n'estois venu me jetter parmy eux que pour les servir, sans avoir l'ambition de les commander, qu'autant de temps

temps qu'ils le voudroient, & de la maniere qu'ils l'ordonneroient, & que pluſtoſt que de me voir dans de continuelles inquietudes, & d'eſtre tousjours en peine par les ombrages, que l'on pourroit prendre de moy à toute heure, ſans aucun fondement, j'aimois mieux me retirer. Que je demandois mon congé, durant que l'armée eſtoit en eſtat de me rembarquer. La voix s'eſleva par toute la chambre, en ſuite dans les ſalles, & de là dans le Marché, Que le Peuple eſtoit perdu, ſi je l'abandonnois, qu'il n'avoit de confiance ny d'eſperance qu'en moy ſeul. Qu'il ne deſiroit point que j'euſſe de conſeil de perſonne, que je n'en avois que faire. Et qu'enfin il n'obeïroit qu'à moy ſeul. Qu'il vouloit que je commandaſſe ſouverainement, me reconnoiſſant pour ſon Maiſtre.

J'appaiſay cette émeue, en deferant à la volonté de tant de gens. Et pour eſtre mieux eſclairci de leurs ſentimens, j'ordonnay que tout le monde s'aſſemblaſt le lendemain matin. chacun dans ſon quartier, où j'irois les apprendre.

L'Abbé Baſqui, au ſortir de chez moy, s'entretint avec les conjurez, qui enragez de n'avoir pas reüſſy dans leur deſſein, & de voir avec quelle adreſſe j'avois eſvité un piege ſi dangereux, qu'ils m'avoient tendu; & que mon autorité en eſtoit mieux affermie, & eux entierement exclus de la part qu'ils pretendoient dans le gouvernement, s'alle-
rent

rent assembler dans une Eglise, pour resoudre de me poignarder. Mais n'ayant pû demeurer d'accord, ny du temps ny du lieu de l'execution de leur entreprise, ils remirent à en conferer la nuit suivante. Et le lendemain matin l'Abbé Basqui m'estant venu dire adieu, pour s'en retourner sur l'armée, afin d'attendre le succés de la conspiration qu'il m'avoit preparée, ne croyant pas de seureté pour luy de demeurer dans Naples, où je n'aurois pas le crédit d'empescher qu'il ne fust deschiré par le Peuple, son dessein venant à n'avoir point d'effet, & à s'éventer, & luy reconnu pour en estre l'auteur, je le retins pour estre le tesmoin de ce qui se passeroit dans la ville.

Je m'en allay dans tous les quartiers, où ayant exposé à tout le monde ce qui estoit arrivé le soir, & demandant le sentiment public, il fut fort surpris de voir que tout d'une voix, l'on me declara, que l'on vouloit que je fusse le Maistre absolu, & que j'agisse souverainement, en me demandant la permission d'aller prendre, & traisner par les ruës ceux qui s'y voudroient opposer. Ce qui fut suivy d'une acclamation generale, que l'on ne reconnoistroit jamais d'autre autorité que la mienne. Que c'estoit trop peu pour ce qu'ils me devoient, que de me faire Duc de leur Republique; qu'ils vouloient que je fusse leur Roy. A quoy je m'opposai par les mesmes raisons que j'avois fait les deux autres

fois, les menaçant de les abandonner, & m'aller embarquer sur l'armée, s'ils s'opiniaſtroient dans une penſée ſi peu raiſonnable, & ſi hors de ſaiſon. Et m'appellant leur Pere & leur Liberateur, le Conſervateur de leurs biens, de leur vie, & de l'honneur de leurs familles, me proteſterent, avec les teſmoignages d'un reſpect & d'un amour extraordinaire, qu'ils vouloient tous vivre & mourir avec moy, & qu'ils n'eſpargneroient ny leur ſang, ny meſme la vie de leurs femmes, & de leurs enfans, auſſy-bien que la leur, toutes les fois qu'il s'agiroit de m'obeïr, ou du moindre de mes intereſts.

L'Abbé Baſqui s'eſtonna du grand credit, que j'avois acquis en ſi peu de temps, & de voir que toutes les ruës avoient eſté en un moment tapiſſées ſur mon paſſage. Que l'on me jettoit des eaux de ſenteur, des fleurs & des confitures des feneſtres. Que l'on eſtendoit des manteaux & des tapis ſous les pieds de mon cheval, & que l'on venoit bruſler devant moy du parfum & de l'encens, & qu'il n'y avoit ny femmes ny enfans, auſſy-bien que les hommes, qui ne me donnaſſent mil benedictions, & des teſmoignages d'amitié, que l'on reconnoiſſoit aiſément venir du fond du cœur, ſans aucune flaterie ny diſſimulation. Et m'ayant dít qu'il n'auroit jamais crû ce qu'il avoit vû, je le priay d'en rendre un fidele compte, & de me faire entendre quelles eſtoient les intentions de la Cour. Que je tour-

tournois les esprits du Peuple comme il me plaisoit. Et que je me ferois fort avec un peu de temps, par mon adresse & mes soins, de faire tomber la Couronne de Naples entre les mains du Roy ; ou s'il ne l'agreoit pas pour luy, de la mettre sur la teste de Monsieur, ou de feu Monsieur le Duc d'Orleans, & que je le conjurois de me parler librement sur un point si important, puisque je n'avois, ny n'aurois jamais, d'autre intention que de faire reüssir celles de la France quelles qu'elles pussent estre. Il m'assura n'avoir aucune instruction particuliere sur ce sujet, & que tout ce qu'il pouvoit savoir, estoit que le Roy ne desiroit autre chose que de voir chasser les Espagnols de Naples. Et que pourveu qu'ils perdissent le Royaume, il luy estoit indifferent à qui il tombast, puisqu'il en tireroit tousjours un assez grand avantage. Je ne sai s'il n'estoit pas plus instruit de ce que la France pouvoit desirer, ou qu'il ne s'en voulust pas expliquer avec moy, pour avoir tousjours sujet de se plaindre de ma conduite. Mais il est constant, que ny de luy, ny des Ministres residens à Rome, je n'ay jamais pû apprendre comment l'on vouloit que je me gouvernasse. Ainsy l'on n'a pû, ny dû me blasmer avec justice de ma maniere d'agir, ne m'ayant jamais esté rien commandé.

La peur qu'il eut que je ne pusse avoir quelque commerce avec les Officiers de l'armée, & leur donner des informations parti-

culieres de toutes choſes, l'obligea à apporter tous ſes ſoins pour empeſcher que le Gentilhomme, que Monſieur le Duc de Richelieu m'envoyoit, pour me faire compliment, ne debarquaſt, & faire en ſorte que l'on le fiſt paſſer & garder ſoigneuſement ſur un autre navire, de peur qu'il ne retournaſt dans le bord de l'Admiral, que lors que l'armée ſeroit ſur le point de ſe mettre à la voile. Par où l'on peut voir, que ſi je n'ay pû avoir de commerce avec ſes Officiers, ce que je ſouhaittois ardemment, il n'a pas tenu à moy.

L'on me fit ſavoir de l'armée, que faute d'eau elle ſeroit contrainte de ſe retirer, ſi je n'y remediois. Je leur envoyai auſſy-toſt dixhuit felouques pour en faire : mais ce nombre n'ayant pas eſté jugé ſuffiſant, ſous ce meſchant pretexte, elle ſe mit à la voile, & reprit le chemin de Portolongonne, ſans avoir fait autre choſe, que m'expoſer à mil perils, dont je puis dire, ne m'eſtre garanty que par un pur miracle. Et ſi je n'euſſe eſtabli une creance extraordinaire parmi le Peuple, je devois cent fois eſtre deſchiré, ſe voyant privé de tous les ſecours que je luy avois fait eſperer, avec tant d'apparence, dont j'eſtois le garand & la caution, & n'ayant que ma ſeule perſonne pour les aſſiſter.

Cette puiſſante armée ne voulut point contribuer à la ruine de l'Eſpagne, qui eſtoit infaillible, en prenant, ou bruſlant toute ſa flotte, qu'elle trouva ſur le fer, & tou-

toute desarmée, & desarborée à son abord ; me cousuma la moitié de mes vivres inutilement, & si j'ose dire avec malice, prit deux vaisseaux de bled à ma veuë, & les envoya à Portolongonne ; me refusa le peu d'argent, que je demandois pour faire subsister les troupes dont je pressois avec tant d'instance le debarquement ; ne me donna de poudre que six barils, & je n'en tiray d'assistance que de l'arrivée des Sieurs Chevalier de Fourbin, Baron de la Garde, Chevalier de Gent, Souïllac, de Glandeveze, Baron Durand, Saint Maximin, depuis Mareschal des logis de mes gardes, & Beauregard Officier d'Artillerie : encore firent-ils tous les efforts possibles pour les empescher de me venir trouver. Je laisse à juger si tout autre que moy, se voyant si malheureusement abandonné, n'auroit pas perdu le courage, aussy bien que l'esperance. Et si je n'eus pas besoin d'une extreme resolution, pour resister à une si mauvaise fortune, & de beaucoup d'adresse pour me parer des perils, où j'estois exposé avec tant d'apparence. Neantmoins renouvellant de vigueur dans ce deplorable estat, voyant que tout rouloit sur ma personne, je m'employay avec tant d'ardeur & de soins, que non seulement j'esvitay ma perte, mais faillis seul à causer celle des Espagnols, comme l'on le verra, si l'on veut lire attentivement la suite de ces Memoires ; qui quoy que veritables, seront trouvez si extraordinares,

 qu'ils

qu'ils paroiſtront fabuleux à bien des gens.

J'envoyai le lendemain matin querir le Corps de Ville, & ceux qui avoient jusques-là composé celuy du Conſeil, & leur dis, que je ſavois qu'il y en avoit parmy eux qui avoient conjuré contre ma vie, & s'eſtoient aſſemblez la nuit dans une Egliſe, pour deſliberer ſur cét attentat. Que comme je n'aimois pas à m'enſanglanter les mains, je leur pardonnois de bon cœur; pourveu qu'ils vouluſſent s'en repentir, & prendre à l'ávenir une conduite differente. Mais que s'ils vouloient perſiſter opiniaſtrement dans ce meſchant deſſein, que je leur ferois ſentir des effets de ma rigueur & de ma juſtice, aprés avoir refuſé ceux de ma clemence, & de ma bonté, avec l'aſſurance que je leur donnois de perdre non ſeulement la memoire d'une ſi deteſtable penſée, mais de ne les pas moins aimer & conſiderer à l'ávenir. Tous les aſſiſtans furent ſurpris de cette moderation, les coupables ne s'en ébranlerent pas trop, & les autres me prierent de les declarer, & de les punir ſeverement, eſtans indignes de pardon. Et que ſi ma bonté m'empeſchoit de les vouloir chaſtier, je laiſſaſſe le ſoin au Peuple d'en faire l'execution, qui ſeroit aſſez rude, pour donner de la terreur à toutes les perſonnes capables de ſemblables perfidies, devant cét exemple au public, qui m'en conjuroit à genoux. Je reſpondis, que ſi les complices de cette action ſi noire avoient

voient quelques restes d'honneur, ils seroient touchez de ma douceur, & me seroient à l'avenir & affectionnez & fideles. Mais que s'ils perseveroient dans leur mauvais dessein, mettant à bout ma patience, je les ferois punir comme ils le meritoient. La nuit suivante ils se rassemblerent dans une autre Eglise, pour deliberer une seconde fois sur l'execution de leur entreprise. Je renvoyay querir le lendemain matin les mesmes personnes, & leur dis encore les mesmes choses que j'avois fait le jour precedent, & que je me lassois de leur ingratitude, & qu'aprés leur avoir pardonné deux fois, s'ils retomboient la troisiéme dans la mesme faute, rien au monde ne seroit capable de les soustraire à ma juste vengeance. Ils ne changerent point de sentiment; mais s'estant contentez de changer de lieu, pour s'assembler, comme j'en fus averti, j'envoyay à mesme temps les Officiers de mes gardes, se saisir de leurs personnes, & deux des dix-sept qu'ils estoient, ayant demandé de m'estre amenez pour prendre l'indulte, & me declarer toute la conspiration, j'ordonnai qu'on les conduisist chez moy, où se jettans à mes pieds, ils me demanderent la vie, & me rendirent compte de tout ce qu'ils savoient.

J'appris de leur bouche, que l'Abbé Basqui leur ayant fait entendre, que j'estois ennemi de la Couronne de France, j'avois passé à Naples contre ses ordres, & sans sa participa-

 tion,

tion,& que j'estois la cause que le Peuple n'en recevoit aucun secours. Que l'armée navale par cette seule raison n'avoit debarqué ni troupes, ny munitions, ny artillerie, & avoit fait passer à Portolongonne les deux vaisseaux chargez de bled qu'ils avoient pris á la veuë de la ville. Qu'il y en avoit encore d'autres arrivez de Provence, tout prests à leur faire venir, qu'ils recevroient avec toutes sortes de secours, dés qu'ils auroient defait la France d'un rebelle, & d'un ennemi, leur ville d'un Tyran, qui sous le pretexte de leur procurer le repos & la liberté, ne travailloit qu'à s'accrediter parmi eux, pour pouvoir par aprés les opprimer plus à son aise, & usurper la souveraine autorité: Que l'envie de se voir assistez à chasser les Espagnols, les avoit fait resoudre d'oster le seul obstacle qui les privoit de l'assistance, & de la protection de la France. Que le desespoir de se voir abandonnez, & l'assurance de recevoir en abondance toutes sortes de secours, leur avoient fait jurer à tous ma perte, & prendre le dessein de me poignarder. Qu'ils estoient dix-sept de ce complot; mais que Tonno Basso, Salvator de Gennaro, & Pietro d'Amico estoient les plus animez, & les Chefs de cette entreprise. Qu'il y avoit encore un Prestre appellé Camillo Todino, & un Greffier, nommé Caldedino, & me declarerent ensuite tous les autres, dont j'ay perdu la memoire, pour y avoir trop de temps; &

que

que pour eux ils avoient eû tousjours horreur de cette action, avoient dissimulé leurs veritables sentimens, pour decouvrir ceux des autres, & venir par aprés m'en rendre compte, & que je savois bien leur avoir ordonné de feindre d'estre mal satisfaits de moy, & se mêler parmi tous les gens qu'ils connoistroient suspects, & mal intentionnez. Je ne leur pardonai pas seulement; mais leur témoignai, que je leur avois obligation de me tirer d'un si grand peril, & que je m'en souviendrois en temps & lieu, pour payer le service qu'ils me rendoient. Je leur fis aussi-tost apporter du papier, & leur commandai d'écrire ce qu'ils me venoient de declarer, & de le signer, aprés quoy je les fis remener prisonniers dans la Vicairie, & envoyant chercher l'Auditeur general, je luy commandai de s'en aller interroger les coupables, & de les confronter avec ces deux qui s'estoient indultez, les faisant appliquer à la question seulement par forme, suivant la coustume du païs, afin que leurs témoignages eussent plus de force à la confrontation. Tous les complices estant presentez devant eux, n'eurent aucune cause de recusation à allegver, & la conscience leur reprochant leur crime, ils ne le nierent pas, ni ne le confesserent pas aussi entierement. L'on me vint rendre compte de tout ce qui s'estoit passé: & voyant la consequence de l'affaire, & que ces malheureux ne manqueroient pas de mêler la France

dans leurs confeſſions, & d'attribuer à ſes ordres, ce qui ne procedoit que de la malice & de la perfidie de l'Abbé Baſqui, j'ordonnay à l'Auditeur general de faire donner aux Chefs de la conſpiration la queſtion ordinaire & extraordinaire, & quand ils voudroient commencer à parler, de faire ſortir le Greffier & les autres Officiers de la Juſtice, afin d'écrire de ſa main leurs depoſitions, pour les pouvoir tenir ſecrettes, & empeſcher le Peuple d'entrer en connoiſſance de tout ce qu'ils pourroient dire de la France, qui produiroit quelque meſchant effet, dans l'apparence qu'elle pût avoir quelque part en cette vilaine action, ſi contraire aux couſtumes & à l'humeur du pays, & dont le ſeul Abbé Baſqui eſtoit l'auteur, eſtant capable, & accouſtumé à de ſemblables infamies, & entreprenant celle-cy, pour ſervir utilement l'Eſpagne, à deſſein de décrier la France dans l'eſprit des Napolitains, en la faiſant ſoupçonner d'autoriſer un aſſaſſinat, à quoy elle n'avoit nulle part. Tonno Baſſo parut d'abord aſſez conſtant à la queſtion; mais preſſé par la violence des tourmens, & plus encore par les remords de ſa conſcience, il confirma de point en point la dépoſition des deux perſonnes à qui j'avois fait grace, & y ajouſta encore beaucoup de circonſtances fort conſiderables, & entre autres, que l'on trouveroit dans un des Convents des Jacobins, dans la chambre d'un Docteur, qu'il nomma, un Manifeſte qu'il avoit

avoit dressé, pour faire publier aussy-tost que j'aurois esté poignardé, afin de justifier son action, & la faire voir necessaire, n'estant entreprise, que pour le service de la France, & pour les avantages du pays, qui ne devoit qu'à ce prix recevoir les secours qui luy estoient necessaires, pour acquerir la liberté & le repos, & l'affranchir de l'oppression des Espagnols. Et que n'agissant que par le zele qu'il avoit pour la patrie, son action n'auroit rien que de glorieux; ostant la vie à un Tyran, & au perturbateur du repos public, pour tirer des fers tous les habitans de sa ville & de son pays. J'envoyai aussy-tost chercher ce Manifeste, qui me fut apporté, & que je trouvay dans les mesmes termes, & les mesmes sentimens qu'il avoit dit. Les autres conjurez se trouverent tous conformes dans leurs depositions, & leur procés estant achevé, pour ne pas repandre tant de sang, je me contentai d'exposer à la rigueur de la Justice les trois Chefs, faisant retenir les autres dans la prison, jusques à tant que j'eusse la liberté de les bannir, & les envoyer seurement par mer hors du Royaume. Les femmes & les parens des condamnez vinrent échevelées, & se déchirant le visage avec les ongles, pour m'émouvoir à compassion, suivant la coustume du pays, se jetter à mes pieds, & me demander leurs graces; ce que je leur refusai, & n'aurois pas pû leur faire, quand je l'eusse voulu, tant le Peuple estoit animé contre

eux : & aprés des efforts redoublez deux ou trois jours de suite, sans rien obtenir, elles me prierent qu'au moins l'execution ne s'en fist pas en public. Je fis grande difficulté en apparence de le leur accorder, & m'en fis presser fort long-temps, quoy que je l'eusse resolu, pour empescher qu'ils ne parlassent à la mort, & comme ils estoient abusez, ils ne declarassent que j'estois ennemy de la France, que j'estois cause qu'elle ne donnoit pas de secours, & que c'estoit pour son service, & par sa participation qu'ils avoient entrepris de me poignarder ; ce que je savois bien estre faux, & que je ne voulois pas, ny qu'on pût croire, ny mesme le soupçonner. Aussy-tost qu'ils eurent les testes coupées, on les porta sur l'epitaphe du Marché, & leurs corps y furent pendus tout nuds par un pied, supplice ordinaire des traistres, & l'on y mit des inscriptions, qui portoient qu'on les avoit fait executer comme assassins, perturbateurs du repos public, & gens qui avoient conspiré contre moy. Ce cruel spectacle satisfit extraordinairement tout le Peuple, & luy donna bien de la joye, de me voir delivré d'un si grand peril, & par l'horreur & l'apprehension qu'il en conçut, il redoubla pour moy & sa tendresse & son amitié.

Ensuite je despeschay à la Cour le Sieur de Taillade, pour rendre compte de toutes les negociations que j'avois achevées, de la situation où j'avois mis toutes les affaires, de

la

la demande que j'avois faite de tous les secours que me pouvoit fournir l'armée, dont j'avois esté entierement refusé; de la meschante conduite de l'Abbé Basqui, des preuves evidentes que j'avois, qu'au lieu de servir la France, il n'avoit fait qu'appuyer les interests d'Espagne, travailler à ma ruine particuliere, aussy bien qu'à celle de Naples, & de tout le païs; des esmeutes qu'il m'avoit suscitées, pour me faire perir, des artifices dont il s'estoit servy, pour y parvenir; de la proposition ridicule qu'il m'avoit faite touchant Monsieur le Cardinal de Sainte Cecile; de l'empeschement qu'il avoit apporté à l'accommodement de la Noblesse, & enfin de la conjuration qu'il avoit pratiquée pour me faire poignarder, & des sujets de plaintes que j'avois à faire de ce que j'avois inutilement tenté de prendre commerce & correspondance avec les Officiers de l'armée, dont l'on me vouloit malicieusement rejetter la faute, du manquement qu'elle avoit fait à son arrivée, de ne pas faire perir toute la flotte d'Espagne; ce qui se pouvoit avec autant de facilité, que peu de peril. Et finalement de m'avoir abandonné, aprés m'avoir fait consumer la moitié de mes vivres, sans me vouloir donner un grain de bled, de la charge de deux vaisseaux qu'ils avoient pris à ma veuë sur les ennemis; ce qui auroit mis le Peuple dans le dernier desespoir, & m'auroit fait massacrer malheureusement, si je
ne

ne m'estois par mes soins acquis un si grand credit, que je pouvois asseurer de maintenir les affaires sans desperir, jusques au retour de l'armée. Que je conjurois Monsieur le Cardinal Mazarin, sur l'amitié & protection de qui je faisois un solide fondement, de me renvoyer promptement un puissant secours de bleds, d'hommes, d'argent, d'artillerie & de munitions de guerre, sans quoy il me seroit impossible de me soustenir plus long-temps. Mais aussy que les recevant, j'assurois de rendre au Roy des services plus importans que ceux que l'on attendoit de moy, & de faire perdre en peu de temps aux Espagnols la Couronne de Naples. Je luy donnay des instructions fort precises de tout ce qu'il avoit à traitter de ma part avec mondit Sieur le Cardinal, & avec mes proches, que je luy donnois charge de presser de me secourir d'argent, le plus promptement, & en la plus grande somme qu'ils pourroient, puisque de là despendoit ou mon salut, ou ma perte. Je le chargeay sur tout, de m'obtenir de Monsieur le Cardinal Mazarin des instructions de la maniere dont j'avois à me gouverner, afin de ne point manquer, en suivant ses ordres, & de tesmoigner par mon obeissance aveugle, la fidelité, le respect, & le zele que j'aurois tousjours pour la Couronne de France. Je le fis partir en diligence, & luy ordonnai de passer à Rome, de communiquer toutes choses à Monsieur de Fontenay,

tenay, & de luy rendre les lettres dont je l'avois chargé pour luy.

Durant les festes de Noël, tous les Bandits que j'ai desja nommez, s'animans par l'espérance que je leur avois donnée de la prise d'Averse, & par la presence de l'armée, firent la guerre avec plus de hardiesse & de succés. Les Espagnols attribuoient à ma vigilance, & à mes soins, tout ce qui leur arrivoit de desavantageux, & crurent que ma conduite avoit plus de part en ma bonne fortune, que le hazard.

Le Prince de Montesarchio, incommodé de la fievre quarte, s'en estant allé chez luy pour se faire traitter quelques jours auparavant, ils le soupçonnerent d'abord d'intelligence avec moy, qui neantmoins n'estoit autre que la reconnoissance, qu'il m'avoit tesmoignée, d'avoir garenti ses sœurs de la fureur du Peuple, & de le laisser en seureté dans sa maison. Leurs ombrages s'accrûrent, quand estant obligé de se retirer en la Poüille pour quelques affaires particulieres, de peur que sa maison ne fust pillée dans son absence, j'envoyai une commission à un de ses gens, pour y commander de ma part, aussy-bien que toutes les milices de ses terres. Ce fut un procedé que j'observai tout autant qu'il me fut possible avec toute la Noblesse, pour mettre leurs biens à couvert, me faire aimer d'eux par cette protection, & redoubler la defiance des Espagnols, dont j'esperois d'heureuses suites. J'ap-

J'appris aussy que Polito Pastena s'estoit emparé de Salerne, & marchoit pour attaquer Scafatta, dont la prise m'estoit d'une extreme importance, me rendant maistre de la riviere de Sarne, & de dix-sept moulins, qui faisoient subsister les ennemis dans les Chasteaux, & dans les quartiers qu'ils tenoient de la ville, ne tirant que de là leurs farines. J'eus aussy àvis que Paul de Naples s'estoit rendu Maistre d'Avelline, & se fortifioit de gens, pour faire de plus considerables entreprises. Paponi, qui n'avoit fait jusques icy que de courir la campagne, & faire des brigandages sur le bord du Garillan, accompagné des Sieurs Daretze, avoit pris la ville de Sessa, Itri, & la Tour de Sperlonga, poste assez considerable, pour estre sur le bord de la mer. Le Sieur de Lascaris neveu du Grand Maistre de Malte, que j'avois envoyé servir auprés de luy, s'empara de la ville de Fondi. Et ce petit Corps d'armée se rendit assez considerable, pour devenir Maistre de la campagne, & bloquer de telle sorte la ville & chasteau de Gayette, qu'il luy ostast la communication du reste du Royaume, & l'empeschast de pouvoir plus recevoir de secours par terre. Pietro Crescentio, avec sept ou huit cens hommes qu'il avoit ramassez, attaqua la ville de Montefusculo, capitale de la Province qui porte le mesme nom, & residence d'un President, qui est le titre qu'on donne aux Gouverneurs de Provinces,

qu'il

qu'il obligea d'en sortir, la prenant en fort peu de temps, ses troupes s'allant grossissant de jour en jour.

Dans la Poüille, Sabatto Pastore me donna ávis qu'il estoit assez fort, ne trouvant rien qui luy resistat à la campagne, pour y executer quelque dessein considerable; & je luy envoyai l'ordre de marcher droit à la ville de Fogia, lieu fameux par la foire qui vaut six cens mil escus de rente, qui ne consiste qu'au peage des bestiaux qui paissent l'hiver dans les plaines de la Poüille, & vont l'esté chercher des pasturages dans les montagnes de l'Abbrusse, dont il s'empara en fort peu de jours, & ensuite des villes de Lusciéra & de Troya.

Dans une partie de la Calabre Trussardo s'estant fortifié, commença de s'y faire craindre, & prit quelques lieux importans, qui avoient fait difficulté de se declarer dans nostre party. Dans une autre partie de la mesme Province, il me fut demandé un Chef, & quelque Officier François avec luy: j'y envoyai un jeune advocat nommé Paris, personne de resolution & de vigueur, accompagné du Sieur de la Serre, qui ne fut pas moins heureux que les autres, qui combattoient ailleurs sous mes commissions. Dans la Basilicate, & la terre de Barri, le Comte del Vaillé & Matheo Christiano, assemblant du monde, chacun de son costé, firent des prises assez considerables, & entre autres

d'Al-

d'Altamura, Matera, Gravina, Caſſano, Bitento, & autres lieux. Les Bandits commencerent auſſy à remuer dans l'Abbruſſe, & beaucoup de gens m'envoyerent demander des commiſſions. Les ſuccés de nos armes n'y furent pas plus malheureux. Mais comme ils n'arriverent pas ſi-toſt, je remets à en parler en ſon temps.

Les Eſpagnols recevant tous les jours de ſi mauvaiſes nouvelles, commencerent à apprehender leur perte ſerieuſement, voyant que toutes choſes me reüſſiſſoient avec tant de fortune : que je venois à bout de toutes mes entrepriſes, & croyant ne pouvoir plus prendre de confiance en la Nobleſſe, avec laquelle ils ſoupçonnoient que j'avois d'eſtroites intelligences, & pris de grandes meſures. Ce qui les confirma dans cette opinion. fut, que le Duc de Vairanne levant le maſque, m'envoya demander la commiſſion de Maiſtre de Camp general, dans la terre de Labour, ſur les confins de l'Eſtat Eccleſiaſtique. Le Duc de Vietry, dont les terres ſont proche de Salerne, ne crut pas les pouvoir conſerver ſans ſe rendre auprés de moy. Il arriva dans ce temps à Naples, pour me venir aſſurer de ſon obeïſſance, & de ſes ſervices. Beaucoup d'autres perſonnes de haute naiſſance, & des plus riches du Royaume, deſquelles il ſeroit trop ennuyeux de particulariſer icy les noms, eſtant retirées dans la ville de Benevent, m'envoyerent exprés faire compliment en

des

des termes fort obligeans ; ce que les Espagnols ressentirent vivement.

Je crus de mon costé ne devoir pas demeurer les bras croisez, & assemblant des troupes dans la ville, que je fis joindre par les milices de Nocera & de la Cave, j'envoyai attaquer la Tour du Grec, que les ennemis avoient regagnée sur nous, qui fut prise en vingt-quatre heures, & de-là je fis assieger la Tour de l'Annonciate, donnant le commandement de ce siege au Maistre de Camp Melloni. Les Espagnols envoyant à leur secours la galere de Saint François de Borgia, les forçats qui estoient dessus se revolterent, prirent prisonnier le Capitaine, & la firent eschouër en terre, au mesme endroit, où trois jours auparavant celle de Sainte Therese avoit fait la mesme chose. La place dura trois jours, & m'ennuyant de sa resistance, je me resolus d'y aller en personne. Mais je trouvai à mon arrivée, que la nuit les ennemis l'avoient abandonnée, & s'estoient retirez. Aprés la prise de l'Annonciate je fis revenir les troupes qui l'avoient assiegée, pour les faire partir le lendemain, & tascher de prendre Castellamare, lieu d'où les ennemis tiroient leurs vivres, n'en pouvant qu'avec peine recevoir de Capouë, & Gayette en estant si despourveuë, qu'ils ne pouvoient recevoir aucune assistance de ce costé là. Et comme le Melloni m'estoit necessaire dans Naples, où il failoit la charge-

ge de Maistre de Camp general, estant le plus ancien de nos Officiers, je donnai cét emploi au Sieur de Cerisantes, m'ayant esté demandé un Chef François. Il prit possession du commandement de ce petit Corps, qui estant en bataille prest à marcher, se mutina, demandant de l'argent. J'envoyai leur en promettre pour appaiser ce desordre; mais les soldats luy perdirent le respect, le menaçant de le tuer, s'il les pressoit davantage. Il vint m'en avertir afin d'y apporter remede, j'y courus aussy-tost, & vis qu'à mon abord, tous ces revoltez soufflоient leurs mesches & les compassoient, se preparant à tirer sur moy, en me presentant leurs mousquets; je leur demandai fierement, qui estoient ceux qui ne se fioient pas à ma parole, & ne vouloient pas m'obeïr. Un insolent me respondit. C'est moy, & generalement tous les autres. Je poussai mon cheval droit à luy, & mettant l'espée à la main, luy passant au travers du corps, je le tuai tout roide. Y en a-t-il d'autres, m'escriai-je, qui veüillent mourir de ma main. Un de ses camarades me dit que c'estoit luy. Vous ne le meritez pas, luy respondis-je, mais vous mourrez de celle d'un bourreau; & le prenant par le collet, je le fis desarmer, & le faisant confesser par un Aumosnier du Regiment, je le fis pendre à l'instant à un arbre. Tout le reste estonné de ma resolution mit les armes bas, & me demanda pardon. Alors je leur commandai de marcher,

marcher, & leur faisant voir de l'argent, que j'avois fait apporter pour leur donner, je leur dis, que pour les punir de leur revolte, ils n'en recevroient de trois jours. Aprés quoy, les ayant accompagnez un quart de lieuë, je m'en revins dans la ville, d'où je destachai quelques gens, pour s'aller saisir de la Cerra, passage qui nous estoit d'une extraordinaire consequence. Et ordonnai à Paul de Naples d'aller attaquer la ville de Nola. Elle se rendit en fort peu de jours, & voulut envoyer faire la capitulation avec moy, que ledit Paul de Naples n'observa pas, dont il fut puni quelque temps aprés, aussy-bien que de tous ses autres crimes.

Gennare & Vincenze d'André s'estant raliez ensemble, se servirent de cette favorable conjoncture, pour me susciter un embarras des plus dangereux qui me soit survenu dans tout le temps que j'ai esté dans Naples, dont me demeslant avec vigueur & adresse, j'en tirai de l'ávantage, & de l'accroissement en mon credit, & en ma reputation. Ils fomenterent sous main l'áversion de la canaille avec les bons Bourgeois & Peuple civil, qui á cause du mal, qu'ils avoit souffert de leurs insolences, avoient autant de haine pour elle qu'ils s'y voyoient obligez. Ces gens, dont le Bourg des Vierges estoit rempli, s'appelloient les Capes-Negres, & le menu peuple avoit pris le nom de Lazares dés le commencement des revolutions, comme les revoltez

de

de Flandres celuy de Gueux ; ceux de Guyenne de Croquans ; de Normandie les Pieds-nuds & les Sabotiers ceux de Beausse & de Soulongne. Cés Lazares s'en allant le jour de l'an, qui fut la plus belle & la plus glorieuse journée de ma vie, enflez de tous nos bons succez, demander les étrennes dans le fauxbourg des Vierges, peuplé de trente, ou quarante mil personnes, aux Capes Negres, avec beaucoup d'insolence; un Gentilhomme leur ayant repondu, que leurs pilleries les avoient mis hors d'estat de leur pouvoir faire des liberalitez ; un de ces coquins luy repartit qu'il luy donneroit quelque chose, ou qu'il luy arracheroit la moustache, & s'en estant mis en devoir, ce Gentilhomme le tua d'un coup de poignard, & se retira dans sa maison. Ces Lazares, animez par la mort de leur compagnon, envoyerent aussy-tost chercher du secours dans le Marché, & dans les autres quartiers, dout il y courut bien trois ou quatre mil hommes, & il s'y commença une batterie, qui fut suivie d'une escarmouche furieuse, desavantageuse neantmoins à la canaille, qui outre le Corps qu'elle avoit en teste dans la ruë, estoit arquebusée des fenestres. Cette nouvelle m'estant rapportée comme je sortois de table ; mon premier soin fut d'envoyer renforcer tous nos postes, & en redoubler les gardes, de peur que les Espagnols ne perdissent pas une si belle occasion,
qu'ils

qu'ils avoient de profiter de ce desordre, pour en attaquer quelqu'un. Je commanday à Onofrio Pisacani d'y marcher avec sa Compagnie, pour tascher d'apporter quelque remede à ce fascheux accident. J'y courus aussy tost suivi de mes gardes, & de trois ou quatre de mes gens, ayant distribué tous les autres dans tous les postes, pour avoir l'œil sur tout ce qui s'y passeroit, & m'en venir donner ávis. Je menai avec moy Mazillo Caracciolo, mon grand Escuyer, qui me pouvoit servir utilement, estant personne sage, aimé & accredité dans toute la Bourgeoisie, & capable de negocier quelque chose avec celle de ce fauxbourg, & la Noblesse qui y demeure. J'avois ce jour-là un habit à l'Italienne, le seul que j'aye fait faire dans tout le temps de mon sejour, qui faute de trouver du drap, dont nous n'avions point dans la ville, estoit de gros de Naples vert en broderie d'or, & qui pour estre fort brillant & remarquable, me fut necessaire pour me faire reconnoistre de loin. A mon arrivée je trouvay Onofrio Pisacani blessé d'une arquebusade à la main, qui m'ávertit qu'il y avoit dans le fauxbourg une estrange confusion, & avoit prudemment fait fermer la porte de la ville, pour empescher le grand concours des gens qui y accouroient de tous costez, qui auroient accrû le desordre, & rendu plus difficile à s'appaiser. Je fis signe de la main à tout le Peuple, que je trouvay amassé, de m'escouter; & pour faire

cesser la division, je defendis sur peine de la vie, de prononcer de toute la journée, les noms de Lazares & de Capes-Negres, de parler de trahison, ny d'appeller personne rebelle, qui n'auroient fait qu'alterer davantage les esprits.

A peine avois-je achevé de parler, que quatre ou cinq coquins, tiraillant un Chirurgien, qui malheureusement pour luy, à cause de sa profession, se trouvoit habillé de noir, & l'appellant traître, rebelle & Cape-Negre, le vouloient assommer devant moy. Il se jetta fort effrayé à l'étrier de mon cheval, quand un Boucher s'en vint avec un grand coûteau, pour luy couper la gorge: je luy déchargeai un coup de canne que je luy cassai sur la teste, & l'étendis à mes pieds. Un autre s'écriant, que le Peuple ne souffriroit pas d'estre traitté de la sorte, je luy fis passer mon cheval sur le ventre, & les ayant envoyez tous deux prisonniers, je les menaçai de les faire pendre avant la nuit. L'on me donna une autre canne, que je rompis sur d'autres mutins, & en fis de mesme jusques à la quatriéme; ce qui fit que le tumulte s'appaisa, tous ces Lazares me demandant pardon à genoux. Ensuite faisant ouvrir la porte de la ville, & y laissant mes garder pour la garder, je n'en pris que six avec moy, pour porter des ordres, Mazillo Caracciolo, le Pere Capece, & deux ou trois Gentilshommes, & entrant dans le fauxbourg, je trouvai les Lazares aux mains,

avec

avec les Capes-Negres, & y ayant bien deux ou trois mil hommes de chaque costé, je criai à ceux du Peuple de s'ouvrir, & passant au milieu d'eux, je m'allai mettre entre les deux partis, faisant signe du chapeau qu'ils s'arrestassent, & cessassent de tirer. Ce qui fut fait à l'heure mesme, & avec un si grand respect, que sans plus faire d'actes d'hostilité, ils escouterent avec beaucoup d'attention, ce que j'avois à leur commander. Et pour lors, prenant la parole, je leur dis, que je voyois avec une extreme douleur, que tous les soins que je prenois de reünir le Peuple civil avec le menu Peuple, estoient inutiles, par la haine qui se rallumoit entre eux à la moindre occasion, dans un temps où ne devant avoir qu'un mesme interest, ils ne devoient aussy avoir qu'une mesme pensée. Que l'oppression qu'ils avoient soufferte des Espagnols, leur estant commune, ils devoient tous faire les mesmes souhaits pour s'en deslivrer, & contribuer tous leurs soins avec moy pour se mettre en liberté ; mais que leurs partialitez estant le plus grand obstacle que j'y rencontrasse, ils devoient s'appliquer à les faire cesser ; ce que j'avois essayé jusques icy vainement de leur persuader, leur representant ce qui estoit de leurs interests, ausquels ils devoient sacrifier leurs animositez, s'ils avoient de l'amour pour leur patrie. Et qu'enfin voyant mes raisons, & mes exhortations si peu considerées, je serois

forcé de recourir à des remedes plus violens, pour les contenir dans le devoir ; & que j'estois tellement touché de ce dernier desordre, que j'employerois toute sorte de rigueur pour empescher, par un grand exemple, qu'il n'en arrivast à l'avenir d'aussy dangereux que celuy-cy, dont les ennemis n'auroient pas manqué de profiter, sans la precaution que j'y avois apportée. Je commandai que l'on fist planter deux rouës, & quatre potences, dans le milieu du fauxbourg, pour donner de la terreur par les supplices des coupables de cette émeûte. J'ordonnay en mesme temps à tous les Capes-Negres de se retirer dans le Convent de Sancta Maria de la Sanita ; & à Mazillo Caracciolo, & au Pere Capecé, mon Confesseur, de s'en aller avec eux pour s'instruire du particulier de tout ce qui s'y estoit passé, & des auteurs de cét embarras, pour venir m'en rendre compte, aprés quoy je les irois trouver, pour leur faire entendre mes volontez. Ils m'obeïrent aussy-tost, & marcherent vers le lieu, où je leur avois commandé de se rendre, aprés leur avoir defendu aux uns & aux autres, sur peine de la vie, de faire aucun acte d'hostilité. Et de-là me tournant vers le Peuple, je luy fis une severe reprimende, d'avoir au lieu de recourir à moy pour me demander justice, eû la pensée de se la faire soy mesme, & mettre toute la ville au hazard de retomber entre les mains des Espagnols, si je ne me fusse precau-

cautionné contre tout ce qu'ils pouvoient entreprendre, durant que tout le monde estoit occupé à venger ses passions particulieres, abandonnant la defense publique, pour contenter leurs animositez. Et ayant commandé qu'on me remist entre les mains, pour les faire chastier, ceux qui avoient commencé le tumulte, il se trouva qu'ils avoient esté tuez, & qu'ainsy le hazard en avoit fait la punition. J'envoyai l'ordre à Anielo Porcio, Auditeur general, de venir informer de part & d'autre de tout ce qui estoit survenu, pour ordonner aprés tout ce que je jugerois estre necessaire. Je fis rouvrir la porte de la ville, & fis rentrer le Peuple, enjoignant à tout le monde, de se retirer chacun chez soy, & de mettre bas les armes; ce qui fut fait à l'heure mesme. & faisant refermer la porte de la ville, j'y fis demeurer mes gardes, avec defenses expresses de laisser rentrer personne dans le fauxbourg.

Mazillo Caracciolo & le Pere Capecé vinrent me rendre compte de ce qu'ils avoient appris des Capes-Negres, que j'allai trouver moy mesme aussy-tost, pour leur faire une reprimende, differente de celle que j'avois faite au Peuple: leur disant que j'avois esté fort surpris de leur emportement, m'attendant de trouver plus de sagesse en d'honnestes gens, dont la pluspart estoient Gentilshommes. Que connoissant l'insolence des Lazares, ils ne se devoient pas commettre

avec eux & qu'estant la plufpart des enfans, ils les devoient mefprifer & n'entrer pas en difcours avec eux. Qu'il faloit fe retirer dans leurs maifons, & m'envoyer ávertir de leur tumulte, fans prendre les armes contre des gens qui n'en avoient pas. Que j'y ferois auffy-toft accouru, leur en aurois fait juftice, & donner le fouët dans les fauxbourgs aux plus mutins de cette petite canaille. Que je les priois, pour l'amour de moy, d'eftre plus fages une autre fois. Que j'aurois une foin particulier de les proteger & garantir de toutes les infultes que l'on leur voudroit faire à l'ávenir. Que s'il y en avoit parmy eux d'affectionnez au Roy d'Efpagne, ils devoient mieux diffimuler leurs fentimens, lefquels eftans inutiles à fon fervice, ne feroient que les mettre en peril, hazarder l'honneur de leur famille, & attirer le pillage de leurs maifons, dequoy je les mettrois à couvert, pourveu que par un zele trop indifcret ils ne donnaffent pas dans les apparences, qui me lieroient les mains, & m'ofteroient les moyens de les fervir, comme j'en avois l'intention. Et qu'aprés tout, la confervation de ma perfonne eftant neceffaire à celle de ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils devoient s'y intereffer à bon efcient, & nón pas m'expofer tous les jours à de nouveaux perils, puifque leurs vies, leur repos & leur honneur ne dépendoient que de ma protection, dont ils avoient reçû, depuis

puis mon arrivée de si grandes preuves en tant de rencontres differentes.

Ils m'escouterent avec autant de patience que de sousmission, & me protesterent de ne jamais perdre la memoire des obligations qu'ils m'avoient, & que me devant toutes choses, ils employeroient tout ce qu'ils avoient au monde, pour le salut & la conservation de ma personne, pour qui ils feroient des vœux & des prieres continuelles. En effet quoy que la plufpart d'eux s'interessassent au restablissement des affaires des Espagnols, ayant la plus grande partie de leurs biens sur les Gabelles, & qu'ils eussent une haine mortelle contre la populace, qui en avoit recherché avec tant d'ardeur la suppression, & les avoit outragez en toute maniere, ils eurent tant de ressentiment de la façon obligeante, dont j'usois à leur égard, qu'ils ne se contenterent pas seulement de prier Dieu pour moy avec toute leur famille; mais croyant que leur perte estoit inseparable de la mienne, ils veillerent soigneusement à ma seureté, en me decouvrant toutes les conjurations qu'on pouvoit faire contre ma vie, & m'avertissant de toutes les entreprises des Espagnols, dans lesquelles j'aurois pû courir quelque fortune. Je les assurai qu'ils pouvoient s'en retourner chez eux, & y demeurer sans aucune crainte, puisque je me chargeois de leur defense & de leur protection.

Je remontai aussy-tost à cheval, & fis tout

le tour du fauxbourg, pour y laisser toutes choses en assurance & en repos, & poussant mon cheval à toute bride vers une ruë, où j'avois oüi tirer un coup de mousquet, j'y rencontrai une Demoiselle fort esplorée, qui se jettant à genoux devant moy, me demanda justice de la mort de son frere, qu'un soldat d'une Compagnie, que je rencontrai dans cette ruë, venoit de tuer d'une mousquetade à la fenestre de son logis. Je m'adressai au Capitaine pour savoir celuy qui avoit tiré, nonobstant la defense j'en avois faite, le coup estant party d'auprés de luy ; ce que m'ayant respondu ne pas savoir, le saisissant au baudrier, je le fis desarmer, & le mis entre les mains de deux de mes gardes, luy disant que sa vie me respondroit de l'action de son soldat, & commandant au Pere Capecé mon Confesseur, de mettre pied à terre pour le confesser, j'envoyai querir le Bourreau, que j'avois fait venir dans le fauxbourg, pour retenir par la terreur que donneroit sa presence, tout le monde dans le respect & le devoir. Le Capitaine effrayé me demandant la vie, m'assura qu'il me livreroit le soldat coupable ; ce qu'il fit à l'instant, & les autres ayant tesmoigné la verité de la chose, je luy fis rendre ses armes, & luy commandai, dés que l'execution seroit faite, à laquelle je voulois qu'il assistast, de s'en retourner avec sa Compagnie dans la ville. Le criminel ayant esté confessé & pendu, par mon ordre,

dre, aux grilles des fenestres du mort, sa perte fut vengée sur l'heure, & sa sœur consolée, autant qu'elle le put estre, d'une si prompte justice.

J'achevai ensuite la visite de tout le faux-bourg ; & entendant du bruit dans une maison d'une ruë escartée, je m'y rendis en diligence, & trouvai le Sergent Major Gennaro Griffo, fils du vieux Maistre de Camp Bartholomeo Griffo, dont j'ay desja parlé, que huit ou dix coquins armez, l'un d'un poignard, l'autre d'un grand couteau, traisnoient à terre, & le reste luy tenant les espées à la gorge, prest à le tuer de mil coups. Je leur commandai de le laisser, & de se retirer. Mais voyant que malgré ma defense, ils ne laissoient pas de persister dans leur dessein, je me jettai en bas de cheval l'espée à la main, & entrant dans la maison, je commençai à les charger, pour leur faire quitter prise. Le pauvre Gentilhomme, se jettant à mes genoux, me pria de luy vouloir sauver la vie, je l'embrassay de la main gauche, & paray de l'autre main huit ou dix coups d'espée, que ces canailles luy allongeoient entre mes bras, & sans une fortune extraordinaire, ils m'auroient tué avec luy. Je le poussai dans une chambre basse, & sortant à la poursuite de ces insolens, je joignis celuy qui avoit allongé le dernier coup, que j'avois paré, & qui m'avoit passé deux pieds derriere le corps, je luy donnay un si grand coup, que je le jet-

tay à deux pas de moy tout estendu, mon espée ayant ployé jusques à la garde, sans entrer, pour avoir rencontré l'endroit, heureusement pour luy, où une basque de son collet de bufle croisoit sur l'autre, & se relevant à la haste, il s'enfuit avec ses compagnons, que je suivis à coups d'espée sur les oreilles, jusques à la grande ruë du fauxbourg, où je trouvai douze cens hommes sous les armes, qui ayant passé par les autres portes de la ville avoient accouru au bruit, qui estoit parvenu jusques à eux, de ce qui se passoit dans le fauxbourg. Je les menaçai de les chastier rudement, d'estre revenus contre la defense que j'avois faite, & leur commandant absolument de rentrer dans la ville, dont j''avois fait r'ouvrir la porte, j'estois surpris de voir qu'ils n'osoient marcher; & leur en ayant demandé la raison, ils me dirent qu'ils craignoient que je ne leur donnasse quelque coup de plat d'espée: j'en mis la pointe en terre, & m'appuyant dessus, je leur donnai parole de ne les point frapper s'ils m'obeïssoient; ils mirent bas les armes, & se jettant tous à genoux, me demanderent pardon. Cette marque de sousmission me fit juger, que je pouvois encore faire quelque chose de plus que ce que j'avois fait, & envoyant querir par un de mes gardes, Gennaro Griffo, je luy mandai qu'il pouvoit venir sur ma parole, & qu'il importoit mesme à sa seureté. Il se rendit aussy-tost auprés de moy,
&

& le prenant de la main gauche, je tournai du costé de cette populace, & luy dis. Vous voyez ce Gentilhomme, je l'aime & le considere, & l'ay pris sous ma protection: de sorte que si pas un de vous autres le fache jamais, ou luy perd le respect, rien au monde ne m'empeschera de le faire pendre. Où sont ces insolens qui l'ont tantost voulu assassiner? qu'ils s'ávancent, je leur pardonne pour l'amour de luy; mais je veux qu'ils luy demandent pardon à genoux, & luy viennent baiser les pieds. Ce qu'ils firent avec toutes les marques de repentance & de soussmission imaginable. Et l'embrassant, je luy dis devant tout le monde, qu'il pouvoit demeurer en repos chez luy, puisque je prenois sa defense envers tous, & contre tous, & que si desormais quelqu'un avoit la moindre pensée de l'offenser, ou de luy desplaire, j'en ferois un si severe chastiment, que cét exemple le feroit respecter de tout le Peuple. Il se retira fort reconnoissant de l'obligation qu'il m'avoit, & fort satisfait d'avoir un si bon protecteur. Je remontai à cheval, & faisant rentrer tout le monde dans la ville, par la porte de Saint Gennare, je la fis refermer, & aprés avoir fait une autre ronde par tout le fauxbourg, y laissant toutes choses tranquiles, & dans un profond repos, je fis le tour pour m'en retourner par la porte Capoüanne.

A peine estois-je dans la ville, que j'oüis

une allarme à un des postes, où je courus en diligence. Les Espagnols me croyant fort occupé à remedier à la confusion qu'ils avoient appris estre dans le fauxbourg des Vierges, avoient crû se prevaloir de mon absence, pour entreprendre quelque chose du costé de Sainte Claire. Mais ils furent bien trompez dans leur attente, quand par les cris redoublez de tous les soldats de Vive son Altesse nostre Duc, & nostre Defenseur, ils furent assurez de ma presence; ce qui les obligea de se retirer sans avoir fait le moindre feu depuis.

En arrivant chez moy, je trouvai les sœurs & les femmes de ces miserables que j'avois envoyé prisonniers; qui toutes eschevelées, & les larmes aux yeux, me venoient demander leur grace. Cette journée m'avoit esté trop glorieuse, & j'en estois trop satisfait, pour estre en estat de rien refuser; je la leur accordai de bon cœur, & envoyai dès l'heure mesme pour les faire mettre en liberté, à condition qu'ils seroient une autre fois & plus respectueux & plus sages. Ayant l'esprit fort satisfait d'une si belle journée, je me retirai chez moy, pour me deslasser de toutes les fatigues qu'elle m'avoit causées, & pour penser la nuit plus en repos, à toutes les choses que j'avois à faire au lendemain. Et m'attachant à establir plus de police & plus de regle dans la ville, je pris une maniere de vivre, que je crus necessaire, & que l'on trou-

trouvera eftre affez raifonnable, quoy que difficile à pratiquer à toute autre perfonne moins laborieufe, & moins vigoureufe que moy, qui n'y auroit pû refifter, à moins que d'avoir le corps auffi bon que la Nature me l'a donné.

Dés que je me levois, en m'habillant, l'on me venoit rendre compte de tout ce qui s'eftoit paffé la nuit à nos attaques, & les gens les plus confiderables de la ville m'informoient de tous les defordres où il y avoit à remedier, & donnoient leurs ávis fur tout ce qu'il y auroit à faire pendant la journée. J'allois enfuite me mettre dans ma falle fous un dais, appuyé contre une table, donner audiance particuliere, faifant tenir mes gardes Suiffes en haye, pour empefcher que l'on n'approchaft de moy qu'une perfonne à la fois, afin que ceux qui avoient à me parler, ne puffent eftre ny interrompus ny efcoutez; & tenant un Gentilhomme à cofté de moy, je luy remettois entre les mains tous les placets qui m'avoient efté donnez, ayant eftabli l'ordre de negocier par efcrit, pour efviter la confufion, & foulager ma memoire; efcoutant neantmoins toutes les chofes que l'on me vouloit dire, & refpondant fur le champ à tout ce qui eftoit de nature à le pouvoir faire. De-là je me mettois en chaife, pour m'en aller entendre la Meffe, tous les Mecredis & Samedis, à Noftre-Dame des Carmes, & les autres jours dans les Eglifes

où l'on faisoit quelque feste particuliere, ou dans les Convents de Religieuses, où il y avoit des personnes de qualité, pour avoir par leur moyen correspondance avec leurs proches, & savoir d'elles tout ce que je pouvois faire pour leur service, m'acquerir leur amitié, & les engager dans mes interests par les soins que je prenois de les obliger en toutes sortes de rencontres. Par les chemins je faisois arrester ma chaise, pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose à me dire. Les femmes venoient me demander des graces, que je leur accordois, ou refusois sans les amuser, selon qu'il estoit raisonnable, & m'apportant la pluspart une plume & de l'ancre pour respondre leurs requestes, je le faisois tout autant qu'il estoit possible. J'avertissois dés le soir du lieu où je devois aller à la Messe, afin que les Dames de qualité s'y pussent rendre, ne venant point chez moy, pour n'estre pas la coustume du païs. Dés que je l'avois entenduë, je les allois aborder, pour savoir d'elles ce qu'elles pouvoient desirer de moy, & les ayant escoutées toutes les unes aprés les autres, sur les balustres de l'Autel je leur expediois toutes les graces qu'elles pretendoient pour leurs freres, pour leurs maris, & leurs parens. A mon retour, attendant que ma viande fust portée, je redonnois encore audiance à tout ce qui se presentoit, & de là je me mettois à table. Durant mon disner je faisois venir ma musique, qui estoit des meil-

leu-

leures de l'Europe, pour me divertir. Elle estoit souvent interrompuë par ceux qui avoient ou quelque ávis à me donner, ou quelque chose à me dire, ou par la signature des expeditions que l'on m'apportoit, qui d'ordinaire estoient de la hauteur de plus de quatre doits. Je demandois mes chevaux au sortir de table, & en attendant que mes gens eussent disné pour m'accompagner, je passois ce temps-là à donner des audiances : aprés quoy, montant à cheval je m'arrestois à tous les coins des ruës, où je voyois du monde attroupé, pour recevoir toutes les plaintes que l'on avoit à me faire, & m'informer de toutes leurs necessitez, pour y pouvoir remedier. Je faisois de la façon le tour de toute la ville, que je trouvois tapissée, avec les acclamations, & l'encens dont j'ay desja parlé ; ce qui a duré de la mesme force jusques au jour de ma prison ; & dés que l'on eust eû le temps d'avoir de mes portraits, j'en trouvois à tous les carrefours, sous des dais avec des cassolettes devant. J'allois exactement visiter tous les postes, & y donnois tous les ordres necessaires. Aprés quoy je sortois de la ville, pour aller prendre l'air, & le plus souvent me promener au Pogge réal, dont les jardins & les eaux sont les plus delicieuses choses du monde. Les autres fois je faisois monter mes chevaux devant moy, & en montois souvent moy-mesme. A l'entrée de la nuit je me retirois, écoutant & entretenant par le chemin

min tous ceux que je trouvois en avoir envie. En arrivant chez moy, les audiances recommençoient pour tous ceux qui se presentoient pour en avoir. Et quand elles estoient finies, tous les Officiers des postes, & de tous les quartiers venoient prendre l'ordre, & demander des billets pour avoir de la poudre, que je leur donnois, suivant le besoin que je reconnoissois qu'ils en avoient. Le Sieur Chevalier de Fourbin, en qui j'avois une entiere confiance, la leur distribuoit, luy ayant donné le soin de la garder, aprés avoir reconnû qu'Anniello de Falco, General de l'Artillerie, en faisoit une trop grande dissipation, n'ayant pas la force d'en refuser à tous ceux qui luy en demandoient, & ayant trouvé tant d'abus, que mesme on l'avoit quelquefois venduë aux ennemis.

Le Corps de Ville & les Ottines se rendoient tous les soirs chez moy, suivant l'ordre que je leur en avois donné, & pour lors je conferois avec eux de tous les moyens de faire subsister le Peuple, & de luy faire fournir suffisamment tout ce qui estoit necessaire à la vie. Le vin, que nous avions en quantité, estoit à si bas prix, que le meilleur ne revenoit pas à deux sols le pot; ce qui aidoit beaucoup à faire supporter au peuple le manquement des choses, qu'on n'avoit pas en abondance. J'avois fait publier la viande de boucherie au rabais, suivant la coustume du païs; & l'adjudication en fut donnée pour un

prix

prix fort modique, à un homme riche, qui avoit esté Boucher, qui depuis plus de vingt ans en avoient tousjours pris le parti. C'estoit une personne, de laquelle le Peuple avoit autrefois eù quelque soupçon ; mais qui estant fort agissante, fort entenduë & fort zelée pour moy, ne nous laissa manquer de rièn, & eut tant de soin de nous en faire venir de la campagne, que la grosse viande ne nous a jamais cousté plus de deux sols la livre, le veau, qui est en ce lieu-là des plus delicats, ne nous revenoit qu'à trois sols, non plus que la livre de jambon, de lard, & de chairs salées. Nous tirions de la campagne si grande quantité de volailles, de gibier, & de toute sorte de chasse, que nous l'avions quasi pour rien. Nous ne manquions pas de pigeons, plus delicats encore que ceux de Rome. Enfin hors le pain, qui estoit un peu cher, toutes les choses necessaires à la vie & à la bonne chere, estoient à milleur marché qu'en lieu du monde. Nous avions le plus beau, & le milleur poisson qu'on eust sû voir, qui nous coustoit fort peu de chose. Je tenois si exactement la main à la conservation de nos bleds, que je resolvois tous les soirs avec ces Messieurs, de quel poids devoit estre le pain, & quel prix on le devoit vendre, ordonnant combien le lendemain matin l'on devoit envoyer moudre de bled, & quelle quantité de farine on devoit distribuer aux Boulangers, ne se tirant rien des greniers publics, que sur des

des billets éscrits & signez de ma main. Et pour esviter le desordre & la confusion, j'avois reglé combien de fours cuiroient pour la soldatesque, laissant tout le reste pour le service des Bourgeois & de la ville. Le soir l'on retiroit des Boulangers le prix du pain qu'ils avoient vendu, & l'on en conservoit l'argent pour remplacer, par l'achapt d'autres bleds, ce que l'on tiroit des greniers ; & l'on m'apportoit des essais du pain que l'on devoit debiter, pour voir s'il estoit du poids, & de la qualité que j'avois ordonné. Nous ne manquâmes jamais de fruits, de legumes, ni d'herbages, & ayant assez grande quantité de bled d'Inde, l'on en méloit dans le pain des pauvres gens, qui par ce moyen l'avoient à plus bas prix. Outre cela les villages de la campagne, depuis que nous en fusmes maistres, apportoient vendre tous les matins du pain dans la ville, de mesme que ceux de Gonnesse en apportent á Paris. Pour l'orge & le fourage pour nos chevaux, nous n'en avons jamais esté en trop grande necessité.

Le regelement de toutes ces choses estant de la fonction du Corps de Ville, m'occupoit une partie du soir avec eux. Aprés je me retirois dans ma chambre, où quelquefois me mettant au lit pour me délasser, j'y faisois trouver un des Officiers de la Chambre des Comptes, un Conseiller de la Vicairie Civile, un de la Criminelle, & une personne du Conseil de Sainte Claire, pour me

don-

donner leur ávis sur la differente matiere des placets qui m'avoient esté presentez la journée, que je faisois tous lire devant moy ; ce qui me tenoit quelquefois deux ou trois heures ; & n'en laissois pas-un ne fust ou accordé ou refusé, faisant mettre le matin à la porte de maSecretererie une liste de tout ce qui m'avoit esté presenté , où chacun alloit voir , si son affaire estoit faite ou faillie ; avec tant de ponctualité, que je n'en ay jamais rémis d'un jour à l'autre. Mais pour me rafraichir durant un si grand travail , nous beuvions de toutes sortes d'eaux glacées, que l'on fait meilleures & plus delicieuses à Naples, qu'en pas-un endroit d'Italie. Aprés donnant le bon soir à ces Messieurs, je me faisois apporter à souper, & retenois cependant quelques-uns de mes plus confidens,pour me divertir & m'entretenir avec eux. En sortant de table je me promenois par ma chambre, & me faisois lire toutes les dépesches que j'avois receuës du Royaume durant la journée, ordonnant les responses, & faisant faire des extraits devant moy des principaux points : l'on y travailloit toute la nuit, & dés que j'estois éveillé le matin, l'on m'apportoit toutes ces lettres pour les signer. Mais pour ce qui regardoit mes negociations avec la Noblesse, pour les tenir plus secrettes, je ne montrois à personne les lettres que j'en recevois, & faisois toutes les responses de ma main. Il estoit tousjours prés de trois heures, quand je me mettois

tois au lit; & j'ordonnois à mes Valets de chambre de me reveiller à quelque heure de la nuit que ce pût estre, pour parler à tous ceux qui avoient quelque chose á me dire. Ce qui arrivoit ordinairement cinq ou six fois. Mais je croyois ne devoir rien négliger dans l'estat où j'estois, estimant que parmy un grand nombre de choses inutiles, l'on en pouvoit par hazard apprendre d'importantes. Ainsy de quelque âge, qualité, ou sexe que pussent estre les gens qui me venoient demander, ils estoient aussy-tost introduits auprés de moy. Voilà la maniere, dont je me suis tousjours gouverné, & puis dire avec verité, qu'en cinq mois de temps, je n'ay pû prendre celuy ny de manger, ny de dormir à mon aise.

Je voulus remedier à la confusion, que la faineantise des gens, qui portoient les armes causoit dans la ville, l'insolence que des soldats attroupez pouvoient faire plus facilement, l'incommodité de voir tousjours des boutiques fermées, la necessité où estoient reduits les gens de mestier, faute de travailler, & la tyrannie qu'exerçoient sur les pauvres Bourgeois ceux qui vendoient des denrées estant armez. De sorte que je fis publier un ban, & afficher par tous les carrefours de la ville, portant commandement à tous les artisans de retourner travailler à leur mestier, à tous les Marchands de rouvrir leurs boutiques: defenses à tous les soldats d'aller en

troupe,

troupe, de porter des armes à feu, ny de battre le tambour par la ville, hors l'heure de monter la garde, & à tous Officiers de se faire suivre par leurs soldats armez, quand ils iroient à leurs affaires particulieres, achepter quelque chose, & principalement parler aux Magistrats, recevoir ou solliciter leurs payemens: à tous Bouchers, Boulangers, ou autres vendans les choses necessaires à la vie, d'avoir des armes à feu, ny autres quelconques sur eux, ou sur leurs étaux, lors qu'ils debiteroient leur marchandise, m'ayant esté fait des plaintes, que quelques-uns d'eux avoient esté assez insolens pour rançonner de pauvres gens, & les forcer de prendre des choses qui ne leur plaisoient pas, & pour des prix dont ils n'estoient pas convenus; & generalement de frauder sur les poids, ny sur les mesures, ny alterer les taux qui auroient esté mis sur les denrées: le tout à peine de la vie.

L'execution de ce ban fut si exact, que depuis ce jour là la ville de Naples fut plus paisible, & plus en repos qu'elle n'avoit jamais esté dans le temps de la plus profonde paix: Toutes les boutiques y furent ouvertes, & garnies de toutes sortes de marchandises; tous les commerces s'y firent avec autant d'assurance, que de liberté; il ne s'y vola pas la moindre chose du monde; l'on n'y voyoit point d'armes, & l'on n'y entendoit point de bruit; les Artisans y gagnoient leur vie,

vie, du travail de leurs mains, comme auparavant les revolutions, & l'on y vequit avec plus de douceur & de tranquilité que l'on n'y avoit jamais fait. Cét ordre, que les Espagnols n'y ont jamais pû establir, dans le temps de leur autorité la plus absoluë, & que je fis observer à l'heure mesme que je leur fis savoir ma volonté, surprit tout le monde, qui ne pouvoit pas s'imaginer que cela fust possible, & m'attira plus fortement l'amour & l'estime d'un chacun.

Les choses estoient en cét estat, quand les Espagnols, qui recherchoient ma perte, & essayoient de me susciter tous les jours quelque nouvelle émeute, se servirent de la personne du Duc de Tursi, qu'ils croyoient consideré parmi le Peuple, pour y menager quelque entreprise. Il s'adressa à un Sergent Major, nommé Alexio, & employant le credit de l'Internonce, pour luy gagner un Prestre, nommé Joseph Scopa, il leur fit proposer un abouchement avec luy : dont m'ayant rendu compte, je ne pus pas me persuader qu'un homme de son âge, & de son importance, fust capable de se laisser transporter à un zele inconsideré pour l'Espagne, jusques au point de faire une démarche si hazardeuse, qu'elle n'auroit pas esté excusable à un jeune homme. Ces deux personnes me dirent, qu'elles estoient assurées qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous qu'elles prendroient avec luy, & qu'elles avoient penetré qu'il avoit

avoit dessein de leur proposer une entreprise sur ma personne, & en mesme temps de livrer aux ennemis l'entrée dans la ville. Qu'elles avoient si bien joüé leur jeu, qu'elles m'asseuroient le lendemain, quatriesme de Janvier, de m'apporter sa teste. Je leur defendis à peine de la vie de rien entreprendre sur sa personne, dont je ne voulois point, si elles ne me la livroient en parfaite santé. Mais sur tout qu'elles prissent bien garde de ne me rien déguiser, & de ne pas engager ma parole pour asseurance au Duc de Tursi, que je croyois trop prudent pour se venir mettre autrement entre leurs mains, & se fier à des gens qui n'avoient aucun caractere qui les autorisast à pouvoir donner de seureté. Je leur permis de prendre toutes leurs mesures pour le lendemain aprés disner, leur ordonnant de venir à mon lever recevoir mes ordres, & me rendre compte de tout ce qu'ils auroient menagé. Ils s'y rendirent ponctuellement, & m'apprirent que le Duc de Tursi, avec l'Internonce, son petit fils, le Prince d'Avelle, l'heritier de sa Maison, & le Secretaire de Dom Jüan d'Autriche, se trouveroient sur les trois heures dans l'Eglise de li Patri Luchezi, dans le Fauxbourg de Chiaye; qu'ils me demandoient des gens pour pouvoir mettre en embuscade, & qu'ils me respondoient sur leur teste, de me ramener deux heures aprés le petit fils, & le grand-pere, le Secretaire de Dom Jüan d'Autriche, & sa personne mesme,

que

que l'on leur faisoit esperer qu'il se rendroit à cette conference. Je leur commandai sur tout de prendre bien garde à ne faire aucun outrage à la personne de l'Internonce, qui leur devoit estre sacrée, aussy-bien qu'à moy, puisque d'avoir le Pape ou favorable ou contraire, despendoit absolument ou la ruine ou l'establissement de nos affaires.

L'heure estant venuë, & le Duc de Tursi s'y estant trouvé, avec son petit fils le Prince d'Avelle, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, & Dom Prospero Suardo, Cavalier de beaucoup d'esprit, & fort ennemi du Peuple, ils me manderent, que le Secretaire de Dom Jüan estoit allé querir son Maistre, que ces Messieurs leur faisoient esperer de faire venir, afin de leur confirmer toutes les conditions àvantageuses, qu'ils leur promettoient pour le Peuple, & que si je voulois me donner un peu de patience, ils le prendroient prisonnier avec les autres. Je jugeai que les Espagnols ne consentiroient pas qu'il s'hazardast si legerement, & que pour faire un beau coup ils perdroient celuy qu'ils avoient entre les mains; de sorte que je leur mandai qu'ils se contentassent des personnes du Duc de Tursi, du Prince d'Avelle, & de Dom Prospero Suardo, & craignant l'insolence du Peuple, & qu'il ne se trouvast dans la troupe quelques-uns assez brutaux pour les assommer par les chemins, je les envoyai escorter par la Compagnie de mes gardes, fis trouver trois chaises

chaises pour les apporter plus commodement, & donnai ordre au Capitaine de mes gardes, de leur aller faire compliment sur leur disgrace, & me les faire conduire aux Carmes, où je les attendrois. Le Duc de Tursi reçust fort mal ma civilité, plus enragé de son imprudence, de s'estre ainsi livré luy-mesme entre les mains du Peuple, que de sa prison. Et dit, avec assez d'emportement, à Augustin de Liéto, que s'il avoit crû qu'il eust esté engagé dans mon service, quand, avec ses galeres il l'avoit rencontré passant à Naples, dans une felouque, qu'il l'auroit fait pendre à l'antenne de sa Capitaine. Et ayant fait éclairer toutes les fenestres des ruës par où il devoit passer, tout le Peuple estant sous les armes, l'on luy fit voir toutes les Boucheries garnies de viande en abondance, quantité de volailles, de gibier, & de venaison pendant aux Boutiques, & le Marché rempli de tables couvertes de pain, comme si c'eust esté ce qui restoit du debit de la journée ; ce qui luy donna grand mal de cœur, ne voyant que misere du costé des Espagnols. Il trouva une garde d'infanterie devant le Convent des Carmes, où je logeois, mes gardes Suisses en haye sur le degré, mes Gardes de mesme dans ma salle, estant revenus de l'accompagner, & vingt-quatre Estaffiers, avec chacun un flambeau de cire blanche, mon appartement richement paré, & fort éclairé. Je le fis recevoir au bas du degré par plus de trente Gentils-

tilshommes & cinquante Officiers ; & je l'attendois dans ma salle avec Gennare, quelques Cavaliers, & tous les Chefs du Peuple, & les principaux Officiers des troupes. Je luy fis toutes les caresses & honneurs possibles, luy offris la main plusieurs fois, qu'il refusoit avec un abbatement incroyable ; je le pris par la main, & le menai dans ma chambre, où nous estant assis, nous entrasmes dans une fort grande conversation. Elle commença par un compliment, que je luy fis sur son malheur, luy disant que ceux qui portoient une espée, estoient sujets à de pareils accidens, qui ne devoient ny estonner ny surprendre une personne d'esprit & de cœur, comme luy. Que quelque utilité que je pusse tirer de sa prise, je ne laissois pas de compatir à son affliction, que j'essaierois d'adoucir par toute la courtoisie, & tous les services imaginables. Et qu'enfin je luy promettois, qu'il recevroit de moy le mesme traittement que je voudrois que l'on me fist, si le malheur m'avoit mis à sa place. Mais que si j'osois luy dire mes sentimens, sans le choquer, je luy dirois, que je n'aurois jamais crû, qu'un homme de son âge, & de son experience eust esté capable de se fier à un Prestre, & à un Soldat de fortune, à la parole desquels il ne devoit pas avoir pris tant de confiance, puisqu'outre qu'ils n'avoient pas assez d'honneur pour tenir celle qu'ils donneroient, ils n'avoient pas aussy assez de credit, ny n'estoient

toient en un poste assez eslevé pour la pouvoir garder, ny donner aucune seureté pour l'execution de leurs promesses quand ils en auroient eû l'intention. Qu'il y avoit quelques jours qu'ils m'avoient rendu compte de ce qu'ils traittoient avec luy, qu'ils n'auroient pas continué sans ma permission. Et que sans luy vouloir faire considerer l'obligation qu'il m'avoit, je devois l'informer, que leur premiere pensée n'avoit esté que de luy couper la teste pour me l'apporter. Que cette proposition m'ayant fait de l'horreur, je leur avois defendu de rien entreprendre contre sa vie, dont la leur me respondroit. Mais que s'ils me le pouvoient amener, sans luy faire courir de fortune, j'approuvois leur dessein, & les en recompenserois, comme d'un service signalé; & que quelque profit que mon party pût recevoir d'oster à nos ennemis une teste si propre à donner de bons conseils, & une personne si capable par sa valeur, & son experience, de leur rendre des services considerables, j'aimois mieux le souffrir, & me priver des avantages que je pouvois recevoir de sa prison, que de voir exposer pour mes interests, à quelque peril, un homme dont le merite, la naissance, la vertu & la reputation m'avoient donné tant d'estime & de veneration pour luy. Il me remercia d'un discours si obligeant, & m'avoüa qu'il reconnoissoit qu'il s'estoit bien legerement hazardé, & avoit fait le tour d'un jeune homme;

mais qu'il auroit bien risqué davantage pour le service de son Roy, & qu'ayant à traiter avec un Peuple leger & rebelle, il faloit de necessité se sacrifier, puisqu'il n'y avoit personne dans la ville capable de luy donner de seureté que moy seul, à qui il n'avoit garde de s'ouvrir, le principal point de ce qu'il avoit à negocier, ne pouvant estre que contre moy, comme le plus dangereux ennemi de l'Espagne, du malheur ou prosperité duquel despendoit sa bonne ou mauvaise fortune. Vous voyez, ce luy dis-je, le soin particulier que le Ciel prend de ma conservation, puisqu'il punit severement les desseins que l'on peut avoir contre ma personne. Il me dít qu'il s'en appercevoit à ses dépens; mais que j'estois trop genereux, pour luy vouloir mal, de tenter toutes sortes de moyens de conserver une Couronne sur la teste d'un Maistre, aux interests duquel son honneur, son devoir & son inclination l'attachoient si puissamment. Qu'il me plaignoit de m'estre engagé dans une entreprise qui ne me pouvoit qu'estre ruineuse à la fin, & qui devoit vraisemblablement me couster la perte de la reputation & de la vie. Qu'une personne de ma qualité, & de mon merite, devoit employer son courage, & faire les belles actions que je faisois tous les jours, pour un sujet plus juste, & plus honneste, & pour une meilleure cause. Qu'il estoit honteux qu'un homme comme moy, qui devois estre à la teste

teste des armées royales, dont le commandement ne me pouvoit manquer, quelque party que je voulusse suivre, ou de France ou d'Espagne, fut venu se faire le Chef d'un Peuple revolté. Que cét emploi, trop indigne de moy, terniroit toute la gloire que je pourrois acquerir, quelque chose d'extraordinaire que je fisse, que je n'avois qu'à craindre, & rien du tout à esperer dans ce que je tentois. Que la Monarchie d'Espagne estoit si establie, avoit tant de puissance, & de si grandes ressources, que l'on ne pourroit jamais impunement essayer de l'ébranler. Que si la suite de mon bonheur venoit à luy donner de l'inquietude, elle envoyeroit contre moy de telles forces, & de terre & de mer, que je m'en trouverois accablé. Que mon ambition avoit desja donné tant d'ombrages à la France, que je n'en devois attendre aucun secours. Que le depart de son armée navale m'en devoit avoir suffisamment esclaircy, qui n'avoit pas voulu me debarquer aucun secours, & avoit mieux aimé ne pas perdre la flotte d'Espagne, ce qu'elle avoit pû faire avec grande facilité, & sans aucun peril, que de gagner une victoire, & faire une si belle action, dont j'aurois pû me servir pour m'establir. Que l'intention de la France n'estant autre que de s'emparer du Royaume de Naples, elle vouloit laisser manquer le Peuple de toute assistance; afin que la necessité & le desespoir l'obligeassent à se jetter entre ses bras. Que

j'en ferois consideré comme son plus grand ennemi, mon interest particulier m'emgageant de m'opposer à ses ávantages, & ne croyant pas trouver de plus grand obstacle qu'en ma personne, qu'elle essayeroit de perdre par toutes sortes de voyes, comme j'avois pû reconnoistre par la conspiration, qu'avoit menagé contre moy l'un de ses Ministres. Que le Peuple qui m'obeïssoit avec joye, m'abandonneroit dés que la Fortune cesseroit de m'estre favorable. Que mon bonheur me faisant aimer, mon malheur me rendroit odieux, & feroit mon crime. Qu'au moindre mauvais succés il m'en rendroit responsable. Que l'exemple du Prince de Masse me devoit tenir en continuelle inquietude. Et qu'enfin j'estois tousjours exposé au poison, à l'assassinat, & aux seditions, & que connoissant mieux que moy leur naturel, défiant, leger, cruel & turbulant, il m'assuroit que je ne pourrois eviter, pour recompense de tous les services que je leur rendois, de me voir un jour déchirer, & traisner par les ruës. Qu'il croiroit par ce sacrifice sanglant appaiser le ressentiment de l'Espagne. Qu'il y avoit des gens dans la ville assez éclairez, pour juger qu'il faudroit un jour retourner sous leur premiere domination. Que le Peuple civil, & les honnestes gens estoient persuadez de cette verité, & que les autres venant à ouvrir les yeux, recourroient à la clemence de leur Roy, & res-

ressentiroient les effets de sa bonté, quand ils voudroient, & dont il seroit volontiers la caution, & leur respondroit de sa teste. Que le soin, que je prenois d'empescher les saccagemens & les brigandages, me perdroit, puisque la canaille ne trouvant plus à profiter de leur revolte, se lasseroit de fatiguer, & de porter les armes, sans prevaloir de leurs peines, & seroit la premiere à recourir au pardon, ne s'imaginant pas avoir rien à craindre, estant une victime indigne de la colere de son Maistre, qui n'auroit pour elle que du mespris, & s'appaiseroit par le chastiment & le supplice de quelques-uns de ses Chefs. Que la Noblesse, sans la reünion de laquelle je ne pourrois jamais rien faire, ayant autant d'honneur que de naissance, ne se separeroit jamais de son devoir, & auroit pour moy une haine eternelle, me considerant comme le Tyran de sa patrie, & un Prince ambitieux, qui vouloit en envahir la souveraineté, & qui l'empeschoit de se venger sur le menu Peuple du saccagement de ses maisons, du massacre de ses proches, & de tant d'outrages qu'elle en avoit reçus. Mais que l'amitié qu'il avoit tousjours eue pour feu mon Pere, & celle qu'il avoit pour moy, l'obligeoient à me conjurer de prendre garde serieusement à moy, estant plus prés de l'eschafaut que du throsne. Que devant estre fort mal satisfait de l'abandon de la France, l'Espagne seule pouvoit satisfaire à mon ambition, si je vou-

lois recourir à elle, & qu'il me pouvoit respondre, qu'ayant assisté si puissamment ceux de ma Maison durant la Ligue, si j'avois dessein de me venger, comme, à dire le vray, le traitement que j'avois reçû m'y convioit, l'on me feroit des partis si avantageux, que j'aurois sujet d'estre satisfait.

Je luy repartis que de la maniere que j'avois disposé les choses, les Espagnols estoient plus en peril que moy. Que je leur avois desja osté la communication de tout le Royaume, & par consequent coupé les vivres. Que je savois qu'ils en manquoient, & que nous en aurions dans peu de jours en abondance. Que les bourasques & les tempestes de la saison, si contraire à la navigation, leur empescheroient d'en tirer par mer. Qu'ils avoient esté prests d'abandonner ce qu'ils tenoient de la ville, & les Chasteaux mesmes, pour n'avoir pas dequoy les conserver. Qu'ils s'estoient trouvez en telle extremité, qu'ils n'avoient que pour vingt quatre heures de vivres, sans la galere, qui leur en avoit apporté si heureusement. Que des miracles pareils ne se faisoient pas tous les jours. Que s'ils avoient une puissante armée, il savoit bien qu'elle estoit devenuë inutile, par le manquement de matelots & de soldats, dont ils n'avoient pas suffisamment pour l'armer, & pour garnir leurs postes. Que leurs galeres, par sa prison, manquant de Chef, & ne s'en rencontrant point d'assez experimenté pour rem-

remplir ſa place, elles ne pourroient quaſi plus ſervir ny ſe rendre conſiderables. Que l'armée de France reviendroit bientoſt ; que ſes Officiers auroient des ordres ſi precis, qu'ils ne manqueroient pas de faire leur devoir, & ne laiſſeroient pas perdre, comme ils avoient fait, l'occaſion de ruiner la flotte d'Eſpagne, ce qu'ils recouvreroient fort aiſement, la trouvant encore à leur retour plus foible & plus deſarmée. Que j'avois envoyé un Gentilhomme en France, pour y apprendre ce que de tout ce qui eſtoit arrivé, l'on ne ſavoit que confuſement, & rendre compte de toutes choſes. Que j'eſtois aſſuré de toutes ſortes de ſecours. Que l'armée ne s'eſtoit retirée que pour aller faire de l'eau, & joindre un nombre conſiderable de vaiſſeaux qui s'armoient en Provence, & qu'il la reverroit bien-toſt paroiſtre plus forte de moitié, qu'il ne l'avoit veuë la premiere fois. Qu'elle m'amenoit force navires chargez de bleds, dont j'avois nouvelle, & des troupes que l'on y faiſoit embarquer. Qu'elle avoit l'ordre de me donner des munitions & des gens. Et qu'avant qu'il fuſt trois ſemaines j'aurois un Corps fort conſiderable de François, & les meilleurs Officiers que nous euſſions dans le Royaume, pour mettre pied à terre quand je leur preſcrirois, & en tel endroit que je le jugerois à propos. Que la Cour eſtoit trop perſuadée de mon zele & de ma fidelité envers la Couronne, pour en prendre ombra-

ge. Que je n'agissois que suivant les instructions que j'en avois reçuës. Qu'elle n'avoit nulle pensée d'envahir le Royaume de Naples. Qu'elle donneroit à ses Peuples toute sorte d'assistance, sans autre interest que celuy de proteger ceux qui avoient recours à elle, comme elle avoit si glorieusement tesmoigné en tant d'endroits de l'Europe. Qu'elle se contentoit de voir chasser les Espagnols d'un Royaume tyrannisé par eux depuis tant de temps. Et qu'elle laisseroit à ceux du païs le choix du gouvernement qu'ils voudroient suivre, & celuy d'un Maistre, s'ils jugeoient qu'il leur fust necessaire d'en avoir un ; reconnoistroit & appuyeroit de toutes ses forces qui que ce fust qu'ils voulussent eslever sur leur Throsne. Qu'elle ne vouloit point donner de jalousie à l'Italie, n'ayant autre pensée que de la mettre en repos & en liberté. Que l'abaissement de ses ennemis eslevoit suffisamment sa puissance, & qu'elle gagnoit assez, d'avoir ligué avec elle toutes les forces de terre & de mer qu'ils perdroient avec le Royaume de Naples, qui estoient les plus considerables qui se fussent opposées au cours de ses victoires. Que ses galeres trouveroient peu d'opposition & de resistance en celles d'Espagne, depourveuës d'un Chef si considerable que Monsieur le Duc de Tursi. Et que pour moy, estant plus obeïssant que n'estoient anciennement les Bachas de Turquie, elle ne doutoit point que je n'allasse

luy

luy porter ma teste, & rendre compte de mes actions, au premier ordre qu'elle m'en envoyeroit. Qu'il ne faloit pas l'accuser de la meschante conduite de l'Abbé Basqui, des embarras qu'il m'avoit suscitez, & de la conspiration qu'il avoit faite contre ma vie. Que jamais l'on ne s'estoit servy de pareils moyens, qui faisoient horreur à toute nostre Nation, & que sa generosité n'avoit jamais pratiquez. Qu'il savoit mieux que moy, par quel esprit ce galant homme avoit agi, puisqu'il estoit pensionnaire d'Espagne, que cette verité seroit bien-tost esclaircie, & que je serois blasmé de ne l'avoir pas puni. Ce que j'aurois fait, si je n'avois pas respecté son caractere. Que la puissance de la Monarchie d'Espagne, n'estoit plus à craindre, comme elle avoit esté par le passé. Qu'elle estoit espuisée & d'hommes & d'argent, & ne pouvoit que faire foiblement une guerre defensive en Flandres, en Catalogne & dans l'Estat de Milan. Qu'elle apprendroit bien-tost le siege de Cremône, par la declaration en nostre faveur de Monsieur le Duc de Modéne, & que l'attaquant vigoureusement, comme je faisois dans ce pais, elle seroit hors d'estat d'y resister. Que j'estois desja le maistre de la campagne dans tout le Royaume, & le serois bien-tost de cette ville, & de ses chasteaux. Que j'avois tant de forces dispersées en differens endroits, que quand je voudrois les reünir, je mettrois plus de vingt-

cinq mil hommes ensemble. Que les ennemis, n'ozant plus paroistre, estoient renfermez dans leurs forteresses, qui ne tarderoient gueres à tomber entre mes mains, estant depourveuës de toutes choses, & n'ayant pas assez de monde pour leur defense. Que le Peuple de Naples n'estoit plus ny cruel ny turbulant. Que j'avois sû l'apprivoiser. Qu'il estoit si bien discipliné, & en si bon ordre par mes soins, qu'au lieu d'insolences & de tumultes, je n'y trouvois que respect, & qu'obeïssance. Qu'il me craignoit, bien loin que je le deusse craindre, & que les services considerables que je luy avois rendus, m'avoient tellement accredité, que mon pouvoir n'estoit estabili que sur l'amour, & l'estime universelle. Que mon autorité n'estoit plus contestée de personne, & que l'on ne disputoit plus dans Naples, ny il n'y avoit plus de contestation parmy le monde, que celle de me tesmoigner à l'envy plus de deference & de sousmission. Que la populace estoit desaccoustumée de ses violences, & de ses brigandages. Que le Peuple civil reconnoissoit tenir de moy la conservation de leurs biens, & de l'honneur de leurs familles, & qu'ils avoient plus de zele, d'affection & de respect pour moy, que les Lazares. Et qu'enfin pour la Noblesse, il ne savoit peut-estre pas le fonds de leur pensée, ny ce qu'elle avoit dans le cœur, & que je voyois bien qu'il ignoroit mes intrigues, mes negociati-

ons ſecrettes, & les meſures que j'avois priſes avec elle. Qu'elle ne pouvoit plus tenir dans Averſe, dont la priſe ſeroit ſuivie du debandement de leurs troupes. Que la pluſpart de ces Meſſieurs prendroient auſſy-toſt le chemin de leurs terres, ce qui donneroit aſſez d'inquietude à l'humeur défiante des Eſpagnols. Et qu'aprés tout cela je luy laiſſois à juger par tout mon diſcours, ſi j'eſtois en eſtat d'eſperer ou de craindre. Que pour le thrône je n'y avois jamais aſpiré, & que pour l'eſchafaut je n'eſtois pas preſt d'y monter, mais bien d'y faire monter qui il me plairoit.

Il parut fort eſtonné de tout ce que je luy venois de dire. Et retournant ſur ſon ſujet, il me demanda ce que je voulois faire de luy. Vous bien garder, luy dis-je, & vous traitter avec toute la courtoiſie imaginable. Mais à quoy vous peut eſtre bon un homme de quatre-vingts ans, me reſpondit-il, une rançon, dans la neceſſité où vous eſtes, vous ſeroit plus profitable que ma perſonne. Si vous voulez en traitter, je vous feray ponctuellement compter à Genes la ſomme dont nous conviendrons. Il n'y en a point d'aſſez forte, pour faire ſortir de mes mains un homme de voſtre portée, repartis-je; Et j'en puis tirer de ſi grands ávantages, que quelque beſoin que j'aye d'argent, il ne faut pas penſer de m'en propoſer, puiſque j'eſtimerois moins un milion que de vous avoir. Il me

conjura du moins d'avoir compassion de la jeunesse de son petit-fils, qui estoit le seul espoir de sa famille, & son unique heritier. Vous estes un homme, luy respondis-je, d'une fermeté Romaine, je n'ay reconnu de foible en vous, que ce luy-là, dont je veux me prevaloir, & puisque c'est un depost si sacré & si considerable, je ne veux pas m'en desaisir, puisque dans l'age où vous estes, s'il vous arrivoit un accident, je perdrois tout, & je ne pourrois profiter de vostre prison. Il me pria de les laisser aller tous deux sur leur parole. Ce que je n'eus garde de luy accorder, leur presence m'estant necessaire à mil menagemens, Et comme j'attendois mon frere le Chevalier, en cas que dans son passage il tombast malheureusement au pouvoir des ennemis; j'estois bien aise d'avoir un échange tout prest, pour l'en retirer. Quel moyen, me dit il, donc en souspirant, & les larmes aux yeux, puis-je avoir de me voir, & mon petit fils, en liberté, Il n'y en a qu'un seul, leur repartis-je, que je ne vous conseillerois pas, & n'oserois vous proposer, s'il n'y avoit dans vostre famille l'exemple d'un des plus grands hommes de son siecle. C'est de faire comme fit André Doria, qui à la veue de Naples, passa avec toutes ses galeres, du service de France à celuy d'Espagne; faites aujourd'huy de mesme. Il crut en avoir esté mesprisé, & vous avez plus de sujet de vous plaindre avec justice, de vous avoir si le-

legerement exposé pour l'interest de leur Couronne. Ha, se recriat-il, que vous me connoissez mal: je souffrirois plustost mil morts, que de faire une semblable lascheté. Et quoy que j'aime tendrement mon petit-fils, je l'égorgerois de ma main, si je le croyois capable d'avoir jamais une pensée pareille, & je luy donne dés à cette heure ma malediction, s'il se separe en toute sa vie, pour quelque raison que ce puisse estre, du service du Roy mon Maistre. Vous m'avez forcé, luy respondis-je, de vous donner cette douleur. Mais je vous ay dit franchement le seul prix, que peut avoir la liberté de deux personnes si considerables.

Je me levai aussi tost, & croyanr qu'il avoit besoin de se reposer, je luy voulus quitter mon appartement, qu'il ne voulut pas accepter, quelque presse que je luy en fisse. Mais il me pria qu'il pust aller coucher dans quelque autre Convent, où il fust plus en repos, & hors du tracas de tout le peuple, & des gens de guerre, qui ne bougeoient de chez moy. Je luy envoyai aussi-tost apprester le logement du General, dans le Convent de Saint Laurens, & faisant venir un carosse pour le conduire, il fut bien aise de s'aller retirer. Je luy fis porter du linge par deux de mes valets de chambre, avec ordre de demeurer à le servir. Je détachai, pour le garder, quinze de mes gardes avec un Officier, & commandai à un Gentilhomme Polonois

qui

qui estoit à moy, & qui parloit fort bien Italien & Espagnol, de demeurer auprés de luy, & de veiller continuellement sur ses actions, empecher qu'il ne communiquast avec personne, & qu'on ne luy parlast point, sans mon ordre. Et l'Officier de mes gardes eut celuy de suivre ponctuellement tous ceux que luy donneroit, de ma part, ce Gentilhomme Polonois. Pour la personne de Dom Prospero Suardo, je le fis conduire à la Vicairie, où il fut resserré, & traitté comme les autres prisonniers, pour avoir voulu dés le soir mesme negocier avec quelques gens qu'il rencontra. Le Duc de Tursi, ne voulant point que son petitfils se separast d'auprés de luy, le fit coucher dans sa chambre, quoy que je luy en eusse fait preparer une autre. Mes Officiers furent aussi-tost pour leur porter à souper. Mais ce bon homme avoit le cœur si serré qu'il ne mangea qu'un peu de fruit, & un morceau de confitures, & bust un verre d'eau glacée. Il ne voulut pas mesme se deshabiller, pour se mettre au lit, il ne fit que se coucher dessus, & passa la nuit sans dormir, avec beaucoup d'inquietude.

Le lendemain matin j'envoyai le visiter, & apprendre des nouvelles de sa santé, par le sieur Chevalier de Fourbin, & savoir s'il vouloit entendre la Messe, & luy ordonnai en ce cas, de l'y accompagner, & luy dire que si l'apresdinée il vouloit aller à la promenade, je l'irois prendre dans mon carosse pour l'y

mener,

mener, & tâcher à le divertir du chagrin de sa prison. Ensuite de ce compliment, il luy presenta de ma part douze bassins de fruits & de confitures, quantité de gibier & de volailles, un sanglier, & d'autre venaison que m'avoit esté envoyée de la campagne. Je luy fis dire aussi, que s'il vouloit faire venir de ses gens pour le servir, je luy en donnerois la permission, aussi bien que d'écrire pour ses affaires particulieres, & que puisqu'il estoit mon prisonnier, je luy donnerois la mainlevée du revenu de toutes le terres qu'il avoit dans le Royaume, que j'avois fait saisir durant le temps qu'il estoit les armes à la main contre moy. Il écrivit quelques lettres à Genes à ses parens, & une à son Maistre d'hostel, pour luy envoyer un Valet de chambre, & un Cuisinier, que je fis tenir aussi-tost aprés que je les eus veuës. Il alla entendre la Messe dans l'Eglise, où au sortir voyant beaucoup de peuple attroupé, il commença à leur faire une exhortation de la fidelité qu'ils devoient avoir pour l'Espagne. Elle fut bientost interrompuë par ceux qui estoient auprés de luy de ma part, qui le remenerent aussitost dans son appartement, & m'envoyerent rendre compte de ce qui s'estoit passé. Et comme je me disposois à l'aller voir au sortir de mon dîner, tout le peuple estant fort scandalisé de son procedé, quelques-uns me demanderent ce que je voulois aller faire chez luy, & qu'il ne meritoit pas que je luy fisse cét hon-

honneur, & me donnasse cette peine. Je luy renvoyai le mesme Chevalier de Fourbin, luy dire, que par son zele indiscret il m'avoit osté la liberté de l'aller voir, & que puisqu'il abusoit de celle que je luy donnois avec tant de courtoisie, s'il n'estoit plus sage une autre fois, il me forceroit à ne la plus continuer, & le faire resserrer. En effet les personnes qui ne m'aimoient pas, & qui ne cherchoient que les occasions de me nuire, firent malicieusement semer par la ville, que sa prison n'avoit esté qu'un artifice des Espagnols, pour me donner le moyen de traiter avec eux sans soupçon. Ce qui fut cause que je ne le vis point durant tout le temps qu'il demeura mon prisonnier.

Gennare & Vincenze d'Andrée, qui ne demandoient qu'à brouïller, firent faire une émeûte sur le sujet des bruits que j'ay desja dit qu'on avoit fait courir, & dont ils estoient les auteurs. Il s'attroupa quelques gens, pour aller au Convent de Saint Laurens luy couper la teste: j'y courus, & ma presence dissipa aussy-tost cette sedition. Et m'en estant revenu aux Carmes, Gennare me vint faire une belle proposition. Qui fut, que pour satisfaire aux ombrages que donnoit au Peuple la prison du Duc de Tursi, qu'il croyoit concertée, il faloit le sacrifier à ses défiances, aussy-bien que le Prince d'Avelle, & Dom Prospero Suardo, & leur faire publiquement couper la teste dans le Marché. Que ce spectacle

tacle le rejouïroit davantage, & luy feroit plus agreable, que le retour de l'armée navale de France, & le debarquement de tous les secours qui luy estoient si necessaires. Je fus surpris de sa brutalité, & je luy repondis, que si son ignorance ne luy servoit d'excuse, je le ferois chastier, d'avoir la hardiesse de me venir proposer une action si infâme. Que s'il n'estoit plus raisonnable une autre fois, & s'ávisoit jamais de me parler de choses pareilles, que je ne luy pardonnerois pas, & luy ferois connoistre que je n'aimois pas à repandre le sang innocent, mais seulement celuy des personnes convaincuës de crimes; & que cela eust esté bon à faire à luy, ou à Mazanielle, qui n'agissoient que comme des bestes, sans justice, & sans raisonnement ny discretion.

Le lendemain matin je renvoyay le Chevalier de Fourbin faire à mon prisonnier un compliment, & apprendre des nouvelles de sa santé, avec ordre, s'il vouloit se conduire avec plus de prudence qu'il n'avoit fait le jour precedent, de le mener à la Messe. Il le promit; mais ne pouvant s'empescher de haranguer le Peuple, il m'obligea de ne le plus laisser sortir. Et l'apresdinée je le fis conduire au Palais du Marquis de Terracuse, que je luy avois fait preparer & meubler fort proprement. Le Prince d'Avelle, naturellement plus moderé que son grand pere, luy fit de grandes leçons sur l'indiscretion de son zele, qui leur faisoit perdre la liberte que je leur

ac-

accordois. Le Duc de Turfi m'envoya demander la permiffion de voir fon Maiftre d'hoftel, pour l'envoyer à Genes, pourquoy je luy fis donner un paffeport, & les Officiers de fes terres, pour regler avec eux quelques affaires domeftiques ; à quoy je confentis, à condition qu'il ne leur parleroit que tout haut, & en prefence du Chevalier de Fourbin, & de celuy qui le gardoit. Il me manda que le Marquis del' Vaaft fon neveu luy avoit donné un courfier pie, le plus beau qui fuft dans tout le Royaume, & qui eftoit dans l'une de fes maifons. Je l'envoyay chercher, & luy fis mener, croyant qu'il en vouloit faire un prefent à Dom Jüan d'Auftriche ; mais il me l'envoya, & me pria de le vouloir garder pour l'amour de luy. Je le reçus de bon cœur, quoy qu'à dire la verité, ce n'eftoit que me donner une chofe qui eftoit à moy ; puifque quand je donnay l'ordre de le faire venir, il avoit efté pris par des Officiers de mes troupes qui me l'envoyoient.

Je vis venir le fixiéme de Janvier au matin, un Trompette des ennemis, avec un paffeport du Baron de Vuateville, pour me demander qu'il fuft permis à Dom Pedro de la Molta Sarmiento, premier Maiftre d'hoftel de Dom Jüan, de venir vifiter le Duc de Turfi, & le Prince d'Avelle, de la part de fon Maiftre, qui avoit autant d'amitié pour le petit-fils, que d'eftime pour le grand-pere, que l'on luy avoit donné d'Efpagne pour le con-

conseiller, & pour l'instruire, comme un homme de beaucoup de confiance, & fort experimenté. Je donnay les ordres necessaires pour le faire recevoir, & me le conduire; luy faisant voir avec soin, que nous ne manquions de rien, mais qu'au contraire nous avions toutes choses en abondance. Il me fit un remerciement de la part de son Maistre du bon traitement que je faisois á mes prisonniers, qu'il me prioit de continuer, dont il me seroit fort obligé, leurs personnes luy estant extremement cheres. Ensuite il me fit force civilitez, & en son particulier me dít en avoir beaucoup reçû à Bayonne de feu mon pere, de qu'il avoit esté tousjours depuis fort serviteur, lors qu'il accompagnoit le Duc d'Uzede au mariage de la Reyne Mere, & de la feuë Reyne d'Espagne. Il me demanda la permission de s'aller acquiter de sa commission, que je luy donnay, à condition de me venir revoir ávant que de partir. Je le fis accompagner par le Chevalier de Fourbin, par Onofrio Pisacani, & deux autres, des personnes les plus accreditées du Peuple, pour estre tesmoins de la conversation, que l'on auroit dans cette visite, qui ne se passa qu'en public & en complimens de condoleance sur son malheur, & en offres de toutes sortes de services. Estant ensuite revenu chez moy, je luy parlay du bon estat où nous estions, dont il avoit esté tesmoin, & que je le priois de rapporter fidelement. Je l'assuray que j'a-
vois

vois nouvelle du prompt retour de nostre armée, qui feroit mieux son devoir que la premiere fois, en ayant les ordres bien precis, & luy faisant entendre que je savois la necessité qu'ils souffroient de leur costé. Je luy dis, que si je ne croyois que son Maistre l'attribuât plustost à une fanfare, qu'à une civilité, je luy envoyerois tous les jours de la glace, des fruits, de toutes sortes d'herbes, du gibier, des confitures, du pain frais, de bons vins, & mil autres regales delicieux. Je le renvoyay fort satisfait de toutes les courtoisies qu'il avoit reçuës de moy, dont j'appris qu'à son retour il s'estoit loüé fort hautement.

Cependant comme il faloit ranimer l'esprit de tout le monde, abattu par la retraitte de l'armée, & par un si estrange abandonnement de tous les secours que l'on avoit attendus je m'appliquai à faire quelque chose d'extraordinaire, & songeai aux moyens de faire entrer des vivres dans la ville, la necessité s'y a ugmentant, qui faisoit que tous les matins on entendoit crier en beaucoup d'endroits, Du pain, ou vive Espagne. Mais ma personne dissipoit ces dispositions, que l'on voyoit à quelque soûlevement, & quand j'avois parlé au Peuple, il se rescrioit aussytost, que quisqu'il m'avoit vû, il ne se soucioit plus d'avoir du pain.

Par les intelligences que j'avois dans Averse, j'appris la division qui se mettoit parmi la Noblesse, dont la pluspart ne pensoit qu'à

se

se retirer, lassez de faire la guerre à leurs despens, & tellement épuisez d'argent, que faute de payement, ils ne pouvoient plus retenir leurs troupes ensemble, ny les empescher de se debander. Il arriva mesme un grand demelé entre le Comte de Conversano & Dom Vincense Toutteville, commandant le Corps de la Noblesse, qui alla si avant que tout le monde se partialisa, & qu'à la fin ne voulant plus luy obeïr, les Espagnols furent contraints de luy oster le commandement, & de laisser à la Noblesse le choix d'un General; ce qui n'arriva neantmoins que quelque temps aprés. Je me servis utilement de tous ces desordres; & pour donner le pretexte d'abandonner Averse, à ceux qui avoient dessein de se retirer, je donnai l'ordre au Baron de Modene d'envoyer cinq cens mousquetaires se saisir de Lusciano, & trois cens de Marcianise, pour les enfermer, & les serrer plus estroitement, & par le poste que je prenois proche du Vulturne, leur oster la communication avec Capouë. J'envoyai aussy cent mousquetaires se saisir de la Tour de Patria, lieu memorable par la retraite de Scipion dans sa disgrace: leur commandant de se bien retrancher dans ces trois endroits, pour n'y pouvoir pas estre forcez. Cette marche donna tant d'inquietude à toute la Noblesse, assemblée dans Averse, qu'aprés un grand conseil ils resolurent de l'abandonner, & de se retirer à Capouë. Ce fut un coup mortel pour les

les Espagnols, puisque je me rendois maistre d'une ville pleine de bleds; que je leur ostois les moyens d'en tirer par terre, & que je procurois par cette retraitte celle de quasi tous les Cavaliers dans leurs maisons, & m'ostois de dessus les bras un corps d'armée, le seul qui tînt la campagne pour eux. J'en tirai de fort grands avantages par la jalousie qu'ils prirent contre toute la Noblesse, n'attribuant pas tant cette action à la necessité, qu'aux negociations secrettes, & correspondances qu'ils crûrent que j'avois menagées; & cette opinion m'estant fort profitable, je taschai de la confirmer par toutes sortes d'apparences.

Ce coup de miracle, que le Ciel fit en ma faveur, qui m'estoit necessaire pour relever le cœur du Peuple, & le consoler de la retraitte de l'armée, m'arriva la veille des Rois. J'en reçus la nouvelle sur les dix heures du matin, avec une joye extreme, & un applaudissement general de toute la ville. Elle fut accompagnée d'une circonstance assez satisfaisante pour moy, qui fut que la marche de mes troupes donna une telle épouvante au corps d'armée que je tenois assiegé, quoy que beaucoup plus foibles, qu'il abandonna la place dés la pointe du jour, en tel desordre, qu'il y laissa dix-neuf drapaux & quelques cornettes, dont j'usai fort modestement, ne voulant point en faire trophée dans la ville de Naples, ny les y faire apporter, non pas tant

pour

pour avoir esté pris sans combat, que pour estre des troupes particulieres de la Noblesse, que je voulois favoriser en toutes choses, & obliger par cette moderation, n'ayant pas beaucoup gagné d'en user autrement, & leur voulant espargner un peu de chagrin & de honte. Ce que je trouve de plus remarquable, & qui paroistra plus extraordinaire, c'est qu'en vingt jours de temps, je me rendis maistre d'une grande place, ravitaillai Naples pour quelque temps, fis dissiper une armée de plus de trois à quatre mil chevaux, & quasi de pareil nombre d'infanterie, enfermée dans une place, que je ne fis que bloquer de fort loin, n'ayant que quatre mil hommes d'infanterie, dont il y en avoit plus de quinze cens desarmez, cinq ou six cens chevaux de meschante cavalerie, quatre pieces de canon, & ne me mis en campagne qu'avec quatre cens livres de poudre. Et ne laissai pas en cét estat de donner de la terreur, & mettre les Espagnols à deux doigts de leur perte.

J'envoyai aussy-tost au Baron de Modéne ordre de faire publier un ban, portant defenses, à peine de la vie, de piller aucune maison dans Averse, dont les habitans nous ouvroient les portes avec tant de joye, nous ayant envoye ávertir en diligence de la retraitte des ennemis; de faire visiter, & dresser un estat de tout ce qui se trouveroit de bled dans la ville, & faire observer une si bonne police, que le septiesme de Janvier

que

que je m'y rendrois au matin, je ne reçusse aucune plainte, ne pouvant y aller le sixiesme, à cause de la venuë de Dom Pedro Sarmiento, que je ne pouvois remettre, pour luy avoir envoyé un passeport, & desirant me trouver dans la ville, afin qu'il n'y eust point de desordre, & que personne ne pût conferer avec luy.

Je donnai en mesme temps part de cette bonne nouvelle à Monsieur le Cardinal Filomarini, pour en faire chanter le *Te Deum* l'apresdinée dans la grande Eglise, & nostre joye fut celebrée par toute la ville, au son des cloches ; le peu de poudre que nous avions ne nous permettant pas de le faire au bruit du canon, ny par des salves, & feux d'artifice. La nouvelle dignité que j'avois acquise, m'obligeant à marcher avec un peu plus d'esclat ; je montai à cheval pour me rendre à l'Eglise, accompagné de la Compagnie de mes gardes, de quelques Cavaliers qui s'attachoient à me faire leur cour, de tous les François qui estoient à ma suite, de tous les Officiers d'armée, Capitaines des quartiers, & gens plus considerables de la ville, & precedé de ma Compagnie de Suisses, qui devant estre de cent, n'avoit pû estre encore que de cinquante, & fut la premiere fois qu'elle commença à marcher. Le *Te Deum* chanté, je m'allai promener par toute la ville, pour me faire voir au Peuple, & luy promettre qu'avant qu'il fust trois ou quatre jours, il verroit arriver

river quantité de bleds dans la ville, & que je luy ferois ressentir des effets de mon adresse & de mes negociations. Qu'il nous viendroit bien-tost de puissans secours ; mais quand ils seroient differez, je les mettrois en estat de les attendre avec patience, & reduirois les ennemis au point d'en avoir plus de besoin que nous, qui nous pouvions vanter d'estre à present les Maistres de la campagne, puisque nous n'avions plus d'armée, qui osast y paroistre devant nous. Mes discours furent escoutez avec bien du plaisir. La confiance & l'affection qu'on avoit pour moy, redoubla de telle sorte, qu'il n'eust pas fait trop seur de venir contester mon autorité. Je passai le reste de la journée à visiter tous les postes, & le soir à faire des despesches par tout le Royaume, pour me servir de la chaleur, que cette bonne nouvelle donneroit à tous les esprits.

Le jour des Roys je fus averty, que mes troupes avoient fait du desordre dans Averse, & en ayant reçû des plaintes, je promis aux habitans de m'y en aller le lendemain, de faire rendre tout ce qui auroit esté pris, & chastier si exemplairement ceux qui auroient contrevenu au ban que j'avois fait, que personne à l'avenir n'eust plus l'insolence d'y desobeïr. Le lendemain matin je partis, pour me rendre de bonne heure à Averse, ou j'arrivay sur les dix heures. Le Baron de Modéne s'en vint, avec la plus part des Officiers, au devant de moy. Il fut assez surpris de ce que

je luy fis froid à son arrivée. Il me dít qu'il paroissoit que j'eusse peu de joye du bon succés d'Averse, qui me garantissoit du danger où m'exposoit l'abandonnement de l'armée navale, & mettoit mes affaires en un estat ávantageux, m'accreditant, & me donnant lieu de bien esperer. Je luy respondis, que n'ayant à recompenser personne, pour ne devoir qu'à la Fortune un evenement si heureux, je n'en ressentois qu'une joye moderée. Mais que j'avois bien de la douleur de la desobeïssance de mes soldats, d'avoir, malgré le ban que j'avois fait publier, pillé des gens qui m'avoient reçû de si bon cœur dans leur ville, & de la negligence de mes Officiers generaux à ne l'avoir pas empesché, & n'en avoir pas fait de chastiment. Il me repartit que l'on n'avoit pas eu de lieu de me faire des plaintes, & qu'il n'avoit vû personne qui ne se fust tenu exactement dans le devoir. Je n'aime pas, luy dis-je, que l'on m'excuse des coupables, quand leur chastiment est necessaire à l'establissement de mon credit, de mon honneur & de mon autorité; je saurai fort bien decouvrir la verité des choses, & devant la justice à ceux qui me la demandant, je me ferai aimer de ceux de cette ville, & craindre des gens de guerre. Et par les exemples que je feray, avant que de partir d'icy, mes ordres seront observez une autre fois exactement dans mes troupes. Aprés quoy j'entrai dans la ville, assez chagrin,

grin, & m'en allai dans la grande Eglise, entendre la Messe. Le Chapitre me vint recevoir à la porte, avec les honneurs accoustumez, & puis l'on chanta le *Te Deum*. En sortant de l'Eglise, aprés la Messe, un Prestre se vint jetter à mes pieds, pour me demander justice de ce qu'on avoit pillé le linge de l'hospital de l'Annonciate. Je luy dis, que sans crainte il me nommast ceux qui estoient coupables de cette action; ce qu'ayant fait, je les envoyay arrester aussy-tost, & faisant faire la visite en leur maison, le linge fut retrouvé, que je luy fis rendre à l'heure mesme. Ensuite une femme fort éplorée se presenta devant moy, s'écriant qu'elle estoit ruinée, & qu'on ne luy avoit rien laissé de ce qu'elle avoit chez elle. Je luy promis, que si elle reconnoissoit ses voleurs, ils seroient chastiez à l'heure mesme. Elle m'en montra un, qui par hazard estoit assez proche de moy, je le pris par le baudrier, & le desarmant, je le mis entre les mains de mes gardes, & l'envoyay prisonnier. Les Chanoines s'y voulurent opposer, disant que l'Eglise devoit donner un asyle. Je leur respondis, que ce n'estoit pas pour de pareilles actions. Que si je souffrois l'insolence des gens de guerre, & que l'on contrevînt impunement à mes defenses, je ne pourrois garentir aucune maison, ny mesme les Eglises d'estre saccagées, & qu'ainsi il faloit en reserver les immunitez, & leurs intercessions pour des sujets qui en fussent

plus dignes, & dont la grace ne pust apporter de fascheuses consequences. De-là je m'allai promener par toute la ville, pour la voir, & suivant les plaintes que je reçus, je fis mettre des soldats prisonniers. M'en revenant à l'Evesché, où l'on m'avoit apresté à disner, j'envoyay querir Bernardo Spirito Auditeur general, & luy commandai de faire dresser des potences dans les principaux quartiers de la ville, & une devant la porte de l'hospital de l'Annonciate, & faisant confesser cinq soldats prisonniers, au nombre desquels la justice se reduisit, les faire pendre aussy-tost pour l'exemple, n'estant pas besoin de plus de formalité, puisqu'ils estoient condamnez par le ban qu'ils avoient oüy publier. Le Baron de Modéne emmenant disner avec luy une partie de ceux de ma suite, je luy dis de tenir la main, à ce que cette execution fust faite, avant que je montasse à cheval pour m'en retourner. Il vint quantité de gens de la ville me voir disner, que je caressai tout autant qu'il me fut possible, & principalement la Noblesse, dont il y en a beaucoup de Maisons, & des plus anciennes du Royaume, la coustume d'Italie estant que les Cavaliers demeurent dans la ville. Aprés disner je me fis apporter l'estat de tout le bled qu'on avoit trouvé dans la ville, demanday le nom des proprietaires, & le prix qu'ils le vouloient vendre, dont estant convenu, je defendis d'en enlever, sinon pour la ville de Naples, ny d'en

d'en vendre à perſonne qu'à moy, promettant de le faire payer ponctuellement. Et pour celuy que les ennemis avoient aſſemblé, pour faire ſubſiſter leurs troupes, faiſant chercher dans tous les villages du voiſinage ce qu'il y avoit de chevaux, & de mulets, j'ordonnay, que dés le lendemain l'on en chargeaſt trois cens, & que l'on me les amenaſt à Naples.

Aprés avoir ainſy reglé toutes les choſes que l'on devoit faire ; je commandai qu'on fiſt venir mes chevaux pour m'en retourner, & deſcendant, je trouvay ſur le degré le Baron de Modéne, qui venoit de diſner, à la teſte de beaucoup d'Officiers. Je luy demandai, ſi l'execution que j'avois ordonnée, eſtoit faite. Il me reſpondit qu'il n'en ſavoit rien, & qu'il avoit peine à faire pendre de pauvres ſoldats pour ſi peu de choſe, croyant qu'il eſtoit bon de flater les gens de guerre, dans le beſoin que nous en avions. Surquoy je repartis bruſquement, qu'il faloit m'obeïr, pluſtoſt que d'avoir pour eux tant de clemence, & laiſſer leurs deſordres impunis, me conduiſant en cela par une politique particuliere, ſur laquelle il n'avoit pas fait les meſmes reflexions que moy. Il me dít qu'il m'obeïroit tousjours en toutes choſes; Mais qu'en celle-là, il me prioit de l'en diſpenſer, & qu'il auroit de la peine à ſe reſoudre à faire chaſtier ces miſerables ſi legerement. Comme je voulois ſatisfaire les Peuples, & n'aimois

pas les repliques : Ce n'est pas à vous, luy dis-je, à considerer si j'ay raison ou non; vous devez, sans contester avec moy, faire ce que je vous commande, & si vous y manquez, je saurai fort bien me faire obeïr, & vous apprendre ce qui est du devoir de vostre charge. Il s'y en alla, un peu touché de la rigueur avec laquelle je le traitois, sans neantmoins ny s'en plaindre ny murmurer. Toute la ville d'Averse me donna mil benedictions de cette severe justice que j'avois fait faire, & en resta tout à-fait satisfaite, & hors d'apprehension que mes troupes leur fissent des insolences à l'ávenir.

Ensuite faisant venir le Baron de Modéne, je luy tesmoignai d'estre fasché d'en avoir usé si rudement en public, mais qu'il m'y avoit forcé, en se prevalant trop legerement de l'amitié, & de toutes les bontez que je luy avois tousjours tesmoignées. Que j'aurois reçû ses remontrances, s'il me les eust faites en particulier ; mais que les discours qu'il m'avoit tenus, pouvoient donner trop d'ávantage à nos soldats, & mesme lieu d'en abuser, pour estre faits devant le monde. Qu'un Maistre de Camp general devoit reprimer leur licence, & non pas l'autoriser, comme il avoit en quelque façon paru vouloir faire. Que les graces devoient tousjours partir du General, & non pas des subalternes. Et qu'il faloit une autre fois estre plus consideré, parce qu'estant un peu chaud de

mon

mon naturel, je pourrois quelquefois eſtre d'humeur à ne pas paſſer les choſes ſi legerement. Et que c'eſtoit à luy à montrer l'exemple au reſte du monde, de la deference qu'il faloit rendre à mes volontez. Qu'il ſavoit bien la confiance que j'avois tousjours priſe en luy, & l'affection particuliere que je luy avois fait paroiſtre en toutes ſortes de rencontres. Qu'il devoit ſe conſerver avec plus de precaution, & ne me pas forcer malgré moy, par de ſemblables deſmarches, à le perdre. Je luy ordonnay de tenir la main à ce qu'il ne ſe fiſt aucun deſordre dans Averſe, & de n'y rien innover, ſans ma participation, faire conſerver ſoigneuſement tous les bleds, ne pas ſouffrir qu'il s'en tranſportaſt, ſans mes ordres, qu'il pourroit recevoir deux fois le jour, auſſy-bien qu'en quatre heures de temps, mes ſentimens, ſur tous les ávis qu'il me donneroit, & qu'il fiſt partir le lendemain à la pointe du jour les trois cens mulets, chargez de bled, que j'avois commandé qu'on m'envoyaſt. Aprés quoy l'ayant embraſſé, auſſy-bien que tous les Officiers de l'armée, & tous les principaux de la ville, je montai à cheval, pour m'en retourner à Naples.

Cependant, comme il eſtoit bon, & d'un temperament doux, il prit trop de creance à des gens mal affectionnez pour moy, qui taſcherent de l'aigrir, en ſe ſervant de ſon chagrin, pour le deſtacher de mes intereſts. Ils

l'engagerent insensiblement à faire des choses qui le perdirent, vû la delicatesse de mon humeur, & sans y avoir en rien contribué, quelque soin que je prisse de me le conserver, dont son malheur l'empescha de profiter. Il avoit auprés de luy un Secretaire, nommé Pepe Caëtano, capable de toutes sortes de friponneries ; un Maistre de Camp, nommé Antonio de Calco, homme de service, mais qui ayant appris son mestier sous les Espagnols, conservoit tousjours de l'amitié pour eux, & quelque dessein de les servir ; un Colonel de Dragons, appellé Marco Pisano, qui n'oublioit pas les inclinations de piller, & de faire des insolences, à quoy la profession de Bandit, qu'il avoit fait assez long temps, l'avoit accoustumé. Andrea Rama Capitaine de cavalerie, qui conservoit les sentimens, que les Sergens ont accoustumé d'avoir, ce qu'il avoit esté dans Naples ávant les res revolutions ; & le Cavalier Michellini son Aide de Camp, homme d'esprit & fort interessé, qui ne pensoit qu'à me perdre, afin de faire prevaloir de ma ruine, Monsieur le Prince Thomas, dans les pretentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples, auquel il avoit de secrets & particuliers attachemens. Le pauvre Baron de Modéne, mettant toute sa confiance entre les mains de ces gens dangereux, & ne pensant qu'à se faire aimer, en caressant les gens de guerre, & faisant bonne chere à tous les Officiers, se trouva precipité, sans le vouloir,

loir, & sans s'en estre apperçû, se laissant aller par trop de facilité à leurs conseils, & leur donnant tant de main, que sous son nom il se fit des choses qui m'estoient prejudiciables, aussy-bien qu'à tout le party, & qui m'obligerent à les en chastier, sans qu'il me fust possible d'empescher qu'il ne se trouvast envelopé dans leur malheur, quoy qu'en effet il ne fust pas coupable. L'on peut juger de quel maniere je fus reçû dans Naples, par l'avantage que nous apportoit la prise d'Averse, & par le grand secours que nous en pouvions tirer, ayant trouvé dedans plus de trente mil charges de bled.

Le huitiesme de Janvier les trois cens mulets chargez de bled en arriverent, dont la joye fut excessive dans Naples, qui n'avoit plus que pour quatre ou cinq jours de vivres. Je voulus aller au devant de ce convoy, & le ramener moy-mesme dans la ville. Et revenant de Cappo de Chino, jusques où je m'estois avancé, il m'arriva une chose assez extraordinaire, & que plus de trois mil personnes virent avec moy. Ce fut sur les quatre heures du soir, qu'il parut une estoille sur ma gauche, de la grandeur qu'est le corps des plus prodigieuses cometes, qui ne paroissoit pas plus eslevée qu'elles ont coustume de l'estre; elle demeura un quart-d'heure sans mouvement, & tombant du Ciel avec une vistesse extraordinaire, traversant pour venir sur ma droite, s'arresta à moitié chemin au

dessus de la teste de mon cheval, & se separant en trois assez grands feux, se reünit environ à trente pieds de terre, & puis en achevant d'y tomber, disparut. Ce prodige donna matiere à quantité de discours; mais peu de personnes expliquerent ce qu'il nous pouvoit signifier. J'appris avec chagrin, que le Baron de Modene, par le conseil des personnes que j'ay desja nommées, & par un zele un peu trop emporté, sans m'en avoir donné ávis, avoit chassé d'Averse trente-cinq familles, suspectes d'intelligence avec les ennemis, & la plusspart de Noblesse, sur les instances que le Peuple luy en avoit faites, qu'il croyoit important de contenter, & avoit en mesme temps fait saisir tous leurs biens. J'eus pitié de ces malheureux, qui se vinrent jetter à mes pieds, & leur donnai leur restablissement par escrit, & signé de ma main; avec defenses au Baron de Modene, sous peine de mon indignation, de faire jamais de semblables actions, sans ma participation, & mes ordres particuliers; luy commandant de m'envoyer les chefs d'accusation que l'on avoit donnez contre eux, avec les denonciateurs, pour pouvoir examiner à loisir cette affaire, qui me paroissoit d'une extreme consequence. Ils s'en retournerent fort satisfaits de moy, & principalement d'un ordre que j'y joignis, à tous ceux qui auroient destourné quelque chose de leurs meubles, de les rendre dans vingt-quatre heures, à peine de

la

la vie : & leur dis, que s'il y avoit le moindre retardement à l'execution, je m'en irois moy-mesme leur faire rendre justice, & en faire un chastiment exemplaire. La mesme Marquise d'Attaviane, dont j'ay desja parlé, m'envoya faire des plaintes, que l'on luy avoit pillé sa maison, & en mesme temps une liste de ce qui luy avoit esté pris. Je fis pour elle le mesme commandement, & sous les mesmes peines que pour les autres, afin que l'on luy en fist raison. Elle n'y trouva pas la promtitude que je desirois, non plus que les exilez, & supportant impatiemment ce retardement, & le Baron de Modene allant lentement dans cette affaire, à cause de l'interest qu'avoient dans ces pilleries des Officiers, qui pour estre puissans dans nos troupes, il croyoit devoir menager. Je luy escrivis une lettre fulminante, par où je luy mandois, que si dans le jour mesme mes volontez n'estoient suivies, j'envoyerois Aniello Porcio, que j'avois fait Auditeur general, en la place de Bernardo Spirito, en qui je n'avois pas trouvé assez de vigueur, ny assez de fermeté, pour faire cette charge, afin d'informer de ce qui se seroit passé, & que deux jours aprés, j'irois en personne, faire un exemple de ceux qui s'en trouveroient convaincus, sans exception de personne. Ce qui n'avoit pas esté fait au premier ordre, se fit sans delay, par le respect & par la crainte de mon humeur, naturellement imperieuse,

& qui ne peut souffrir de retardement dans l'execution de mes volontez. Et comme je ne fus pas fort satisfait de cette maniere d'agir, je croy qu'on ne le fut pas tout-à-fait de moy, & qu'on eut de la peine à s'empescher d'en murmurer en secret, puisque l'on m'avoit obeïr, sans oser se justifier, ny m'alleguer de raisons.

Peu de temps aprés je donnai le Gouvernement de Nole au sieur Antonio Tonti, Gentilhomme Romain. Il y eux aux environs de cette place une escarmouche entre quelque corps des troupes de la Noblesse & les nostres, que j'avois fait fortifier des milices de toutes les terres voisines, où Dom Ferrante Caraciolo, Duc de Castel de Sangre, Cavalier fort accredité, & fort animé contre le Peuple, qu'il avoit tousjours traitté avec beaucoup de rigueur, fut tué, avec un fils du Comte de Conversano, & un du Prince d'Octayanne, de la Maison de Medicis ; ce qui obligea leurs gens à se retirer & à se debander ensuite. Il nous vint encore d'Averse en cinq ou six jours de temps, mil ou douze cens charges de bled. Ce qui étonna fort les Espagnols, aussy-bien que les mauvaises nouvelles qu'ils reçurent de tous costez, que ne pouvant plus avoir de vivres de la campagne, & n'en tirant que de la mer, une tempeste, qui dura quelques jours, empechant la navigation de leurs galeres, & leur en faisant eschouër une, & trois tartanes, chargées de vivres,

vres, les avoit reduits à n'en avoir plus que pour vingt-quatre heures. Ils se tenoient entierement perdus, quand une galere chargée de farine leur arrivant comme par miracle, les retira de cette extremité, où ils retomberent deux autres fois. Toutes ces bonnes fortunes donnerent beaucoup de joye à tout le Peuple, & d'esperance de se voir bien-tost en liberté.

Gennare, qui ne perdoit aucune occasion de travailler à ma perte, ayant sû tout ce qui s'estoit passé entre le Baron de Modene & moy, & qu'il en estoit sensiblement touché, croyant se pouvoir servir de son mecontentement, envoya un Prestre, nommé Dom Carmine Castelli, en qui il avoit une confiance entiere, luy offrir son service, & luy proposer, que s'il vouloit prendre des liaisons avec luy, il luy donneroit à commander toutes les armes du Royaume, sous son autorité, ayant resolu de me renvoyer en France, & de reprendre le commandement; ce qu'aisement il executeroit au retour de l'armée navale, s'il pouvoit s'assurer de nos troupes, ayant pris pour cela toutes ses mesures avec les Ministres du Roy, qui estoient à Rome. A quoy il ne voulut pas entendre, respondant, que quand je ne serois pas satisfait de sa conduite, il se retireroit chez luy, & m'envoya donner cét avis par Pepe Caëtano, son Secretaire. Et Gennare n'ayant pû l'attirer dans ses interests, tascha de me le rendre suspect, & me fit donner de faux

avis, qu'ils avoient pris des mesures ensemble, & avoient des conferences secretes. Ce qui fut appuyé malicieusement par Augustin de Lieto, qui crut qu'aprés l'avoir ruiné auprés de moy, il auroit ensuite plus de part en ma confiance, n'ayant pas decouvert cette pratique. J'entray en quelques soupçon de luy, qu'Aniello Porcio, Auditeur general, tascha de fortifier autant qu'il put, ne travaillant qu'à me donner des defiances, & des jalousies des François, estant pensionnaire & partisan d'Espagne, comme il l'a luy mesme publié depuis ma prison, & en a esté bien recompensé.

Il nous arrivoit tous les jours beaucoup de bled d'Averse, & il nous en vint bien jusques à vingt ou vingt-cinq mil septiers. Et croyant qu'il estoit necessaire de pourvoir à la charge d'Elû du Peuple, vacante depuis longtemps, par la retraitte de Cicio d'Arpaya, l'election fut faite de la personne d'Antonio Macella, homme riche & intelligent, natif de Procita, qui se ralliant avec Vincenzo d'Andrée & Gennare, & ayant une correspondance secrette avec les ennemis, me causa des embarras, que j'eus assez de peine à surmonter; comme je le feray connoistre en son temps. Je fis ensuite jetter des billets parmy les ennemis, pour debander leurs troupes, offrant de donner une pistole par teste, à tous les soldats qui se debanderoient, service à ceux qui voudroient prendre party, & passe-
port

port aux autres qui demanderoient à se retirer. En huit jours il en vint bien se rendre jusques à deux cens. Ils me rapporterent l'extremité qu'ils souffroient, & un morceau du pain qu'ils mangeoient, que je trouvay fort noir, & fort plein de terre, & enfin si mauvais, que je ne comprens pas qu'ils en pussent vivre, ne leur en estant donné que huit ou dix onces par jour. De ce nombre de rendus, il y en eut bien six-vingts, qui me demanderent de servir, je les distribüay dans tous les corps, pour les separer, à la reserve de soixante Portugais, que je mis dans la Compagnie colonele de mon Regiment, en attendant que j'en pusse avoir un nombre suffisant pour en former un corps. Les Espagnols furent fort touchez d'entendre le soir dans tous nos postes, des gens qui en leur langue les convioient à deserter, leur representant la necessité qu'ils souffroient, & l'abondance où nous estions de toutes choses, & qui leur chantoient des injures. Ce que je trouvois de plus plaisant, est que quelquefois ils les appelloient rebelles du Peuple de Naples. Leur prodigieuse necessité m'estoit confirmée tous les jours de plus en plus, par la prise que nous faisons de six & sept à la fois de ces miserables, qui n'ayant pas figure humaine, sortoient de leurs quartiers pour aller paistre l'herbe comme des bestes, & dont quelques-uns crevoient, aprés avoir mangé leur soûl, dés qu'ils avoient passé de nostre costé. Le de-

debandement s'en accrut de plus en plus, & tel qu'apprehendant, que l'on ne les retînst en passant, pour fortifier la garnison de Gayette, & les autres du Royaume, je fis enfermer dans la Vicairie tous ceux qui ne vouloient pas prendre party. Il y avoit parmy ces rendus, un Portugais de meschante mine, mais d'assez d'esprit, qui passant par mon ordre aux ennemis, ne revenoit point sans debaucher cinq ou six de ses compagnons, & m'en amena dix-sept pour une fois; cela luy reüssit huit ou dix voyages: mais venant à la fin à estre decouvert, pour s'estre imprudemment fié à un Sergent, qui en ávertit, il fut pendu; ce qui interrompit ce petit commerce, & empescha pour quelque temps la grande desertion de leurs soldats.

Ce fut en ce temps que les Espagnols se crûrent perdus, & resolurent d'abandonner les chasteaux, & se retirer dans Gayette, & les autres fortresses du Royaume, pour y attendre des secours d'Espagne, & des vivres de Sardaigne, & de Sicile, dont il leur arriva trois tartanes chargées de bled, si à propos, qu'ils n'avoient plus que pour trois ou quatre jours de subsistance. Cette grande necessité leur fit rechercher tous les moyens de me faire retirer de Naples, croyant que ma seule presence leur causoit tout le mal qu'ils souffroient, & que mon adresse, ma vigilance, & mes negociations secrettes, estoient ce qui les reduisoit dans ce malheureux estat.

Un

Un accident qui survint, & que je menageai adroitement, redoubla les soupçons qu'ils avoient de la Noblesse. Le Duc d'Andria s'estant rendu auprés de Dom Jüan, & du Vice-Roy, pour leur demander congé de se retirer chez luy, envoya un Prestre de confiance, pour luy rapporter deux mil escus qu'il avoit laissez dans Naples, à un de ses amis, & quelques estoffes pour s'habiller. Il fut pris en s'en retournant avec toutes ces choses, me fut amené, & l'on m'apporta quelques lettres, dont il estoit chargé. L'ayant fort questionné sur la santé de son Maistre, je luy ordonnai de luy faire force complimens de ma part, & fis retrouver les estoffes, & tout l'argent, sans qu'il y eust rien d'egaré, que je luy fis remettre entre les mains, & luy dis, en presence de quelques gens, afin que la chose se publiast, que je voulois estre le correspondant de son Maistre, & de toutes les personnes de qualité qui auroient quelques affaires dans la ville, ou quelque chose à en desirer, & que personne ne s'acquitteroit mieux, ny de meilleur cœur que moy, de toutes leurs commissions, ne desirant que de les servir, & prenant plus de part dans tous leurs interests, que dans les miens propres. Je luy donnai deux de mes gardes, pour l'escorter, & le faire repasser du costé des Espagnols, qui prirent d'estranges soupçons de cette maniere d'agir; s'imaginant que c'estoit une suite de l'amitié particuliere

ticuliere que j'avois liée avec luy, dans la conference que nous avions euë ensemble. Il s'en ressentit fort mon obligé, & ne demeura gueres auprés du Vice-Roy, qui balança s'il devoit le faire arrester ; ce qu'il n'osa, apprehendant par le credit, que sa naissance & son merite luy donnoient dans tout le Corps de la Noblesse, que sa prison ne fust suivie de sa declaration generale en ma faveur: mais cela demeura si avant dans l'esprit de cette Nation, defiante & vindicative, que sur le soupçon de quelque intelligence avec moy, à mon dernier voyage, peu de jours aprés mon retour, ils le firent malheureusement assassiner.

Un matin, Dom Carlo Gonsaga, qui ne bougeoit de chez moy, à chercher de l'emploi, me vint trouver, & me demander, si je luy voulois donner seureté de me parler. Ce que luy ayant promis, il me dit qu'un fort honneste homme de ses amis, chargé de bons pouvoirs à n'estre par desavoüez, l'avoit prié de me venir sonder, si je voudrois recevoir une proposition de la part des Espagnols, à condition neantmoins, que si je ne l'agreois pas, je ne m'informerois point de son nom ; ce qu'il me fit jurer, & que j'observai religieusement. Je voulus l'écouter, pour juger par la grandeur de leurs offres, l'extremité où ils estoient reduits. Elle fut de me donner Final, & les places de Toscane en souveraineté, avec la Principauté de Salerne, Piombin & Portolongonne, que l'on me donneroit des for-

çes

ces pour attaquer, outre toutes celles que par mon credit je pourrois assembler dans le Royaume de Naples, si je voulois me retirer: qu'ils me feroient valoir leurs offres trois cens mil escus de rente, dont j'aurois toutes les cautions & seuretez necessaires; & que quand je serois hors de peril de m'exposer, ils me feroient le mediateur de leur accommodement avec le Peuple. Et que sachant les pretentions que je pouvois avoir par ma Bisayeule, sur le Duché de Modene, ils m'en feroient venir l'investiture de l'Empereur, feroient descendre une armée d'Allemagne, pour joindre à celle de l'Estat de Milan, & que dans le dessein de se venger du Duc de Modene, ils abandonneroient toutes les affaires qu'ils avoient ailleurs, & me feroient commander de si grandes forces, pour m'en mettre en possession, que je n'y recontrerois que peu d'obstacles; l'Italie ne pouvant pas prendre d'ombrages, que je m'appliquasse à faire valoir le droit que j'avois sur cette Souveraineté.

Je luy respondis, en riant, qu'il m'avoit fait plaisir de m'apprendre par son discours, que les Espagnols estoient si prés de leur perte; que je la poursuivrois avec plus de chaleur, & que quand je verrois la mienne assurée, je ne manquerois jamais de fidelité à la Couronne de France, n'attaquerois point ses Alliez, & observerois religieusement le serment que j'avois fait au Peuple de Naples, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes que

que je ne les eusse mis en liberté. Que je ne luy voulois point de mal de la commission qu'il avoit prise, sachant que ce n'estoit que par l'amitié qu'il avoit pour moy ; & qu'estant ennemi des Espagnols, comme j'en estois informé, qui l'avoient tousjours mal traitté, & tenu si long-temps prisonnier, j'estois asseuré que c'estoit à contre-cœur qu'il avoit pris cét emploi, & qu'il estoit trop homme d'honneur, pour me conseiller de manquer à mon devoir, & trahir ceux que j'estois obligé de servir. Qu'il remerciast de ma part son ami de sa bonne volonté, & luy asseurast que je ne m'informerois jamais quel il pouvoit estre.

La ville cependant estoit divisée en six factions, qui m'obligeoit à me gouverner avec une delicatesse extreme, de peur que m'attachant à l'une, les autres ne se ralliassent avec nos ennemis, ce qui m'auroit infailliblement perdu. Mais je menageai tous ces esprits divisez, sans decouvrir mes sentimens, & je me maintins si bien avec tout le monde, que je les faisois concourir à l'execution de mon entreprise; ce qui n'estoit pas peu difficile. La premiere de ces factions estoit celle de Gennare, & de la canaille, qui aprés avoir eû de la haine pour les Espanols, s'estoit si fort habituée aux pillages des maisons, & à toutes sortes d'insolences, qu'elle ne s'en pouvoit plus passer. Ces gens enrageoient contre moy,

de

de ce que par la justice, que je faisois faire de semblables actions, ils estoient forcez d'observer les defenses que j'en avois faites, de peur d'estre severement chastiez. Mais ils souhaittoient quelque desordre, & quelque revolution, sans se soucier de quel costé elle pût venir, ny qui en pût profiter, pourveu qu'ils pussent voler impunement, & faire des meurtres, estant si fort accostumez au sang, qu'ils preferoient le plaisir d'en respandre à toutes sortes d'avantages. Ils conservoient une haine irreconciliable contre la Noblesse, & le Peuple civil, qu'ils craignoient, leur ayant fait tant d'insultes, qu'ils n'en esperoient point de pardon. Je tenois bas ces sortes de personnes, dont j'estois l'ennemi capital, croyant bien, que si je souffrois des desordres, je ne pourrois pas long-temps me maintenir, & je les appaisois par le soin que j'avois de leur faire avoir à bon marché toutes les choses necessaires à la vie.

La seconde estoit celle qui desiroit se donner à la France, dont la pluspart estoient des Artisans, s'imaginant de faire fortune avec ceux de nostre Nation, & s'enrichir par les despenses en habits, & en toutes sortes de choses, qu'elle a accoustumé de faire plus qu'aucune autre, & qui ne pretendans ny à charges ny à emplois, ne se soucioient pas de se voir sousmis à une autre domination, & souhaittoient celle-là, plus qu'aucune autre, croyant en tirer plus de profit & d'argent. Je flattois

flattois tous ceux qui en eſtoient, & leur teſmoignois, que je n'avois point d'autre penſée, & ne travaillois que pour cét effet. Mais qu'il faloit conſerver leur bonne volonté, & la bien déguiſer, pour ne pas reünir tous ceux qui eſtoient de ſentiment contraire, avec nos ennemis, qu'il faloit chaſſer premierement; aprés quoy, il nous ſeroit fort aiſé de venir à bout de nos deſſeins.

La troiſieſme eſtoit compoſée de Moines, de Preſtres, & de quelques autres devots, qui vouloient la reünion de la Couronne de Naples au Saint Siege. Je leur teſmoignois à tous, que c'eſtoit ma principale fin. Que j'eſtois d'une Maiſon fort Catholique, tout-à-fait attachée au Pape, avec qui j'avois pris de ſecretes meſures, & des liaiſons ſi eſtroites, qu'il eſtoit bien perſuadé de mes intentions. Qu'ils devoient concourir avec moy, pour chaſſer les Eſpagnols, tenir ſecretes leurs penſées, de peur que nous n'y trouvaſſions des obſtacles, par la ligue que pourroient faire enſemble tous ceux qui en avoient de contraires, & que je leur promettois, qu'auſſy-toſt que nous ſerions venus à bout de nos ennemis, nous nous vengerions ſous l'autorité de l'Egliſe.

La quatrieſme m'eſtoit bien plus aiſée à gouverner que les autres. Car voulant un Roy, & me teſmoignant avoir fait choix de ma perſonne, elle reconnoiſſoit bien la neceſſité du ſecret, & par l'amitié qu'elle avoit pour

pour moy, elle estoit persuadée de ma reconnoissance, suivoit mes sentimens, & n'agissoit que par mes ordres. Elle n'estoit que de personnes qui aspiroient aux grandeurs, & aux charges du Royaume, chacun selon sa portée, & qui ne voulant point estre sousmises à aucune domination estrangere, desiroient que leur argent ne sortist point de leur pays, & s'imaginoient que c'estoit le seul moyen de l'enrichir, & y restablir le commerce, & qu'un Roy qu'ils auroient choisi, par son interest propre, & pour celuy de sa conservation, n'auroit plus d'autre patrie que son Royaume, ny de confiance, d'amour & d'inclination que pour ses sujets.

La cinquisme faction estoit de ceux qui desiroient une Republique, dont la pluspart ignoroient ce qu'ils vouloient, s'arrestant au seul nom, qu'ils ne savoient pas mesme prononcer, s'imaginant qu'ils ne seroient sujets de personne, & que le dernier du peuple auroit autant de credit, & seroit aussy puissant que le plus riche & le plus qualifié. Je leur faisois entendre que son establissement estoit ma plus forte passion; que je regardois cette forme de gouvernement avec amour, comme l'œuvre de mes mains, puisque j'avois esté le premier à le proposer. Et que la dignité de Duc, que l'on m'y avoit donnée, m'y faisoit avoir la premiere place, la principale autorité, & tous les honneurs d'un Souverain. Je leur faisois considerer, combien il faloit

loit nous cacher d'avoir cette visée, pour ne pas eslever contre nous tout ce qui pouvoit y estre contraire ; & que dés que les Espagnols seroient chassez, à quoy il faloit employer sa vie & tous ses efforts, cette forme de gouvernement s'establiroit quasi d'elle-mesme, personne n'en estant exclus, & tout le monde y pouvant trouver sa fortune, sa seureté & ses avantages, de quelque profession & qualité qu'il pust estre. Ainsy chacune de ces cinq factions me croyoit de son party, & changeant comme un Cameleon, selon que je parlois aux uns & aux autres, je descouvrois leurs sentimens, sans faire paroistre les miens, pour en tirer des lumieres, & prendre de certaines mesures.

La derniere estoit celle qui estoit affectionnée aux interests d'Espagne, par celuy qu'elle avoit sur les Gabelles, où estoit la meilleure part de son bien. Je luy en faisois esperer la conservation, en cas d'nne subversion d'Estat. Et luy representois, qu'estant plus suspecte que les autres, elle devoit observer plus soigneusement sa conduite, ne pouvant faire de demarche qui ne fust criminelle. Elle m'estoit obligé de la conservation de ses biens, & de l'honneur de la famille de chacun d'eux, dont je les assurois de prendre un soin particulier, pourveu qu'ils ne fissent rien qui m'ostast les moyens de les proteger. Je loüois leur zele & leur fidelité, & leur disois que je les estimois, & aimois plus que les au-

tres,

tres, puiſqu'ils eſtoient plus gens d'honneur. Ils veilloient ſoigneuſement à ma ſeureté, qu'ils croyoient neceſſaire à la leur ; & comme leur perte eſtoit infaillible à la moindre revolution, eſtant haïs du menu Peuple ; n'eſtans pas ſuſpects aux Eſpagnols, ils m'ávertiſſoient de toutes les conſpirations qui ſe tramoient contre moy, & de toutes les entrepriſes qui ſe faiſoient, craignant que je ne vinſſe à perir, & eux auſſy, ſi le ſuccés en eſtoit incertain. Et ce ſont ceux qui m'ont le plus utilement ſervy, & que je reüniſſois inſenſiblement au quatrieſme party, puiſqu'ils eſtoient reſolus, s'ils perdoient leur ancien Maiſtre, de n'en avoir point d'autre que moy. Ainſy je tirai meſme de l'ávantage de la diviſion des eſprits, gouvernant toutes ces cabales, chacune en ſon particulier, avec tant d'adreſſe, que les autres n'en prirent pas ſeulement du ſoupçon.

Cependant, comme toutes les actions de ma vie m'avoient fait paroiſtre d'amoureuſe complexion, toutes les belles de la ville, & quelques-unes des Dames, taſchoient d'embarquer avec moy un commerce de galanterie ; les unes ſuſcitées par les ennemis, pour avoir quelque priſe ſur moy ; les autres par la Nobleſſe, pour reconnoiſtre ſi elle n'en avoit rien à craindre à l'ávenir, la nation eſtant naturellement jalouſe, & apprehendant ſur ce ſujet l'humeur de la noſtre ; & les autres pouſſées de leur inclination, & des

conseils de leurs parens, pour en profiter, entrant dans ma confiance, & pretendant par-là de me gouverner. Mais je fermai les yeux & les oreilles à tant de belles amorces, reconnoissant que pour me justifier du passé, je devois estre plus sur mes gardes qu'une autre personne, & veiller plus soigneusement sur toutes mes actions, qui estoient esclairées de tout le monde. Ma conduite a bien dementi toutes les fausses accusations, que l'on a voulu faire contre moy. Car j'ay refusé tous les rendez-vous que l'on m'a donnez, & mesmes de recevoir des visites particulieres chez moy, de personnes qui vouloient s'exposer, pour me voir, à toutes sortes de risques, & que l'on pouvoit assurement nommer de bonnes fortunes. Il m'arriva une avanture qu'il n'est pas inutile de rapporter : mais je dois dire auparavant, que n'estant plus en inquietude des tumultes populaires du Marché, je crus en devoir quitter le voisinage, pour m'aller loger plus prés du cœur de la ville, & estre plus en estat de courir par tout, où ma presence seroit necessaire. Je choisis le Palais de Dom Ferrante Caraciolo, l'un des plus beaux de Naplés, que je fis meubler magnifiquement, & où je paroissois avec plus de grandeur, & toute ma Cour avec plus d'esclat. Il est situé devant l'Eglise de Saint Jean des Carbonnares, où est la sepulture du Roy Ladislas, & de la Reyne Jeanne sa sœur, qui ont fondé ce Convent, qui

est

est un des plus beaux, & des plus somptueux edifices d'Italie. Il y a devant ce Palais une place, capable de mettre plus de quatre mil hommes en bataille. C'est où j'ay tousjours fait depuis ma residence. Le lendemain que j'y fus establi, estant allé entendre la Messe aux Carmes, force Dames s'y trouverent à l'accoustumée, & parmi elles la fille d'un advocat, avec sa mere, âgée de dix-sept ans, une des plus belles creatures de la ville. A peine estois-je à genoux sur mon drap de pied, qu'elle se leva, & s'en vint, en rougissant, me faire une reverence de bonne grace, & me presenter des heures couvertes de broderie, & puis se retira. Aprés la Messe sa mere me demanda une grace, que je luy accordai, en signant son placet sur les balustres de l'autel. Le soir sur les dix heures, elle se fit porter chez moy en chaise, & envoyant appeller un de mes Valets de chambre, elle me fit dire par luy, que la personne qui m'avoit le matin donné des heures, estoit venuë pour me demander une audiance secrete, comme je luy avois ordonné. Je luy mandai, que mes affaires m'occupoient trop pour la pouvoir entretenir à loisir, que je la remercicois de sa bonne volonté, la priant de me la conserver; & de crainte qu'il ne luy arrivast quelque facheux accident, en s'en retournant, je la fis accompagner chez elle par deux de mes gardes. Je ne voulus point parler de cette âvanture, pour ne pas faire de tort à sa

reputation, & en usai de mesmes en beaucoup d'autres rencontres, pour ne pas perdre, par une galanterie, qui n'auroit pas pû demeurer secrete, la bonne opinion que je m'estois acquise avec tant de peine, croyant que je devois donner à tout le monde un exemple de sagesse, travaillant continuellement à la faire observer aux autres, & les tenir dans l'ordre & dans le devoir.

Un matin que je donnois audiance à mon ordinaire, Onofrio Pagano, Capitaine de la Pietra del Pesce, homme fort insolent, grand ami de Gennare, & qui n'a jamais eû d'amitié pour moy, accompagné d'un pescheur, de mesme humeur que luy, son Alfiere, se tournant avec chagrin de tous costez, me dít brutalement, qu'il estoit estrange que l'on ne me pust parler, sans estre pressé, & escouté. Ce qui m'obligea de commander à mes gardes Suisses de faire faire place, & de ne laisser approcher personne, afin que les audiances fussent secretes, & qu'elles ne fussent point interrompuës. Son Enseigne voulut s'avancer, un de mes Suisses l'en empeschant, il luy donna un si grand coup de poing dans l'estomach, qu'il l'envoya tomber à mes pieds. Son impudence me mit en colere, & m'en allant à luy, je luy deschargeai un si grand coup de canne sur la teste, qu'il avoit quasi rase, qu'il en fut abbatu à mes pieds, tout couvert de sang. Son Capitaine me dít d'un ton arrogant, que mes

mes gardes commençoient à estre aussy insolens que ceux du Vice-Roy. Je luy respondis fierement, que je pretendois apprendre le respect qui m'estoit dû ; & que l'on en rendist à mes Suisses, quand ils estoient auprés de moy, autant que l'on en eust jamais porté au Vice-Roy de Naples : & commandant que l'on menast son Enseigne en prison, je jurai sans remission de le faire pendre. Leur arrogance se convertit en sousmission, & se jettant à genoux devant moy, ils me demanderent tous deux pardon, & la vie pour ce miserable, que je refusai, & il fut conduit à la Vicairie. Comme je fus à la Messe, sa femme & ses filles eschevelées me vinrent demander grace, que je feignis de ne leur pas accorder; mais ayant recours à des Dames, pour interceder pour elles, à leurs prieres j'accordai ce que l'on me demandoit, à condition que cét homme, que j'envoyai mettre en liberté en mesme temps, seroit une autre fois plus respectueux. Ce qu'elles me promirent pour luy, & s'en retournerent fort contentes.

L'apresdinée, comme j'estois devant la porte de mon Palais, attendant des chevaux pour m'aller promener, l'Elû du Peuple, qui ne cherchoit qu'à me faire de l'embarras, s'en vint fort eschauffé, me dire qu'il ne vouloit plus exercer sa charge, puisqu'il estoit exposé à des insultes, & que mes bans estoient si mal observez, qu'un Chef de Peuple du fauxbourg de Laurette, estoit venu chez luy, ac-

compagné de trente soldats, pour luy parler d'affaires, l'avoit outragé de paroles, & que ces soldats l'avoient couché en joüe. Je luy promis de luy en faire justice, & cét homme, passant à point nommé avec la mesme suite devant mon logis, je m'enquis d'où il venoit en cét equipage. Il me dít que c'estoit de chez l'Elû du Peuple. Je luy demandai s'il n'avoit pas connoissance de la defense, que j'avois faite, à peine de la vie, d'aller avec des soldats armez par la ville, hors l'heure de monter la garde, & principalement chez les Magistrats. Il me respondit, qu'oüy. Mais qu'estant un homme accredité dans son quartier, il luy estoit libre de faire ce qu'il vouloit. Surquoy l'ayant fait desarmer & mener en prison, je me retirai dans mon logis, pour parler de quelques affaires à l'Elû du Peuple, & pour entretenir Marco Antonio Brancaccio, qui arriva dans ce temps-là pour me voir. A peine estois-je entré dans ma chambre, qu'il s'assembla force Peuple tumultuairement dans la place, & que cent ou six-vingts de leurs Chefs monterent en haut, faisant un grand bruit dans ma salle, & criant qu'ils me vouloient voir. Je sortis, en leur demandant ce qu'ils desiroient de moy. Ils me dirent, que le Peuple ayant sû que j'avois fait arrester un de ses Chefs, me demandoit sa liberté. Je leur respondis, que ce n'estoit pas le moyen d'obtenir des graces de moy, que de venir de la sorte ; que ce procedé estoit bon

avec

avec Mazanielle, & avec Gennare ; mais que je n'estois, ny d'humeur, ny de naissance à le souffrir, & qu'il en cousteroit la vie à leur camarade, puisqu'ils la venoient demander de la façon. Qu'il ne se faloit adresser à moy qu'à genoux, & par des supplications, quand l'on en vouloit obtenir quelque chose. Deux ou trois plus insolens, & plus eschauffez que les autres, me dirent arrogamment, que le Peuple ne vouloit pas qu'il mourust, & qu'il prendroit les armes pour en empescher l'execution. Je mis l'espée à la main, & m'en allant au plus impudent, pour luy en donner dans le ventre, il se jetta à genoux, & me demanda pardon en pleurant. Je leur dis à tous, que pour leur faire voir que je ne les craignois pas, il seroit pendu sur le champ, & me tournant à un de mes gardes, je luy commandai d'aller porter l'ordre à l'Auditeur general de le faire mener au supplice à l'heure mesme, & de le faire pendre au milieu du Marché, & dis à tous les mutinez. Vous estes cause de sa mort, car je voulois luy faire grace, & aux trois qui m'avoient parû les plus eschauffez, je veux que vous assistiez à son supplice, & me respondiez qu'il n'y ait aucune sedition ; je m'en vais monter à cheval, & si quand j'arriverai, je n'ay esté obeï, & entende le moindre murmure du monde, je vous ferai tous trois, avant que de revenir, attacher aux potences que j'ay fait planter dans le Marché. Ils se retire-

rent fort sousmis, & fort estonnez. Et peu de temps aprés, j'allai voir ce qui s'estoit passé, j'y trouvai toutes choses paisibles, mes ordres executez ; & ces trois qui avoient paru si animez, s'en vinrent au devant de moy, me disant. Vous voyez comme nous vous avons obeï, il n'y a pas eû le moindre bruit du monde, la chose s'est fort bien passée. Je leur tesmoignai estre satisfait d'eux, & leur dis. A present que vous me connoissez, apprenez une autre fois, que je me laisse attendrir aux prieres qui me sont faites avec respect, & de bonne grace, & suis tousjours inexorable, quand l'on croit me forcer à faire les choses ; retirez vous, & une autre fois soyez plus raisonnables, & connoissez mieux ce que vous me devez, & que je sai fort bien me faire rendre. Aprés j'allai visiter toute la ville, & tous les postes, & retournai chez moy achever la journée, dans mes occupations ordinaires : & je me conduisis tousjours de sorte, que tous les tumultes que l'on me voulut exciter, ne servirent qu'à me faire craindre, & à m'autoriser tousjours de plus en plus.

Gennare cependant, Vincense d'Andrée, & l'Elû du Peuple, travailloient secretement à faire faire des émeutes, croyant que si j'en appaisois beaucoup, il estoit impossible qu'à la longue je ne succombasse à quelqu'une ; & par de nouveaux bruits, qu'ils faisoient semer tous les jours, ils échauffoient les esprits, & ani-

animoient la populace contre le Duc de Turfi: publioient que je ne prenois le soin de le conserver, que parce qu'il m'estoit necessaire pour tenir des correspondances secretes avec les Espagnols, & negocier avec eux. Il ne se passoit gueres de jours, que je ne fusse obligé de m'en aller à son Palais, pour chasser la canaille qui s'attroupoit autour, à dessein de luy faire quelque violence. Je me lassai d'estre tousjours dans cette inquietude, & pour mieux pourvoir à sa seureté, & me mettre l'esprit en repos sur son sujet, je le fis venir dans vne maison qui estoit au derriere de mon Palais, afin que si le corps-de-garde, qui estoit devant sa porte, n'estoit pas suffisant pour le garantir de quelque tumulte populaire, je le pusse renforcer de la garde qui estoit devant mon Palais, qui avoit ordre d'y marcher au moindre bruit qu'elle entendroit. Un jour, que je l'envoyai visiter par le Chevalier de Fourbine, il me fit faire de grandes plaintes de ce que le Gentilhomme Polonois que j'avois mis auprés de luy, luy perdoit le respect en toutes rencontres, & vivoit avec luy fort insolemment. Ce qui m'estant confirmé par mes gardes, pour le satisfaire, & punir l'imprudence du Polonois, je le fis mettre prisonnier, & mis en sa place le Baron de la Garde, Gentilhomme Provençal, de la sagesse & vigilance duquel, luy & moy eûmes grand sujet de nous louër.

Ie veux icy me justifier de l'accusation, que

l'on m'a faite, de ne m'estre pas prevalu, dans la necessité où j'estois d'argent, de celuy que j'aurois pû tirer de sa rançon. Deux raisons m'en empecherent. La premiere, que je crûs le devoir garder pour avoir, comme j'ay desja dit, entre les mains, un échange tout prest pour mon frere le Chevalier, en cas que ne passant pas avec tant de fortune que j'avois fait, il fust assez malheureux pour estre pris par les chemins, en me venant trouver. L'autre est, que ne m'offrant de me faire compter de l'argent qu'à Genes, j'aurois esté assez empesché à me le faire apporter, la navigation estant fort incertaine dans la saison où nous estions, & que n'ayant point de galeres, il n'y avoit point d'apparence d'hazarder une somme si considerable sur des felouques, & que de plus, il ne vouloit point delivrer d'argent qu'il ne fust arrivé dans Genes, & qu'il estoit homme à m'aposter des brigantins, pour le faire reprendre par les chemins.

L'on m'a blasmé de plus, de ne l'avoir pas envoyé à Portolongonne ; disant que sa personne & celle de son petit-fils, eussent esté capables de me tirer des mains des Espagnols, quand je fus assez malheureux quelque temps aprés d'estre arresté. Mes ennemis, qui n'ont perdu aucune occasion de me nuire, ont voulu m'accuser injustement, que ne voulant point avoir de despendance de la France, je n'y prenois pas assez de confiance pour luy re-

remettre des prisonniers si considerables. Ce qui n'auroit pas esté en mon pouvoir, quand je l'aurois voulu ; puisqu'il faloit de necessité que j'attendisse l'arrivée des galeres de France, ne pouvant l'envoyer par terre, & le faire conduire par les Estats du Pape, & beaucoup moins le hazarder sur des felouques, qui auroient pû aisement estre prises par celles des ennemis, ou par leurs brigantins, & leurs galeres, outre que je ne pouvois pas me fier à des Mariniers, qui se pouvoient laisser gagner par la tentation de faire leur fortune, ou suivant le naturel sanguinaire de la populace de Naples, luy auroient coupé la teste, & à son petit-fils, n'en estant plus retenus par le respect de ma presence. Toutes ces raisons estant meurement considerées, font assez voir, que l'on n'a pas eû plus de sujet de me blasmer dans cette rencontre, que dans toutes les autres, sur lesquelles, avec aussy peu de fondement, l'on m'a voulu rendre de mauvais offices.

Les Espagnols ayant vû, que la tentative qu'ils avoient fait faire auprés de moy, leur avoit si mal reüssy, l'extremité de leurs affaires les fit recourir à toutes sortes de moyens, pour se garentir de leur perte. Ils consulterent la Noblesse, pour voir quels remedes ils pourroient apporter à des maux si pressans. Ils envoyerent aussy au Cardinal Filomarini, pour prendre ses avis, lequel conferant avec Vincenzo d'Andrea, fit aussy presentir Gen-

nare Annese, & tous ensemble demeurerent d'accord, que le Peuple ayant conçû une haine, & une defiance fort grande du Duc d'Arcos, l'on devoit rejetter sur luy toutes les choses passées, & ils crurent que luy ostant l'autorité,& la remettant entre les mains de Dom Jüan d'Austriche, cela produiroit quelque bon effet. Que la consideration de sa qualité, & de la tendresse que tout le monde savoit qu'avoit pour luy le Roy son pere, feroit que l'on prendroit creance à tout ce qu'il promettroit de sa part, que l'on estimeroit qu'il ne courroit pas fortune d'estre desavoüé, & qu'un jeune Prince ambitieux, qui recherchoit avec tant de soin d'acquerir de la reputation, feroit religieux observateur de sa parole, & faciliteroit toutes choses,afin d'avoir l'honneur de conserver à l'Espagne une couronne que l'on tenoit desja perduë,& qu'il se croiroit trop heureux de la sauver à quelques conditions que ce fût, & pour desavantageuses qu'elles pussent estre. Les Espagnols esperant, que si une fois ils avoient desarmé le Peuple, & fait cesser les seditions, ils se fortifieroient de sorte, qu'ils restabliroient avec le temps leur autorité, remettant toutes choses en leur premier estat, & n'observeroient de toutes leurs promesses que ce qu'il leur plairoit, & principalement aprés la paix avec la France, que leurs Ministres pressoient à Munster de tout leur pouvoir. Et quoy que l'execution de ce des-

dessein fust suivie peu de temps aprés, j'ay crû, que les projets & les negociations s'en faisant, il n'y avoit point de mal d'anticiper sur la relation de quelques jours.

La Noblesse, ayant chargé de menager auprés de la personne de Dom Jüan toutes leurs affaires, le Prieur Gio Baptista Caraciolo, Chevalier de Malte, Dom Diomede Carafa, Dom Giuseppe di Sangré, & Dom Marco Antonio de Gennaro, personnes d'esprit & de credit, & pour luy representer, que ne pouvant pas estre accusé du desordre du païs, ny de toutes les tyrannies que les Vice-Roys y avoient exercées, tout le monde verroit avec plaisir l'autorité entre ses mains, que l'on s'attendroit à recevoir toutes sortes de douceurs & de bons traittemens sous le gouvernement d'un jeune Prince liberal, & que l'on ne pourroit croire capable d'avarice, ny de vouloir piller le pays, pour s'enrichir. Que sa personne agreable & caressante gagneroit le cœur de tout le monde, aussy-bien que sa naissance imprimeroit toute sorte de respect, & que personne n'apprehenderoit les ressentimens de la colere d'un pere, quand un fils, qui luy estoit si cher, seroit le mediateur de ses affaires, & demanderoit des graces, qu'il luy accorderoit avec joye, afin de le faire aimer & autoriser davantage. Et qu'enfin n'y ayant aucune autre voye de salut pour l'Espagne, leur sentiment estoit que l'on la devoit essayer, afin de ramener tous

les

les esprits dans leur devoir. Que le Duc d'Arcos ayant esté malheureux, seroit facilement crû coupable. Que jamais il ne pourroit regagner la confiance qu'il auroit une fois perduë. Que toute l'indignation du passé tomberoit aisement sur luy, & que sa depossession, quoy que concertée, passeroit pour un chastiment, qui satisferoit les Peuples, & calmeroit la violence de ses ressentimens, qui s'appaisent d'ordinaire, dés que l'on a un sujet sur qui les rejetter, & qu'infailliblement ils escouteroient plus favorablement un accord, puisqu'au lieu de parler de chastiment & de supplices, l'on ne parleroit plus que de graces, de pardons, de clemence, & de bons traittemens.

Un matin que j'estois à la Messe aux Carmes, l'on m'amena un Prestre, domestique du Cardinal Filomarini, que l'on avoit pris chargé de quantité de lettres pour son Maistre, & pour d'autres, repassant du quartier des Espagnols. Il me dit qu'il avoit esté envoyé par luy pour des affaires particulieres, & principalement pour remedier à quelques desordres arrivez entre des Religieux, & qu'il venoit de trouver l'Internonce, & luy porter quelques depesches de Rome. Le Peuple ne se paya pas de ces meschantes raisons, & commençant à s'echauffer, s'eschappa jusques à dire, avec de grands cris, qu'il faloit aller égorger le Cardinal dans son Palais, puisqu'il les trahissoit, & qu'il entretenoit commerce avec les ennemis. Je lus quelques-

unes

unes de ces lettres, & ayant jugé que quelque ávantage que je pusse recevoir de laisser agir la fureur du Peuple, & me défaire d'un ennemi si dangereux, les consequences en pourroient estre fascheuses ; & que la mort d'un Cardinal, aigrissant contre nous la Cour de Rome, nous attireroit l'indignation du Pape, & à toute la ville des censures, des excommunications, & un interdit, qui apportant un grand desordre dans les consciences assez delicates des gens du pays, en altereroient de sorte les esprits, qu'il seroit beaucoup à craindre que les suites n'en fussent perilleuses. Que nos ennemis s'en pourroient prevaloir, & se rejouïroient mesme de la perte du Cardinal, en qui ils n'avoient pas une confiance entiere, & dont ils ne se servoient que par pure necessité. Je resolus de le garantir des violences que l'on luy pouvoit faire, & d'essayer à me le gagner tout-à-fait, par une obligation si essencielle. Faisant donc signe de la main au Peuple, pour qu'ils eussent à m'escouter, je leur dis. Vous savez, mes enfans, que Monsieur le Cardinal, nostre Archevesque, nous a tousjours aimez tendrement, comme un vray & bon pere. Qu'il nous a donné des preuves de son affection en toutes sortes de rencontres. Qu'il a tousjours desapprouvé le tyrannique procedé des Espagnols, qui ne luy ayant jamais pardonné, ne taschant qu'à le perdre, veulent tirer le profit, & rejetter sur nous la colere &
le

le ressentiment du Saint Siege. Tout cecy n'est qu'un de leurs artifices ordinaires, croyant que sans faire de reflexion nous nous laisserons aller à un emportement, qui nous ruineroit entierement : gardons-nous bien de tomber dans ce piége, qu'ils nous tendent avec tant d'adresse & de malice. Je connois les sentimens pour nous de Monsieur le Cardinal, & il s'en est assez decouvert avec moy, aimons-lé & considerons-lé comme nous devons, défions-nous de la malice de nos ennemis, & faisons tout le contraire de ce qu'ils attendent de nous. Ils veulent que nous le perdions, ne songeons qu'à nous le conserver, pour les faire enrager, & luy decouvrant tout ce qu'ils entreprennent contre sa vie, augmentons sa haine pour eux, & son amitié pour nous autres. Je m'en vas l'instruire de tout ce qui se passe, & vous verrez, que de la conduite que je tiendray avec luy, nous profiterons de l'amitié de Rome, & rejetterons sur les Espagnols la haine, qu'ils pretendoient faire tomber sur nous. L'affection & le respect ayant tousjours esté extremes pour luy, je les rechaufai dans le cœur de tout le monde, qui se récria tout d'une voix: Nous le reconnoissons pour nostre pere, & les ennemis si meschamment nous le vouloient faire assassiner : nous l'en voulons aimer davantage. Il nous a tousjours protegez, & nous n'avons jamais eû de sujet de nous en defier; assurez l'en de nostre part, & que nous le vengerons

gerons de l'horrible perfidie des Espagnols, ausquels, pour l'amour de luy, nous voulons faire une guerre sans quartier, & nostre ressentiment ne finira qu'avec la vie du dernier Espagnol qui restera dans le Royanme.

Laissant le Peuple dans le sentiment que je leur avois inspiré, je me mis dans une chaise pour l'aller trouver, & pris avec moy toutes les lettres pour les luy porter. Je luy envoyai une estaffier l'ávertir que je m'en allois chez luy, ayant une affaire tres-importante à luy communiquer. Je le trouvai qui revenoit de dire la Messe. Et nous estant assis, & fait fermer sur nous la porte de sa chambre, de peur d'estre ou écoutez, ou interrompus, je luy dis. Monsieur, vous pouvez juger si mon amitié vous est utile, puisque si j'en eusse manqué pour vous, vous ne seriez plus en vie. Je viens d'appaiser le Peuple, tellement animé contre vous, que si par mon credit, & mes discours, je ne l'eusse adouci, il s'en venoit tumultuairement vous égorger, & vous traîner par les ruës. Vous estes bien-heureux, que l'autorité dans Naples ne soit plus entre les mains des Mazanielles ny des Gennares ; mais dans celle d'un homme de mon humeur, & de ma condition, qui a toute sorte de respect pour le Saint Siége, de veneration pour la Pourpre, dont vous estes revétu, & d'estime & d'amitié pour vostre personne, & qui souhaittant la vostre avec passion, recherchera tous les moyens de la me-

meriter pas ses services. Ce discours le fit trembler, & luy venir les larmes aux yeux, & transporté de son apprehension & de sa reconnoissance, il fut sur le point de se jetter à mes pieds. Vous devez, luy dis-je, vous interesser à ma conservation, puisque tant que je vivray, vous n'aurez jamais rien à craindre. J'ay calmé l'orage qui vous menaçoit, & je vous ameneray tantost les principaux du Peuple, vous asseurer de l'affection & du respect general de la ville pour vous. Je vous avouë, que je vous ay vû sur le point de vostre perte, & que tout autre que moy ne l'auroit pas destournée si adroitement ny si facilement que j'ay fait. Un de vos gens a esté pris chargé des lettres, que je vous apporte. Je l'ay fait relascher à l'heure mesme, pour l'amour de vous. Mais il est bien juste que vous m'éclairciffiez de vos negociations, & il ne seroit pas raisonnable que je demeurasse en peril pour vous avoir sauvé d'un si grand. Je voy bien que ces lettres traittent d'autres choses que d'affaires de Moines, & que ce jargon de Convent n'est que pour cacher des correspondances, & des negociations considerables. Ces noms de *General*, de *Provincial*, de *Prieur*, & de *Procureur*, sont appliquez à des personnes plus relevées, & il ne s'agit point icy ny de froc, ny d'intrigues de Religieux. Il ne faut point estre surpris. Mais il faut agir avec moy avec plus de franchise & de confiance; puisque je suis assez esclairé pour ne me pas laisser

laiſſer endormir facilement en des matieres ſi importantes, qu'il ne s'agit pas moins que de ma reputation, de ma liberté, ou de ma vie.

Enſuite nous lûmes enſemble toutes les lettres, dont je luy demanday l'explication. Aprés m'avoir long-temps amuſé par de legeres juſtifications, & de frivoles excuſes, il fut contraint, voyant que je ne prenois pas le change, de me faire une confeſſion generale, & de m'inſtruire qu'il s'agiſſoit de la renonciation du Duc d'Arcos, & de remettre l'autorité entre les mains de Dom Jüan, & que ſur ce que l'on en avoit demandé ſon ſentiment, il l'avoit donné avec franchiſe. Qu'il croyoit eſtre obligé par le caractere d'Archeveſque, d'employer tous ſes ſoins à calmer les deſordres de ſon Dioceſe. Qu'il avoit eû tousjours autant d'horreur de la tyrannie des Eſpagnols, que de la brutalité & emportement du Peuple. Qu'il avoit crû par ce moyen, que le repos ſe pouvoit retablir, & que rejettant ſur le Duc d'Arcos toute la haine du paſſé, & luy attribuant la meſchante conduite des Eſpagnols, & la violence de leur gouvernement, l'on pourroit adjouſter plus de creance aux paroles d'un jeune Prince, fort autoriſé de ſon pere, capable d'avoir ſes reſſentimens, & qui s'intereſſeroit à faire valoir le pardon, & maintenir les graces qu'il promettroit. Que le Royaume de Naples ſe tenant pour perdu, il voudroit le conſerver à quel-

à quelque prix que ce fust. Que l'on pourroit demander telles conditions que l'on desireroit, que l'on seroit trop heureux d'accorder ,pour ne pas tout perdre, en voulant avoir trop d'ávantage. Que je ne le pouvois blasmer de cette conduite, que je prendrois asseurement moy-mesme, si j'estois à sa place: & pour ce qui me regardoit, la mienne avoit esté si prudente & si obligeante, que sa premiere pensée avoit esté de songer à ma seureté. Et qu'il estoit bien raisonnable de veiller à la conservation d'une personne, à qui toute la ville, & tout le pays, devoient celle des biens des plus considerables, & de l'honneur de toutes les familles, puisque du jour de mon arrivée l'on avoit vû cesser les incendies, les pillages, & les meurtres, & que j'avois establi plus d'ordre & plus de repos que les Espagnols n'avoient pû faire dans leur plus grande prosperité.

Je luy respondis, que pour changer de gouvernement, cette nation si vindicative ne changeroit pas de sentimens. Que les lions, quoy qu'aprivoisez, estoient tousjours à craindre. Que l'on ne se fieroit non plus à Dom Jüan d'Austriche qu'au Duc d'Arcos. Que l'on savoit que les resolutions ne venoient pas des personnes particulieres. Que l'on n'agissoit que par les ordres des Conseils, dont la Politique ne changeoit pas. Que les chastimens, pour estre differez, n'en estoient pas moins à redouter, puisqu'ils ne manquoient jamais

jamais d'arriver. Que j'avois trop bien instruit les Napolitains de toutes ces veritez, pour qu'ils se laissassent endormir, ou surprendre. Qu'ils ne pouvoient jamais estre en repos ny en seureté, tant qu'il resteroit un Espagnol dans le Royaume. Que l'amitié de la patrie luy devoit inspirer les mesmes sentimens. Que les services qu'il rendoit seroient à l'avenir payez d'ingratitude. Que l'on ne recouroit à luy que par une pure necessité. Que le credit qu'il avoit sur tous les esprits, luy seroit imputé à crime capital. Qu'il en patiroit quelque jour, sans pouvoir jamais s'acquerir une parfaite confiance, & qu'il n'éviteroit pas, aprés les demarches qu'il avoit faites, la vengeance d'une nation irritée, cruelle & sanguinaire. Que je luy conseillois de ne se plus mesler, comme il avoit jusques-ici, de toutes leurs negociations, où il ne pourroit tenir un si juste contrepoids, que l'un ou l'autre parti estant mal satisfait de luy, & venant à en prendre du soupçon, ne le mist en égal peril de la vie, que je luy venois de sauver. Mais que je ne pourrois peut-estre pas le faire d'autres fois de mesme. Que je le conjurois de ne plus s'exposer à un si grand danger, qu'il avoit fait, mais de demeurer sans prendre d'interest, à voir ce que le Ciel resoudroit des choses, ne pouvant aussy-bien s'opposer qu'inutilement à ses decrets.

Il me promit de profiter de mes avis, & de

ne

ne jamais perdre la memoire de l'obligation, qu'il reconnoissoit m'avoir, & qu'il s'interesseroit toute sa vie à ma seureté, & à mes ávantages. Je luy respondis, qu'il pouvoit fort aisement m'en donner une preuve convainquante, en me descouvrant qui estoient ceux de la ville à qui je pouvois me fier, & dont aussy je me devois garder. Je ne puis, me dit-il, contrevenir au serment que j'ai fait de garder le secret, & peut-estre auriez-vous pour suspect tout ce que je vous pourrois dire. J'avouë, luy dis-je, que c'est trop vous presser, & je sai aussy-bien sur qui se doivent arrester mes soupçons, & je vous supplie seulement de tout mon cœur, de prendre une telle conduite, qu'ils ne puissent jamais tomber sur vous. Il m'en donna toutes les assurances possibles. Et je me retirai, croyant avoir assez fait que de l'avoir empesché par la crainte du hazard qu'il avoit couru, de maintenir à l'ávenir aucun commerce suspect, dont il s'abstint, au moins pour quelque temps, s'il n'observa pas exactement ce qu'il m'avoit promis.

L'apresdinée je luy menai les principaux du Peuple, qui l'informant du peril qu'il avoit évité, luy dirent ce que j'avois fait pour l'en tirer, & l'assurerent que cette rencontre n'avoit servi qu'à augmenter pour luy la confiance & l'amitié du Peuple, & redoubler sa haine, & son ressentiment contre les Espagnols. Et il reconnut de quelle maniere je

savois

savois tourner tous les esprits par mou credit & mon adresse.

La disette de vivres, que souffroient les Espagnols, me fit resoudre à leur oster toutes sortes de moyens d'en recevoir par terre. J'apprehendai toutefois, que le desespoir ne les obligeast à faire un effort, pour se rendre libre le chemin de Capouë, d'où l'on pouvoit aisement venir jusques à Poussol. Mais de Poussol jusqu'à Naples, le village de Fuor di Grotta, que je tenois, leur en coupoit le chemin. Je crus qu'ils pourroient un jour s'en rendre les maistres, si je n'essayois de m'emparer de la Tour de pied de grotte, & ensuite du fauxbourg de Chiaye, qui estoit le seul de tous ceux de la ville, qui tînt encore pour eux. Et pour cét effet, le dixiesme de Janvier, je m'allai promener au Convent des Camaldolis, lieu fort élevé, & dont je pouvois aisement considerer tout ce fauxbourg, & cette tour, que je pretendois faire attaquer le lendemain. La veuë de ce Convent est une des plus belles du monde, Mais ce qui m'y plut davantage, fut, qu'ayant observé soigneusement les avenuës & la situation de la Tour de pied de grotte, passage qui m'estoit necessaire pour descendre dans le fauxbourg, je reconnus avec plaisir, que mon entreprise estoit facile, pourveu que l'on la tentast avec vigueur. Et le soir estant retourné chez moy, j'envoyai chercher Jacomo Rousse, & luy commandai de prendre trois cens hommes de son Regiment,

&

& de s'en aller attaquer la Tour de pied de grotte, qui eſt un ancien edifice des Romains, joint à un Convent de Religieux, & proche du tombeau de Virgile, où l'on voit une choſe aſſez remarquable. Il eſt de marbre blanc, fait en petit dôme, ſur le haut duquel, de temps immemorial, un laurier a pris racine dans le marbre, ſans qu'il y ait aucune terre pour le conſerver; un vieux meſme, qui y eſtoit, eſtant mort depuis quelques années, la Nature en a repouſſé un nouveau, ſemblant vouloir éterniſer la memoire de ce grand homme par le prodige de ce laurier, dont les branches ont ſervi de tout temps à couronner les grands Poëtes, auſſy-bien que les victorieux.

L'attaque du Convent, & de cette Tour, fut faite vigoureuſement, & ſouſtenuë de meſme, depuis les onze heures du matin juſques à trois heures aprés midi, que la garniſon ſe voyant hors d'apparence de ſecours, & que l'on mettoit le feu à la porte, avec des faſcines poiſſées, fut contrainte de ſe rendre à diſcretion. Il en ſortit dix Eſpagnols & vingt Napolitains, commandez par un Capitaine Reformé. Les Eſpagnols furent conduits priſonniers dans la Vicairie, & les Napolitains prirent party avec moy. Le lendemain, cette priſe m'ayant facilité l'entrée du fauxbourg de Chiaye, je commandai le Sergent Major Alexio, qui avoit pris priſonnier le Duc de Turſy, avec trois ou quatre cens hom-

hommes tirez de Vomero & de Lantignane, & renforce de la Compagnie de Matheo d'Amore, Chef de la Vinara, composée de prés de deux cens bons hommes, d'aller attaquer le Convent de Saint Leonard, où il y avoit plus de six-vingts hommes de garnison, commandez par les Capitaines Joseppe Riva, Paulo Fioretti, qui fut depuis ce fameux Bandit, qui ayant amassé sept à huit mil hommes en mil six cens cinquante-cinq, fit trembler tout le Royaume de Naples, & donna bien de l'inquietude aux Espagnols, & du Maistre de Camp Onoffrio de Scio. Le combat y fut fort opiniastré, & dura un jour tout entier. Et craignant que les ennemis ne tentassent de le secourir, avec des felouques, ce poste estant de la derniere importance, & la mer n'ayant pas assez de fond en cét endroit, pour que des galeres y pussent aborder, je commandai douze felouques bien armées, qui repoussant celles qui se presentoient pour y apporter du secours, donnerent un petit combat naval, dont l'ávantage demeura tout entier de nostre costé. J'avois envoyé Pioné, Capitaine des Lazares, avec trente de ses gens, pour porter des fascines & servir de travailleurs á ce petit siege, lequel commençant à mettre le le feu au Convent de tous costez, les assiegez n'ayans plus d'esperance d'estre secourus, ny de se pouvoir defendre davantage, furent contraints de se rendre à discretion, & ayant esté conduits vers moy, les

soldats prirent parti dans mes troupes, & les Officiers demeurerent auprés de moy, en attendant que j'eusse de l'employ à leur donner.

Par la prise de ce poste considerable, assis sur le bord de la mer, & dont la naturelle situation est forte, & aisée à garder, je fus le maistre de tout le fauxbourg de Chiaye; & les Espagnols tellement serrez, qu'ils n'eurent plus de communication par terre avec tout le reste du Royaume. Mes gens animez pour ce bon succés, ávancerent jusques à la porte de Chiaye, où trouvant une garde assez foible, ils la chargerent si rudement, qu'ils l'obligerent à se retirer, entrant pesle mesle avec eux. Ils estoient en estat de pousser jusques au milieu de tous les quartiers des ennemis, si le Baron de Vatteville n'y fust accouru avec un corps assez considerable d'infanterie Espagnole, & d'Officiers reformez. Il s'y fit une escarmouche qui dura prés de trois quarts-d'heure, l'ávantage balançant tantost d'un costé, tantost d'un autre; mais à la fin mes gens furent contraints de ceder au nombre, & de se retirer au Convent de Saint Leonard, & au Palais de Dom Pedro de Tolede, que nous avons tousjours conservez jusques à la fin. Ce fut une action des plus opiniastrées, & des plus remarquables qui se soient faites dans Naples durant tout le temps des revolutions.

Je fus le lendemain visiter ces deux postes,
me

me promener dans le jardin du Prince de Bisignane, un des plus agreables d'Italie, pour la quantité d'orangers ; & fus fort satisfait de l'acquisition de ce fauxbourg, pour la grande incommodité qu'en recevoient les ennemis, & pour y trouver les plus belles & les plus délicieuses promenades du monde. La garnison que j'y laissai, establit avec les soldats des ennemis un petit commerce, que l'utilité, que j'en tirois, me fit autoriser, & qui dura jusques à tant que le Baron de Vatteville, s'en estant apperçû l'interrompit, en faisant pendre deux ou trois des siens. C'estoit de troquer des raves, & semblables racines contre de la poudre ; les Espagnols dans leur extreme misere, nous livrant pour ce petit rafraichissement, toute celle qui leur estoit distribuée pour la garde de leur poste.

Dans ce temps un Medecin me vint proposer une entreprise sur celuy de Pitzo Falcone, que j'estime encore plus que les chasteaux, puisqu'estant une colline eslevée, escarpée quasi de tous costez, elle commande au Chasteau-neuf & au Chasteau de l'Oeuf, & peut raser à coups de canon tout le Palais du Vice Roy. Ce dessein me parut fort beau ; mais aprés l'avoir bien examiné, j'en trouvai l'execution, & si difficile, & si dangereuse, que je ne jugeai pas à propos de la tenter. Cependant le Prince de Cellamare, Achille Minutalo, & Cesare Blanco, le premier

 mier

mier Doyen, & les deux autres Conseillers du Collateral, m'envoyerent demander des sauvegardes pout la conservation des maisons qu'ils avoient dans les quartiers des Espagnols, prevoyant que j'en serois bien-tost le Maistre, & qu'ils ne pourroient plus les defendre, ou seroient contraints de les abandonner, estant depourveus de vivres, & leurs soldats tellement affoiblis par la misere qu'ils souffroient, qu'ils n'avoient quasi plus la force de faire aucune faction. Cette nouvelle me donna beaucoup de joye, m'apprenant l'extremité où je les avois reduits, qui se trouva bien redoublée, quand deux jours aprés le mesme Prince de Cellamare, Genevois, fort attaché à son interest, & craignant d'avoir mal employé son argent à la charge de grand Maistre des Postes du Royaume, d'un grandissime revenu, m'en envoya demander la confirmation, que je luy fis esperer, à condition d'estre informé par luy & par ses deux amis, de toutes les resolutions qui se prendroient dans le Conseil Collateral. Et en effect, il ne s'y passa rien depuis, que je n'en fusse averti ponctuellement, soit par eux, soit par d'autres intelligences secretes, que j'avois menagées.

Le corps d'armée de la Noblesse estant quasi tout dissipé, & le peu de Cavaliers restez ensemble dans Capouë, ne pouvant souffrir le commandement de Vincenzo Tuttavilla, en faisoient des plaintes continuelles,

dau-

dautant qu'ils avoient pris beaucoup d'averſion pour ſa perſonne. Le Vice Roy donc, & le Conſeil Collateral reſolurent de le retirer, & de laiſſer aux Cavaliers le choix d'un General qui leur fuſt agréable, qui par ſon credit puſt empecher le debandement du reſte, & rappeller auprés de luy vne partie de ceux qui s'eſtoient retirez dans leurs terres, ils demeurerent tous d'accord d'obeïr à Dom Loüis Poderico, dont la valeur & la prudence luy avoient acquis une eſtime generale. Cette election reçut l'approbation de tout le monde, & fit fortifier le corps de leurs troupes, qui auparavant eſtoit quaſi reduit à rien, & n'eſtoient plus, tant en cavalerie qu'en infanterie, qu'environ de quinze cens hommes. Il le renforça de telle façon, qu'il mit enſemble, en quinze jours de temps, environ trois mil hommes. Et les Eſpagnols luy ayant envoyé l'ordre de leur faire venir des bleds de Capoüe, il refuſa d'y obeïr, pour ne ſe pas degarnir du peu qu'il en avoit, qui n'eſtoit qu'à peine ſuffiſant pour la ſubſiſtance de ſes troupes. Ce qui les obligea de faire paſſer auprés de luy le Baron de Goäſlan, avec la cavalerie Bourguignone, n'ayant plus de fourages ni d'orge pour la nourriture de leurs chevaux, & voulant ſe decharger d'autant de gens, eſtant reduits à la derniere miſere. Comme j'eſtois fort ſoigneux de me prevaloir de toutes ſortes de conjonctures, je menageai une intelligence avec un Sergent & trois ſol-

dats Espagnols, pour me livrer le poste de Dom Aluine. Le traitté fut fait pour cinq cens écus, dont je leuren fis toucher deux cens d'ávance. Le jour que cette entreprise se devoit executer, le Sergent se repentant de la trahison, qu'il faisoit à sa nation, ou voulant seul profiter de l'argent que ses compagnons avoient partagé avec luy; alla trouver le Baron de Vatteville, & luy declara tout ce qui s'estoit menagé, aprés avoir eû l'assurance du pardon, & d'heriter de la depoüille de ses camarades. Il se rendit à ce poste le jour qu'il me devoit estre livré; aprés avoir fait pendre les trois coupables, & fait paroistre à leur place quatre Officiers reformez, qui parlerent à une personne, que j'envoyay pour reconnoistre s'il estoit aisé d'executer ce qui avoit esté tramé. Ils luy firent voir le peu de gardes qu'il y avoit, Vatteville les ayant fait retirer, & se tenant derriere, avec deux cens Officiers reformez. J'entray en quelque soupçon de ce que je trouvois la chose si aisée, & tant de negligence à la garde d'un poste si considerable. J'y fis marcher les troupes à l'heure concertée, & les quatre soldats travestis ayant commencé eux-mesmes d'abattre leur retranchement, je les fis observer par celuy qui avoit traitté de ma part avec les premiers. Il me rapporta que ce n'estoient pas les mesmes visages, j'ordonnai, en arrivant, que l'on tirast sur eux, & que par leur mort ils fussent punis de la tromperie

qu'ils

qu'ils me vouloient faire. Vatteville accourant à l'alarme, fut reçû de mes gens, par une grande salve, & voyant qu'ils n'avançoient pas, & qu'il estoit reconnu, ne pensa qu'à faire relever promptement sa tranchée, où il y eut une escarmouche d'une demie heure, avec peu de perte de leur costé, mais sans aucun ávantage considerable.

Un frere lay du Convent de Sainte Marie la Nove, un des plus importans postes des ennemis, me vint proposer de me le faire surprendre, en introduisant mes soldats par le Formal : c'est un certain aqueduc, qui passe par dessous toutes les ruës de la ville, & porte l'eau dans toutes les maisons, & tous les Convents. J'envoyai une personne de confiance avec luy, pour reconnoistre si la chose estoit faisable ; il l'introduisit sans peine, & luy fit voir, qu'ayant la clef des eaux, il pouvoit bien y recevoir jusques à deux cens hommes, & le menant jusques au corps-de-garde des Espagnols, il les trouva si abbatus de la faim, & si rendus & lassez de tant de continuelles fatigues, qu'ils n'avoient pas la force de se soustenir. Le malheur voulut, qu'un vieux Religieux, qui ne dormoit pas, ayant vû par hazard ce petit frere remener un inconnu dans les eaux du Convent, en ávertit Dom Alvaro de la Torre, Lieutenant de Maistre de Camp general, qui l'ayant fait arrester, luy fit confesser à force de tourmens tout ce qu'il avoit menagé. Et comme il ne me vint pas

trouver le lendemain, & que je fus trois jours sans avoir de ses nouvelles, je reconnus que mon affaire estoit decouverte : & ayant fait diligence pour m'en esclaircir, j'appris que l'on l'avoit fait mourir, & que j'avois manqué un des plus beaux coups, & des plus importans qui se pust faire dans Naples.

Je me resolus de faire donner des alarmes, trois ou quatre fois la nuit, de tous costez, pour lasser les Espagnols, que je savois fort affoiblis & de fatigues, & de misere : ce que je continuai tousjours depuis ; ce qui les mit en estat de ne se pouvoir quasi plus servir de leurs armes ; & de ne plus courir aux alarmes. Ce que je faisois, pour pouvoir les surprendre un jour, me servant de la negligence à quoy je les aurois accoustumez. Mais ne voyant rien à faire pour l'heure dans la ville, je me resolus de tenter quelque chose au dehors, & commandai Jacomo Rousso de s'en aller à Poussolo ; les habitans m'ayant fait savoir que leur garnison estoit affoiblie, & que pour peu qu'ils fussent soustenus, ils leur pourroient aisement couper la gorge, & nous livrer l'entrée de leur ville, dont la prise me facilitoit l'attaque du chasteau de Baye, de la derniere importance, ostant le port à l'armée d'Espagne ; celuy de Naples estant si decouvert, que les vaisseaux n'y peuvent tenir par un mauvais temps. Il y marcha avec trois mil hommes, & les habitans commençans de venir aux mains avec leur garnison,

le

le Marquis de Fuscaldo, à sa veuë entra dedans avec un puissant secours. Ce qui obligea mes gens de se retirer, aprés une legere escarmouche. Et voyant que les entreprises de guerre ne me reüssissoient pas fort heureusement, les remettant à un autre temps, j'eus recours à l'adresse, & aux negociations. En effet, je fis sonder le Gouverneur de Baye, un vieil Espagnol, & fort interessé, qui connoissant le mauvais estat des affaires de sa nation, presta l'oreille à mes offres, & aprés force allées & venuës, qui consumerent bien quinze jours de temps, il convint avec moy de me rendre sa place, moyennant douze cens pistoles : & de mesme temps je menageai pour cent mil francs, de m'emparer de la ville & chasteau de Gayette, où Monsieur de Fontenay avoit desja eû quelques pratiques. Et comme l'argent me manquoit pour deux entreprises si importantes, je luy en donnai ávis, pour faire tenir prestes ces deux sommes. Mais soit qu'il en voulust profiter, ou qu'il crust ses intrigues meilleures que les miennes, il ne me fit point de response ; & je vis esvanouïr de si belles & si grandes esperances.

La prise cependant des lieux les plus considerables de la terre de Labeur, & des confins de l'Estat Ecclesiastique, nous ouvrit le chemin de Rome, & le rendit si libre, que deux fois les Messagers y passerent, & entre autres ils me ramenerent le Chevalier des Essars, le

Baron

Baron de Caufans, les Sieurs de Beauchamp, de la Breche, autrefois Capitaine de cavalerie dans le fervice du Pape Urbain, de Miniere, de Graville, le Baron de Rouvrou, le Marquis de Chabans, les Sieurs de Canherou, du Fargis, du Chalar, & fept ou huit autres Officiers, & leurs valets. Cette liberté ne nous dura pas long-temps. Le Papone imprudemment, fans avoir raffemblé toutes fes troupes, vint aux mains avec Dom Baltafar de Capouë, Prince de la Roque Romaine, qui le defit, & reprit enfuite tous les lieux qu'il avoit occupez, à la referve de Fondi, & de la Tour de Sperlonga, durant qu'il s'employoit à rallier le debris de fes gens, & reformer un Corps, avec ceux qui ne s'eftoient pas trouvez au combat.

Fin de la premiere Partie.

